

UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA

BOOK CARD

Please keep this card in book pocket

UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
10001095388

NOT FOUND

JUN 14 1995

THEATRE
PARTIAL TITLE

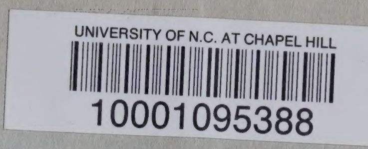
THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT CHAPEL HILL



ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

PQ2489
1927
v. 39

DEMCO


UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
10001095388

This book is due at the LOUIS R. WILSON LIBRARY on the last date stamped under "Date Due." If not on hold it may be renewed by bringing it to the library.

| DATE DUE | RET. | DATE DUE | RET. |
|---|---|---|---|
| OCT 12 1995 | JUL 0 9 | | |
| NOV 10 1986 | | | |
| | OCT 25 '86 | | |
| JUN 14 1995 | JUN 10 '95 | | |
| SEP 08 1995 | | | |
| | SEP 13 '95 | | |
| | | | |
| JUL 30 2014 | | | |
| JUL 20 2014 | | | |
| | AUG 07 2014 | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |

Form No. 513

Collection des
Œuvres Complètes
**Emile Zola**

# Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur Japon Impérial numérotés de 1 à 25

75 exemplaires sur Hollande Van Gelder numérotés de 26 à 100

225 exemplaires sur Vergé de Rives numérotés de 101 à 325

5.000 exemplaires sur Vergé d'alfa numérotés de 326 à 5.325

*Il sera tiré, en outre,* 10 °/₀ *de passe numérotée.*

N° du présent exemplaire : 2084

LES ŒUVRES COMPLETES

recd C MB

# *Emile Zola*

PQ2489
1927
V.39

# Théâtre

## II

Notes et Commentaires de Maurice Le Blond

Texte de l'édition Eugène Fasquelle



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

LIBRARY UNIV. OF
NORTH CAROLINA

# Renée

*Pièce en 5 actes*

840.81
Z 64
V.34
830488

**Renée**, *Copyright* 1887, *by Eugène Fasquelle.*

# Préface

I

Renée *a une histoire que je désire conter avant tout. Elle me paraît curieuse et instructive.*

*Sans Mme Sarah Bernhardt, je n'aurais peut-être jamais écrit la pièce. Elle s'était prise de passion pour* La Curée, *elle voyait dans le personnage de Renée un rôle superbe et à sa taille, et elle ne pouvait me rencontrer sans me dire : " Songez-vous à moi? à quand ma pièce? " Je résistais, d'abord parce que je suis convaincu qu'il est exécrable pour un auteur de mettre lui-même un de ses romans au théâtre, ensuite parce que le sujet de* La Curée, *l'inceste, me semblait radicalement impossible à la Comédie-Française, dont Mme Sarah Bernhardt était alors sociétaire. A quoi bon écrire une œuvre condamnée d'avance à dormir au fond d'un tiroir?*

*Pourtant, elle s'acharnait, et dans une visite que je lui fis, comme je lui démontrais l'inutilité de la tentative, l'impossibilité du sujet, si l'inceste était consommé, nous trouvâmes, dans la discussion, l'expédient, la tricherie, pour dire le mot, qui esquive l'inceste réel, en établissant que Saccard n'est que de nom le mari de Renée. Tout à l'heure, j'examinerai la valeur de cet arrangement dramatique; mais je tiens à dire dès le début que, si j'ai apporté certaines modifications au roman, je l'ai fait dans le vif désir d'être joué par la grande trajédienne sur notre première scène française. Mon tort, si tort il y a, est d'avoir voulu être pratique.*

*Dès lors, je me mis à la pièce, qui devenait possible, selon moi, tou en restant fort dangereuse. Je m'étais amusé d'abord à écrire, pour le*

Messager de l'Europe, *la revue russe à laquelle je collaborais, une nouvelle,* Nantas, *où j'avais imaginé l'aventure d'un gaillard, brûlé d'ambition, écrasé de misère, qui vendait son nom à la fille séduite d'un riche magistrat, en s'engageant à ne jamais faire usage de ses droits conjugaux, et qui, plus tard, arrivé au faîte de la fortune et des honneurs, tombé amoureux fou de sa femme, sanglotait de douleur et d'impuissance, parce qu'elle se refusait à lui, méprisante.* Renée, *ainsi qu'on peut le voir, est une combinaison de* La Curée *et de* Nantas. *Du reste, dans* La Curée, *le premier acte de* Renée *se trouve indiqué aussi, en quelques lignes; seulement, le mariage se consomme, tandis qu'il ne se consomme pas dans* Nantas. *Il serait trop long de montrer ici les conséquences de ce simple fait, et je renvoie au roman et à la nouvelle.*

*Donc, j'écrivais* Renée, *lorsque, dans les premiers mois de* 1880, *éclata la grande querelle de Mme Sarah Bernhardt et de la Comédie-Française. On se souvient de la démission bruyante de la tragédienne, puis de sa première tournée en Amérique. Et me voilà, moi, resté tout déconfit avec ma pièce. Je l'achevai cependant, des mois se passèrent, et je me décidai, je l'envoyai à M. Emile Perrin, en lui parlant de Mlle Croizette pour le rôle de Renée. Il faut dire que M. Perrin, à la suite de mes feuilletons dramatiques du* Voltaire *avait témoigné le désir de me voir. Nous avions causé théâtre, rapprochés par certaines idées communes; même, il avait bien voulu me laisser entendre que, le jour où j'écrirais une pièce, il serait heureux de la connaître. En lui envoyant* Renée, *je lui demandais de m'en donner son avis sincère et de me dire simplement s'il croyait que la pièce put être acceptée par le comité de lecture. Je ne désirais lire qu'avec des chances.*

*Au bout de cinq jours, le* 20 *juin* 1881, *M. Perrin m'adressa la lettre suivante. Je la donne sans en demander l'autorisation aux héritiers du signataire, et je crois ne désobliger personne, car elle est à l'honneur de celui qui l'a écrite et de celui qui l'a reçue:*

*" Cher monsieur Zola,*

*" J'ai lu votre pièce dès qu'elle a été entre mes mains. J'ai pris néanmoins quelques jours avant de vous répondre. Je voulais la relire, bien l'étudier, m'en pénétrer de mon mieux et savoir si l'impression première que j'en avais reçue, ne se modifierait pas après un plus long examen. Je n'ai pas à juger l'œuvre d'un homme qui tient dans les lettres le rang que vous y occupez et qui exerce sur l'art de son pays une influence aussi considérable que la vôtre; je n'ai pas accepté, même de votre confiance et de votre courtoisie, une telle responsabilité.*

*" Mais vous avez bien voulu vous en remettre à mon sentiment sur l'effet que pourrait produire la représentation de votre drame au Théâtre-Français. J'ai l'expérience de cette scène, je connais bien son public, c'est donc mon impression personnelle que vous désirez consulter d'abord. Eh bien, permettez-moi de vous le dire, je crois que la représentation de votre drame, tel qu'il est à cette heure, serait, à partir du troisième acte, un continuel danger.*

*" Vous êtes un artiste, monsieur, dans toute l'acception du mot, non seulement très épris de votre art, mais vous en êtes absolument le maître: ce que vous avez fait, vous avez donc voulu le faire. Je respecte*

*toutes les convictions et j'aime les audaces ; je pense, comme vous, que le théâtre a besoin de se frayer une voie nouvelle et qu'il peut descendre plus loin dans l'analyse et serrer de plus près la vérité ; mais le public de la Comédie-Française ne supporterait pas la Phèdre moderne possédée par son fils, presque sous les yeux de son époux. Je sais bien que ce fils n'est point son fils, qu'elle n'a jamais été à son mari ; mais n'importe, pour le public, Renée est, en même temps, épouse et mère. La puissance même de l'œuvre ne la protégerait pas contre une révolte instinctive, et, pour me servir d'un mot technique qui dit bien la chose, je suis convaincu que la pièce ne passerait pas.*

*“ Vous m'avez autorisé à m'exprimer en toute franchise. Je le fais, quoi qu'il m'en coûte. Me trompé-je dans cette appréciation? C'est possible, et je le voudrais. J'ai pris le parti de vous écrire pour vous faire connaître l'impression qui résulte pour moi d'une lecture où j'ai été fort ému, passionné quelquefois, troublé toujours. Mais je n'ai pas renoncé pour cela au bénéfice de l'entrevue que vous m'avez promise et que je réclame de vous. Je crois qu'il vaudrait mieux que vous ne vinssiez pas au théâtre ; mais, s'il vous était possible de venir chez moi, voulez-vous choisir votre jour et m'en donner avis? Je ne sors jamais avant onze heures et demie, le matin, mais je vous laisse absolument maître de l'heure comme du jour.*

*“ En attendant un mot de vous, monsieur, je vous prie de recevoir l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques et les plus dévoués.”*

*J'allais voir M. Perrin, comme il le désirait. J'y allai même à trois reprises, car il hésitait, remué par chacune de nos conversations, ne voulant pas encore me rendre mon manuscrit. Le grand obstacle lui semblait être son public du mardi. J'ai la conviction qu'il a souhaité très sincèrement jouer la pièce. Il a dit à une tierce personne qu'un moment il s'était senti résolu à risquer la partie, et que la peur seule d'un tapage l'en avait ensuite empêché. Le jour où il me rendit enfin mon manuscrit, il me déclara que le public, après le troisième acte, ne laisserait pas relever le rideau. Et, s'il s'est trompé, je ne lui en garde pas rancune, je lui ai au contraire beaucoup de reconnaissance, pour la vive sympathie qu'il m'a témoignée en toute cette affaire.*

*Ainsi, me voilà une première fois rapportant* Renée *dan son tiroir. L'opinion de M. Perrin me suffisait, il était inutile de s'adresser au comité. Et la pièce dormit jusqu'au retour de Mme Sarah Bernhardt en France. L'idée me vint alors d'avoir son avis : puisque j'avais écrit la pièce pour elle, j'étais curieux de savoir ce qu'elle en penserait, tout en comprenant combien il lui serait difficile de jouer cette tragédie bourgeoise, nue et sévère, en dehors du cadre de la Comédie-Française. Je la trouvais trop noire pour le Vaudeville et trop simple pour la Porte-Saint-Martin. Mme Sarah Bernhardt, je dois le dire, me parut plus épouvantée que M. Perrin. Nous dînâmes ensemble chez un ami commun, et là, elle me parla surtout du dénoûment, de cette abominable scène où Renée jette le fils à la colère du père ; elle m'en parla avec un frisson, en comédienne qui entend déjà les sifflets dans la salle. Pour elle non plus, la pièce ne finirait pas. Je ne lui en ai pas voulu davantage qu'à M. Perrin, car elle avait alors le besoin de grands succès, et je compris*

parfaitement qu'il lui était impossible de risquer sa situation, dans une bataille autre que la sienne.

Pour la seconde fois, Renée dormait du bon sommeil de l'oubli, lorsque, dans les derniers mois de 1882, un ami qui avait parlé d'elle à M. Koning, directeur du Gymnase, m'apprit que ce dernier était désireux de la lire. J'envoyai donc le manuscrit à M. Koning, et il ne me fit pas attendre la réponse : vingt-quatre heures après, le manuscrit revenait chez moi, avec une lettre terrifiée, déclarant que la pièce n'était pas possible et que même " j'aurais le plus grand tort de la faire représenter, si un directeur était assez hardi pour tenter l'aventure ". Evidemment, à son point de vue, M. Koning avait raison. Il est le représentant d'une maison de commerce, il a entre les mains des intérêts pécuniaires qu'il défend. Toute pièce qui ne sent pas l'argent, qui sent la bataille et la chute, est une vilenie à ses yeux, une action louche qui devrait faire monter le rouge de la honte au front de l'auteur. Dans la religion du succès, on confond aujourd'hui le dramaturge qui tombe et le failli qui ne paye pas ses billets. J'ai donc parfaitement compris le refus de M. Koning, et j'ajoute volontiers qu'il est excusé devant ses actionnaires, puisque la pièce n'a pas été un gros succès d'argent.

Nouveau bon sommeil de Renée, au fond du tiroir; et, cette fois, sommeil prolongé, car elle n'en bougea pas de dix-huit mois. Ce fut une véritable aventure qui l'en tira brusquement. Un soir des premiers jours de mars 1884, à Paris, je prenais bourgeoisement une tasse de thé, avant de me coucher, lorsque mon domestique m'annonça M. Porel, de l'Odéon. A dix heures du soir, M. Porel, de l'Odéon, chez moi, cela m'émotionna, je l'avoue; et mon émotion devint de la stupeur, lorsque M. Porel, entré en tempête, me dit sans reprendre haleine: " Nous venons de perdre aujourd'hui notre procès des Danicheff, La Rounat n'a rien à jouer, et j'ai songé à vous: je sais que vous avez une pièce, donnez-la moi, nous répétons dans trois jours. " Je lui fis remarquer qu'il ne connaissait pas la pièce, qu'il était bon de la lire avant de la mettre en répétition; mais le terrible homme me répondit que c'était inutile, que l'Odéon jouerait la partie sur mon nom ; et il emporta Renée, et je me retrouvai seul, ahuri. Le tout n'avait pas duré cinq minutes.

Le surlendemain, M. Porel devait venir me revoir, pour arrêter la distribution. Il ne vint pas, m'envoya une dépêche, remettant le rendez-vous. Je ne l'ai plus revu chez moi, et il a gardé le manuscrit deux ans. Evidemment, Renée avait produit son effet de pièce qui ne devait pas finir. Je me suis souvent imaginé M. Porel rentré chez lui, avec ces cinq actes emportés comme une proie: il lit, et à chaque acte, son découragement augmente. Impossible, oh! totalement impossible! il n'y avait plus qu'à trainer les choses, pour me faire oublier le coup d'enthousiasme de la première entrevue. M. Porel les traîna autant qu'il fut nécessaire. Il m'écrivit trois ou quatre lettres, en me disant combien son cher Odéon l'absorbait; il finit même par me déclarer qu'il fallait refaire Renée, qu'il y travaillait, qu'il avait commencé en personne tout un travail sur La Curée, dont nous aurions à causer ensemble; et il ajoutait: " Rassurez-vous, je ne suis pas un collaborateur masqué. " Qu'était-il donc? J'avais une envie folle de le savoir, je brûlais du désir de connaître son petit travail. La vérité, paraît-il, est que M. Porel ne

*se résout point à être un directeur passif, jouant les pièces qu'on lui apporte : il les refait, il coupe un acte, change deux scènes de place, ajoute ou supprime dix répliques. Même, dans l'intimité, on prétend qu'il hausse les épaules devant les œuvres qu'il reçoit, et je parle des œuvres signées des noms les plus connus. Ah ! s'il ne les remettait pas debout, quelles chutes ! Ma curiosité, si ardemment excitée, ne fut malheureusement jamais satisfaite. Sans doute, à la dernière heure,* Renée *lui sembla d'une nature trop infirme pour qu'il tentât de la redresser. J'attendais le fameux travail, et ce fut enfin le manuscrit qu'il me rendit. Je le regretterai toujours, car la pensée de ce travail hante encore mes nuit de fièvre.*

*Certes, ces choses sont loin, j'en parle gaîment. Pourtant, je suis resté convaincu que le strict devoir de M. Porel était de jouer* Renée, *même s'il la trouvait incomplète, mal bâtie et dangereuse. Il touche une subvention pour ces sortes de tentatives littéraires ; et mon nom couvrait sa responsabilité. Aujourd'hui que l'expérience est faite,* Renée *est allée jusqu'au bout,* Renée *a été une bataille gagnée le premier soir, et a ensuite tenu honorablement l'affiche, avec une moyenne de recettes, assez rare parfois au delà des ponts. En quoi l'Odéon aurait-il démérité, s'il avait risqué cette partie ? M. Porel en a perdu de plus fâcheuses, et s'il se croit excusé par les discussions ardentes qui ont bousculé ma pièce, il se trompe : son théâtre ne devrait vivre que de passion littéraire.*

*Et voilà une quatrième fois* Renée *au repos. D'autres directeurs me la demandèrent, mais il s'agissait de grands théâtres de drame, où la pièce se fût perdue. Je refusai de communiquer le manuscrit. En somme,* Renée *avait épouvanté M. Perrin et madame Sarah Bernhardt, et deux directeurs l'avaient nettement refusée, M. Koning et M. Porel. Tous ceux qui la connaissaient prophétisaient que le public ne l'écouterait pas jusqu'au bout. Là-dessus, l'opinion était unanime, et j'avais fini par me ranger à cette façon de voir. Cela, du reste, ne m'était pas désagréable : je suis un entêté dont l'impopularité fouette le courage. Seulement, j'avais résolu de ne plus faire aucune démarche pour placer la pièce. On la jouerait quand on la jouerait, plus tard, à la bonne chance.*

*Elle dormit encore dix-huit mois, je ne songeais plus à elle, lorsque la bonne chance se présenta. On connaît les faits : le feuilleton de M. Henri de Lapommeraye, où, à propos du* Ventre de Paris, *il réclamait une pièce signée de mon nom seul ; la réponse dans laquelle, ironiquement, je l'avoue, je lui disais de me faire recevoir* Renée *quelque part, s'il voulait m'avoir sans collaborateur ; l'empressement sympathique qu'il mit à faire de cette plaisanterie une réalité, en courant d'abord chez M. Porel et chez M. Koning, où il fut singulièrement reçu, et en s'adressant enfin à MM. Deslandes et Carré, directeurs du Vaudeville, qui accueillirent sa proposition avec la plus grande courtoisie littéraire ; si bien qu'un beau matin, il me tomba une lettre de M. de Lapommeraye, me fixant un rendez-vous au Vaudeville et me disant d'apporter* Renée, *que ces messieurs recevraient d'avance, sans la lire, avec l'engagement de n'y pas changer un mot.*

*Je me suis promis de tout dire franchement, et je confesse qu'un peu de lâcheté se mêla d'abord à ma joie. Une pièce ne dort pas six années dans un tiroir sans y vieillir. Je n'avais plus pour elle la tendresse de*

*l'écrivain qui sort tout fumant du travail. Et puis, son sort n'était-il pas fixé à l'avance? les meilleurs juges ne l'avaient-ils pas condamnée à sombrer dès le troisième acte, sous les protestations et les sifflets? C'était donc à une chute certaine, retentissante, que j'allais courir. En lisant la lettre de M. de Lapommeraye, je vis nettement la salle vociférant, les artistes en déroute, les deux directeurs pâles dans la bagarre; et, ma foi! le cœur chaviré de malaise, je me demandai s'il n'était pas temps encore de reculer. Ce ne fut, d'ailleurs, que la poltronnerie d'une matinée. Eh bien, quoi? la pièce tomberait. J'en étais certain à ce moment; mais personne n'en mourrait, ni les artistes, ni les directeurs; et moi, je me serais méprisé, si j'avais refusé la bataille. Soit, pour un soir seulement, et que le reste croule!*

*Je dis simplement à MM. Deslandes et Carré que, tout en remerciant M. de Lapommeraye d'avoir obtenu d'eux la réception de* Renée *sans lecture préalable, je ne pouvais accepter cette condition. Il fut convenu qu'ils liraient la pièce et qu'ils m'écriraient. Dès le lendemain, j'avais une lettre qui me toucha par sa franchise et par sa haute sympathie: ils ne se dissimulaient pas les grands dangers, ils voulaient bien les courir avec moi, par amour des lettres. Qu'il me soit permis de leur témoigner ici ma vive gratitude pour les soins qu'ils ont donnés à mon œuvre, ne comptant pas, ne lui refusant ni les décors neufs, ni les interprètes de premier rang, la traitant en un mot comme une œuvre à laquelle on croit. Ma reconnaissance est également profonde pour M. de Lapommeraye et pour tous ceux qui se sont entremis dans cette affaire. Beaucoup ont été charmants, cela m'a consolé des autres.*

*Enfin, j'ai à payer une grosse dette aux artistes, qui ont vaillamment combattu. Je sais ce que* Renée *doit à leur bravoure si jeune et si enthousiaste, car ils l'ont imposée au public, à force de conviction. Pas un mot n'a été retiré, après les ricanements de la première représentation; et, aux représentations suivantes, les mots signalés étaient lancés par les artistes d'autant plus carrément, en face, qu'ils les sentaient guettés dans la salle. Mlle Brandès a été superbe de passion et d'énergie dans le rôle de Renée, et elle a rendu avec une largeur incomparable la terrible progression: l'attitude douloureuse et hautaine du premier acte; le charme turbulent et détraqué du deuxième; la lutte poignante du troisième; le remords terrifié et l'éclat vengeur du quatrième; la demi-folie, l'emportement frénétique du cinquième. C'est une très grande artiste, qui est née pour les chefs-d'œuvre des auteurs de demain, si les auteurs savent en faire. Mme Grassot a réalisé une Mlle Chuin d'une vérité, d'une discrétion exquise dans le crime. Je me souviens que M. Perrin avait particulièrement peur de Mlle Chuin; et il est arrivé que Mme Grassot a fait passer le personnage avec un talent si fin et si sûr de lui-même, qu'on ne s'est pas même aperçu des périls du rôle. Merci également à Mlle Marguerite Caron, si vive, si charmante, dans le bout de rôle conventionnel d'Ellen Maass. J'arrive à M. Raphaël Duflos, dont la création restera: il a été le Saccard du premier acte, enragé d'ambition, humble à son entrée devant le père, relevant la tête devant la fille, et grandissant de tout le cri de sa force, de tout le désir des grandes choses qu'il rêve; et il a été le Saccard du quatrième acte l'homme d'argent, l'homme triomphant vaincu par la passion, sanglotant au milieu de son or, parce qu'une*

*femme ne l'aime pas. C'est d'un art supérieur, puissant et jeune, qui le met au premier rang. M. Montigny a composé un Béraud du Châtel très digne, très haut; et ce dont je lui suis reconnaissant surtout, c'est d'avoir sauvé de la banalité ce personnage tout d'une pièce, qui n'a certes rien de bien neuf. Au premier acte, il a conquis la salle par son émotion contenue, par la profondeur du drame qu'on devinait, derrière son masque froid. Quant à M. Eugène Garraud, dans le rôle de Maxime, il avait à lutter contre des difficultés presque insurmontables, ainsi que je le dirai tout à l'heure. Je ne saurais trop le remercier publiquement de ses efforts et de sa conscience de jeune artiste, se donnant tout entier à l'œuvre qu'il interprétait. Un dernier remercîment à M. Mayer, qui avait bien voulu se charger de Larsonneau, une simple utilité, dont il a réussi à faire une silhouette vraie, très intelligemment indiquée. Tous ont mérité d'être à l'honneur, car tous se sont trouvés au péril.*

*Et l'histoire de* Renée *s'arrête ici. J'ai conté ailleurs, et l'on trouvera plus loin, le récit exact de la première représentation. Les bons juges s'étaient trompés, la pièce est allée jusqu'au bout, sans trop de cahots. Comme dans toutes les choses humaines, la vérité était entre les extrêmes : ni une chute véritable ni un succès incontesté, quelque chose de discuté et de moyen, au milieu des violences de la presse et de l'hésitation du public.* Renée *a été jouée trente-huit fois et a produit une recette totale de soixante-douze mille huit cent dix-sept francs, ce qui met la moyenne à dix-neuf cent seize francs vingt trois centimes. Me permettra-t-on d'être en somme satisfait, moi qui ne croyais qu'à une soirée, et qui tremblais d'apporter au Vaudeville la ruine et le déshonneur?*

## II

*Je voudrais, maintenant, dire mon sentiment personnel sur* Renée, *moins en auteur qu'en critique. Elle me semble assez loin de moi, pour que j'en puisse parler avec désintéressement.*

*Ce qui m'a surtout frappé, dans le monceau de comptes rendus que j'ai lus d'une façon très attentive, c'est le désappointement des critiques, qui, connaissant* La Curée, *se sont fâchés de ne pas retrouver le livre dans la pièce. Cela achèverait de me faire condamner tout drame tiré du roman. Chacun, l'autre soir, au Vaudeville, était évidemment venu avec la pièce faite dans la tête : Renée était de ce tempérament, agissait de cette manière, de même que Saccard et Maxime avaient telle importance, jouaient tel rôle; et l'on s'imagine la débâcle, lorsque rien de ce qu'on attendait ne s'est réalisé. J'avais pourtant pris le soin d'appeler la pièce :* Renée, *ce qui me semblait indiquer suffisamment qu'il n'était plus question de* La Curée. *Personne ne m'a tenu compte de la précaution, et j'ai été décidément un maladroit, puisque je n'ai pas su me faire entendre.*

*Remarquez que les plus gros reproches viennent de ce malentendu. On a battu* Renée *avec* La Curée, *exaltant le roman pour rabaisser la pièce. La Renée du livre épouse bien Saccard, comme la Renée du drame, séduite, et afin de cacher la faute à son père; seulement, elle couche ensuite avec son mari, elle a plus tard toute une série d'amants, de sorte que, lorsqu'elle en arrive à Maxime, c'est une perversion lente, une science acquise de la dépravation, qui la jette à cette jouissance*

*aiguë, l'inceste, l'inceste réel, complet. Et l'on dit très justement que voilà la vraie incestueuse. Seulement, pourquoi ne pas accepter aussi l'autre Renée? pourquoi crier à l'invraisemblance? Celle-ci ne consomme pas le mariage, repousse les amants, dans le dégoût et la peur qu'elle a de l'homme, depuis la faute ; et elle témoigne, du reste, son mépris des amours banales qui l'entourent, elle ne voudrait se donner qu'à un plaisir rare, inconnu, hors de la portée de toutes : l'inceste est au bout, non plus l'inceste effectif, mais l'inceste sur le point d'être, le matin où Saccard vient dans sa chambre réclamer ses droits. Certes, la première Renée est plus ordinaire, les choses vont avec elle d'un train plus général, le mariage consommé, l'adultère répété, tout ce lent acheminement. Cela pourtant n'empêche pas que la seconde Renée puisse exister : une chute brusque, où elle a été plus ou moins consentante ; puis, la répugnance de cet accouplement, le souvenir détesté et troublant, toute une vie de plaisirs mondains, dont l'affolement la détraque ; et le désir peu à peu grandi de retomber en raffinant la passion, et la seconde chute fatale, qui, cette fois, est un crime. Supprimez la première Renée, la seconde ne vous gênera plus en rien. Si, d'autre part, vous mettez en elle la fatalité de l'hérédité, la dualité et le combat de deux origines, elle vous semblera, je l'espère, absolument debout et logique. Sans doute, sa physiologie, sa psychologie si vous aimez mieux, est moins simple que celle de l'autre ; elle n'est point impossible, et il est vraiment singulier qu'on me reproche d'avoir un peu compliqué cet être, lorsque, d'habitude, on me blâme de ramener les passions de l'homme à la simplicité des besoins de la bête.*

*Il en est de même pour l'inceste, accompli dans le livre, sur le point de l'être dans la pièce. Admettez que le roman n'existe pas, et imaginez qu'un homme de théâtre, un de ces hommes ayant le fameux don, invente cette situation d'une femme qui n'a pas consommé le mariage, qui prend pour amant son beau-fils, et qui se trouve, le lendemain, en lutte avec un désir brusque et exaspéré de son mari : on n'aura pas assez d'éloges, on trouvera excessivement ingénieux cet inceste renversé, on acclamera la grande scène de Saccard, au quatrième acte.* La Curée *est là, et les choses changent avec moi. On exige l'inceste réel, on va jusqu'à dire que Racine a été plus hardi, en oubliant que, dans* Phèdre, *il n'y a pas du tout d'inceste. Et le plus curieux, c'est qu'après m'avoir accusé de faiblesse, durant les trois premiers actes, on s'est révolté, durant le quatrième et le cinquième, des situations qui n'étaient cependant que la conséquence logique des faits posés dans les premiers. On m'aurait donc lapidé, si j'avais eu l'audace d'aller plus loin, jusqu'au ménage à trois !*

*J'avoue que j'en ai eu grande envie. Quand j'ai relu* Renée, *pour la donner au Vaudeville, j'ai bien compris qu'on affecterait de ne me tenir aucun compte de l'inceste évité. Aussi ai-je cherché, un instant, à ce que le mariage se consommât entre Renée et Saccard ; mais cela détruisait simplement la pièce, la scène du quatrième acte n'était plus possible, le premier acte n'avait plus d'utilité ; et j'ai la faiblesse de tenir à ce premier acte, ainsi qu'à la scène du quatrième, qui en est le contre-coup. Je sais qu'on a crié à l'invraisemblance, au sujet des situations du premier acte. Si Renée a été violentée, elle n'est pas coupable, pourquoi ne raconte-t-elle pas tout à son père, au lieu de conclure ce mariage*

*infamant avec un inconnu? D'un autre côté, le père n'est-il vraiment pas trop commode, en accueillant cet inconnu sans enquête aucune. et en lui jetant une fortune à la tête? On oublie Mlle Chuin, qui a tout fait, tout mené, dans un intérêt personnel : elle le dit expréssément, elle a profité du désespoir du père, de l'affolement de la fille, pour bâcler une affaire où elle avait gros à gagner. D'ailleurs, ce mot " violentée " n'entraîne pas, dans la responsabilité de Renée, une innocence absolue : il a pu y avoir tel fait, tel commencement de faute, qu'elle n'oserait jamais confesser. Enfin, le roman imaginé avec Saccard, accepté par elle, n'est aux yeux de Renée que de la piété filiale, une façon de consoler son père, en lui donnant l'illusion d'une réparation possible, dès qu'il sait la faute, qu'un calcul de Mlle Chuin lui a fait connaître. On tolère bien, dans Racine, qu'Hippolyte, pour ne pas faire rougir son père, ne dénonce pas Phèdre et se laisse faussement accuser, jusqu'à en mourir. Ce qu'on peut me reprocher, c'est d'avoir été trop bref d'explications, dans la scène entre Mlle Chuin et Saccard. Dix lignes de plus, et tout s'éclairait. Je n'ai pas songé à les écrire, croyant le point de départ suffisamment posé et ayant avant tout le désir d'être sobre. Et, en somme, à quoi bon disputer sur ces détails? pas une œuvre ne tiendrait à cet épluchage. Si le point de départ a quelque obscurité, s'il est ainsi pour empêcher que l'inceste ne soit réel, c'est, mon Dieu ! que la pièce est ce qu'elle est ; et j'étais bien forcé de la garder telle qu'elle, avec les défauts et les qualités qu'entraînait un pareil plan, car à vouloir un plan autre, c'était une autre pièce qu'il fallait écrire.*

*Me voilà donc amené à la grosse affaire, à ce nouveau théâtre que j'aurais promis de planter sur la scène, complet, superbe, renouvelant d'un coup la littérature dramatique, et dont on m'accuse de n'avoir rien donné du tout. D'abord, je réponds que, personnellement, je n'ai rien promis, en dehors de ma vie de travail et de ma bonne volonté ; et j'ajoute ensuite que je serais parfaitement ridicule, à étiqueter moi-même les passages de mon œuvre : ceci est nouveau, ceci ne l'est pas. Mais ce qui met au comble mon embarras, c'est que les choses dont je suis content, que je crois relativement originales, sont précisément celles dont on a plaisanté et qu'on a niées avec le plus de violence.*

*Ainsi, j'ai détruit le symbole de la fatalité antique, en mettant scientifiquement Renée sous la double influence de l'hérédité et des milieux. Je ne sais si cela est nouveau ou ne l'est pas ; mais je sais qu'on a haussé furieusement les épaules. D'autre part, je l'ai faite en proie à une dualité, à une double origine, qui la secoue, la jette aux volontés contraires et extrêmes, voulant, ne voulant plus, sautant d'une décision à une autre ; et on l'a traitée simplement d'incohérente, on a déclaré ses actes inexplicables. Je l'ai montrée en contact avec Maxime, j'ai étudié les mutuelles réactions de ces deux tempéraments, la décomposition lente où ils en arrivent, à ce point qu'elle est le maître et que lui s'abandonne sans personnalité, obéissant toujours ; et l'on a ricané de cette chiffe molle, de cet homme qui n'est plus qu'une fille. Je m'arrête à ceci, j'insiste, car j'ai senti, à l'attitude du public, que, si la pièce avait quelque avenir, le grand danger serait dans le rôle de Maxime. On n'est pas près d'accepter cette peinture d'un garçon vidé à vingt ans, joli et lâche, d'un charme de catin qu'on ramasse et qu'on chasse. Lorsque Renée joue de lui comme d'une petite bête favorite, le marie, puis le*

*démarie, le retourne d'un tour de main, on s'exclame, on plaisante, parce que la vérité du personnage paraîtra inacceptable sur les planches, tant que l'éducation du vrai au théâtre ne sera pas plus avancée. Un habile aurait coupé ou du moins atténué le rôle, et la meilleure raison que je n'ai pas donnée encore, c'est que l'interprétation en est à peu près impossible. En effet, pour expliquer l'amour de Renée, la folie de sa perversion, il faudrait que Maxime fût rendu, d'abord dans sa grâce physique de statuette de Saxe, exquis, troublant et désirable, puis qu'il vécût son personnage sur la scène, tel qu'il serait dans la vie, avec l'excuse de la vérité, à chacun de ses abandons. Seulement, où trouver l'artiste capable de réaliser une pareille création, l'artiste ayant encore son charme d'éphèbe et possédant déjà la science d'un vieux comédien? Une grande artiste jouerait bien le rôle en travesti, mais nos vices ont trop de pudeur pour qu'on ose en risquer l'expérience. Tous les hommes de théâtre vous diront qu'il est fou d'écrire ainsi des rôles qu'on ne peut distribuer; et, s'ils ont raison, on devrait au moins convenir de ce qu'il y a de nouveau à être fou de la sorte.*

*Saccard aussi doit être vieux jeu, puisque tout a été déclaré vieux jeu dans le drame. Et, par une inconséquence, on s'est fâché contre l'ignominie du personnage, on s'est étonné de ce qu'il restait bâcleur d'affaires, jusque dans son coup de passion pour sa femme. C'est qu'au théâtre on n'accepte volontiers que les personnages tout d'une pièce :il aime sa femme, donc il ne la vole plus, le triomphe est là. Mais, si vous descendez plus à fond dans cet être, si vous tentez de montrer les rouages compliqués de la machine humaine, les apparentes contradictions, la vie enfin avec ses inconséquences et ses obscurités, vous pouvez être un profond analyste, on déclare que vous n'êtes pas un homme de théâtre, au nom du code qui a remplacé chez nous le libre génie. Ce Saccard, j'avoue qu'il me tient au cœur, je suis furieusement tenté de le défendre, depuis le premier acte où il se pose dans son rêve de la force, dans son ambition dédaigneuse et brutale, jusqu'à ce coup de passion qui le terrasse au quatrième acte, en plein triomphe. Et je suis un peu fier de ne pas avoir lâché le spéculateur, même chez l'amoureux, d'avoir si intimement mêlé la question argent à la question amour, que je défie bien qu'on les sépare. Pour moi, c'est de la vie, et n'y eût-il que cette figure de Saccard, on aurait dû, il me semble, être plus doux pour l'œuvre.*

*Nous touchons ici à la vraie et unique question, celle du personnage sympathique. On paraît le dire avec raison: il n'y a pas de pièce possible sans personnage sympathique, le public exige des figures idéalisées, des créations parfaites, réalisant les grands sentiments humains, dans des types de vertu conventionnelle; et il ne faut pas chercher ailleurs la cause de l'infériorité de notre théâtre, lorsqu'on le compare au roman de ces cinquante dernières années. Pourquoi, avec Balzac, avec Flaubert, avec les Goncourt, la vie, toute la vie, est-elle entrée si largement dans le roman? C'est qu'ils ont pu s'affranchir des idées faites sur la jeune fille, la mère, l'amant, toutes ces perfections dont le poncif passait de main en main. Ils se sont risqués à montrer que rien n'est absolu chez l'homme, que la vertu ne va pas sans vice, ni le vice sans vertu, que tout se mélange et se complique, que la grandeur est même là, dans ces luttes de l'être pour l'existence. Dès lors, le roman a compté des personnages réels, agissant et respirant comme nous, tandis que le théâtre*

gardait son personnel de marionnettes, taillées dans l'idéal comme dans du bois. Certes, il y en a eu jadis de sublimes, et j'insiste seulement pour répéter que, de nos jours, dans notre besoin ardent de vérité, cela suffit à expliquer pourquoi les romans de Balzac n'ont rien qui les vaille, et de très loin, sur notre scène française. Tant que le public exigera des personnages sympathiques, je veux dire des poupées ornées conventionnellement de toutes les vertus, l'évolution naturaliste est impossible au théâtre. Les tentatives échoueront devant des salles vides.

Seulement, j'ai bon espoir, et il est nécessaire de s'entendre sur ce mot de " personnage sympathique ". Il est certain qu'il faut intéresser le public. Si vous le répugnez, si vous le blessez dans ses idées et ses sentiments, vous ne l'aurez à coup sûr jamais avec vous. Donc, il ne saurait être question de remplacer le personnage sympathique par le personnage antipathique, tout uniment. Les imbéciles seuls nous prêtent cette bêtise. Notre ambition serait de déplacer la sympathie au théâtre, de l'enlever à la vertu bêlante, au personnage conventionnel, qui n'a eu que la peine de naître pour être parfait, et de la porter sur l'homme misérable, qui lutte et qui pleure, sur nous tous qui agonisons du bien et du mal. Voici un homme doué des plus belles qualités, agissant avec une continuelle noblesse: il touche la foule. Mais en voici un autre, parti d'une vilaine action, s'élevant à force d'intelligence, puis frappé en plein cœur, dans ce cœur qu'il a nié, et torturé dès lors d'une douleur affreuse: pourquoi la foule ne serait-elle pas touchée et prise? En un mot, au théâtre, nous voudrions donner à la foule l'amour de l'humanité, non plus la satisfaction menteuse de la perfection humaine, mais la fraternité émue pour tout ce qui souffre et combat. Est-ce trop demander au public? Il n'en est certes pas là, on l'a tant gorgé des flatteries de l'optimisme! N'importe, il y viendra, car tout le siècle va à la vérité, d'une marche lente et irrésistible.

Naturellement, si la critique n'a rien découvert de nouveau dans Renée, elle a déclaré les personnages abominables, antipathiques, un ramassis d'âmes basses et criminelles. Eh! mais, peut-être ai-je bien voulu cela. Accordez-moi donc que j'ai tenté de battre en brèche votre vertu bêlante, et croyez que le grand courage est là, car l'insuccès y est encore certain. Selon moi, d'ailleurs, Renée et Saccard ne sont pas des êtres antipathiques; j'ai simplement tâché de les rendre sympathiques, par des moyens autres, la vérité, la lutte, la force, la souffrance; et, en admettant que j'aie échoué, l'intention n'en demeure pas moins. Quant à la prétendue immoralité de la pièce, elle me fait sourire. La pièce est trop morale, voilà le vrai. Elle prouve trop, elle déclame même un peu. Je lui voudrais un désintéressement plus hautain, le désintéressement des faits, sans phrases.

Enfin, pour nous résumer, si vous désirez connaître mon sentiment sur Renée, le voici tout net. La pièce est incomplète, elle pèche par la double source d'où elle est née, elle a contre elle d'avoir été abâtardie, compliquée, en vue d'une comédienne et d'un théâtre. Mais je suis content du premier acte, du quatrième et de certaines parties du cinquième: j'en trouve la marche générale logique et simple. C'est là cette simplicité classique, à laquelle j'ai demandé souvent qu'on fît retour. D'autres compareront Renée à la Phèdre de Racine, et, si justement sévères qu'ils soient, ils constateront le même désir de sobriété tra-

*gique. La fameuse formule serait celle-ci : l'homme physiologique, psychologique si vous voulez, déterminé par les milieux, étudié dans les fonctions totales de la vie ; tout l'intérêt de la pièce, placé dans l'analyse des caractères, sentiments et passions ; et, pour action, un fait unique et vrai, produit et subi par les personnages, mettant en branle leur humanité, jusqu'à l'extrême conclusion logique.*

## III

*Pour que ces documents soient complets, je donnerai l'article que j'ai publié dans le* Figaro, *le* 22 *avril, sur l'attitude d'une certaine partie de la presse.*

*Le voici :*

*" Je ne viens pas défendre* Renée, *je ne parlerai même pas de la pièce.* Renée *se défendra toute seule, et elle vaincra, aujourd'hui ou dans dix ans, si elle doit vaincre.*

*" Non ! ce que je viens faire, c'est détruire la légende qui est en train de se former sur la première représentation. J'ai attendu que tous les critiques se fussent prononcés, que toute la presse eût conté l'aventure ; et comme personne, ami ou ennemi, dans la passion, n'a eu le souci de dire exactement ce qui s'est passé, j'éprouve l'irrésistible et unique désir de rétablir le fait. Cela n'a l'air de rien, et cela est décisif.*

*" Il faut, avant tout, analyser la salle. On sait que le Vaudeville, qui est petit et qui a de lourdes servitudes, les soirs de première, ne peut faire aux auteurs qu'un service très restreint, deux loges et une quinzaine de fauteuils. J'avais donc là peu de fidèles placés par moi, en dehors des amis inconnus et des confrères qui veulent bien m'aimer, pour l'amour de la littérature. Et la salle était la salle qu'on connaît, ni meilleure ni pire, avec ses éléments de bêtise et d'intelligence, plutôt sympathique, je crois. Seulement, si l'on veut avoir le document complet, on doit tenir compte de certains éléments exceptionnels que mon cas particulier y avait introduits, et qui en modifiaient sensiblement l'ensemble ordinaire. En un mot, la salle ne pouvait être pour moi ce qu'elle aurait été pour un autre.*

*" D'abord, on me crée une situation terrible, en exigeant de moi, non seulement une bonne pièce, mais une pièce qui bouleverserait et renouvellerait d'un seul coup notre théâtre. On confond le critique et le producteur ; tout ce que j'ai pu, dans mes articles d'autrefois, souhaiter de force et de vérité à l'art dramatique, on jure que je me suis engagé orgueilleusement à l'apporter moi-même ; et rien n'est plus sot, car je ne donnerai jamais que mon effort, je serais déjà bien fier si je réalisais un petit coin de vérité. Naturellement, cette imbécile attitude qu'on me prête, irrite tous mes confrères, qui n'ont plus que le désir très légitime de me voir me casser les reins. Je les menace dans leurs intérêts. Un triomphe de moi, ont-ils l'air de croire, serait leur ruine à eux ; si bien que le plus court, pour me supprimer, est de me nier violemment.*

*" Ensuite,* Renée, *écrite il y a six ans, a toute une longue histoire. Je veux dire qu'elle avait déjà des ennemis, avant le lever du rideau.*

*Par exemple, prenons ce directeur qui l'a refusée : il est là, dans la salle, et il sent parfaitement que c'est son intelligence qui est en cause, qu'on le traitera de simple crétin, si l'œuvre réussit. Dès lors, vous devinez dans quel sentiment il l'écoute; et il n'y a pas que lui, il y a autour de lui ses créatures, ses amis, ses auteurs, les gens qu'il fait vivre, qu'il joue, qui ont intérêt à le repêcher du ridicule. Encore un bien mauvais coin d'orchestre, que celui-là !*

*" Enfin, dans une récente polémique, je m'étais montré fort dur pour M. Sarcey, et l'on m'affirme que toute la corporation des critiques dramatiques s'est trouvée atteinte en lui. Ces messieurs sont toujours très surpris, quand un auteur qu'ils égorgent se fâche et les étrangle. Il paraît que cela ne se fait point, que la distinction est d'être battu et content. Moi, je ne peux pas. Donc, j'ai eu le tort grave d'avoir raison contre M. Sarcey, car* Le Ventre de Paris, *qu'il attaquait et que je défendais, en est à sa soixante-quinzième représentation et marche gaillardement vers la centième. La critique avait dès lors à me punir.*

*" Je résume et je constate. Certes, je fais les exceptions voulues, je sais avec quelle bravoure m'ont soutenu plusieurs de mes confrères, surtout dans le jeune journalisme qui se bat au nom de la vérité. Mais, si j'avais pour moi le public, beaucoup de sympathies éparses dans la foule, la presque totalité de la presse et du monde des théâtres était contre moi.*

*" Eh bien, que s'est-il passé, le soir de la première représentation de* Renée, *dans cette salle du Vaudeville composée ainsi, soumise aux influences que je viens d'analyser? Et je veux donner un procès-verbal bref, complet, définitif, car toute la question est là, je n'écris que pour établir un fait.*

*" Pas un murmure, rien que des applaudissements, pendant les trois premiers actes. Au quatrième et au cinquième, quelques ricanements, couverts chaque fois par des bravos. Quand on a nommé l'auteur, du tumulte, deux coups de sifflet honteux, que les bravos vainqueurs ont emportés.*

*" Il y avait douze cents personnes, au Vaudeville. Je défie tout honnête homme de dire le contraire de ce que j'affirme. L'impression finale a été celle d'une victoire, dans une bataille à peine disputée. M. Sarcey, qui avait ricané, ce qui est laid et indigne de sa situation, criait avec colère, en sortant : " Nous verrons ça dans quatre jours ", preuve formelle du succès, le premier soir.*

*" Et qu'a-t-on lu, le lendemain, dans les journaux, je parle des plus importants, sous la signature des critiques les plus en vue? On a lu que* Renée *était une lourde chute, qu'elle avait sombré sous les sifflets. J'ai rencontré des amis à moi, des amis du théâtre, de simples indifférents, qui avaient assisté à la première et qui levaient les bras au ciel, indignés, criant : " Mais on n'a pas sifflé! mais c'est un succès et non une chute! mais ils mentent! " Mon Dieu! oui, ils mentaient. Peut-être avaient-ils eu une hallucination de l'ouïe, dans leur désir d'un désastre. Peut-être étaient-ils tout bonnement de mauvaise foi.*

*" Certes, je comprends qu'une pièce appartienne à la critique. On a le droit de trouver* Renée *exécrable et de le dire aussi durement qu'on le veut. Je comprends même qu'on soit passionné et injuste. Mais ce que*

*je cesse d'admettre, c'est le mensonge sur les faits, ce sont ces tempêtes de sifflets que, seule, la critique a entendues, c'est cette lourde chute qu'elle a été la seule à constater. Il y a là quelque chose de bas, de lâche, de révoltant, qui me soulève de dégoût, car ce n'est plus de la discussion littéraire, c'est du faux témoignage, un assassinat prémédité sur une œuvre et sur un théâtre.*

*" Et qu'on ne m'accuse pas d'employer de trop gros mots, car le bruit qui s'est fait aux représentations suivantes, n'a pas eu d'autre cause. Je ne crois pas à la toute-puissance de la presse dans tous les théâtres. Seulement, au Vaudeville, dans ce théâtre du boulevard élégant, dont la clientèle riche lit assidûment les journaux et y prend le ton, il est certain que la presse a une grande influence. Du moment que les journaux disent qu'on a sifflé à la première, la mode devient de surenchérir et de siffler davantage à la seconde. Les bons endroits sont marqués pour le bruit, et l'on m'a conté l'histoire d'un monsieur, au balcon, qui avait, tout ouvert devant lui, le compte rendu d'un critique influent, et qui attendait les phrases signalées pour se fâcher et protester. Quand une pièce est ainsi mensongèrement livrée aux moqueries du public, comment voulez-vous qu'elle résiste?*

*" Que de noms de critiques, que de curieux fragments d'articles je pourrais citer! Il y a eu écrasement. Mais à quoi bon? J'ai nommé M. Sarcey, et je m'en tiendrai à lui. C'est M. Sarcey qui a trouvé le joli mot de " lourde chute ", pour résumer son impression de la première de* Renée. *Une lourde chute, c'est une pièce qui ne finit pas le premier soir, qui n'a pas de lendemain. Alors, lourde chute est un mensonge une calomnie, puisque* Renée *a été vigoureusement applaudie jusqu'au bout, et qu'elle tient l'affiche. Mettons qu'un directeur étranger ait attendu la première pour m'acheter la pièce : il lit la " lourde chute " de M. Sarcey, et il me télégraphie que rien n'est fait, du moment où le prince de la critique française annonce au monde entier que la pièce est tombée. Ne suis-je pas en droit de faire un procès à M. Sarcey? car il a menti sciemment, dans l'intention de nuire. Si, pour se venger, il accusait faussement un de ses fournisseurs d'avoir fait faillite, le fournisseur le ferait bel et bien condamner à des dommages-intérêts.*

*" O monsieur Sarcey, tant de fiel, entre-t-il dans l'âme d'un normalien! D'abord, vous avez ricané tout haut dans la salle, oubliant qui vous êtes et qui je suis. Ensuite, le lendemain, au lieu de discuter sérieusement une œuvre sérieuse, qui a au moins le mérite d'être de la littérature, vous avez menti sur un fait évident, établi, dont douze cents personnes pourraient témoigner. Est-ce assez vilain, ce que vous avez fait là!*

*,, Et, maintenant que la critique dramatique presque tout entière s'est ruée sur* Renée, *dans l'intention manifeste de l'étrangler, voilà cette critique bien avancée!*

*" Sans doute, les journaux ont à demi tué la pièce, pour le moment. Elle n'aura à coup sûr pas le nombre de représentations qu'elle aurait pu avoir, si on l'avait discutée honnêtement, comme une œuvre littéraire, et non bousculée rageusement, en œuvre gênante dont on veut se débarrasser. Mais cela ne m'atteint guère, cela n'atteint que les vaillants artistes qui l'ont défendue avec un talent si chaud de jeunesse, et surtont*

*que le théâtre où j'ai trouvé une hospitalité si courtoise et si large. On a complimenté avec raison MM. Raymond Deslandes et Albert Carré d'avoir, en cette circonstance, donné à un écrivain un asile, que tous les autres directeurs lui refusaient, même celui que l'on paye pour être hospitalier. On aurait mieux fait de les en récompenser, en ne pas s'acharnant à exterminer leur pièce. S'ils recommencent à protéger les lettres, c'est qu'ils auront du courage.*

" *Mais que m'importe?* Renée, *je le répète, date de six ans, et je n'avais qu'un désir, pour cette pièce proscrite, l'essayer à la scène. On m'aurait offert de la jouer une seule fois, que j'aurais accepté avec gratitude. Tous ceux qui l'avaient lue juraient qu'elle n'irait pas au bout. Elle est allée au bout, je suis content. Chaque représentation, depuis la première, est une victoire, une représentation de plus, en dehors de l'unique que je demandais et qu'on me refusait. L'expérience est faite, je sais ce que je voulais savoir, les défauts et les qualités.*

" *D'ailleurs, je crois que la critique dramatique est allée vraiment trop loin dans la violence. Que je sois un sot complet, que je n'aie absolument rien tenu de ce qu'on pouvait attendre de moi, cela étonnera ; et une réaction est fatale, déjà quelques écrivains ont pris ma défense. On se dira que, si* Renée *était réellement absurde, elle ne vaudrait pas tant de colère. Il faut bien qu'elle ne soit pas banale, qu'elle apporte quelque chose de nouveau, pour jeter ainsi hors d'eux les défenseurs des vieilles formules. Avant deux ans, elle sera classée, même par ceux qui l'attaquent, au nombre des œuvres curieuses qu'on n'a pas comprises et dont il est nécessaire de reviser le procès.*

" *Si je dis tranquillement cela, sans vanité comme sans modestie, c'est que, dans ma vie littéraire, j'ai un précédent. Il y a quatorze ans, on a accueilli* Thérèse Raquin *avec la même fureur et la même injustice. Les années ont passé, l'opinion de tous est aujourd'hui que* Thérèse Raquin *n'est pas indigne de moi. Il est vrai qu'on ne la joue pas à Paris, mais on la représente couramment en Italie, en Espagne, en Russie, en Norvège. Que le temps fasse son œuvre, et je crois qu'il en sera de* Renée *comme de* Thérèse Raquin.

" *Et, pour finir, qu'on veuille bien se rappeler ce qui s'est passé à l'égard de mes romans. Aujourd'hui, ma situation de romancier, trop haute pour mon mérite, est due, en grande partie, à l'enragement de la critique. Lors de* L'Assommoir, *il n'y a pas de boue, pas de crachat, qu'on ne m'ait jeté à la face. Si j'avais écouté ces gens, je n'aurais plus écrit une ligne, je déshonorais la littérature française et je n'avais qu'à fuir. Ils ont tant crié, ils ont accumulé tant d'absurdes reproches, tant d'injures iniques, qu'ils m'ont grandi de toute leur imbécillité et de toute leur mauvaise foi.*

" *Eh bien, s'ils sont assez niais pour recommencer ce jeu à l'égard de mes pièces, ils obtiendront fatalement le même résultat. Pourtant, ils devraient savoir que je suis un entêté et un travailleur, que le seul moyen de me faire m'acharner au théâtre est de me défier d'y réussir. Sans doute, ils sont puissants, ils me tueront une pièce, deux pièces, trois pièces. Et après? Si j'en ai une quatrième qui soit plus puissante qu'eux, elle bénéficiera de la situation de lutteur qu'ils m'auront créée, elle éclatera comme un triomphe.*

“ *Allez, criez, mentez, sacrifiez* Renée *au dernier des vaudevilles : vous êtes en train, sans le savoir, de me faire grand dramaturge, comme vous m'avez fait grand romancier !* ”

*Ce sont là des pages de polémique, dont on sourit un peu, lorsqu'on les relit, la tête froide. Je n'ai pourtant rien à retrancher. Comme toute œuvre, d'ailleurs,* Renée *reste en dehors des discussions : elle est ou elle n'est pas, c'est l'avenir qui décidera.*

*Au travail maintenant, et tâchons de mieux faire.*

Emile Zola.

Médan, mai 1887.

# Distribution

| | | |
|---|---|---|
| *Aristide Saccard* | MM. | Raphaël Duflos |
| *Maxime* | | Eugène Garraud |
| *Béraud du Châtel* | | Montigny |
| *Larsonneau* | | Mayer |
| *Germain* | | Vaillant |
| *Bernard* | | Dion |
| *Renée* | Mmes | Brandès |
| *Mlle Chuin* | | D. Grassot |
| *Ellen Maass* | | Marguerite Caron |
| *Adèle* | | Dolcy |

# Acte Premier

*Le cabinet de Béraud du Châtel. Grande pièce sévère, tendue de vieilles tapisseries. Meubles Louis XIII. Au fond, deux larges fenêtres donnant sur la Seine ; quand on les ouvre, on voit l'enfilade des quais et des ponts, puis, tout au bout, le Louvre et les Tuileries. Portes latérales. Cheminée à gauche.*

## SCENE PREMIERE

**BERAUD, Mlle CHUIN.**

**(Au lever du rideau, une lampe, près de s'éteindre, charbonne sur le bureau, à droite. Béraud, écrasé dans son fauteuil, dort de lassitude et de douleur. Le feu s'est éteint, demi-jour.)**

Mlle CHUIN, *entrant.* — Il ne s'est pas couché... *(Eveillant Béraud.)* Monsieur!... monsieur, ce n'est pas raisonnable, vous vous tuerez. Il faut être plus fort contre le chagrin.

BÉRAUD. — Ah! c'est vous, mademoiselle Chuin... J'ai passé la nuit à vérifier des comptes.

Mlle CHUIN. — Et votre feu qui est mort! Il gelait, au lever du soleil. *(Elle va ouvrir les volets des fenêtres ; le grand jour entre ; on aperçoit Paris.)*

BÉRAUD. — Quelle heure est-il?

M^lle^ Chuin. — Près de neuf heures, monsieur.

Béraud. — Neuf heures... Est-ce que cet homme est là?

M^lle^ Chuin. — Non, pas encore... Il va venir, sûrement. Je l'ai revu hier soir... *(Elle éteint la lampe; puis, après un silence.)* Monsieur, si mes services auprès de mademoiselle, depuis la mort de madame, m'ont donné quelque droit, permettez-moi de m'adresser à votre bonté. Dans cet affreux malheur, M^lle^ Renée est plus une victime qu'une coupable. Puisque, aujourd'hui, l'homme qui a si aveuglément abusé d'elle, va lui donner son nom, ne pouvez-vous pardonner à cette pauvre enfant? Voici trois jours que vous l'avez chassée de votre présence, et qu'elle est là, dans sa chambre, raide et blanche comme une morte.

Béraud, *debout.* — Je n'ai pas de pardon à lui accorder, j'ai des explications à lui fournir. Je voulais la voir, avant que cet homme fût ici... Dites à mademoiselle que je l'attends.

M^lle^ Chuin. — Bien, monsieur.

Béraud, *la rappelant.* — Et, dès que cet homme arrivera, prévenez-moi. *(Elle sort.)*

## SCENE II

BERAUD, puis RENEE.

Béraud, *seul.* — Mon Dieu! mon Dieu!... Ah! que de souffrance! que de honte!... *(Il est retombé dans son fauteuil, sanglotant, le visage couvert de ses mains. Mais il se calme, par un effort de volonté; et, lorsque Renée entre, muette, très pâle, il la reçoit d'un visage dur et fermé.)* Approchez... Il faut que je vous parle.

Renée. — Mon père...

Béraud. — Non, ne dites rien, c'est inutile.

Renée. — Mon père, pourquoi avez-vous refusé de m'écouter? Je vous dois ma confession. Peut-être me trouverez-vous moins coupable, lorsque vous saurez à quelles circonstances...

Béraud. — Non, taisez-vous, je préfère ne rien savoir. Un homme vous a séduite. Je vous le donne. Cela suffit. Je ne veux pas entrer dans vos amours... *(Renée*

*fait un mouvement pour se retirer.)* Restez, il faut que je vous parle. J'ai des choses graves à vous dire.

RENÉE, *s'asseyant.* — Je vous écoute, mon père.

BÉRAUD. — Cette maison a été bâtie, il y a deux siècles, par un Béraud du Châtel, membre du Parlement. Tous nos aïeux y sont nés, j'y suis né moi-même, et vous y êtes née, ma fille. Pendant soixante ans, j'y ai vécu. continuant notre race, m'efforçant de vous léguer nos traditions d'honneur, magistrat à mon tour, jusqu'à l'heure où de grands chagrins et une grande lassitude m'ont fait donner ma démission de président... Vous saviez toutes ces choses, Renée, mais je vous les répète, car vous les avez certainement oubliées.

RENÉE, *baissant la tête.* — Epargnez-moi.

BÉRAUD. — Oui, j'ai eu de grands chagrins, et le jour est venu où vous devez en connaître la cause... Vous aviez huit ans, vous étiez alors en pension, lorsque, un matin, je suis allé vous dire que votre mère était morte. Eh bien! je mentais. Votre mère s'était enfuie de cette maison avec un amant, un secrétaire à mon service, un laquais...

RENÉE, *se levant frémissante.* — Mon père!

BÉRAUD. — Asseyez-vous... Vous n'êtes plus une jeune fille, Renée : vous êtes une femme. Désormais, vous pouvez tout entendre... J'adorais votre mère, je l'avais prise pauvre, dans une famille de petits commerçants. Elle me devait sa fortune, je comptais sur son cœur... Plus tard, j'ai su qu'il y avait des vices dans cette famille, tout un détraquement cérébral; et, depuis ce temps, j'ai pardonné, en comprenant que votre mère était une malade... Mais, les premiers jours, quelles crises de colère et de désespoir! Elle emportait ma vie, elle laissait derrière elle la maison vide et souillée. Ce n'était pas la trahison seulement, c'était le scandale. Pendant trois années, j'ai pu la suivre à la trace de ses amours. Puis, elle est morte, dans de telles hontes...

RENÉE. — Je vous en supplie... Vous me torturez.

BÉRAUD, *se levant.* — Si vous n'aviez pas failli vous-même, jamais je ne vous aurais parlé de ces choses, car j'aurais craint de vous salir... Vous me restiez seule, et toutes mes tendresses se reportèrent sur vous. J'avais pris cette demoiselle Chuin, en qui je mettais ma confiance,

et dont je doute à présent : elle semblait vous aimer, peut-être vous a-t-elle vendue... Souvent, des peurs me glaçaient, devant votre innocence de gamine. Vous ressembliez à votre mère, oh! d'une ressemblance troublante pour moi, avec ses cheveux, son regard, jusqu'à son rire. Un soir, — vous aviez dix ans, — en vous entendant tout à coup rire derrière une porte, j'ai ouvert, bouleversé, et je suis demeuré tremblant, sous la gaîté de vos yeux, où luisait son regard... Alors, j'ai été plein d'angoisse et de sévérité. A mesure que vous deveniez femme, je croyais la voir renaître, dans son charme et sa folie. Puis, c'étaient des joies, les jours où je reconnaissais mon sang, à un geste, à un mot... Je me suis rassuré, vous étiez très raisonnable et très fière... Et l'homme est venu, et vous vous êtes donnée comme une fille!... *(Violemment.)* Tiens! malheureuse, tu es du sang de ta mère!

RENÉE. — Pardon! oh! pardon!

BÉRAUD. — La tache est donc ineffaçable? Je t'aurai veillée dans ton petit lit, plus tard je t'aurai ménagé une à une les rudesses de l'existence, pour que, brusquement, la tache reparaisse et te gâte en un jour!... Oui, j'ai vu cela cent fois, dans ma vie de magistrat. Ce sont les fatalités de la chair : la lésion est au fond, on a beau vouloir la guérir par des années d'éducation et de bons exemples, elle demeure, elle détraque les plus fortes, quand les circonstances le veulent... Toi, tu as recommencé la faute ancienne, tu m'as fait pleurer les mêmes larmes; et, cette fois, j'ai souffert davantage, car je n'ai plus d'espoir, notre race est finie.

RENÉE. — Pardon! *(Elle tombe à genoux.)*

BÉRAUD. — Maintenant, que feras-tu? la honte va-t-elle continuer? Te voilà mariée, dans des conditions qui m'épouvantent... Ecoute, la faute recommencera, tu trahiras ton mari. Ne te défends pas, tu as bien trahi ton père!... Puis, n'est-ce pas logique? Cet amant qui t'épouse sera chassé par un autre amant... Mais relève-toi donc! ne pleure plus, ne me regarde plus! Ta mère, un jour, est venue se traîner à mes genoux, et tu me regardes comme elle, et tu sanglotes comme elle!

RENÉE, *révoltée, debout.* — Je suis votre fille, mon

père. Vous verrez que je serai digne. Pourquoi m'accablez-vous, lorsque vous ne voulez rien savoir de ma faute?

Mlle Chuin, *entrant.* — Excusez-moi, monsieur. La personne que vous attendez...

Béraud, *se calmant, très froid.* — C'est bien, Renée... Je n'ai plus rien à vous dire. Vous pouvez vous retirer. *(Renée sort.)*

## SCENE III

BERAUD, Mlle CHUIN.

Mlle Chuin. — La personne que monsieur attend est là... *(Voyant Béraud pâlir et s'appuyer au dossier d'un fauteuil.)* Qu'avez-vous? Je savais bien que vous vous rendriez malade... Faut-il faire entrer?

Béraud. — Tout à l'heure... *(Après un silence.)* Oui, faites entrer et dites d'attendre... Je reviens à l'instant. *(Il sort en chancelant.)*

## SCENE IV

Mlle CHUIN, SACCARD.

Mlle Chuin, *à la porte.* — Entrez... *(Saccard entre avec lenteur et regarde autour de lui d'un air curieux.)* Voyons, puisque le père ne vous reçoit pas encore, convenons bien de tout, une dernière fois... Vous connaissez notre malheur. La pauvre demoiselle a été violentée, à la campagne, chez une dame très respectable, par le mari d'une de ses amies, qui naturellement ne peut l'épouser. Le père serait mort de cette honte, sans réparation possible. Alors, c'est moi qui ai songé à lui avouer une partie de la vérité et à vous présenter comme le séducteur.

Saccard, *froidement.* — Oui, vous êtes venue me tenter avec cette infamie.

Mlle Chuin. — Oh! une infamie! Je n'accepte pas ce vilain mot... La vérité, cher monsieur, est que vous sauvez une famille du désespoir. Et laissez-moi vous dire que j'ai fait tout cela un peu pour vous. On aurait pu trouver d'autres expédients, plus commodes et moins compliqués. Mais je vous connaissais, j'étais si peinée de voir un garçon de votre mérite se débattre dans une misère

ridicule, que j'ai arrangé ce mariage avec la pauvre demoiselle, qui avait perdu la tête. Vous voilà lancé... Vous me remercierez plus tard.

SACCARD. — Je vous remercie tout de suite... Vous savez bien que nous compterons ensemble.

M^lle^ CHUIN. — J'aime tant notre Renée! Il y a dix ans, cher monsieur, que je remplace sa mère auprès d'elle. Allez, je n'ai épargné ni les soins, ni les veilles. C'est bien l'enfant la plus aimable, la plus loyale...

SACCARD. — Taisez-vous. Voici le père. *(Béraud entre silencieusement, pendant que M^lle^ Chuin se retire.)*

## SCENE V

### SACCARD, BERAUD.

BÉRAUD. — C'est donc vous, monsieur?... *(Il le regarde fixement, en silence.)* Quel est votre nom?

SACCARD. — Aristide Saccard.

BÉRAUD. — Vous êtes veuf, vous avez un fils?

SACCARD. — Oui, un garçon de douze ans, qui est chez un de mes frères, dans le Midi.

BÉRAUD, *après un nouveau silence.* — Monsieur, vous avez commis une action lâche.

SACCARD, *baissant la tête.* — Pardonnez-moi.

BÉRAUD, *cédant peu à peu à la violence.* — Une action lâche... Il n'y a que les voleurs qui s'introduisent ainsi dans les maisons.

SACCARD. — J'ai mérité votre colère.

BÉRAUD. — Ma fille avait une belle dot. Il était habile de la séduire, de profiter d'une faiblesse, puis de venir faire le cœur généreux auprès de moi, en consentant à une réparation... C'est une fortune gagnée aisément, c'est un guet-apens où vous étiez sûr de prendre la fille et le père.

SACCARD. — Cependant, monsieur, permettez...

BÉRAUD. — Quoi? que voulez-vous que je vous permette?... Ce n'est pas à vous de parler ici. Je vous dis ce que je dois vous dire et ce que vous devez entendre, puisque vous venez à moi comme un coupable... Ne sentez-vous pas, dans cette maison, une tradition de dignité et de respect? Eh bien! monsieur, vous avez souffleté tout

cela. J'ai failli mourir, et, voyez! à cette heure, mes mains tremblent, comme si j'avais vieilli de dix années en un jour....Taisez-vous et écoutez-moi.

SACCARD. — J'ai perdu la tête, je n'ai pu voir Mlle Renée...

BÉRAUD, *terrible.* — Taisez-vous! Je ne veux rien savoir... Que ma fille soit allée vous chercher, ou que ce soit vous qui soyez venu à elle, cela ne me regarde pas. Je ne lui ai rien demandé, je ne vous demande rien. Gardez tous les deux vos confessions : c'est une ordure où je refuse d'entrer. Pour moi votre faute est la même... *(Un silence, puis il reprend d'un ton calme.)* Je vous demande pardon de mon emportement, monsieur. Je m'étais bien promis de garder mon sang-froid. Ce n'est pas vous qui m'appartenez, c'est moi qui vous appartiens, puisque je suis à votre discrétion. Vous êtes ici pour m'offrir une transaction devenue nécessaire. Transigeons, monsieur... Veuillez vous asseoir. *(Il se place devant son bureau. Saccard s'assoit, de l'autre côté.)*

SACCARD. — Parlez, exigez, j'obéirai.

BÉRAUD, *prenant des papiers sur le bureau.* — Mlle Renée Béraud du Châtel, à la mort de sa mère, a hérité d'une somme de trois cent mille francs, qu'elle ne devait toucher que le jour de son mariage. Cette somme a déjà produit des intérêts... Voici mes comptes de tutelle. J'ai passé la nuit à les revoir, avant de vous les communiquer.

SACCARD, *refusant de prendre les papiers.* — C'est inutile.

BÉRAUD, *le forçant à les prendre.* — Vérifiez, je l'exige. Il faut bien que vous connaissiez la fortune de votre femme... Ce n'est pas tout. Une tante de Renée lui a également légué des terrains, rue Popincourt, estimés à deux cent mille francs. Ils sont loués à des maraîchers, mais ils produisent fort peu. Voici, d'ailleurs, un état de cette propriété, avec les placements des loyers déjà échus.

SACCARD. — Tout est en règle... Je vous obéis, monsieur ; seulement, veuillez remarquer que je n'ai pas à m'occuper de cette fortune, car je demande que le

mariage ait lieu sous le régime dotal, de façon à laisser ma femme maîtresse absolue de sa dot.

BÉRAUD. — Sans doute... Il me reste à régler votre propre situation. Je vous reconnaîtrai, dans le contrat que dressera mon notaire, un apport de cinq cent mille francs. Je sais que vous n'avez rien. Vous toucherez les cinq cent mille francs chez mon banquier, le lendemain du mariage.

SACCARD. — Mais je ne veux pas de votre argent, je ne demande que votre fille.

BÉRAUD. — Ma fille ne saurait épouser un homme moins riche qu'elle. Je vous donne la dot que je lui destinais, voilà tout. Ne me remerciez pas... Peut-être comptiez-vous sur une somme plus forte, mais on me croit beaucoup plus riche que je ne le suis réellement, monsieur. *(Il se lève et sonne.)*

SACCARD, *se levant, très pâle, à part.* — Ah! il faut plus de courage que je ne pensais.

BÉRAUD, *à Mlle Chuin, qui se présente.* — Priez mademoiselle de venir. *(A Saccard, qui veut se retirer.)* Restez. *(Renée entre. Elle et Saccard sont face à face, immobiles.)*

## SCENE VI

LES MEMES, RENEE.

BÉRAUD, *entre les deux.* — Ma fille, voici cet homme chez moi. Nous sommes d'accord. Le mariage aura lieu dans le délai légal. *(Il sort.)*

## SCENE VII

SACCARD, RENEE.

RENÉE, *après un silence.* — Alors, monsieur, cette affaire est terminée?

SACCARD. — Oui, madame.

RENÉE, *méprisante.* — Tant mieux! Je craignais de ne trouver personne pour un pareil marché.

SACCARD, *très poli.* — Pardon, madame, je crois que vous vous méprenez sur la situation que nous a fait à tous deux ce que vous appelez si justement un marché... Tout à l'heure, j'ai pu baisser la tête devant votre père,

cet honnête homme que je trompais; mais, devant vous, c'est autre chose, car vous êtes ma complice... J'entends que, dès aujourd'hui, nous vivions sur un pied d'égalité...

RENÉE. — Ah! vraiment!

SACCARD. — Oui, sur un pied d'égalité parfaite... Vous avez besoin d'un nom pour cacher une faute que je ne me permets pas de juger, et je vous donne le mien. De mon côté, j'ai besoin d'une certaine position sociale, pour lancer de grandes entreprises, dont vous verrez un jour les résultats, et vous m'apportez la position que je souhaite... Nous voilà par conséquent deux associés, dont les apports se balancent, et qui doivent simplement se remercier pour le service mutuel qu'ils se rendent.

RENÉE. — C'est bien... Vous connaissez mes conditions?

SACCARD. — Non, madame. Mais veuillez me les dicter, je m'y soumets d'avance.

RENÉE. — Nos existences resteront distinctes et séparées. J'entends garder une liberté absolue. Vous abandonnerez tous vos droits sur moi, et je n'aurai aucun devoir envers vous.

SACCARD. — Si je croyais devoir être galant, je vous dirais que ces conditions me désespèrent; car vous êtes belle, madame, oh! d'une beauté que je n'avais pas rêvée. Mais nous sommes au-dessus de compliments pareils. Je suis très heureux de vous voir le courage de nos situations respectives. Nous entrons dans la vie par un sentier où l'on ne cueille pas de roses... Je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne point user de la liberté que je vous laisserai, de façon à rendre mon intervention nécessaire.

RENÉE. — Monsieur!

SACCARD, *s'inclinant respectueusement.* — Je vous supplie de ne pas vous blesser. Nous devons tous deux tolérer certaines allusions; sans quoi, notre bonne entente devient impossible... *(Après un silence, d'un ton brusquement amical et bonhomme.)* Tenez! madame, nous ne nous connaissons pas; mais nous aurions vraiment tort de nous détester ainsi, à première vue. Je vois bien que vous me méprisez : c'est que vous ignorez qui je suis et ce que je veux.

Renée. — Je sais que vous êtes le petits-fils d'un paysan.

Saccard. — Oui, nous étions trois frères, et notre mère avait de l'orgueil pour nous... L'aîné s'est ouvert la route à coups de hache... Moi, après ma sortie du collège, j'ai vieilli rageusement à Marseille, dans un emploi obscur. Le dimanche, quand je me promenais seul, je me sentais du génie. Ce n'était pas une envie basse, non! c'était le sentiment très net d'une intelligence et d'une volonté. J'avais une phrase favorite, je répétais toujours : " Je suis une force! " et l'on riait, lorsqu'on me voyait avec ma mince redingote noire, craquée aux épaules, et dont les manches remontaient au-dessus des poignets... Vous n'écoutez pas, madame. J'ai bien souffert, pourtant.

Renée. — Si, je vous écoute.

Saccard. — Dès que je l'ai pu, je suis accouru à Paris. Oh! Paris flambait dans mes désirs! Je croyais n'avoir qu'à allonger les mains, pour y trouver une situation digne de moi... J'avais des lettres de recommandation. Partout, on m'a éconduit. Pendant deux mois, j'ai vu les portes se fermer une à une. Il ne me restait que vingt francs, et j'ai vécu tout un mois encore, ne mangeant plus que du pain, battant la ville du matin au soir, revenant me coucher sans lumière, brisé de fatigue, toujours les mains vides... Ah! ces courses éternelles, cette ville immense et imbécile qui me repoussait, qui ne sentait pas ma force!

Renée. — Plus bas, monsieur!... Nos domestiques peuvent entendre.

Saccard. — Un soir, le soir où votre mademoiselle Chuin est venue, je rentrais sans avoir mangé, ayant achevé la veille mon dernier morceau de pain... Une pluie fine tombait, une de ces pluies de Paris qui sont si froides. Trempé jusqu'aux os, j'étais allé inutilement à Bercy, puis à Montmartre, où l'on m'avait indiqué des emplois. Au retour, j'ai marché lentement, hébété, coudoyé, ne pouvant comprendre pourquoi je ne trouvais pas à vivre, quand tout un peuple vivait autour de moi, dans ce vacarme et dans ce luxe. Comme je restais planté devant la boutique d'un changeur, une voiture m'a éclaboussé. Place du Carrousel, un passant m'a traité

de brute. Sur le pont des Saints-Pères, une petite fille a failli me faire tomber... Alors, je suis rentré en courant, la gorge crevant de sanglots. Et je voulais me tuer, et Mlle Chuin est venue... J'ai consenti.

Renée, *intéressée.* — Elle ne m'avait pas dit ces choses... Il est temps encore, monsieur.

Saccard. — Non, non, je ne regrette rien!... Aucune besogne pourtant ne m'aurait fait peur; et j'agonisais dans un coin, garrotté, réduit à l'impuissance. Non, non, voyez-vous, c'était illogique et injuste! Je serais mort de rage... Eh bien! ils l'ont voulu. Qu'importe le jugement de la foule, quand on met le pied sur elle! Dans ce monde, il n'y a que la force. Je serai fort. Le bonheur est là tout entier... *(Allant à une des fenêtres.)* Tenez! regardez ce Paris. C'est vous qui me le donnez. Maintenant il m'appartient... Ce grand innocent, comme il est immense et comme il s'éveille gaîment au soleil! Il ne se doute guère de l'armée de pioches qui l'attaqueront bientôt... Oui, ce sont des affaires que j'ai devinées et qui feront couler chez nous un fleuve d'or.

Renée. — Elle est bien petite, toute cette force, pour de l'argent.

Saccard. — Eh! ne me croyez pas platement intéressé. Votre fortune n'est à mes yeux qu'un moyen de monter très haut... Si vous saviez les nuits ardentes que j'ai passées, à recommencer le même rêve d'ambition, sans cesse emporté par la réalité du lendemain, vous seriez fière de vous appuyer à mon bras, en vous disant que vous allez faire un homme, du misérable que j'étais hier... Voyons, voulez-vous être ma femme, Renée?

Renée. — Votre femme, jamais!... Ainsi. mon mari de nom seulement, nos existences complètement distinctes, une liberté absolue.

Saccard, *redevenant très froid.* — C'est signé, madame. *(Ils se saluent. Renée sort.)*

## SCENE VIII

Saccard, *seul.* — Comment ai-je pu céder à l'envie sotte de convaincre cette femme? Elle est très belle, il vaut mieux que je ne l'aime pas... *(Il remonte et regarde par une fenêtre.)* Enfin, enfin, Paris est à moi!

# Acte Deuxième

*Le cabinet de Saccard. Pièce très riche ; pas de bibliothèque et pas d'œuvres d'art. Un grand bureau à gauche. Un canapé et un fauteuil à droite, devant la cheminée. Porte au fond et portes latérales.*

## SCENE PREMIERE

### SACCARD, GERMAIN.

(Au lever du rideau, Saccard écrit, assis devant le bureau. Il pose sa plume et sonne.)

SACCARD, *au valet qui entre par le fond, un papier à la main.* — Germain, est-ce que mon fils est sorti, après le déjeuner?

GERMAIN. — Non, monsieur... Je crois que M. Maxime est encore à l'hôtel.

SACCARD. — Assurez-vous-en et dites-lui que je le demande... *(Le rappelant.)* Attendez. Y a-t-il beaucoup de monde?

GERMAIN. — Oh! oui, monsieur, l'antichambre est pleine.

SACCARD. — Donnez-moi votre liste, ce sera plus tôt fait... *(Lisant.)* " Mme Hartmann; le préfet de Saône-et-Loire; le prince Woronoff; Boussard, garde champêtre

à Souvigny; le président du tribunal d'Ajaccio; Finet, fabricant de savon... " Mais on m'assomme! Je ne puis pas, il faut que je sorte... Ah! écoutez, Germain, si Son Excellence le ministre des Finances se présentait, vous feriez entrer sur-le-champ... Tous les noms sont sur la liste?

GERMAIN. — Tous, sauf celui de M. Larsonneau.

SACCARD. — Comment, Larsonneau est là!... Faites-le entrer.

GERMAIN, *hésitant.* — C'est que M. Larsonneau est arrivé le dernier, et les autres...

SACCARD. — Les autres attendront... Allez!

GERMAIN, *à la porte du fond, appelant.* — Monsieur Larsonneau!

## SCENE II

SACCARD, LARSONNEAU, puis BERNARD.

LARSONNEAU. — Bonjour, cher maître.

SACCARD. — Vous voilà donc... Une seconde, permettez. *(Allant à la porte de gauche et appelant.)* Bernard!

BERNARD, *entrant avec des papiers à la main.* — Monsieur!

SACCARD. — Il y a là un tas de gens. Questionnez-les, tâchez d'en congédier le plus possible.

BERNARD. — Bien, monsieur... *(Lui remettant les papiers.)* — Ce sont des dépêches.

SACCARD, *feuilletant les dépêches.* — Un million à Bordeaux... Huit cent mille francs à Roubaix... Deux millions à la Société du Crédit parisien... Ah! Larsonneau la baisse s'est produite sur le marché de Vienne. Nous sommes les maîtres, aujourd'hui... Qu'est-ce donc? Les entrepreneurs du quartier de Chaillot demandent du temps. Mais jamais! Nous les tenons, il faut qu'ils marchent... Faites le nécessaire, Bernard.

BERNARD. — Bien, monsieur. *(Il sort par la porte du fond.)*

## SCENE III

LARSONNEAU, SACCARD.

LARSONNEAU. — Toujours accablé, cher maître... Ah! vous avez bâti en dix ans une formidable machine!

SACCARD. — Un commencement, pas davantage.

LARSONNEAU. — Moi qui vous ai connu rue Saint-Jacques, vous vous souvenez?... Maintenant, assis à ce bureau, nous n'avez qu'à prendre une plume pour envoyer des dépêches qui réjouissent ou consternent les marché de l'Europe; vous tenez Paris par vos chantiers, où tout un peuple d'ouvriers travaille; vous êtes le moteur intelligent d'une colossale mécanique dont les rouages donnent le branle à la France et aux pays voisins... C'est beau, d'être une pareille force!

SACCARD. — Oui, mais il faut travailler encore, il faut monter plus haut... Voyons, causons sérieusement. Je vous ai écrit pour une petite affaire que vous seul pouvez terminer. Vous allez dresser un acte par lequel vous vous rendrez acquéreur des terrains de la rue Popincourt... Vous entendez, vous êtes mon prête-nom, c'est moi qui achète...

LARSONNEAU, *surpris*. — Vous achetez les terrains de votre femme?... Quelle somme faudra-t-il mettre?

SACCARD. — Cent cinquante mille francs.

LARSONNEAU. — Oh! ils en valent aujourd'hui trois cent mille; et, avec les prochaines expropriations, ils doubleront encore.

SACCARD, *violemment*. — Quoi? de quelles expropriations parlez-vous?... Mon cher, je veux bien vous employer, et si vous apprenez ici des choses utiles à votre fortune, tant mieux pour vous, profitez-en. Seulement, le jour où je saurai que vous colportez ces choses au dehors, nous nous fâcherons... *(Il est allé allumer une cigarette et il revient près de Larsonneau.)* L'affaire est simple. Ma femme a des dettes et éprouve de grands besoins d'argent. Comme il lui faut vendre, autant que ce soit moi qui profite de l'occasion. Dans le cas où un nouveau boulevard couperait les terrains en deux, ce qui est possible, mais ce que tout le monde ignore, je triplerais mes capitaux... Rien de plus logique, rien de plus légal.

LARSONNEAU. — Sans doute, cher maître... L'acte sera à votre disposition, quand vous voudrez.

SACCARD, *se faisant bonhomme*. — Larsonneau, je vous aime. Oui, vous êtes gentil. Je vous ai vu à l'œuvre, et ce n'est pas un imbécile qui se serait tiré de votre trou de la rue Saint-Jacques, ce petit cabinet d'affaires du

rez-de-chaussée, un endroit bien sale et bien dangereux... Or, écoutez un conseil pratique : si votre femme est riche, tâchez qu'elle se ruine le plus tôt possible. Une femme riche ne vous appartient pas, tandis que vous faites tout ce que vous voulez d'une femme qui n'a pas le sou.

## SCENE IV

LES MEMES, MAXIME.

MAXIME, *entrant par la porte de droite.* — Tu me demandes?

SACCARD. — Attends, je suis à toi... *(A Larsonneau.)* Un acte de vente à votre nom, cent cinquante mille francs, et le congé immédiat aux maraîchers... Je dois vous inviter à dîner, un de ces jours-ci. Vous m'apporterez l'acte tout prêt à être signé.

LARSONNEAU. — Entendu, cher maître. *(Il salue Maxime, qui allume une cigarette, et sort par la porte du fond.)*

## SCENE V

SACCARD, MAXIME.

MAXIME, *qui a écouté.* — Tu vends et tu achètes donc toujours?

SACCARD. — Rien, une bagatelle... Dis, Maxime, pourquoi ne m'as-tu pas attendu, hier soir, chez Blanche?

MAXIME. — J'y ai passé une heure, c'est déjà trop. On s'y ennuie à périr... Comment peux-tu garder cette fille? Elle est inepte.

SACCARD. — Pour ce que j'en fais! Si je la lâchais, on dirait demain à la Bourse que je suis ruiné... Celle-là ou une autre!

MAXIME. — C'est vrai, toutes des oies... Tu as à me parler?

SACCARD. — Oui, il s'agit de ce mariage.

MAXIME. — Je t'avais prié de cesser cette plaisanterie... Quelle rage as-tu donc de vouloir me marier?

SACCARD. — Maxime, je suis ton père...

MAXIME, *riant.* — Oh! si peu!

SACCARD. — C'est cela, manque-moi de respect, fais-moi repentir de la camaraderie dans laquelle nous

vivons... Tiens! donne-moi du feu. *(Il rallume sa cigarette éteinte à celle de son fils.)* M^lle^ Ellen Maass est Suédoise, riche, orpheline, sans autre parent qu'un oncle, le baron Maass, attaché ici à l'ambassade... Attends! j'ai sa photographie... *(Il prend une photographie sur le bureau, tous deux la regardent.)* Hein? des yeux, une taille! Tout à fait Clarisse Beaujour, quand elle a débuté.

MAXIME. — Clarisse était moins maigre.

SACCARD. — Enfin, une jolie fille... Voyons, mon garçon, l'affaire est faite?

MAXIME, *qui a gardé la photographie.* — Clarisse était moins maigre, et elle avait la taille mieux prise.

SACCARD, *insistant.* — Hein! l'affaire est faite?

MAXIME, *jetant la photographie sur le bureau.* — Eh! non, je ne veux pas!... *(Riant.)* Que diable! spécule sur les terrains, démolis Paris et rebâtis-le, mais ne trafique pas de ton fils comme d'un tas de pavés!... Est-ce singulier que tu ne puisses avoir quelque chose sous la main, sans vouloir le vendre! Voilà, maintenant, que tu me maries pour mettre un pied en Suède et pour lancer ces mines d'argent que la jeune personne possède là-bas, près de Sala... Ne dis pas non.

SACCARD, *tranquillement.* — Mais sans doute. Où est le mal? Elles sont exploitées par des ânes, ces mines d'argent. J'ai reçu un rapport que je te montrerai. Un gisement superbe, à peine entamé. Des millions dans la terre... Tu seras bien à plaindre, quand j'aurai fait de toi un des gaillards les plus riches de Paris... Oh! nous partagerions!

MAXIME. — Merci... *(Changeant de ton.)* Mon cher père, ne compte pas sur moi pour te rendre ce service. Tu vois, je ne plaisante plus, je suis très sérieux... Je ne veux pas me marier.

SACCARD. — Pourquoi?... Moi qui ai rendez-vous avec le baron! Je devrais être déjà à l'ambassade... Enfin, donne-moi des raisons! Ce n'est pas la petite Lucy?

MAXIME. — J'ai rompu il y a huit jours.

SACCARD. — C'est vrai, elle est venue se plaindre à moi... Alors, tu en as fait une nouvelle chez Blanche? Non... Regarde-moi donc en face. Mais tu es amoureux!

MAXIME. — Pourquoi me tourmentes-tu? Tu sais bien

que je n'aime personne... Je suis las des femmes. J'ai grandi dans leurs jupes. Toutes m'assomment.

SACCARD, *prenant un air grave.* — Tu as tort. Il n'y a que le mariage de sérieux dans l'existence.

MAXIME, *surpris.* — En es-tu bien convaincu?

SACCARD. — Absolument.

MAXIME. — Pourtant, il me semble que toi...

SACCARD. — Ah! moi, c'est différent. Il faut toujours me mettre à part. Renée vit de son côté, et moi du mien, pour des raisons exceptionnelles... Mais nous perdons notre temps. Je cours à mon rendez-vous, et je dis au baron que tu acceptes.

MAXIME. — Je t'en prie, attends encore. Tu abuses, car tu sais qu'au fond je suis faible. Je me lasse, je me donne...

## SCENE VI

LES MEMES, M^lle^ CHUIN, puis RENEE.

M^lle^ CHUIN. — Pardon, c'est Renée qui demande Maxime.

MAXIME. — Bien, j'y vais.

RENÉE, *entrant en coup de vent.* — Non, reste... Ça n'en finit plus, quand je te veux. J'aime mieux venir... *(A M^lle^ Chuin)* Dès que la robe arrivera, avertissez-moi, ma bonne Chuin.

M^lle^ CHUIN. — Tout de suite.

*(Elle sort. Saccard s'est remis à son bureau, où il classe des papiers.)*

## SCENE VII

SACCARD, MAXIME, RENEE.

RENÉE, *en toilette de ville très élégante, un peu excentrique, sans chapeau.* — Dis, est-ce vraiment bien? *(Elle se plante devant Maxime.)* On m'apporte ce costume, et il me faut ton avis... Oh! je ne sors pas avec, si tu le condamnes!

MAXIME. — Il est très bien.

RENÉE. — Tu sais, sois franc.

MAXIME, *l'examinant.* — Parole d'honneur! très bien... La tunique a une coupe originale... J'aime beaucoup les galons.

RENÉE. — N'est-ce pas? délicieux, les galons. Une idée à moi!

MAXIME. — On dirait que le col fait un pli. Non, c'est une épingle qui est restée... Attends. *(Il enlève l'épingle.)*

SACCARD. — Ma chère, allez-vous ce soir au bal du ministère de la Marine?

RENÉE. — Certainement. Maxime m'accompagnera... *(A Maxime.)* Imagine-toi, je suis furieuse contre Rousset. Il m'avait promis pour hier ce costume et la robe de ce soir. Hier, pas de Rousset... Enfin, il vient de m'envoyer le costume, en me faisant dire que la robe sera ici dans une heure.

MAXIME. — Là!... Tu es à ravir.

RENÉE. — Alors, nous sortons, je t'emmène au Bois, veux-tu?

MAXIME. — Non, pas aujourd'hui.

SACCARD. — Eh! si, ma chère, emmenez-le... *(Il se lève.)* Allez, allez donc, les enfants! Prenez du plaisir, jouissez de votre jeunesse. Moi, je cours à mes affaires... *(A Renée.)* A propos, j'ai une réunion ce soir. Je crains de ne pouvoir me rendre à ce bal.

RENÉE, *qui se regarde dans la glace.* — Mais nous n'avons pas besoin de vous. Maxime me ramènera... *(Brusquement.)* Eh bien! non, il a beau dire, il manque quelque chose... *(Elle se retourne vers les deux hommes.)* Regardez, c'est incomplet, bien sûr.

SACCARD. — On pourrait échancrer un peu.

RENÉE. — Taisez-vous, ce n'est pas ça... Je l'ai sur le bout de la langue. Un rien, un ruban... Où donc? où donc?

MAXIME. — Moi, je voudrais un bijou, là, sur la gorge.

RENÉE. — C'est cela, une grande croix!... Il n'y a que lui pour habiller les femmes!

## SCENE VIII

LES MEMES, ADELE,

ADÈLE, *entrant par la porte de gauche.* — Madame, on apporte la robe.

Renée. — Bon! faites-la mettre chez moi... Elle est là? Eh bien! montrez tout de suite... *(A Saccard.)* Je vous demande pardon de vous envahir.

Saccard, *galamment.* — Vous êtes chez vous... D'ailleurs, je vous laisse... *(Bas à Maxime, en sortant.)* Sois tranquille, je ne t'engagerai pas. Je vais tout simplement inviter le baron et sa nièce à dîner pour un jour de la semaine prochaine. *(Il sort. Adèle est rentrée, apportant la robe dans une caisse.)*

## SCENE IX

MAXIME, RENEE, ADELE,

Adèle. — Madame veut-elle l'essayer?

Renée. — Pas ici... *(Adèle se retire. Renée sort la robe de la caisse et l'étale sur le bureau.)* Il n'a pas ajouté les nœuds que je lui ai demandés. Est-il entêté, ce Rousset!... *(A Maxime.)* La trouves-tu bien?

Maxime. — Pas mal.

Renée. — C'est drôle, ces robes! on s'en occupe, on se passionne, on croit qu'elles vont révolutionner les gens, et quand elles sont là, elles semblent si ordinaires!

Adèle, *rentrant avec un carton.* — Le fleuriste apporte la coiffure. *(Elle donne le carton à Renée et se retire.)*

## SCENE X

RENEE, MAXIME.

Renée. — Ah! voyons! *(Elle sort une branche de fleurs du carton.)*

Maxime. — Des muguets et des roses, c'est bourgeois.

Renée. — Tu as raison. Une idée sotte que j'ai eue!... *(Elle jette la coiffure sur le bureau et devient sombre.)* Mon Dieu! que je me sens lasse!

Maxime. — Tu étais si gaie... Que t'arrive-t-il?

Renée. — Mais rien, en vérité.

Maxime. — Es-tu souffrante?

Renée. — Non, ne fais pas attention... Tu sais comme je suis.

Maxime. — Nous devions sortir... Et ce bal de ce soir qui t'enflammait?

Renée. — Je n'irai pas, je veux me coucher de bonne heure... *(Un silence. Elle s'est assise sur le canapé et rêve.)* Dimanche, n'est-ce pas? tu as dîné avec nous chez mon père. Comme ce vieil hôtel est froid! Dès l'escalier, une fraîcheur vous prend aux épaules, et c'est un silence, une ombre si larges, que l'on croirait entrer dans une église... Quand j'étais jeune fille, j'y tremblais de peur en plein jour, avec des révoltes contre cette sévérité de cloître. J'aurais sauté par les fenêtres, répugnée, prise d'une horreur physique... Quelle singulière chose! Aujourd'hui, lorsque j'ai un chagrin, lorsqu'un dégoût me prend, c'est toujours à ce froid du vieil hôtel de mon enfance que je songe; et je cours me baigner tout entière dans ce souvenir, et cela me calme, oh! profondément, comme dans une eau pure et tranquille.

Maxime. — Ton père ne devait pas être tendre?

Renée. — Tendre? Peut-être. Il souffrait... Longtemps, lui aussi m'a terrifiée. Maintenant, je ne sais pourquoi, je ne puis aller le voir, sans être émue aux larmes. Il vient si rarement ici! Il m'aime pourtant... Oui, il y a comme deux femmes en moi : une femme très vieille et très paisible, qui rêve une vie dans une chambre close, avec des meubles anciens, une vie toute passée à l'accomplissement d'un devoir; et une femme très jeune, lasse déjà, révoltée contre les autres et contre elle-même, ayant besoin de l'étourdissement du monde, se grisant, se jetant toujours à l'inconnu.

Maxime, *riant*. — Bon! tu es aujourd'hui la femme très vieille.

Renée. — Ce n'est pas de ton père que je me plains. J'ai pu d'abord le juger fort mal; puis, je l'ai vu si actif, si intelligent, que je l'ai compris et admiré.

Maxime, *riant*. — Tu te plains de moi, peut-être?

Renée. — De toi, Maxime!... Te rappelles-tu le jour où nous nous sommes vus pour la première fois? Tu arrivais de ton collège du Midi, tu étais fagoté, mais fagoté! les cheveux tondus, le pantalon trop court sur des souliers énormes. Et drôle avec ça!

Maxime. — Nous nous sommes tutoyés tout de suite. Je te prenais pour une grande sœur... Et, plus tard, les bonnes parties!

Renée. — Oui, tu m'as menée partout, même dans des endroits où je n'aurais pas dû te suivre. Tu m'as tout dit, et je ne t'ai rien caché... Nous sommes déjà de vieux camarades.

Maxime. — Voyons, de qui te plains-tu, alors?

Renée. — Oh! de tous et de tout!... Je m'ennuie, je m'ennuie à sangloter seule, le soir, la face dans mon oreiller, prise d'une rage d'impuissance... Comme tout reste plat et commun! Jamais rien de rare et d'exquis, sans cesse les mêmes jours qui déroulent les mêmes fêtes! Ah! ce déjà vu, ce déjà senti, ce continuel recommencement dans la splendeur et dans la toute-puissance menteuse de nos fortunes!

Maxime. — Ça, tu as raison.

Renée, *se levant*. — Ainsi, ce bal de ce soir, pourquoi irais-je? Je sais déjà comment j'entrerai, ce qu'on me dira et avec quelle lassitude je reviendrai me coucher. Ce sera splendide et imbécile... Mes amies? tu les connais, elles ne m'aiment pas plus que je ne les aime. Nous nous déchirons toutes. Elles sont d'un monde qui craque sous elles, et dont elles hâtent la pourriture.

Maxime. — Reste M. de Saffré... Il t'adore, il t'assassine de bouquets et de lettres.

Renée. — Ah! tu sais cela... Ecoute, nous sommes assez libres ensemble pour que tu me croies. Dans ma situation avec ton père, sais-tu ce qui m'a toujours empêchée de prendre un amant? C'est le mépris et le dégoût de ces amours qui toutes se ressemblent, qui toutes commencent et finissent dans le même ennui. Pourquoi M. de Saffré plutôt que les vingt autres que j'ai refusés? Ils se valent, ils ne sont que le plaisir vulgaire, la liaison banale à la portée de chacune... *(Après un silence rêveur.)* Non, vois-tu, Maxime, je veux autre chose.

Maxime, *rêveur également*. — Oui, autre chose... Parfois, j'ai cherché.

Renée. — Autre chose... Quelque chose d'extraordinaire, de surhumain, une joie que personne ne connût, un bonheur rare qui m'enlevât au-dessus du contentement de la foule.

Maxime. — Oui, mais quoi?

Renée. — Ah! je ne sais pas. Si je savais! *(Elle rêve;*

*Un silence. Sa main rencontre, sur le bureau, la photographie, qu'elle prend et qu'elle regarde, d'abord machinalement.)* Tiens! cette photographie!... N'est-ce pas cette jeune Suédoise?

MAXIME, *gêné.* — Oui.

RENÉE. — Pourquoi est-elle là?

MAXIME. — Un projet de mon père... Il veut me la faire épouser.

RENÉE, *avec violence.* — Toi, te marier! mais je te le défends!... Te marier! En voilà une bêtise! Et tu as cru que je consentirais?

MAXIME. — Cependant...

RENÉE. — Jamais!... Et moi? Ce serait fini, nous ne sortirions plus, nous n'irions plus partout, nous ne serions plus toujours ensemble, pour nous distraire dans nos mauvais moments, comme tout à l'heure... Allons donc!

MAXIME. — Il faudra bien en venir là.

RENÉE. — Eh! plus tard, tu as le temps... N'es-tu pas heureux avec nous? Que te manque-t-il? T'ai-je fait de la peine? Je sais, je suis insupportable souvent avec mes caprices; mais je serai bonne, tu verras, et ce sera une vie si charmante... D'ailleurs, je ne veux pas, non! je ne veux pas!

MAXIME. — Oh! rien n'est terminé.

RENÉE. — Vrai? Tu me le jures? Alors, laisse-moi arranger cela... Mon Dieu! tu m'as fait une peur!... *(A Germain qui a ouvert la porte du fond.)* Qu'y a-t-il? Que voulez-vous?

## SCENE XI

RENEE, MAXIME, GERMAIN.

GERMAIN. — Je regardais si monsieur était rentré... Son Excellence est là.

RENÉE. — Quoi, Son Excellence?

GERMAIN. — Son Excellence le ministre des Finances.

RENÉE. — Ah! un ministre... Que voulez-vous que ça me fasse?

GERMAIN. — C'est que Son Excellence attend déjà depuis cinq minutes.

Renée. — Très bien. Qu'elle attende encore... Laissez-nous. *(Il sort.)*

## SCENE XII

RENEE, MAXIME, puis Mlle CHUIN.

Renée. — Dépêchons. On a dû atteler. Je t'emmène au Bois.

Maxime. — Tu refusais de sortir.

Renée. — Moi! par ce beau soleil! Non, non, j'ai besoin d'air, j'étouffe toujours... Et, ce soir, n'oublie pas de venir me prendre à minuit.

Maxime. — Nous irons donc à ce bal?

Renée. — Sans doute.

Maxime, *après une hésitation.* — On fait tout ce que tu veux, on t'aime quand même.

Renée, *nerveusement.* — N'est-ce pas? Oh! nous serons gais!... *(Elle prend le bras de Maxime et l'emmène vers la porte de gauche.)* Voyons, ne trouves-tu pas ça plus gentil? Sois tranquille, je parlerai à ton père... D'ailleurs, tu sais qu'elle est laide, ta Suédoise!

Mlle Chuin, *paraissant à la porte de droite.* — Vous sortez, Renée?

Renée. — Oui, nous allons au Bois. *(Ils sortent au bras l'un de l'autre.)*

## SCENE XIII

Mlle CHUIN, SACCARD, puis ADELE.

Mlle Chuin. — Un joli désordre! Toujours des chiffons qui traînent! *(Elle va à la porte de droite et appelle.)* Adèle!... Ah! oui, personne! *(Comme elle revient, elle aperçoit Saccard qui est entré et qui pose son chapeau.)* Justement, voilà monsieur.

Saccard. — Les enfants sont sortis?

Mlle Chuin. — Ils sortent... Faut-il courir?

Saccard. — Non, pourquoi? *(Regardant autour de lui.)* Seulement, qu'on me débarrasse.

Mlle Chuin. — J'ai déjà appelé Adèle... *(Elle sonne. A Adèle qui entre.)* Portez cette caisse et ce carton dans la chambre de madame.

ADÈLE. — Tout de suite, mademoiselle.

SACCARD, *qui s'est assis devant le bureau, couvert à demi par la robe.* — Et cette robe?

Mlle CHUIN. — Ah! pardon! *(Elle ôte la robe. Adèle emporte la caisse et le carton par la droite.)*

## SCENE XIV

SACCARD, Mlle CHUIN.

SACCARD. — C'est bien... J'ai à travailler.

Mlle CHUIN, *posant la robe sur le canapé.* — Monsieur, j'aurais deux mots à vous dire, et puisque nous voilà seuls... Vous avez toujours été très bon pour moi. Si j'ai pu vous être utile, autrefois, vous avez compris que la récompense la plus douce à mon cœur serait de rester près de ma chère Renée.

SACCARD. — Après?

Mlle CHUIN. — Vous m'avez laissé entendre dernièrement que vous seriez bien aise d'être renseigné.

SACCARD. — Allez au fait... Que savez-vous?

Mlle CHUIN. — Eh bien! monsieur, Renée me paraît en danger. Elle est très nerveuse, jamais je ne l'ai vue si agitée ni si fantasque... Depuis quelque temps, elle reçoit chaque matin un bouquet de roses blanches, et je l'ai aperçue hier qui lisait une lettre.

SACCARD. — Ensuite?

Mlle CHUIN. — Ensuite... Mon Dieu! rien, pour le moment.

SACCARD. — Continuez à veiller et dites-moi tout.

Mlle CHUIN, *qui a repris la robe.* — C'est par dévoûment pour Renée et pour vous, monsieur. *(Elle sort par la droite.)*

## SCENE XV

SACCARD, GERMAIN.

GERMAIN. — Comment! monsieur est là!... Son Excellence qui attend depuis un quart d'heure!

SACCARD. — Son Excellence! Vite, faites entrer!

GERMAIN, *annonçant.* — Son Excellence le ministre des Finances! *(Saccard remonte vers la porte, pour recevoir le ministre, et le rideau baisse.)*

# Acte Troisième

*Un jardin d'hiver. Serre superbe, pleine de grandes plantes vertes, éclairée par des lampes cachées dans les feuillages. A droite, la porte du cabinet de Saccard. A gauche, la porte du salon. Sièges et canapés rustiques.*

## SCENE PREMIERE

### M^lle^ CHUIN, RENEE, MAXIME.

(Renée est à demi couchée sur un canapé, évanouie. M^lle^ Chuin lui fait respirer des sels.)

M^lle^ Chuin. — C'est une de ses crises... Mais comment cela est-il arrivé?

Maxime. — Pendant le dîner, je l'ai trouvée singulière. J'étais placé à côté de M^lle^ Ellen Maass, en face d'elle, et elle ne nous quittait pas des yeux, s'énervant, se mêlant à notre conversation, chaque fois que cette jeune fille, qui est très gaie, riait avec moi de quelque histoire... Et c'est pendant qu'on prenait le café au salon, qu'elle est venue s'évanouir, là... Je n'ai eu que le temps d'appeler.

M^lle^ Chuin. — Renée, comment vous sentez-vous?... *(A Maxime.)* Voilà ses mains qui se détendent... La

pauvre enfant est si nerveuse, depuis quelques jours surtout!

MAXIME. — Elle rouvre les yeux.

RENÉE, *s'agitant, hallucinée.* — Empêchez-les, je ne veux pas que tous deux se parlent à voix basse... Mon père est là?

Mlle CHUIN. — Calmez-vous, ma chère.

RENÉE, *regardant autour d'elle.* — Mon père... il était là...

Mlle CHUIN. — Mais non... Vous avez été un peu souffrante, une de vos crises, vous savez bien.

RENÉE. — Ah! il n'est pas là. Je l'entendais... Je lui ai écrit pourtant... Mon Dieu! que je suis brisée!

Mlle CHUIN, *bas à Maxime.* — C'est fini... *(A Renée.)* Voulez-vous que je prévienne?

RENÉE. — Non, personne. Tout à l'heure, je retournerai au salon... C'est ridicule, de n'être pas plus forte. *(Elle se lève.)*

## SCENE II

LES MEMES, SACCARD.

SACCARD, *sortant du salon.* — Qu'y a-t-il donc?

Mlle CHUIN. — Renée a été prise d'un de ses malaises.

SACCARD. — Et elle ne dit rien!

RENÉE. — A quoi bon? C'est passé déjà. Je n'ai plus besoin que de marcher un peu... Ne vous inquiétez pas, mon ami, et ne parlez pas de cette misère, qui mettrait notre monde en fuite. Je reviens. *(Elle disparaît entre les arbustes.)*

SACCARD, *la regardant s'éloigner, bas à Mlle Chuin.* — Savez-vous quelque chose?

Mlle CHUIN. — Rien encore, monsieur.

SACCARD, *rudement.* — Il faut que vous sachiez. J'attends.

Mlle CHUIN. — Monsieur, je tâcherai. *(Elle sort.)*

## SCENE III

SACCARD, MAXIME.

MAXIME. — Je voulais te dire... De grâce, ne m'engage pas davantage. La jeune fille a beau être charmante, je préfère ne pas me marier.

SACCARD. — Eh bien! mon garçon, comme il te plaira.

MAXIME. — Vrai, ça ne te contrarie pas trop?

SACCARD. — Ça me contrarie beaucoup. Nous manquons tous les deux une jolie affaire. Mais, au fond, tu as raison peut-être. Certains jours, je ne sais plus où est la vérité... Ne te marie pas.

MAXIME. — Merci.

SACCARD. — Rentre au salon, on pourrait s'étonner... *(Larsonneau paraît.)* Justement, j'ai à causer avec Larsonneau. *(Maxime rentre dans le salon.)*

## SCENE IV

SACCARD, LARSONNEAU.

LARSONNEAU. — Il m'a été impossible de vous parler avant le dîner... Je vous apporte cet acte, pour la vente des terrains de votre femme. Et, pensant vous être utile, j'ai fait prendre des renseignements sur les dettes qu'elle peut avoir. Cent quatre-vingt mille francs environ, dont soixante-dix mille chez son couturier... Dame! rien que la toilette de ce soir!

SACCARD, *à demi-voix.* — Elle est bien belle, dans toutes ces guipures blanches!

LARSONNEAU. — Allons, vous payerez les dettes, en bon mari... Une femme qui a des dettes, mais c'est une sécurité de nos jours!

SACCARD. — Hein! pas d'esprit avec moi, Larsonneau!... Vous voulez insinuer que ma femme pourrait faire payer ses dettes par un amant. Eh bien! je ne veux pas qu'on dise cela, et on ne le dira pas, je vous le jure!

LARSONNEAU, *souriant.* — Vous êtes amoureux, je l'ai bien vu, pendant le dîner.

SACCARD. — Moi!

LARSONNEAU. — Oui, vous aimez votre femme... Comment diable a-t-elle pu vous conquérir?

SACCARD. — Non, je ne l'aime pas... Vous savez tout, vous êtes le seul à qui je parle franchement de ces choses... Je l'aime en camarade, mais je ne souffrirai pas qu'un caprice de sa tête folle me rende ridicule et me dérange, dans ma terrible vie d'affaires.

LARSONNEAU. — C'est cela, vous aurez vu quelque

soupirant rôder autour d'elle, et vous l'aimez. Le coup de foudre!

Saccard. — Non, non, je ne l'aime pas, je ne veux pas l'aimer... Me prenez-vous pour un enfant? Jusqu'à ce jour, j'ai mis ma supériorité dans mon dédain des passions qui vous agitent tous, et j'irais compromettre ma fortune par une lâcheté de cœur! Non, jamais! *(Renée reparaît dans le fond.)*

Larsonneau, *baissant la voix.* — Prenez garde, la voici... J'ai donc sur moi l'acte que votre femme devra signer. Mais je désirerais vous le lire et remplir certaines formules.

Saccard. — Passez dans mon cabinet. Je vous y rejoins à l'instant. *(Larsonneau entre dans le cabinet, à droite. Renée est venue s'asseoir, d'un air d'accablement.)*

## SCENE V

RENEE, SACCARD.

Renée, *se croyant seule.* — Qu'ai-je donc, mon Dieu? Tout me répugne et m'écrase. L'abominable soirée! Ah! qu'il me tarde d'être seule dans ma chambre, pour y pleurer les larmes qui m'étouffent!

Saccard, *qui s'est approché.* — Ma chère...

Renée, *levant la tête.* — C'est vous!

Saccard. — Oui, vos tristesses m'inquiètent, vous étiez si gaie autrefois!... Ne sommes-nous pas de vieux camarades? Parlez-moi franchement... Il ne vous manque rien, j'espère?

Renée. — Rien.

Saccard. — Vous ne désirez rien?

Renée. — Non, rien.

Saccard. — Si vous aviez des soucis, vous auriez tort de ne pas me les confier.

Renée. — Je n'ai pas de soucis.

Saccard. — Enfin, je me mets à votre disposition... Nous n'avons, je pense, aucun reproche à nous adresser mutuellement. J'ai tenu ma parole, comme vous avez tenu la vôtre. Vous êtes la femme la plus fêtée, la plus enviée. De mon côté, je vous suis reconnaissant de l'éclat que vous donnez à ma maison... Par grâce, continuons

cette bonne entente. Et, si je puis faire davantage, si vous rêviez d'une autre existence...

Renée. — Merci... Vous m'avez comblée, en effet. Il ne me reste rien à souhaiter, au milieu de ces plaisirs.

Saccard. — Vous raillez.

Renée. — Pourquoi m'interrogez-vous? pourquoi voulez-vous savoir ce qui me manque? Est-ce que je le sais moi-même!... Je souffre, je suis malade. Vous avez bien vu que, pendant tout ce dîner, j'ai lutté contre mon mal. C'est une torture à la fin!... Tenez! allez dire à vos invités que j'ai dû remonter chez moi, car j'ai peur d'éclater en sanglots devant tous.

Saccard. — Renée, calmez-vous.

Renée. — Je ne vous suis d'aucune utilité pour ce mariage... Du reste, il n'y a là que cette jeune fille. Puisque l'oncle n'a pu venir dîner, il faut l'attendre.

Saccard. — Ce mariage ne se fera pas.

Renée, *tressaillant*. — Ah!... Parlez donc! Vous ne voulez plus?

Saccard. — C'est Maxime...

Renée. — Maxime!

Saccard. — Oui, il m'a prié de le dégager, et comme, ma foi! nous n'en sommes qu'aux politesses avec les Maass, et que j'ai toujours laissé cet enfant faire ce qu'il a voulu...

Renée. — Mais certainement! Chacun doit être le maître de son bonheur. Il connaît la vie, il est très pratique, sous ses caprices et ses abandons... Ah! il refuse!

Saccard. — Vous n'approuviez pas ce mariage?

Renée. — Moi! je ne l'approuvais ni ne le désapprouvais. Que vouliez-vous que ce mariage me fît? Je ne m'en occupais pas... Mais je suis ravie pour Maxime qu'il ait préféré garder sa liberté. Si j'avais été homme, je serais certainement resté garçon.

Saccard. — Avez-vous besoin de Mlle Chuin, pour vous accompagner dans votre chambre?

Renée. — Non, merci, je vais mieux... *(Gaîment.)* Est-ce ridicule, ces bobos de femmes! J'étais à la mort, et me voilà toute rajeunie. C'est l'air qui m'aura fait du bien... Vraiment, il y a longtemps que je n'ai été si

vaillante, et je regrette que nous n'ayons pas plus de monde : on aurait dansé.

SACCARD. — Vous êtes toujours vaillante, toujours belle, d'une beauté qui n'a fait que grandir... Ecoutez, Renée, je sais que vous avez des tracas. Voulez-vous me permettre d'aller en causer avec vous, un de ces matins? tenez! demain par exemple... J'ai fait préparer l'acte de vente dont je vous ai parlé. Nous vous débarrasserons de tous vos ennuis... Ah! si vous le vouliez, comme vous seriez heureuse!

RENÉE, *souriant.* — Mais je veux être heureuse.

SACCARD. — Alors, à demain, chez vous.

RENÉE. — C'est cela... *(A Mlle Chuin qui paraît.)* Ne vous inquiétez pas, ma bonne Chuin. Je me sens tout à fait remise... *(A Saccard qui rentre dans le salon.)* Je vous suis.

## SCENE VI

RENEE, Mlle CHUIN.

Mlle CHUIN. — C'est vrai, pourtant. Vous voilà avec vos joues roses et vos yeux luisants de belle santé... Que vous arrive-t-il?

RENÉE. — Mais rien... Mon Dieu! que la vie est douce parfois! Je voudrais sortir, oui, je voudrais ne pas m'enfermer, quand ce monde sera parti. Il est dix heures, la nuit est superbe, pleine d'étoiles! Et Paris est si profond, à cette heure, quand on le traverse en voiture, le visage dans le vent tiède des rues!... Nous roulerions toujours, nous regarderions les cafés se fermer, les trottoirs devenir déserts, les maisons s'endormir... *(Béraud paraît au fond de la serre.)* Ah! que je l'aime, ce grand Paris, avec tout ce qui frissonne et soupire dans son ombre! Voyez-vous, ma bonne Chuin, c'est lui qui me grise, lorsque j'ai respiré l'air de ses places et de ses boulevards.

Mlle CHUIN. — Pardon, Renée, je venais vous dire... Votre père est là.

RENÉE, *pâlissant.* — Mon père!

Mlle CHUIN. — Il arrive à l'instant, et comme il désire ne voir que vous... Mais, tenez! le voici. *(Elle sort.)*

## SCENE VII

BERAUD, RENEE.

BÉRAUD. — En rentrant chez moi, tout à l'heure, mon enfant, j'ai trouvé une lettre de toi, qui m'a beaucoup inquiété, et je suis accouru.

RENÉE. — C'est vrai, je vous ai écrit.

BÉRAUD. — Pourquoi ces quatre pages de plaintes, de menaces vagues? pourquoi ce désordre et ces adieux, comme si tu devais nous quitter?

RENÉE. — Je ne sais plus... J'étais malade.

BÉRAUD. — N'es-tu pas heureuse? Si je vous ai pardonné, à toi et à ton mari, c'est que tu m'avais convaincu de votre bonheur. Je ne viens pas vous voir ici, parce que l'existence que vous menez n'est point la mienne. Mais j'avais fini par rendre justice à l'intelligence et à l'activité de ton mari. Enfin, je n'avais plus d'inquiétude de votre côté, je vous croyais bien ensemble, sauvés l'un et l'autre de toutes mes craintes d'autrefois... Et tu m'écris cette lettre! Qu'y a-t-il donc?

RENÉE. — Mais rien, je vous assure.

BÉRAUD. — Tu es toute pâle... Tu trembles...

RENÉE, *balbutiant*. — Non... non...

BÉRAUD. — Pourquoi te recules-tu? Je te fais donc peur?

RENÉE. — Mon père...

BÉRAUD. — Je te fais peur, je te fais peur... Tu ne m'attendais plus, n'est-ce pas? et tu allais te perdre... Ne dis pas non, je lis au fond de tes yeux, je t'ai assez veillée jadis, quand je redoutais de voir se rallumer, dans tes regards d'enfant, les folies dont j'ai tant souffert... Oui, tu as ce soir les yeux fous de celle que je ne veux plus nommer.

RENÉE. — Eh bien! oui, je sens que je deviens folle. Mais tout m'écrase, je suis à bout... Si je vous disais quelle existence vide et imbécile, quel monde gâté, quelles provocations continuelles! Et je suis seule, et je n'ai personne là-dedans, avec ma tête qui se détraque!

BÉRAUD. — C'est bien le monde où tu vis, qui fait ma crainte. Enfin, tu as voulu ces choses.

RENÉE. — Je les ai voulues, et les autres, plus encore,

les ont voulues pour moi. Jamais je n'aurais dû sortir de ce vieil hôtel, où vous m'avez élevée, où vous vivez encore, dans la dignité et le respect de toute une vie d'honneur... Mais comprenez donc que, si je souffre, c'est que j'ai de votre sang! Ah! si j'étais une simple coquine, si un peu de votre honnêteté ne me gênait pas, par là, dans un coin, comme ce serait drôle, comme je m'amuserais! Il y a tant de mes amies qui ont le crime bien portant!

BÉRAUD. — Voyons, dis-moi tout... Quelle faute allais-tu commettre?

RENÉE. — Je ne sais pas... Je m'effraye moi-même. Il y a en moi des choses qui sont plus fortes que moi.

BÉRAUD. — Tu as tort de ne pas te confesser. Cela te soulagerait.

RENÉE. — Je vous jure que je ne sais pas. Tout cela est vague et monstrueux au fond de mon être, une lutte obscure dont je souffre à en mourir... Ce que je sais, c'est qu'il y a un instant, quand vous êtes entré, je me suis sentie coupable, car vous êtes ma conscience, mon père.

BÉRAUD. — Eh bien! puisque je suis ta conscience, cherchons ensemble... Laisse-moi t'interroger.

RENÉE. — Oh! de grand cœur. Je serai franche... Si vous pouviez me faire voir clair en moi, si je pouvais guérir!

BÉRAUD. — Je t'avais prédit que la faute ancienne recommencerait... C'est un amant sans doute?

RENÉE. — Non! sur mon âme!... Je n'ai pas succombé encore, je le jure!

BÉRAUD. — Alors, tu allais succomber, tu aimes quelqu'un?

RENÉE, *cherchant*. — J'aime quelqu'un? non, non, je n'aime personne! Qui pourrais-je aimer? Je ne vois aucun homme autour de moi, je les ai tous repoussés par fatigue et mépris, pas un ne reste dont la pensée me soit tolérable... Non, non, je n'aime personne, je ne puis aimer personne!

BÉRAUD. — Cette lettre pourtant que tu m'as écrite... Elle était d'un cœur éperdu, tremblant de défaillir, et appelant au secours, dans sa détresse.

RENÉE. — Vous avez raison... J'avais besoin de vous,

je me sentais menacée, de quoi? je ne saurais le dire au juste. Je vous assure que je fais tous mes efforts pour savoir. Mais c'était une de ces souffrances, une de ces terreurs où l'on n'ose descendre.

BÉRAUD. — Et, lorsque je te croyais en larmes, je t'ai trouvée joyeuse, la fièvre au visage. Tu riais, puis tu as tremblé à ma vue... Pourquoi ce revirement? que s'est-il donc passé?

RENÉE, *les yeux fixes.* — Ce qu'il s'est passé? Attendez, il faut que je m'interroge, car ma mémoire se brouille... Voyons, que s'est-il donc passé? Voilà que la peur me prend de me souvenir... Il s'est passé que j'ai beaucoup souffert pendant ce dîner, oui! de choses qu'on faisait devant moi et qui me déchiraient le cœur. Ensuite, je me suis évanouie, je vous ai rêvé, mon père : vous m'emportiez d'ici, vous me couchez dans la terre, où je voulais mourir... Oh! j'étais triste, j'étais triste!... Et puis, on m'a annoncé une nouvelle, qui, brusquement, m'a inondée de bonheur... Attendez! il faut que je voie... *(Elle recule devant ce qu'elle voit, hagarde.)* Oui, je vois, c'est bien cela... Il m'échappait, et il m'a été rendu, tout mon sang en a brûlé d'allégresse... Grand Dieu! voilà le crime, je n'y songeais pas, et il était là, qui nous enveloppait. Ah! misérable! ah! c'est infâme!... *(Elle se jette dans les bras de son père.)* O mon père, prenez-moi, gardez-moi, sauvez-moi!

BÉRAUD. — De qui parles-tu? Qui aimes-tu?... Achève.

RENÉE. — Non, non, une abomination, un cauchemar, quelque chose qui ne peut pas être. L'horreur en glacerait mes lèvres... Je n'aime personne, personne, entendez-vous!

BÉRAUD. — Tu recules devant tes pensées... Seras-tu forte, au moins?

RENÉE. — Forte, oui! j'en fais le serment... Ah! que vous êtes bon d'être venu! C'est vous qui me sauvez; c'est là, contre votre cœur, que je me sens redevenir votre fille. J'aurai votre dignité et votre courage, mon père.

BÉRAUD. — Garde donc ton secret, puisque tu n'oses le dire tout haut... Je te sais fière, que ta fierté te défende.

RENÉE. — Vous me défendrez, vous, ma conscience... Regardez-moi, je n'ai plus mes yeux mauvais, n'est-ce pas? ces yeux de folie, que j'avais à votre arrivée et

qui vous effrayent tant... Vous pouvez vous en aller tranquille. Ne restez pas dans cette maison, où l'on étouffe. Je vous promets que, tout de suite, à jamais, je vais rendre la faute impossible, et s'il fallait en mourir j'en mourrais.

Béraud. — C'est juré?

Renée. — C'est juré.

Béraud. — Au revoir, mon enfant *(Il l'embrasse.)*

Renée. — Au revoir, mon père. *(Béraud sort.)*

## SCENE VIII

### RENEE, MAXIME.

Maxime, *sortant du salon.* — Tu souffres donc toujours? On s'inquiète... Mon père disait que c'était fini, que tu étais très gaie.

Renée. — Oui, très gaie, merci... Je vais tout à fait bien.

Maxime. — Alors, ne reste pas là... Presque tout notre monde est parti.

Renée. — Attends, Maxime... Je voulais te donner un conseil. Elle est charmante, cette demoiselle Ellen; elle m'a complètement séduite. Si tu m'en crois, tu l'épouseras.

Maxime, *étonné.* — Mon père ne t'a donc pas dit...?

Renée. — Il m'a dit que tu rompais; mais j'ai pensé que vous plaisantiez... Pourquoi ne te maries-tu pas? Tu ne trouveras certainement pas mieux. Elle est belle, riche. Vous serez adorables ensemble.

Maxime. — Voyons, que te prend-il? Tu t'emportais, tu me détournais de ce mariage.

Renée. — J'avais tort, j'ai réfléchi... Il faut l'épouser, Maxime.

Maxime. — Eh! non, jamais! Cela me fait peur... Pourquoi l'épouserais-je? Je ne l'aime pas.

Renée. — Tu ne l'aimes pas, tu ne l'aimes pas... Ne me dis point cela, je t'en prie. A la fin, tu me mettrais en colère... Ecoute, Maxime : Je veux!

Maxime. — Tu veux?

Renée. — Oui, je veux!... Tu sais bien que tu m'as toujours obéi. Quand tu ne voulais pas, je n'avais qu'à

te prendre les mains et à te regarder. *(Elle lui prend les mains et le regarde. Un silence.)* Je veux, entends-tu?... C'est moi qui dois faire ce mariage.

## SCENE IX

### LES MÊMES, SACCARD, ELLEN.

SACCARD. — Ma chère, Mlle Ellen vient prendre congé de vous, puisqu'on ne peut vous avoir.

ELLEN. — On nous a caché votre malaise... Vous me pardonnerez d'avoir insisté pour prendre de vos nouvelles, avant de partir.

RENÉE. — C'est moi qui ai des excuses à vous présenter.

ELLEN. — Oh! vous êtes tout excusée, madame... *(Regardant autour d'elle.)* Elle est superbe, cette serre! *(Elle remonte avec Maxime.)* Tiens! vous avez là un pied de vanille!... Et cette collection d'azalées!

MAXIME. — Elles sont d'une variété de couleurs...

ELLEN. — Délicieuse! *(Ils se promènent dans le fond de la serre.)*

RENÉE, *qui les regarde, bas à Saccard.* — Pourquoi donc ne les mariez-vous pas?

SACCARD. — Moi? je ne demande pas mieux... Ils sont charmants.

RENÉE. — Charmants.

SACCARD. — Et quelle affaire!... *(Un silence.)* Renée, vous devriez arranger ce mariage. Vous seule pouvez convaincre Maxime.

RENÉE. — Je veux bien.

SACCARD. — Vraiment, vous consentez? Etes-vous aimable!... *(A Germain qui paraît.)* Qu'y a-t-il?

GERMAIN. — M. Larsonneau attend monsieur. *(Il se retire.)*

SACCARD. — C'est juste, je l'oubliais!... *(A Renée.)* Fiancez-les tout de suite. C'est pour votre bonheur à tous.

RENÉE. — Oui, pour notre bonheur. *(Saccard entre dans le cabinet, à droite.)*

## SCENE X

RENEE, MAXIME, ELLEN.

Ellen, *redescendant.* — Toute la flore de l'Afrique, de l'Inde et de la Chine... Dans le Nord, nous avons la passion de ces plantes du soleil.

Maxime. — Je vous avouerai que j'évite de rester longtemps dans cette serre. L'air y est si lourd et si chargé de violents parfums, que parfois je m'y sens défaillir.

Ellen, *riant.* — Comment! vous seriez femme à ce point!

Renée, *rêveuse et frissonnante.* — Moi, je vivrais ici. Je viens m'y réfugier, quand je veux être seule. On est bien, dans cet air brûlant; et ce sont des rêves de pays lointains, de jouissances inconnues, qui m'enlèvent à la monotonie de mes journées.

Maxime. — Oui, cela te réussit, parlons-en! Tu en sors avec des migraines atroces, les yeux allumés de fièvre.

Ellen. — En effet, ce n'est pas toujours sain.

Maxime. — N'est-ce pas, mademoiselle?

Ellen. — Je parle pour les nerveuses... Moi, j'ai la tête solide. Rien ne la fait tourner. Dans mon pays, l'hiver, quand on patine, il faut voir les jeunes filles filer comme des oiseaux, avec de continuels détours. Elles penchent, et jamais elles ne tombent. Oh! le froid, le grand froid, que c'est bon! C'est lui, j'imagine, qui nous fait bien portantes et courageuses... Mais je bavarde, et me voici restée la dernière. Il faut que je vous laisse.

Renée. — Certes, pas avant que votre oncle soit venu vous chercher.

Ellen, *gaîment.* — Ah bien! si j'attendais mon oncle!

Renée. — Il a promis de venir.

Ellen. — Sans doute, il promet, mais il ne vient pas... Il m'oublie chaque soir, dans les maisons où je vais. Des affaires graves, paraît-il. Enfin, je suis assez grande fille pour retrouver mon chemin... Je sais, cela vous blesse, en France. Mais, que voulez-vous? J'ai perdu mes parents de bonne heure, j'ai couru les ambassades de l'Europe dans les papiers de mon oncle, et, ma foi! J'ai vu tant de pays, que cela m'a rendue très brave.

RENÉE. — Attendez quelques minutes encore... *(Ellen s'assoit sur le canapé.)* Vous avez beaucoup voyagé?

ELLEN. — Depuis l'âge de douze ans, et j'en ai bientôt vingt... J'ai appris au moins une chose, dans ces voyages : c'est que chacun doit faire son bonheur et le défendre.

RENÉE. — Il faut vous marier.

ELLEN, *riant.* — Me marier, sans doute. Seulement, vos jeunes Français m'inquiètent. Ils sont à la fois trop gourmés et trop fat... Chez nous, quand on se plaît, on se met la main dans la main, en camarades.

RENÉE. — Ce sont des mœurs charmantes.

ELLEN, *gaîment, à Maxime.* — Vous, asseyez-vous là! *(Il hésite, puis s'assoit près d'Ellen, obéissant au regard fixe de Renée.)* Oui, je vais vous dire vos vérités. Vous n'êtes pas plus mauvais qu'un autre, et pourtant vous prenez des airs vides et fatigués, comme si vous étiez dans la diplomatie. A votre âge!... Vous n'aimez donc pas la vie?

MAXIME. — La vie, sans doute... Si vous l'aimez, je l'aime.

ELLEN. — Mais, certainement, je l'aime, et je voudrais voir tout le monde l'aimer! On n'est fort, on n'est bon, que lorsqu'on aime la vie... Donnez-moi votre main. *(Riant.)* A Vienne, j'ai eu une femme de chambre qui était sorcière, et j'ai un peu appris... *(Etudiant la main, pendant que Renée, frémissante, s'écarte.)* La ligne de chance est à peine visible... Ah! mais, voilà les sentiments affectifs très développés... *(A Renée.)* Voyez donc, madame!

RENÉE, *balbutiante.* — Vraiment!

MAXIME. — Vous vous moquez de moi.

ELLEN, *continuant.* — Seulement, pas de volonté... *(Elle lâche la main de Maxime.)* Allons, il faudra qu'on vous force au bonheur, comme tant d'autres!... *(Elle se lève.)* Cette fois, je m'en vais.

MAXIME, *bas à Renée.* — Renée, je t'en prie, laisse-la partir.

RENÉE, *bas.* — Non, je veux!... *(Haut.)* Mon enfant, c'est que nous attendions votre oncle.

ELLEN, *souriant.* — Ah!

RENÉE. — Nous devions causer...

Ellen. — Chut! je sais... Mais mon oncle n'est pas là, je ne puis entendre.

Renée. — N'avez-vous pas dit que chacun doit faire son bonheur et le défendre?... Me permettez-vous de brusquer les choses?

Ellen, *gaie et confuse.* — Ah! faites tout de suite, ou je sens que je vais ne plus être brave!

Renée. — Nous nous sommes permis de songer à vous, pour Maxime... Et si, de votre côté, vous acceptez une alliance...

Ellen. — Oui, bravement, j'accepte.

Renée. — Dans votre pays, n'est-ce pas? on se met la main dans la main... Donnez-moi votre main. *(Elle met la main d'Ellen dans la main de Maxime.)*

Ellen, *à Maxime.* — Alors, comme chez nous, en camarades?

Maxime. — En camarades.

Renée. — Maintenant, accompagne Ellen à sa voiture... Au revoir, mon enfant.

Ellen. — Merci, madame. *(Elle l'embrasse, puis s'en va lentement avec Maxime, pendant que Renée, chancelante, les regarde s'éloigner.)* Si je renonce à voyager, je ne veux pourtant pas m'enfermer à jamais dans votre Paris... Nous aurons, quelque part, un coin de parc, avec de vieux arbres.

Maxime. — Tout ce qu'il vous plaira.

Ellen. — Et il faudra bien que vous n'ayez plus vos airs désolés... Ah! vous riez déjà! Vous verrez, vous verrez! *(Ils disparaissent.)*

Renée, *seule.* — Mon Dieu! je ne peux plus! je ne peux plus!... *(Elle se dirige vers la chaise longue, à droite.)* Mes oreilles bourdonnent, mes yeux se ferment, tout mon être s'en va... Ah! si c'était la mort! *(Elle est tombée sur la chaise longue et elle s'y évanouit.)*

## SCENE XI

RENEE, SACCARD, LARSONNEAU, GERMAIN.

Saccard. — Passez par ici, Larsonneau. Notre monde est parti... *(A Germain qui paraît dans le fond.)* Vous pouvez éteindre, Germain.

Germain. — Bien, monsieur. *(A mesure que s'éteignent les lampes, au fond, la serre s'obscurcit. — Saccard et Larsonneau traversent la scène, en causant, sans voir Renée évanouie.)*

Larsonneau. — Tous les papiers sont en règle.

Saccard. — J'aurai demain la signature de ma femme... Pourquoi riez-vous? Je vous jure que vous m'exaspérez, avec cette plaisanterie d'un goût douteux.

Larsonneau. — Pardonnez-moi.

Saccard. — Le jour où j'aimerai Renée, je le lui dirai, parbleu! et elle m'aimera, parce que ma volonté sera qu'elle m'aime. On peut tout ce qu'on veut.

Larsonneau. — Et ma commission?

Saccard. — Vous la toucherez, dès que l'affaire sera terminée... Plus tard, nous triplerons la valeur des terrains, par une série de ventes fictives... *(Leurs voix se perdent, ils disparaissent, à gauche, dans le salon. Toutes les lampes sont éteintes. Un rayon de lune, qui entre par les vitres, fait un demi-jour bleuâtre et détache les grandes plantes en noir.)*

## SCENE XII

RENEE, MAXIME.

Maxime. — Renée, es-tu là?... *(Il remonte et cherche.)* Elle se sera attardée comme toujours, dans cette serre, où elle se fait du mal... Réponds-moi, Renée! *(Il redescend, il l'aperçoit sur la chaise longue.)* Qu'est-ce donc? Mon Dieu! c'est elle!... Tombée là, évanouie!... De grâce, parle-moi! Un mot, pour me rassurer!

Renée, *sortant de son évanouissement, éclatant en larmes.* — Ah! que je souffre, ah! que je souffre!

Maxime. — C'est moi, Renée. Je suis près de toi.

Renée. — Oui, oui, c'est toi, je te sens... *(Etranglée par les sanglots.)* C'est toi! c'est toi!

Maxime. — Il ne faut pas rester ici, l'odeur de ces plantes te rend folle.

Renée, *le serrant contre elle.* — Non, laisse! nous sommes bien, et que le vertige nous prenne!... Mais, vois-tu, je ne pouvais plus, je ne pouvais plus!

Maxime. — Qu'avais-tu donc, ce soir? Pourquoi me

forcer à aimer Ellen?... Je la connaissais mal, et elle a été si charmante...

Renée, *violemment.* — Elle n'est plus là, n'est-ce pas? tu l'as mise à la porte... Jure que tu ne la reverras jamais, jamais!... Mon Dieu! j'ai cru que je pourrais, et je ne peux pas, je ne peux pas!... *(Dans un long sanglot.)* Je t'aime!

*Rideau*

# Acte Quatrième

*Le boudoir de Renée. Un petit salon très luxueux. On y sent la femme frileuse, détraquée et de goût délicat. Au fond, la cheminée et la porte d'entrée. A droite, la porte de la chambre à coucher. A gauche : au premier plan, une porte ; au second, une fenêtre. Une petite table. Une chaise longue. Des sièges.*

## SCENE PREMIERE

Mlle CHUIN, ADELE.

ADÈLE, *agenouillée devant la cheminée, allumant du feu.* — Je vous disais bien, cette nuit, que vous aviez tort de ne pas me garder avec vous... Alors, elle a été très malade?

Mlle CHUIN. — Très malade.

ADÈLE. — Il était deux heures quand je suis montée me coucher... Et ça l'a tenue jusqu'à ce matin?

Mlle CHUIN. — Elle s'est un peu calmée à l'aube... Voyons, Adèle, dépêchez-vous d'allumer ce feu. Elle se lève, elle a froid.

ADÈLE. — Froid au mois de septembre! Ah bien! en voilà un sang glacé!

Mlle CHUIN. — Maintenant, poussez la chaise longue

devant la cheminée. Je vais lui dire que tout est prêt. Elle a voulu s'habiller à la lumière. Les rideaux ne sont pas même encore ouverts, dans sa chambre.

## SCENE II

### LES MEMES RENEE.

RENÉE, *entrant en peignoir blanc, les cheveux défaits, très pâle.* — Oh! ce grand jour! *(Elle se couvre la face de ses mains. Un silence. A voix plus basse, avec un frisson.)* Il me fait peur.

M<sup>lle</sup> CHUIN. — Voulez-vous qu'on ferme, Renée?

RENÉE. — Non, il faut bien que j'aie le courage de le revoir... Il est si clair qu'il me pénètre... *(Allant à la fenêtre.)* Le ciel est donc beau, aujourd'hui?

ADÈLE. — Un soleil superbe, madame.

RENÉE. — Du soleil, quelle tristesse! C'est toujours ainsi, un beau soleil, quand on souffre... Ah! que ne fait-il un temps de novembre, un temps sale et noir de pluie!

M<sup>lle</sup> CHUIN, *à demi-voix.* — Taisez-vous, mon enfant... *(Haut.)* Adèle, vous pouvez nous laisser... Si madame avait besoin de quelque chose, elle sonnerait.

ADÈLE. — Bien, mademoiselle. *(Elle sort par le fond.)*

## SCENE III

### RENEE, M<sup>lle</sup> CHUIN.

RENÉE, *à elle-même.* — En entrant, il m'a semblé que ce grand jour me déshabillait et m'éclairait devant tous, avec cette tache... Oh! que j'ai froid!

M<sup>lle</sup> CHUIN. — Soyez prudente, ma chère, surveillez vos paroles.

RENÉE, *la regardant fixement.* —J'ai eu le délire?

M<sup>lle</sup> CHUIN. — Oui.

RENÉE. — J'ai parlé?

M<sup>lle</sup> CHUIN. — Oui.

RENÉE. — Et l'on a entendu?

M<sup>lle</sup> CHUIN. — Moi... Aux premiers mots, j'ai renvoyé Adèle... Moi seule, Renée.

RENÉE, *tombant écrasée sur la chaise longue.* — Mon Dieu!

M^lle^ CHUIN. — Ne vous inquiétez pas. Il vaut mieux que je sache tout.

RENÉE. — C'est infâme... J'avais le mépris de l'homme. Je ne connaissais de lui que la violence; et, pendant dix années, je l'ai repoussé avec horreur, protégée par l'affreux souvenir... Puis, brusquement, je tombe dans ce crime.

M^lle^ CHUIN. — Ma chère, vous avez tant d'excuses!

RENÉE. — Lui! presque mon fils!... *(Se relevant.)* Et c'était fini pourtant, je venais de le marier. Oui, j'avais eu cette force... Ensuite, je ne me souviens plus, j'ai été foudroyée. Quelque chose de terrible nous a pris tous les deux et nous a emportés... Ah! misérable! *(Elle est retombée sur une chaise, à droite.)*

M^lle^ CHUIN. — Calmez-vous à la fin! Que vais-je devenir, moi, si vous perdez ainsi la tête? Tout arrive et tout s'arrange dans la vie... Nous irons à la campagne, cela vous fera du bien. Vous savez que j'ai acheté une maison, à Viroflay, pour m'y retirer. Quand je dis achetée, je ne l'ai pas encore payée, hélas! Il me faudrait une dizaine de mille francs... Si vous voulez, nous irons demain à Viroflay.

RENÉE, *qui ne l'a pas écoutée, à elle-même.* — Ah! misérable, ah! misérable!

M^lle^ CHUIN. — Nous irons, c'est chose entendue... Je vous savais gênée d'argent et j'hésitais à vous quitter. Mais on m'a appris que vous vendiez vos terrains; alors, j'ai pensé... Enfin, vous me direz si la maison vous plaît.

RENÉE. — Oui, tout ce que vous voudrez... *(Se relevant, à demi-voix.)* Et je n'ai pas le courage d'en finir!

M^lle^ CHUIN. — En finir! mais pourquoi?... Vivez donc heureuse! On a tant de misère. Vous n'ignorez pas combien je vous suis dévouée, personne au monde ne saura rien... Puisque votre mari est un simple camarade pour vous, puisqu'il n'entre même jamais dans votre appartement... *(Adèle paraît à la porte du fond.)* Qu'est-ce donc?

## SCENE IV

LES MÊMES, ADELE.

Adèle. — Pardon, c'est monsieur.

Renée, *frémissante.* — Lui!

Mlle Chuin, *à Adèle.* — Allez, dites à monsieur que je vais demander à madame si elle peut le recevoir. *(Adèle sort.)*

## SCENE V

RENEE, Mlle CHUIN.

Renée. — Lui, grand Dieu!

Mlle Chuin. — Soyez donc calme! Parbleu! il ne sait rien. Il doit venir pour quelque affaire... Rappelez-vous.

Renée. — Non, j'ai oublié. Ma tête est vide... Attendez, il était question d'une signature; oui, pour cette vente, c'était convenu. Mais il me semblait qu'il y avait déjà des années.

Mlle Chuin. — Vous voyez bien... Tâchez d'avoir une figure naturelle.

Renée. — Je ne veux pas, je ne peux pas le recevoir!

Mlle Chuin. — Renée, je vous en prie, ayez un peu de raison et de courage. Il ne faut point au contraire lui refuser votre porte.

Renée. — Et il me trouvera ainsi, dans cette fièvre, avec ce peignoir à peine attaché!

Mlle Chuin. — Je vais lui dire que vous êtes souffrante... Terminez donc tout de suite cette affaire, puisque vous avez besoin d'argent. *(Elle sort.)*

Renée. — Une minute, une minute encore... *(Debout devant la glace.)* Aurai-je le temps de relever mes cheveux? Ils lui diraient tout, ils ont le désordre et l'impudeur de ce que j'ai fait. *(Elle relève et noue ses cheveux.)*

## SCENE VI

SACCARD, RENEE.

Saccard. — Que m'apprend-on, chère amie? Vous avez passé une nuit mauvaise. Mais cela devient inquiétant. Je vous en prie, soignez-vous.

Renée. — Merci, un peu d'insomnie, rien de plus.

SACCARD, *la regardant.* — Vous êtes toute pâle. Vos yeux ont un éclat de fièvre. *(Il lui prend la main.)* Votre main brûle.

RENÉE, *retirant sa main avec un frisson.* — Non, laissez, ça ne vaut pas la peine... Vous venez pour cette affaire, n'est-ce pas?

SACCARD. — Je viens avant tout pour prendre de vos nouvelles. Vous souffrez, je ne vais certainement pas vous casser la tête, avec mes chiffres. Nous parlerons de ces choses, un autre matin... *(Elle s'assoit sur la chaise longue; lui, reste debout, le dos à la cheminée.)* Renée, vous doutez trop de l'affection que j'ai pour vous. Après dix ans de vie côte à côte, nous devrions être au moins de bons amis. Et vous voilà malade, sans qu'on me prévienne seulement. Si cette affaire ne m'avait pas amené, je n'aurais rien su.

RENÉE. — En vérité, pour un malaise, il serait ridicule de vous déranger.

SACCARD. — Me déranger! Mais je suis tout à vous. Je ne viens pas vous voir ici, parce que j'ai peur d'être importun. Puis, j'ai eu, dans les commencements, de terribles tracas... Aujourd'hui, Renée, je m'appartiens, j'ai fait cette haute fortune que je rêvais, et chaque jour, quand je pense à vous, je me demande...

RENÉE, *l'interrompant.* — Je connais votre amitié pour moi... Si nous terminions notre affaire?

SACCARD, *s'asseyant près d'elle.* — Non, vraiment, vous ne me croyez pas aussi bon homme que je le suis. Pourquoi ne causerions-nous pas quelquefois comme nous le faisons en ce moment, les pieds sur les chenêts? Nous nous entendrions très bien ensemble, j'en suis sûr. Nous nous donnerions des conseils. Vous verriez peut-être qu'après tout je n'ai pas un pavé dans la poitrine, et moi, je serais heureux de rendre un hommage à votre beauté, oh! le plus discret que vous exigeriez.

RENÉE. — Je vous en prie... C'est simplement un acte à signer, n'est-ce pas?

SACCARD. — Un acte à signer, pas davantage... *(Rapprochant sa chaise.)* Nous n'avons pas d'intimité, je ne vous vois jamais que dans la cérémonie de vos toilettes, et vous êtes si adorable ainsi, dans cet abandon, avec vos

cheveux à peine noués... *(Il veut lui prendre la main.)*

RENÉE, *se levant brusquement.* — Cet acte, donnez-moi donc cet acte! *(Un silence.)*

SACCARD, *se levant à son tour.* — Vous le voulez absolument? Voici l'acte de vente... *(Il le tire de sa poche et le lui remet.)* Vous le lirez, vous le signerez à loisir.

RENÉE. — A quel prix avez-vous trouvé acquéreur pour ces terrains?

SACCARD. — A cent cinquante mille francs seulement. C'est peu, mais comme j'ai cru deviner que vous étiez pressée...

RENÉE. — Les terrains valent au moins le double. Enfin, puisqu'il faut être volée!... Et qui achète?

SACCARD. — Larsonneau, que vous connaissez... Je l'avais justement invité à dîner, hier, pour en finir. Je crois qu'il a derrière lui un industriel, qui veut établir là-bas une fabrique... Vous ferez toucher chez lui, ou il vous apportera l'argent, à votre choix.

RENÉE. — Vous le prierez de me l'apporter... Je vous remercie mille fois de votre obligeance dans tout ceci. *(Elle se dirige vers la porte de sa chambre.)*

SACCARD, *après un silence, la rappelant.* — Renée, si vous me demandiez conseil, je vous empêcherais de conclure cette affaire.

RENÉE, *revenant.* — Pourquoi donc?

SACCARD. — Parce qu'on vous vole, comme vous l'avez senti... Tenez! voulez-vous que nous jetions cet acte au feu?

RENÉE. — Non, laissez. Je ne puis faire autrement.

SACCARD. — Ah! vous manquez de confiance. J'attendais votre confession, je sais vos embarras depuis longtemps. Oui, vous avez cent quatre-vingt mille francs de dettes, et là-dessus vous en devez surtout soixante-dix mille à votre couturier, qui vous tracasse. Il y a trois jours, il vous menaçait d'un procès, d'un éclat.

RENÉE. — J'ai une fortune personnelle, je le payerai... Quels reproches avez-vous à m'adresser?

SACCARD. — Des reproches! moi, grand Dieu! mais je veux que vous dépensiez plus encore! Il n'y a rien de trop beau, rien de trop riche pour vous. Paris doit être à vos pieds. Ce sont des millions qu'il faut à votre beauté,

ma chère... Et voilà pourquoi ces cent cinquante mille francs me semblent odieux. Ils ne vous acquitteront seulement pas.

RENÉE. — Sans doute, mais où voulez-vous que je frappe?

SACCARD, *après un silence.* — Et moi?... Ne suis-je pas votre mari?

RENÉE. — Vous!

SACCARD. — Dites un mot, un seul... *(Un silence; puis, ardemment, à demi-voix.)* Renée! oh! Renée, je vous aime!

RENÉE, *reculant.* — Non! non!

SACCARD. — Je vous aime, Renée, je vous aime... Cela est venu, je ne sais comment, tout d'un coup. Oh! j'ai lutté, je me rappelais notre premier entretien, je trouvais cela indigne de moi... Mais, aujourd'hui, je souffre trop, il faut que je vous dise...

RENÉE. — Rien, je vous en supplie! *(Elle tombe assise, près de la table à droite.)*

SACCARD. — Il n'y a plus ici d'homme fort, il n'y a plus qu'un homme qui pleure... C'est l'effondrement de mes croyances. Je mettais toute ma foi dans la force, et me voici devant vous, devant une femme, aussi faible, aussi désarmé qu'un enfant... Pourtant, la situation que j'ai voulue est conquise. Vous savez d'où je suis parti, ce que j'ai dû accepter, ce qu'il m'a fallu vaincre. Eh bien! à cette heure, vous ne m'aimez pas, et cela suffit à détruire mon triomphe... Je n'entends plus l'or qui sonne dans mes bureaux, j'oublie ce peuple qui s'écrase à ma porte, je refuse le pouvoir qu'il me restait à ambitionner... Oui, j'ai tout, et rien ne compte plus, si je ne vous ai point, vous que je dédaignais. La force n'est pas. C'est vous, Renée, c'est vous seule qui existez, qui importez dans le monde!

RENÉE, *se levant et passant à gauche.* — Ne me touchez pas, il est trop tard!

SACCARD, *la suivant.* — Tout ce que je fais maintenant, je le fais pour vous... Longtemps, c'est vrai, vous n'avez pas compté, je travaillais pour la satisfaction de mon orgueil. Puis, vous êtes devenue l'unique but de mon effort. J'ai espéré que je vous fléchirais, le jour où

je mettrais à vos pieds ma puissance... Dites, ne croyez-vous pas que je vous ai enfin gagnée? Ne me méprisez plus, Renée, je vous en conjure!

RENÉE. — Je n'en ai pas le droit, il est trop tard!

SACCARD. — Et, si vous trouvez que je n'ai pas fait un effort assez grand, que je dois monter plus haut, eh bien! dites-le, et attendez. Je monterai plus haut, je serai ce qu'il vous plaira que je sois. Oui, je vous promets de si grandes choses, que je saurai bien vous toucher... Ne me désespérez pas, ne me dites pas jamais! *(Il tombe à genoux.)*

RENÉE. — Jamais! il est trop tard!... Retirez-vous, par pitié! *(Un silence. Saccard se relève, se dirige vers la porte; puis, il s'arrête et revient.)*

SACCARD. — Si je voulais pourtant!

RENÉE, *effrayée.* — Laissez-moi.

SACCARD. — Tu n'as donc pas de cœur, pour ne pas comprendre, quand je me traîne ainsi à tes genoux!... Et c'est toi qui me résistes, lorsque tout le monde m'obéit! Je peux tout et je ne pourrai t'avoir, moi dont les désirs sont des ordres. Je n'ai plus qu'un désir, à présent, et ce désir ne sera jamais contenté, parce que tu te refuses, toi si faible!

RENÉE. — Vous me faites peur. Allez-vous-en!

SACCARD. — Non, tu es ma femme, je te veux, c'est mon droit. *(Il la prend violemment dans ses bras.)*

RENÉE, *se débattant.* — Vous me torturez, mon Dieu!.. Si vous pouviez comprendre! Je n'ai plus de mépris, tout ce que vous me dites me bouleverse. Vous m'aimez, vous êtes fort, vous êtes bon... Mais c'est impossible, je vous jure que c'est impossible!

SACCARD. — Pourquoi?... Rien qu'un baiser! *(Il la baise sur les cheveux.)*

RENÉE, *affolée, se dégageant.* — Non, non, pas à cette place! C'est un crime!... *(Elle court à la fenêtre.)* Je vous jure que je me tue devant vous!... Ah! misérables que nous sommes! Non, jamais, jamais! *(A ses cris, Mlle Chuin entre par le fond.)*

## SCENE VII

LES MÊMES, Mlle CHUIN.

Mlle Chuin. — Je croyais que vous appeliez, Renée... Est-ce que vous êtes plus souffrante?

Renée. — Oui, ce feu m'étouffe, maintenant.

Mlle Chuin. — Attendez, je vais ouvrir la fenêtre. *(Elle entr'ouvre la fenêtre. Un silence.)*

Saccard. — Eh bien! Renée, c'est convenu. Lisez tranquillement cet acte, signez-le, et je reviendrai le chercher dans un instant; de sorte que, si vous aviez quelque explication à me demander, je vous la donnerais... A tout à l'heure! *(Il sort.)*

Mlle Chuin. — Excusez-moi... Je suis accourue à vos cris.

Renée. — Vous avez bien fait. Merci, ma bonne Chuin.

Mlle Chuin. — Et puis, j'avais peur.

Renée. — Peur! pourquoi?

Mlle Chuin. — C'est que...

Renée. — Parlez donc!

Mlle Chuin. — C'est que Maxime est là, dans votre chambre.

Renée. — Maxime à présent!

Mlle Chuin. — Oui, il vous supplie de le recevoir. Songez qu'il serait prudent de vous concerter. Je veillerai... Le voici. *(Elle sort par le fond.)*

## SCENE VIII

MAXIME, RENEE.

Renée. — Va-t'en, oh! va-t'en, par pitié!

Maxime. — Tu étais avec mon père?

Renée. — Ne me demande rien. Va-t'en!

Maxime. — Ecoute-moi seulement, je n'approcherai pas... Renée, je voulais te voir. On te disait souffrante, et je te connais, j'ai redouté quelque malheur... Renée, je le jure, nous ne sommes pas coupables.

Renée. — Oui, cela devait arriver... Je me souviens. Nus n'avions rien de secret, je te questionnais sur tes escapades de garçon, et tu savais tout de moi. Puis, sont venues nos lassitudes, nos dégoûts de ce déjà vu,

de ce déjà senti, qui emplissait nos journées. Nous souhaitions autre chose.

Maxime. — Pourtant, je puis le dire, dans le trouble que tu me causais, dans cette lente possession pleine de charme et de malaise, jamais je n'avais songé...

Renée. — J'y avais songé, moi.

Maxime. — Tu m'aimais!

Renée. — Je ne sais pas... J'aurais tué cette jeune fille qui voulait t'épouser.

Maxime, *après un silence.* — Et, maintenant, Renée, je t'aime.

Renée. — Ne dis pas cela. Notre faute n'est qu'une surprise, l'abandon d'une minute.

Maxime. — Je t'aime, Renée.

Renée. — Tais-toi! Je ne veux pas t'entendre... M'aimes-tu réellement? Crois-tu devoir me dire ces choses?... Tu n'as jamais été qu'un enfant, tu ne pourrais seulement porter un pareil amour.

Maxime. — Mets-moi à l'épreuve. Que dois-je faire?

Renée. — Epouse Ellen, je l'exige... Moi, je m'en irai.

Maxime. — Est-ce possible à présent, ce que tu me demandes-là?... Tu m'aimes et tu te débats pour m'empêcher de t'aimer. C'est toi qui est faible.

Renée, *reculant.* — Non, non, n'approche pas!

Maxime. — Pourquoi me repousses-tu? Ne m'as-tu pas répété vingt fois que tu étais libre?

Renée, *violemment.* — Ecoute... Ton père sort d'ici.

Maxime. — Eh bien?

Renée. — Il paraît qu'il m'aime, comprends-tu cela!... Oui, il venait me parler d'affaires, et il s'est mis à genoux, et il m'a dit, je ne sais plus quoi: que l'amour était le plus fort, qu'il me voulait, qu'il ferait des prodiges pour m'avoir; enfin, des choses qui tombaient sur mon crâne, comme des coups de marteau... Tu ne le reconnais plus, n'est-ce pas?

Maxime. — Non.

Renée. — Tout est fini. Entre lui et toi, je perdrais la tête, car je n'ai pas l'équilibre de ces femmes qui acceptent tout... Et puis, il m'a touchée avec ses larmes, ce spéculateur qui s'humiliait, qui mettait à mes pieds

ses dix années d'orgueil et de travail, en me disant que rien ne comptait plus, que seule j'existais pour lui.

MAXIME. — Tu l'aimes peut-être?

RENÉE. — C'est cela , prends un couteau et va le tuer... Tu le vois, la vie est impossible.

MAXIME. — Eh bien, adieu!

RENÉE. — Tu épouseras cette jeune fille?

MAXIME. — Oui, j'étais décidé hier... Elle est brave et gaie, elle me sauvera de moi-même.

RENÉE. — Moi, je partirai... Mon père payera mes dettes... *(Elle prend l'acte sur la table.)* Je n'ai qu'à mettre là ma signature. Les cent cinquante mille francs de ce Larsonneau me suffiront pour quitter Paris et vivre inconnue.

MAXIME. — Mais c'est mon père qui achète tes terrains.

RENÉE. — Comment?

MAXIME. — Larsonneau n'est que son prête-nom, dans ces sortes d'affaires : ne le sais-tu pas? Je les ai entendus, l'autre jour, qui arrangeaient cela... Il paraît qu'on prévoit une expropriation. Les terrains quintupleront de valeur avant deux ans.

RENÉE. — Hein? que dis-tu? répète pour que je comprenne!... Alors, ton père me vole?

MAXIME. — Oh! il peut t'aimer et te prendre ta fortune. Il m'aime bien, moi, et il me marie, pour avoir des mines d'argent, en Suède.

RENÉE. — Mais, là, tout à l'heure, il aurait donc joué une comédie? Il ne se serait jeté à mes genoux que pour avoir ma signature?... Non, pourtant, il m'a prévenue qu'on me volait, il m'a offert de payer lui-même mes dettes... Ah! tu as raison, Maxime. Il m'aime, mais il m'aime à sa manière. Un caprice, après dix ans, parce qu'il aura vu mes épaules dans un bal... Il m'achetait, entends-tu! Il m'achetait, comme une fille!

MAXIME, *se dirigeant vers la porte.* — Adieu, Renée.

RENÉE, *violemment.* — Reste!... Ah bien! pourquoi aurions-nous des remords, maintenant? Tu ne voyais donc pas que j'étais comme une folle, à l'idée de rompre. Que deviendrais-je, moi, si tu te mariais?

MAXIME. — Sois prudente, on pourrait t'entendre.

Renée. — Eh! qu'importe?... Est-ce qu'on se gêne? Vois, ton père ne se gêne guère. Il aime l'argent, et il en prend où il en trouve.

Maxime. — Je t'assure qu'on va venir.

Renée. — Et puis, est-ce que, dans notre monde, partout, nous ne coudoyons pas des misérables comme moi, qui ont des millions sur leur chair et qu'on adore?... Tu connais bien le négoce de Mme de Lauwereins, cette femme honnête qui vend ses amies, afin de ne pas avoir le dégoût de se vendre elle-même... Et Mme Haffner, qui court les ateliers de peintre, ainsi qu'une gueuse, sous prétexte de charité!... Et madame de Lignerolles, cette bohémienne, ramassée sur un chemin, lâchée dans nos salons comme une louve... Et toutes, toutes, celles dont les amants payent le luxe, celles qui payent les dettes de leurs amants... Moi seule était une sotte. Mais me voilà guérie. Je suis des vôtres, puisque tout le veut, cette maison, cette ville, et les gens, et les choses... Reste, Maxime!

## SCENE IX

### LES MÊMES, Mlle CHUIN.

Mlle Chuin. — Renée, votre mari... Il revient pour ce papier.

Renée. — Dites que je refuse de le recevoir.

Maxime. — Mais n'as-tu pas une réponse à lui donner?

Renée. — C'est vrai, et je veux en finir... Eh bien! laisse-nous donc, cela vaut mieux. Passe de ce côté... *(Elle l'a conduit à la porte de gauche.)* A ce soir, Maxime! *(Il sort.)*

## SCENE X

### RENEE, Mlle CHUIN.

Mlle Chuin, *qui a pris l'acte sur la table.* — Vous n'avez donc pas signé?

Renée. — Non.

Mlle Chuin. — Vous ne signerez pas?

Renée. — Non.

Mlle Chuin. — Mais vous êtes sans argent. Comment payerez-vous?... Et moi qui comptais sur votre bonté, que vais-je devenir?

Renée. — Je ne veux pas être volée... Tenez! dites cela à mon mari. C'est ma réponse, je préfère ne pas le voir.

## SCENE XI

M^lle CHUIN, SACCARD.

Saccard, *entrant.* — Renée... *(Renée disparaît dans sa chambre et en referme la porte.)* Elle pousse le verrou... *(A M^lle Chuin.)* — Qu'y a-t-il?... A-t-elle signé?

M^lle Chuin. — Non, elle refuse.

Saccard. — Elle était décidée... Quelqu'un est venu?

M^lle Chuin. — Personne.

Saccard. — Regardez-moi... Elle a un amant?

M^lle Chuin. — Je vous jure...

Saccard. — Vous aviez promis de tout me dire. Elle vous achète donc, que vous gardez le silence? Ne protestez pas, nous nous connaissons... Voyons, je double la somme. Je paye cette maison dont vous m'avez parlé... Elle a un amant?

M^lle Chuin, *après une hésitation.* — Oui.

Saccard, *avec violence.* — J'aurais mieux fait de vous chasser, car c'est vous qui devez l'avoir vendue à cet homme, comme vous me l'avez vendue à moi-même.

M^lle Chuin. — Ah! c'est ainsi, c'est sur moi que ça tombe! Eh bien! monsieur, quand il vous plaira. Je vous les ferai surprendre. Donnant, donnant, vous pouvez préparer les fonds... J'en ai assez, de vos vilenies! J'ai besoin d'aller respirer à la campagne. *(Elle sort.)*

## SCENE XII

Saccard, *seul.* — Allons, c'est un écroulement, ma vie est manquée. J'ai tout conquis, et Renée seule se refuse, Renée a un amant... Je tuerai cet homme.

*Rideau*

# Acte Cinquième

*Un petit salon très riche, ouvrant par une large baie sur la serre. De hautes portières de tapisseries ferment cette baie. A gauche, une porte donnant dans l'appartement de Renée. A droite, une porte conduisant au grand salon. Un petit secrétaire. Un canapé. Des sièges.*

## SCENE PREMIERE

### RENEE, BERAUD, LARSONNEAU, puis MAXIME.

**(Au lever du rideau, les portières sont relevées, la serre est pleine d'invités, qui passent lentement entre les verdures. On danse dans le grand salon, dont la porte est ouverte; l'orchestre joue les dernières mesures d'un quadrille. Une fin de bal très éclatante. — Larsonneau, debout, cause avec une dame. Renée entre, au bras de son père.)**

BÉRAUD. — Je t'ai attendue dimanche. Pourquoi n'es-tu pas venue?

RENÉE. — Je n'ai pas pu, mon père.

BÉRAUD. — Les journaux annonçaient cette fête, comme un de ces bals publics, où tout Paris entre. J'ai voulu te voir, et, en arrivant, je t'ai aperçue sur une estrade, les épaules nues, jouant une farce.

RENÉE. — De plus grandes dames l'ont jouée avant moi. C'est la mode.

Béraud. — J'ai à te parler, Renée... Tu viendras demain.

Renée, *hésitant*. — Demain, demain...

Béraud. — Je le désire.

Renée. — Eh bien! à demain, mon père... *(Elle le quitte. A part.)* Demain est loin! Où serai-je, demain? *(Elle s'assoit sur le canapé. Larsonneau s'approche d'elle.)*

Maxime, *qui vient d'entrer, à Béraud.* — Mon père est très touché de l'honneur que vous nous faites, ce soir.

Béraud. — Je sors si peu... On m'a parlé d'un mariage pour vous. *(Montrant Ellen qui passe dans la serre, en compagnie d'une dame.)* N'est-ce point avec cette jeune fille?

Maxime, *gêné*. — En effet. Mais rien n'est terminé... Ce mariage ne se fera sans doute pas. *(Ils continuent de causer.)*

Larsonneau, *à Renée.* — Alors, madame, vous n'êtes pas encore décidée à signer?

Renée. — Non.

Larsonneau. — J'avais apporté l'argent, et j'ai sur moi l'acte, que vous m'avez renvoyé. Si vous changiez d'avis, madame, vous n'auriez qu'à faire un signe. *(Il la salue et remonte dans la serre. Béraud est rentré dans le salon, Maxime va le suivre, lorsque Renée, restée seule, l'appelle.)*

## SCENE II

### RENEE, MAXIME.

Renée. — Maxime!... Assieds-toi là.

Maxime. — On va nous voir, on va nous entendre.

Renée. — Je puis bien causer avec toi peut-être!... *(Maxime s'assoit près d'elle. L'orchestre joue une valse, au lointain. Pendant toute la scène, des invités passent dans la serre.)* Ecoute, il faut que cela finisse. Je souffre trop.

Maxime. — Je souffre autant que toi.

Renée. — Ce n'est plus une vie : toujours trembler, toujours feindre; et cette lutte que je soutiens contre cet homme, qui me veut, maintenant!... La nuit dernière, un meuble a craqué dans ma chambre : j'ai cru qu'il s'y était caché, j'ai regardé partout. Il peut le faire, il est

le maître... Ah! tiens! c'est cette idée qui me donne la continuelle fièvre dont je brûle!

MAXIME, *jetant un regard vers la serre.* — Tais-toi, je t'en supplie!... Nous avons voulu ces choses, il faut les accepter.

RENÉE. — Nous avons voulu être heureux. Pourquoi ne le sommes-nous pas? Nous nous dévorons, nous nous gâtons la vie.

MAXIME. — C'est vrai.

RENÉE. — Ah! tu as assez de moi, je le sens bien. Je t'inquiète, tu voudrais retourner en arrière... Moi, qui t'aime à en mourir, j'agonise de cet amour, comme d'un mal abominable... Nous sommes lâches, vois-tu?

MAXIME. — Tu veux dire que nous sommes punis.

RENÉE. — Punis d'être lâches, si tu veux... Est-ce que nous devrions nous occuper des autres?... Tout à l'heure, quand je jouais cette comédie avec toi, j'ai eu l'envie de m'approcher, de te baiser sur les yeux. C'était, malgré moi, une envie ardente, devant toutes ces faces pâles, tendues vers nous. *(Elle s'approche, comme attirée.)*

MAXIME, *se levant, bas.* — Non, non! deviens-tu folle?... Voilà du monde qui passe. Parle haut, je t'en prie... *(Elevant la voix lui-même.)* Mais, ma chère, ton jeu de scène n'était pas nature. La comtesse n'a pas de ces fureurs... *(Bas.)* Parle donc, déroute-les.

RENÉE. — A quoi bon tout ça? Je ne peux plus, j'en ai assez... *(Elle se lève.)* Nous partirons.

MAXIME. — Partir, partir ensemble... Et ce Paris qui saura tout! et ce scandale effroyable!

RENÉE. — Préfères-tu rester et que je meure?

MAXIME. — Quand partirons-nous?

RENÉE. — Bientôt.

MAXIME. — Où irons-nous?

RENÉE. — Très loin.

MAXIME. — Et de l'argent?

RENÉE. — Nous en aurons... *(Gagnée par les larmes.)* Si tu savais l'effort que je fais, en ce moment, pour ne pas pleurer! *(Saccard paraît dans la serre.)*

MAXIME. — Voici mon père. Au nom du ciel, tâche de sourire.

Renée. — Non, j'ai la gorge pleine de sanglots. Tu ne m'aimes plus, qu'importe le reste!

Maxime. — Tu ne peux nous perdre ainsi, par bravade. Oh! de grâce, prends un air gai, dis quelque chose.

Renée, *après un silence, haut.* — Mais, puisque la comtesse l'aime, mon cher, elle saute à son cou, c'est bien simple. Tu ne sentiras jamais la passion... *(Baissant la voix.)* Nous partirons, entends-tu! *(Elle rentre dans le salon, pendant que Saccard descend. La musique cesse.)*

## SCENE III

### MAXIME, SACCARD.

Saccard. — Qu'a-t-elle encore? Elle pleurait.

Maxime. — Non... Nous discutions, à propos de cette pièce.

Saccard. — Je te cherchais, j'ai besoin d'une certitude, ce soir même... Elle te dit tout, à toi. Tu dois savoir... *(Le regardant fixement.)* Elle a un amant?

Maxime. — Mon père...

Saccard. — Eh! parle! nous sommes dans une situation à tout nous dire... Tu n'es plus mon fils, tu es mon camarade. Je souffre, tu le vois... Dis-moi ce que tu sais.

Maxime. — Je ne sais rien, je t'assure.

Saccard. — Pourquoi mens-tu?... Je sens que tu mens ; oui, à ta figure, à ton embarras... As-tu peur de la vendre? Mais vous n'avez pas de liens communs, et moi, je suis ton père. Tu ne peux me laisser dans ce doute horrible... *(Sortant de sa poche un pistolet, qu'il y remet tout de suite.)* Tiens! ce soir, j'ai pris cette arme. Parle, tu éviteras peut-être un malheur.

Maxime. — Attends au moins... Ces salons sont encore pleins de monde.

Saccard. — Non, tous ces gens se retirent, nous allons être seuls... Ah! quelle soirée! Etre monté si haut et souffrir à ce point! Cela t'étonne, n'est-ce pas? Que veux-tu? je suis stupide comme les autres, je l'aime!... Allons, réponds-moi, qu'y a-t-il?

Maxime. — Mais je ne sais rien, je ne sais rien!

Saccard. — Vous êtes toujours dans les coins, à chuchoter ensemble ; vous partez pour des après-midi

entières, vous vivez en compagnons ; et tu me parais sombre depuis quelque temps, inquiet et gêné devant moi, comme si tu gardais un secret trop lourd... Dis-moi tout, Maxime.

MAXIME. — Puisque je ne sais rien, rien, rien, mon Dieu!

SACCARD. — C'est bon, elle a un amant... Et, si tu refuses de parler, c'est que tu connais cet homme. Quelqu'un de notre monde sans doute, quelqu'un qui est ici, n'est-ce pas?... Conseille à Renée de le bien cacher ; car, si elle le laisse surprendre, je le tuerai comme un chien.

## SCENE IV

### LES MÊMES, ELLEN.

ELLEN, *entrant*. — Adieu!

SACCARD. — Vous partez?

ELLEN. — Oui, mon oncle est là, dans le salon, qui prend congé de M^me^ Saccard.

SACCARD. — Je veux lui serrer la main. *(Il sort.)*

## SCENE V

### MAXIME, ELLEN.

ELLEN, *s'approchant de Maxime*. — Adieu, monsieur Maxime... Mais comme vous êtes pâle! Ah! si vous me permettiez de vous gronder, de vous dire ce que vous devriez faire!

MAXIME. — Que devrais-je faire? dites!

ELLEN. — Je m'imagine que vous avez besion de quitter Paris. Je vous rencontre tous les soirs, partout, de dix heures à deux heures, fourré dans les jupes, sous l'étouffement des fleurs et du gaz. Moi, je suis bien condamnée à cette asphyxie, puisque je suis une femme. Mais, pour un homme, ce n'est pas sain... Il est fâcheux que vous n'aimiez pas la chasse.

MAXIME. — Oh! j'aimerais tout, pour avoir une seule journée de calme.

ELLEN. — On part le matin, on galope à cheval jusqu'au soir... Dame! cela vous casserait un peu, les premiers jours. Vous n'auriez plus cet air délicat de statuette

de Saxe, qui fait tourner les têtes. Mais on finirait par vous aimer davantage... Et comme c'est bon d'avoir du vent plein la poitrine, de filer sous les arbres, toujours devant soi, avec la certitude qu'on a le cœur solide et sans reproches!

MAXIME. — Oui, oui!

ELLEN. — Puis, on est si tranquille, à la campagne! Aucun bruit, pas une fièvre. Les journées coulent, on se laisse vivre. Une promenade, une lecture, une rêverie, et la soirée arrive, ces soirées si douces dans la nuit qui tombe, ces soirées si courtes qui vous endorment à dix heures d'un sommeil d'enfant.

MAXIME. — Oui, oui!... Ah! tout ce que vous me dites m'ouvre le cœur. Et puisque vous savez où l'on est heureux...

ELLEN. — Mais on est heureux partout, quand on veut l'être.

MAXIME. — C'est que vous avez la force de vouloir, vous ; tandis que moi, j'hésite toujours... Eh bien! puisque vous avez consenti l'autre soir, je me donne à vous, mais tout de suite, car si vous m'abandonnez une heure, je me laisserai reprendre.

ELLEN, *riant*. — Tout de suite, c'est trop tôt. Vous attendrez bien à demain... Comme vous êtes singulier! Vous ne me parlez pas de la soirée, et voici, maintenant, qu'il faudrait bâcler les choses en deux minutes!

## SCENE VI

LES MEMES, SACCARD, puis RENEE.

SACCARD, *sur le seuil du salon, à Ellen*. — Votre oncle vous attend.

MAXIME. — Mon père, il faudrait fixer une date pour notre mariage.

SACCARD. — Ah!... Très volontiers.

MAXIME. — La plus rapprochée possible.

SACCARD. — Je vais en causer avec le baron. Deux mots suffiront... *(A Ellen.)* Je suis bien heureux, mademoiselle. Voilà un gaillard qui m'inquiétait et que je vous recommande. *(Renée paraît dans la serre.)*

ELLEN, *riant*. — N'ayez pas peur, nous en ferons quelque chose. *(Ils entrent dans le salon.)*

## SCENE VII

RENEE, MAXIME, puis LARSONNEAU.

RENÉE, *descendant et arrêtant Maxime.* — De quoi causiez-vous donc ensemble?

MAXIME. — Prends garde!... Mon père sait tout.

RENÉE. — Quoi, tout?

MAXIME. — Il m'a questionné, il sait que tu as un amant.

RENÉE. — Ah! il sait cela. Eh bien! ça m'arrange. Je vais en finir tout de suite... *(Arrêtant Maxime.)* Non, attends, j'ai à te parler... Justement, voici M. Larsonneau.

LARSONNEAU, *entrant.* — Madame, je viens prendre congé... *(A ce moment, un valet ferme les portières du fond.)*

RENÉE. — Monsieur Larsonneau, j'avais peur que vous ne fussiez parti... N'avez-vous pas cet acte sur vous?

LARSONNEAU. — Si, madame.

RENÉE. — Donnez-le moi.

LARSONNEAU, *lui remettant l'acte.* — Vous vous décidez?

RENÉE. — Oui. *(Elle signe l'acte sur le tablier du petit secrétaire.)*

LARSONNEAU. — L'argent est toujours cher, lorsqu'on en a besoin... Voici, madame, les cent cinquane mille francs dans cette enveloppe.

RENÉE. — Bon!... *(Elle met l'argent dans le secrétaire.)* Monsieur Larsonneau, je ne vous remercie pas, car je suis indignement volée.

LARSONNEAU. — Madame, je vous présente mes respects. *(Il salue et sort.)*

## SCENE VIII

RENEE, MAXIME.

RENÉE. — Voyons, je n'oublie rien. Cette bonne Chuin arrangera tout... Puis, je me moque bien de ce qui peut arriver.

MAXIME. — Arriver, quoi?

RENÉE. — Nous partons.

MAXIME. — Nous partons?

Renée. — Oui. Il y a un train à cinq heures pour le Havre, et il en est bientôt quatre... Nous descendrons à pied.

Maxime. — Nous partons tout de suite?

Renée. — Le temps de mettre une robe de voyage. Nous n'emportons rien. En route, nous achèterons ce qu'il nous faudra.

Maxime. — Mais c'est impossible!

Renée. — Pourquoi impossible? Rien de plus simple, au contraire. Quand il n'y aura plus personne, tout à l'heure, nous nous sauverons par le jardin... J'ai les cent cinquante mille francs. Ton père m'a volée, ça le consolera... Allons, va t'apprêter.

Maxime. — Mais je ne veux pas, mais je ne peux pas! Justement, je voulais causer raison avec toi, je voulais te dire... De grâce, Renée, écoute-moi, tu perds la tête.

Renée. — Peut-être. En tout cas, c'est ton père et toi qui me la faites perdre... Comment veux-tu que je vive? Désormais, j'ai besoin de toi. C'est bien simple, je m'ennuie quand tu n'es pas là, et comme je m'en vais, je t'emmène.

Maxime. — Non! je ne te laisserai pas commettre une pareille folie... Enfin, pourtant, je suis le maître.

Renée. — Le maître! toi, le maître! Tu sais bien que non. C'est moi qui suis le maître... *(Elle lui prend les poignets.)* Je te casserais les bras, si je voulais, car tu n'as pas plus de force qu'une femme... Oui, tu es joli, délicat et lâche, et c'est peut-être pour cela que je t'ai aimé dans la perversion de tout ce qui m'entoure.

Maxime — Laisse-moi... Tu me fais du mal.

Renée, *le repoussant* — Tu vois bien... Ne nous battons pas, je serais la plus forte.

## SCENE IX

LES MÊMES, Mlle CHUIN.

Mlle Chuin. — Renée, je monte, n'avez-vous besoin de rien?

Renée. — Si, justement, j'ai des choses à vous dire... *(A Maxime.)* Toi, entre là, dans ma chambre, et attends-moi.

MAXIME. — Sois tranquille, je t'attendrai, je veux te convaincre.

RENÉE. — Non! tu verras, j'ai raison... *(Le conduisant à la porte de gauche.)* Ah! s'en aller, loin, bien loin! habiter quelque pays du soleil! recommencer sa vie dans l'inconnu, être heureuse!... Attends-moi. *(Maxime entre dans la chambre.)*

## SCENE X

RENEE, M^lle^ CHUIN.

M^lle^ CHUIN. — Que se passe-t-il donc?

RENÉE. — Nous partons.

M^lle^ CHUIN. — A cette heure... Mais il vous faut des effets, du linge.

RENÉE. — Inutile... Ne me troublez pas. J'avais des choses à vous dire... Oui, nous partons. Ce n'est plus tenable. Alors, j'ai songé à vous avertir, vous qui savez tout et qui allez rester ici. Inventez une histoire ou dites la vérité, ça m'est égal; mais pas avant demain soir, n'est-ce pas? Vous raconterez que j'ai la migraine, que je suis enfermée dans ma chambre.

M^lle^ CHUIN. — Vous avez donc signé?

RENÉE. — Oui, j'ai l'argent là. *(Elle fouille et range des papiers dans le petit secrétaire.)*

M^lle^ CHUIN. — Ah!... *(Très affectueuse.)* Ma chère enfant, c'est peut-être un adieu éternel... Oh! je ne vous juge pas, je vous souhaite seulement beaucoup de bonheur.

RENÉE. — Merci, ma bonne Chuin.

M^lle^ CHUIN. — Votre bonne Chuin, vous avez raison... Et n'oubliez pas celle qui a toujours veillé sur vous, Dieu sait avec quelle précaution et quelle tendresse!... Avant de partir, vous m'aviez promis... Vous savez? cette petite maison de Viroflay. J'ai bien mérité cette retraite pour mes vieux jours.

RENÉE. — En ce moment, je ne puis rien faire... Nous verrons plus tard.

M^lle^ CHUIN. — Vous avez l'argent pourtant.

RENÉE, *se retournant.* — Cet argent me rend libre. Il est sacré. *(Elle se remet à ranger.)*

M^lle^ CHUIN. — Alors, c'est fini, je ne vous reverrai

plus, et voilà comme je suis récompensée, moi qui comptais sur vous! *(Les dents serrées.)* Eh bien! vous avez tort, Dieu vous punira de votre mauvais cœur. *(Elle se dirige vers la porte et rencontre Saccard sur le seuil. Renée est toujours occupée à fouiller dans le petit secrétaire, le dos tourné.)*

## SCENE XI

LES MÊMES, SACCARD.

Mlle Chuin. — C'est elle qui l'aura voulu... *(Bas à Saccard.)* Il y a un homme dans sa chambre.

Saccard. — M. de Saffré?

Mlle Chuin. — Et elle part dans un quart d'heure avec cet homme.

Saccard. — M. de Saffré?

Mlle Chuin. — Vous verrez bien.

Saccard, *la retenant.* — M. Béraud du Châtel doit être encore là. Priez-le d'attendre. *(Elle sort.)*

## SCENE XII

RENEE, SACCARD.

Renée, *fermant le secrétaire, se retournant et apercevant Saccard.* — Vous!

Saccard, *après un silence.* — Madame, nous sommes seuls, et il y a un homme caché là, dans votre chambre.

Renée, *se mettant devant la porte.* — Vous êtes fou, monsieur.

Saccard. — Il y a un homme... Vous avez touché l'argent de Larsonneau, il vient de me le dire ; et vous partez avec votre amant, dans un quart d'heure... Vous voyez que je sais tout.

Renée. — J'ai signé, c'est vrai ; mais j'espérais que vous en seriez heureux... Il ne vous suffit donc plus de gagner de l'argent, Monsieur?

Saccard. — L'argent! mais je n'y tiens pas, je n'en veux pas! Je vous aurais donné tout ce que je possède... Otez-vous de cette porte.

Renée. — Non, cet appartement est le mien, je vous défends d'entrer.

SACCARD. — Je suis résolu à tout, prenez garde!

RENÉE. — Vous n'entrerez pas, je ne veux pas.

SACCARD, *affolé*. — Il y a un homme, il y a un homme!

RENÉE. — Puisque vous y tenez absolument, mettons qu'il y ait un homme. Qu'est-ce que cela peut vous faire? Ne suis-je pas libre?

SACCARD. — Libre!

RENÉE. — Vraiment, vous manquez de mémoire. En m'épousant, vous avez abandonné tous vos droits sur moi, et je n'ai contracté aucun devoir envers vous... Quand on passe de ces marchés-là, il faut s'en souvenir.

SACCARD. — Ah! ne me torturez pas! C'est vrai, il y a une heure mauvaise dans notre vie. J'ai été un misérable. Mais n'ai-je pas racheté tout cela? Je me suis traîné à vos pieds, je vous ai dit que vous m'aviez vaincu, que je vous adorais.

RENÉE. — Il était trop tard... Je suis libre, je ne vous dois aucun compte. Allez-vous-en!

SACCARD. — Vous avouez!

RENÉE. — Non, rien!... Est-ce que je me suis inquiétée de vos maîtresses? Vous avez vécu à votre guise, laissez-moi vivre à la mienne. Si je pars, c'est que telle est ma fantaisie, et si quelqu'un m'accompagne, c'est que je n'aime pas à voyager seule... Allez-vous-en!

SACCARD. — Madame, je vous jure que je vais tuer votre amant. *(Il lui montre le pistolet qu'il a sur lui.)*

RENÉE. — Vous êtes armé... Eh bien! vous n'aurez qu'une peine, ce sera de me tuer d'abord, avant de franchir cette porte ; car, sur mon âme, je ne vous laisserai pas entrer.

SACCARD. — Une dernière fois, veux-tu me livrer passage?

RENÉE. — Non!

SACCARD. — Mon Dieu! mon Dieu!

RENÉE. — Tuez-moi donc, vous tuerez l'autre ensuite, si vous croyez en avoir le droit... Mais votre main tremble, ce n'est pas vous qui pouvez me tuer.

SACCARD. — Tu crois que je recule devant un scandale... Ton père est là, veux-tu que je l'appelle? Je l'ai prié d'attendre pour lui montrer ton amant... Moi, que m'importe! J'ai été gueux pendant des années, je puis

battre encore le pavé des rues. Pas de famille, aucune attache. Mon fils est marié...

RENÉE, *quittant la porte, bouleversée.* — Marié, comment?

SACCARD. — Il m'a demandé de fixer la date de son mariage.

RENÉE. — Maxime?

SACCARD. — Oui, tout est conclu.

RENÉE, *la voix changée.* — Attendez, j'avoue... C'est vrai, il y a un homme là; et c'est encore vrai, nous allions partir ensemble. Mais j'avais tort, c'était trop bête... Dites, voulez-vous toujours le connaître, cet homme?

SACCARD. — Je le connais, c'est M. de Saffré... Je le tuerai. *(Il prend le pistolet.)*

RENÉE, *le regardant fixement.* — Vous le tuerez, je ne crois pas... *(Elle ouvre brusquement la porte de la chambre et appelle.)* Viens, toi!... *(A Saccard.)* Tenez! le voici, mon amant! *(Maxime paraît.)*

## SCENE XIII

### LES MÊMES, MAXIME.

SACCARD. — Maxime... Chez moi, dans ma maison!... *(Il s'avance, l'arme au poing.)* Ah! misérable enfant!

MAXIME. — Mon père!

SACCARD, *reculant et laissant tomber le pistolet.* — C'est la fin!... Cette fois, c'est la fin! *(Il s'affaisse, écrasé, sur le canapé.)*

RENÉE, *à Saccard.* — Vous voyez bien que vous ne tuerez personne... *(A Maxime.)* Parle donc, tu n'as rien à craindre... Il paraît que tu te maries. Ton père m'a dit ça, et je t'ai appelé pour en causer en famille... Oui, nous sommes en famille maintenant, nous pouvons causer tranquillement de nos affaires.

MAXIME. — Tu es plus mauvaise que moi, Renée. Tu as tort de triompher ainsi.

RENÉE, *entre les deux.* — C'est cela, dis que je t'ai perdu, car tu es assez lâche pour le dire... A la fin, il faut que chacun prenne sa part. Vous avez eu des maîtresses communes, vous avez mené une vie débraillée de camaraderie, qui a mal tourné, et si le père, un soir,

trouve le fils dans la chambre de sa femme, c'est tant pis pour vous : il ne fallait pas tout partager, il fallait croire à autre chose qu'à la force et à l'argent.

SACCARD, *à demi-voix.* — Oh! mon rêve de la force!

RENÉE. — Vous souffrez, c'est votre faute, pourquoi vous plaindrais-je? Mais moi, qu'ai-je fait pour être ainsi écrasée entre vous deux?

SACCARD. — Ce que vous avez fait?

RENÉE. — Oui, je sais, j'étais perdue déjà. Allons, dites-le, soyez brutal... C'est une première violence de l'homme qui m'a jetée ici, et vous n'êtes venu qu'ensuite, je le veux bien. Du reste, c'était logique... A vous deux, vous m'avez achevée.

MAXIME. — Eh! c'est toi qui nous heurtes l'un contre l'autre, c'est toi qui romps tous nos liens, à cette heure!

RENÉE. — Moi!... *(A Saccard.)* Mais dites donc la vérité! Je n'ai été qu'un enjeu dans votre vie. Vous m'avez prise comme une valeur de portefeuille, vous m'avez accrochée comme une enseigne à votre boutique, vous m'avez poussée aux toilettes d'une nuit, aux plaisirs d'une saison, uniquement pour régner sur le pavé de Paris.

SACCARD, *se levant.* — Taisez-vous!

RENÉE, *à Maxime.* — Toi, tu avais le clair sourire, les yeux vides d'une fille. Tu te moquais de ton père, tu le trouvais bourgeois de se donner tant de peine pour gagner un argent que tu mangeais avec des rires de paresse. Tu étais entretenu.

MAXIME. — Tais-toi!

RENÉE. — Non, je dirai tout... Et c'est ainsi que, peu à peu, le père m'a rendue assez folle, assez misérable pour les baisers du fils... Maintenant, le fils refuse de me suivre, il frissonne à la pensée d'aller jusqu'au bout de son crime, il se marie... Quant au père, qui aurait dû me tuer, il m'a volée!

SACCARD. — Te tairas-tu?

MAXIME. — C'est un supplice.

RENÉE. — Vous n'oserez pas me toucher, vous n'êtes pas même des bandits. Ah! quel service vous me rendriez!... Voyons, je ne puis rester ainsi entre vous. Qu'allez-vous faire de moi? Je vous connais, vous vous

remettrez ensemble demain, comme des camarades. Et moi, que deviendrai-je? Vous m'avez finie, je n'ai plus la force de rien recommencer... Répondez donc, donnez-moi une idée. Vous baissez la tête. Je suis de trop, n'est-ce pas? Alors, que l'un de vous me tue, au moins... *(Elle ramasse le pistolet sur le canapé et le présente à Saccard, qui l'écarte du geste.)* Mais je veux mourir, il y a une heure que je veux mourir, ne l'avez-vous pas compris? Tenez! je n'ai besoin de personne. C'est trop de dégoût!... Adieu! *(Elle se décharge le pistolet dans la poitrine.)*

MAXIME. — Renée!

SACCARD. — La malheureuse!

RENÉE. — N'approchez pas... Laissez-moi mourir seule *(Elle tombe sur le canapé.)*

## SCENE XIV

LES MÊMES, BERAUD.

BÉRAUD, *entrant.* — Qu'y a-t-il? Renée blessée! *(Il s'approche et la soulève sur son bras.)*

RENÉE. — Mon père, ah! merci... Je me suis tuée, car vous aviez raison, la faute a recommencé, les gens et jusqu'aux pavés de la ville me poussaient... *(S'affaiblissant.)* Mon père, pardonnez-moi... Pardonnez-moi, comme vous avez pardonné à ma mère. *(Elle meurt. Son père, lentement, la baise au front.)*

FIN.

# Messidor

*Drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux*

**Musique de Alfred Bruneau**

MESSIDOR, *Entered according to act of Congress, in the year* 1897, *by Choudens, in the office of the Librarian of Congress, at Washington.*

# Distribution

| | 1897 | 1917 |
|---|---|---|
| *Véronique* | Mme Deschamps-Jéhin | Mlle Lapeyrette |
| *Hélène* | Mlle Berthet | Y. Gall |
| *Guillaume* | MM. Alvarez | MM. Franz |
| *Mathias* | Delmas | Delmas |
| *Le Berger* | Renaud | Plamondon |
| *Gaspard* | Noté | Noté |

*Paysans et paysannes, ouvriers et ouvrières.*
*Procession des Rogations.*

*De nos jours, au pays de Bethmale (Ariège).*

*Ballet*

## La Légende de l'Or

1897

Mmes Subra, Zambelli, Robin, Viollat, Blanc, Trelluyer, J. Regnier, Vandoni, Mestais, Rat, Parent, Vangœthen, H. Regnier, Piodi, Boos, Ixart, Carré, Beauvais, Morlet, de Mérode, Mante, etc., etc.

1917

Mmes Zambelli, Aïda Toni, Barbier, Meunier, H. J. Laugier, Schwarz, Delsaux, H. Dauwe, Milhet, Charrier, Marcelle, de Craponne. Martellucci, Yvonne Franck, L. Noinville. Mauller, Emonnet, G. Aveline, E. Kubler, etc., etc.

# Acte Premier

*La salle commune d'une antique maison dans un village des montagnes. Elle est bâtie de grosses pierres, de blocs de marbre rougeâtre, à peine taillés. Le grand fourneau de cuisine n'a pas de feu, les murs sont nus, il n'y a d'autres meubles qu'une table massive et de solides escabeaux de chêne; et tout cela dévasté par la ruine, d'un aspect primitif, d'une rudesse barbare. A gauche, deux larges baies, entre des piliers grossiers, laissent apercevoir un vallon desséché et rocailleux d'un flamboiement d'incendie, sous l'ardent soleil d'août.*

## SCENE PREMIERE

VÉRONIQUE, *seule, regardant au dehors.* — Midi, la terre brûle, sous l'implacable été; et, depuis tant de jours, pas un souffle de vent, pas une goutte d'eau! Dans ce creux de montagnes, où la chaleur s'amasse, le village perdu flambe comme un brasier.

Ah! mon cher fils, mon pauvre Guillaume, quel chagrin à le savoir depuis l'aube au lourd soleil, se battant contre ce dur sol de cailloux, où rien ne pousse! L'angélus est sonné, tout le monde s'est mis à table. Est-il donc foudroyé, qu'il ne revient pas?

## SCENE II

**VERONIQUE, GUILLAUME.**

GUILLAUME, *entrant, une pioche sur l'épaule.* — Mère, mère! j'ai la poitrine en feu, le sang finirait par jaillir de la peau..., *(Il jette la pioche dans un coin.)* Misérable outil! A quoi bon tout ce travail, puisque la semence sèche parmi les pierres?

VÉRONIQUE. — As-tu défriché, là-bas, le fond du vallon?

GUILLAUME. — Oui. Il y a là un peu plus de bonne terre, que les pluies du printemps ont amenée. Mais la couche est si mince encore!

VÉRONIQUE. — Alors, comme à l'autre saison, rien ne poussera?

GUILLAUME. — Rien, si le ciel ne nous aide!

VÉRONIQUE. — Et ce sera la misère, la faim, ô mon enfant!

GUILLAUME. — Mère, c'est ce qui m'enrage!... Plus même du pain à manger!

VÉRONIQUE. — O mon enfant, te souviens-tu, lorsque ton père vivait encore, avant la terrible mort qui nous l'a pris, te souviens-tu des jours où nous étions riches? Et tout le village, avec nous, était riche, tandis que, maintenant, la misère et la faim sont partout.

Des ruisseaux, venus des grands rocs, là-bas, coulaient devant nos portes, roulant de l'or. Chaque famille avait sa part du torrent, dont elle lavait le sable; et cette poudre d'or recueillie, cette magnifique moisson d'or nous faisait vivre heureux, loin des villes, où nous la vendions, depuis des siècles.

Il a fallu qu'un des nôtres, notre ancien voisin Gaspard, mordu par l'enragé désir des richesses, ne se contentant pas de l'antique lavage à la main, eût l'idée d'établir une usine, en amont du torrent. Et il a tari nos ruisseaux, et il n'y a plus de l'or que pour lui... Ah! qu'il soit damné, lui qui nous a ruinés tous!

GUILLAUME. — Oui, le laveur d'or que j'étais est devenu le laboureur. Le lit desséché du torrent est aujourd'hui le champ que j'ensemence, et j'attends que mon travail obstiné fasse du sable une terre nourricière...

Puisque la moisson d'or a disparu, que pousse donc un jour la grande moisson du blé!

VÉRONIQUE. — Poussera-t-elle jamais, parmi ces cailloux calcinés, sous ce soleil de flamme? Ah! pauvre enfant!... Tiens! aujourd'hui comme hier, après ton rude labeur, je n'ai que du pain et que de l'eau à te donner. *(Elle pose sur la table un pain et une cruche d'eau. Mathias paraît, lorsque Guillaume s'est assis et va se mettre à manger.)*

## SCENE III

### LES MÊMES, MATHIAS.

MATHIAS. — C'est encore moi, tante Véronique. Ils ont refusé de m'enbaucher à l'usine, et je vais tomber sur la route, si, pour quelques jours, vous ne m'accordez le gîte et la pitance.

VÉRONIQUE. — Entre, Mathias. Il y aura du pain et de l'eau pour toi, comme pour nous.

MATHIAS, *s'asseyant à la table.* — Cousin Guillaume, sans rancune... N'est-ce pas? c'est de bon cœur que tu partages.

GUILLAUME, *coupant le pain.* — Voici ta part, cousin Mathias. Mange à ta faim... Et sers-toi à la cruche. Par cette chaleur, l'eau fraîche est délicieuse. *(Les deux hommes mangent, tandis que Véronique, debout, les regarde.)*

VÉRONIQUE. — Ah! la misère!... *(A Mathias.)* Toi qui nous quittas, il y a cinq ans, et qui as vécu dans les grandes villes d'où tu nous es revenu hier, amaigri et plus pauvre, tu as dû voir de l'or, beaucoup d'or?

MATHIAS. — Oui, des gens qui ont de l'or, à ne savoir où le cacher. Mais la misère est partout.

VÉRONIQUE. — En vérité! Est-ce que des gens n'y mangent que du pain comme nous?

MATHIAS. — Beaucoup n'ont pas même de pain.

GUILLAUME. — Des paresseux, alors!

MATHIAS, *se levant.* — Des paresseux, des paresseux, eh! oui, des paresseux! Pourquoi donc travaillerais-je, quand j'en vois d'autres bien vivre et vieillir à ne rien faire?... Je veux bien vivre à mon tour. Que le monde croule et que j'en aie ma part!

GUILLAUME, *se levant.* — Calme-toi, cousin! Ce sont des idées que tu rapportes des plaines. Verse-toi un grand verre de cette eau pure, et buvons ensemble à la paix, à la santé de tous.

Vois-tu, cette eau est précieuse. Par ces temps de sécheresse, elle vaut son pesant d'or. Depuis que les ruisseaux se sont taris, nous allons la chercher à deux lieues. Et nous n'en perdons pas une goutte, pas plus qu'on ne jette ses sous par les fenêtres. L'eau est divine. Ah! si nous avions de l'eau!

A la paix, à la santé de tous! *(Il boit.)*

MATHIAS, *violent.* — Non, non! je ne bois pas!... C'est trop de bonté d'âme. Ces gens de l'usine qui t'ont ruiné et qui viennent de me jeter à la porte, comme un chien errant... Si je bois, c'est à la vengeance, à la destruction de tout! *(Il boit.)*

GUILLAUME. — Détruire l'usine! Et qui donc?

MATHIAS. — Mais nous tous!... Le jour viendra bientôt où le village entier se lèvera, pour la grande et terrible besogne.

VÉRONIQUE. — A quoi bon? Ce ne sont pas les hommes qui font la justice, c'est le destin.

Ne savez-vous donc pas, tous deux, d'où vient cet or qui roule dans les eaux? Là-bas, parmi les grands rocs écroulés, au bout d'un long couloir que nul ne connaît, il est une salle immense, une cathédrale d'or, où jamais vivant n'est entré.

Et là, sur les genoux de la Vierge, l'Enfant Jésus est assis. Et, c'est lui, avec un rire de gamin joueur, qui, prenant à poignées le sable, le laisse retomber de ses petites mains divines, dans l'eau claire de la source, éternellement. Et le sable, toujours, se change en une poudre d'or, qui s'en va au fil de l'eau, charriée dans tous les ruisseaux de nos montagnes.

Mais, si quelqu'un trouvait le couloir, si jamais quelqu'un pénétrait dans la cathédrale d'or, tout disparaîtrait, s'écroulerait au fond de la terre; et il n'y aurait plus d'or, et nos ruisseaux ne rouleraient plus d'or.

MATHIAS, *raillant.* — Tante Véronique, ne cherchez pas le couloir, pour ruiner l'usine. Vous chercheriez trop longtemps.

GUILLAUME, *doucement.* — Mère, ce sont des contes.

VÉRONIQUE. — Des contes, mon enfant, pourquoi donc? Il faut croire. La foi est la grande force.

Est-ce donc aussi un conte que le collier d'or qui me reste; l'or unique que j'ai gardé dans notre misère est un collier magique, donnant la joie et la beauté aux êtres purs, forçant les coupables à se livrer? *(Elle va chercher le collier et le montre.)*

J'en ai fermé moi-même les chaînons, en disant, sous la pleine lune de Noël, les paroles secrètes que ma mère m'a transmises. Et il est fait, mon enfant, du morceau d'or que j'ai retiré de la main crispée et sanglante de ton père, quand on m'a rapporté son cadavre, broyé dans la terrible chute.

Car, parfois, l'Enfant Jésus laisse tomber des pierres, et ces pierres se changent en or, et c'est ainsi que, parfois les eaux roulent des morceaux d'or.

MATHIAS, *qui regarde au dehors.* — Tenez! voici vos amis de l'usine, voici Gaspard et sa fille Hélène qui passent... Mais ils s'arrêtent, ils viennent ici.

VÉRONIQUE. — Eux chez nous, grand Dieu! Dieu de colère et de justice! *(Elle marche à la rencontre des nouveaux venus, pendant que Guillaume attend, très ému. et que Mathias va s'asseoir à l'écart.)*

## SCENE IV

LES MÊMES, GASPARD, HELENE.

GASPARD, *soutenant sa fille, défaillante.* — Excusez-nous... Les routes brûlent, la chaleur est telle, que mon enfant se trouve mal. Et jamais je n'aurais pu atteindre notre maison... *(Il assoit Hélène.)* Un verre d'eau, pour elle, je vous en supplie.

VÉRONIQUE, *terrible.* — Non! il n'y a pas d'eau, ici, pour vous!

GASPARD. — Je sais, Véronique, vous me gardez rancune. Mais il s'agit d'une enfant innocente... Je vous en supplie, un verre d'eau, pour elle!

VÉRONIQUE. — Non! vous avez tari le torrent, vous nous avez tout pris, le ruisseau et l'or... Il n'y a pas d'eau, ici, pour vous!

Gaspard, *désespéré.* — Regardez-la, elle perd connaissance... Ce verre d'eau, je vous le payerai, je vous le payerai son poids d'or.

Véronique. — Non, non! Tout l'or que vous nous avez volé ne saurait payer une goutte de cette eau. Nous allons la chercher très loin. Elle est précieuse, inestimable... Il n'y a pas d'eau, ici, pour vous!

Guillaume. — Mère, mère! c'est trop! *(Il prend la cruche et emplit un verre.)*

Véronique, *voulant l'arrêter.* — Mon fils, je te défends.

Guillaume. — Vous me pardonnerez, mère! Mon cœur éclate... *(Il tend le verre à la jeune fille.)* Buvez, Hélène!... A la paix, à la santé de tous!

Hélène, *après avoir bu.* — Merci!... merci. Guillaume!... Ah! qu'elle est fraîche et délicieuse! *(Elle se ranime.)*

Gaspard, *gaîment.* — Vraiment, garçon, vous êtes un brave homme! Est-ce imbécile de se haïr, lorsque autrefois on voisinait, les soirs de fête. Et vous voyez bien que je suis un bon vivant, aimant à rire... Un jour que vous passerez devant l'usine, entrez donc, pour que je vous rende ce verre d'eau : un verre de mon vin le plus vieux, qui nous raccommodera le cœur!

Guillaume. — Non, gardez votre vin!

Gaspard. — Vous avez tort... Et vous, Véronique, excusez-nous... Allons, viens, ma fille.

Hélène. — Guillaume, c'est la force et l'amour que j'ai bus... Merci, merci! *(Tous deux sortent. Guillaume accompagne Hélène des yeux ; puis, il revient près de sa mère. Mathias reste toujours à l'écart.)*

## SCENE V

VERONIQUE, GUILLAUME, MATHIAS.

Véronique, *sévère.* — Mon fils, tu m'as désobéi.

Guillaume. — Pardonnez-moi... Vous ne vous souvenez donc plus? Hélène avait un an, et j'en avais cinq, on l'apportait toute petite dans mon berceau. Nous avons grandi ensemble, jouant aux mêmes jeux. Et, plus tard, j'avais douze ans, et elle en avait huit, lorsqu'on nous a fiancés en riant... Je l'ai toujours aimée, et je l'aime, je l'aimerai toujours!

VÉRONIQUE. — Il ne faut plus l'aimer.

GUILLAUME. — Mère, c'est impossible ! Je ne vous l'ai jamais dit, mais aujourd'hui mon cœur éclate. Elle m'est nécessaire, comme le soleil est nécessaire à la vie... Je la veux, il me la faut!

VÉRONIQUE. — Celle-ci, jamais! Il en est d'autres.

GUILLAUME. — Non, pour moi, elle est la seule, l'unique, celle que j'aime et que j'attends... Si rien ne me réussit, si mon travail est maudit, c'est que je ne l'ai pas encore. Sans elle, je ne puis être. C'est par elle que sera l'avenir.

VÉRONIQUE. — Il en est d'autres.

GUILLAUME. — Non, non! la maison est vide et sans enfants, le blé refuse de pousser dans la terre stérile, notre solitude n'a pour hôtesse que la misère. Et je l'aime, et je l'attends, et elle est la seule qui fécondera le travail, qui fera pousser les grands blés, qui emplira la vieille maison de beaux enfants rieurs... Oh! ma mère, c'est l'amour qui fait la vie, l'amour qui embrase tout, sans lequel rien ne se crée. Je l'aime, elle est ma joie, ma force et ma fécondité!

VÉRONIQUE. — Eh bien! écoute... Il est une chose redoutable, affreuse, dont je ne t'ai jamais parlé. Mais, puisque tu m'y forces, écoute... (*Se tournant vers Mathias.)* Approchez, Mathias. Vous êtes un témoin.

MATHIAS, *revenant en scène.* — Moi!

GUILLAUME. — Mère, vous m'épouvantez.

VÉRONIQUE. — Mathias, vous vous souvenez du jour où le corps de mon pauvre homme fut trouvé au bas de la roche d'Enfer, les membres en lambeaux.

MATHIAS, *sombre.* — Oui, je ne suis parti que le lendemain.

VÉRONIQUE. — Vous étiez là, lorsque le berger l'a découvert, serrant dans sa main crispée le morceau d'or.

MATHIAS. — J'étais là, en effet.

VÉRONIQUE, *à Guillaume.* — Ton malheureux père, poussé dans le gouffre, la tête fracassée, un haillon de chair lamentable et sanglant qu'on nous a rapporté, au milieu des larmes... Eh bien! j'en ai, moi, l'idée ancienne : c'est Gaspard qui a fait le coup... Entends-tu, c'est Gaspard qui a tué ton père!

GUILLAUME, *hors de lui.* — Mère, taisez-vous!... Vous n'avez aucune preuve. Pourquoi? Comment?

VÉRONIQUE. — Il l'exécrait... Il aura voulu lui voler l'or peut-être... C'est lui qui l'a poussé, c'est lui qui l'a tué!

GUILLAUME. — Et si ce n'est pas vrai, mon Dieu!... Ce sont des contes, des contes encore, des contes effrayants!

VÉRONIQUE. — Ose donc aimer maintenant la fille de l'assassin!... Non, non! ce ne sont pas des contes. Je fouillerai les rochers de la montagne, je trouverai le mystérieux couloir que nul ne connaît. Et tout croulera, l'or disparaîtra! Et j'aurai vengé notre race!

*Rideau*

# Acte Deuxième

*Un large vallon rocailleux. Un maigre champ s'est formé là, qui occupe tout l'arrière-plan, jusqu'à des rocs lointains, dont la ligne violâtre ferme l'horizon. A gauche, on aperçoit le village. A droite, sur la pente d'un mont, des hêtres descendent mêlés à des sapins, toute une fin de forêt. Au premier plan, bordée d'arbres centenaires, semée de troncs abattus, une clairière s'élargit, que traverse le chemin conduisant au village. Paysage d'automne, les arbres dépouillés, le ciel gris et mou.*

## SCENE PREMIERE

GUILLAUME, *posant à terre un sac de semence qu'il apporte sur l'épaule.* — L'automne est venue, les dernières feuilles volent au souffle humide du vent et voici novembre, avec ses brumes, qui ramène l'époque des grandes semailles. Ah ! si la pluie tombait, si la terre enfin, épaissie et forte, se gonflait de vie !

Demain, au lever du soleil, je serai là, j'ensemencerai une fois encore ce champ de cailloux, cette terre stérile que mon travail s'entête à féconder... Et que de peine toujours ! et quel besoin d'éternel espoir !

## SCENE II

GUILLAUME, LE BERGER.

Le Berger. — Salut, Guillaume!

Guillaume. — Ah! c'est toi, berger! Te voilà descendu de la montagne.

Le Berger. — Oui, je suis rentré ce matin, avec les bêtes, au village. Là-haut, sur les sommets, le vent devient dur, la tempête souffle déjà des rafales de neige. Et les troupeaux, sous la rudesse du ciel, ne trouveraient plus leur vie; et leur gardien les a ramenés dans les étables.

Guillaume. — Heureux de rentrer, lui aussi, n'est-ce pas?

Le Berger. — Oh! non. On est bien, là-haut, tout seul avec les bêtes, pendant des jours et des jours, à ne parler avec personne, à respirer un air que personne ne respire.

Guillaume. — Mais tu ne fais rien, ne t'ennuies-tu pas?

Le Berger. — Jamais! Je conduis mon troupeau, je regarde à mes pieds se dérouler les plaines sans bornes, je regarde au-dessus de ma tête, à l'infini, les nuages passer; et c'est un rêve, une besogne que jamais je n'épuise.

Puis, quand je redescends, quelles tristesses parmi vous! Tout va mal ici. Depuis ce matin, je n'entends que des plaintes et des colères. La misère a grandi, la faim est venue, la révolte va gronder. N'est-ce point dans cette clairière que les hommes se sont donné rendez-vous, pour causer et s'entendre?

Guillaume. — Oui, tout à l'heure, à la nuit, nous devons nous réunir. Mathias a eu cette idée.

Le Berger. — Ah! lamentable troupeau, toujours souffrant et affamé, toujours en lutte pour la vie! On m'a dit que, chez la Dorothée, qui se meurt, l'enfant n'avait pas mangé depuis hier... *(Hélène paraît dans le fond.)* Et, tiens! voici la demoiselle de l'usine qui se rend chez la pauvre femme... Le rendez-vous est dans cette

clairière. Je reviendrai. *(Il s'en va. — Hélène, en voyant que Guillaume reste seul, s'est arrêtée.)*

## SCENE III

### GUILLAUME, HELENE.

GUILLAUME, *à part.* — Elle, ô mon Dieu! elle que je n'ose plus aborder, depuis l'affreuse accusation!

HÉLÈNE, *à part.* — Ah! la misère d'être riche! le doute affreux qui ronge tout! L'aimer comme je l'aime, et ne pas savoir si, sans ma fortune, il m'aimerait!... *(Doucement.)* Guillaume...

GUILLAUME, *sans l'entendre, à part.* — Son père aurait tué le mien. Non, non! c'est un cauchemar atroce!

HÉLÈNE, *doucement.* — Guillaume...

GUILLAUME. — Elle m'appelle; rien ne doit, rien ne peut nous séparer... *(Il la rejoint.)* Hélène..., Hélène..., Hélène...

HÉLÈNE. — Qu'avez-vous? pourquoi vous écartez-vous, depuis le jour où la soif m'a forcée d'entrer dans votre demeure?

GUILLAUME. — Mais rien! je n'ai rien, je vous le jure! Des mauvais rêves, des choses qu'on ne peut même dire... Plus rien n'existe, et nous voilà, et il n'y a que nous deux!

HÉLÈNE, *souriant, répétant.* — Il n'y a que nous deux!

GUILLAUME. — Te souviens-tu, Hélène? Autrefois, à seize ans, nous allions en camarades, au milieu des roches, manger des myrtilles en juillet et des mûres en septembre. Ah! les grands festins, où nos bouches rieuses se rencontraient, mordant au même fruit, dans un baiser!

HÉLÈNE. — Un jour que nous avions trouvé des framboises, nous avons dressé la table sur une pierre blanche. Et ce fut ce jour-là, après avoir bu à la source, que nous nous sommes embrassés, en nous jurant de nous aimer toujours.

GUILLAUME. — Toujours, toujours! Il n'est par le monde qu'une femme.

HÉLÈNE. — Il n'est qu'un homme par le monde.

GUILLAUME. — Avec toi seule, je serai fort, je serai bon, je serai grand.

HÉLÈNE. — Toi seul feras de moi l'épouse heureuse, la mère féconde.

GUILLAUME. — Oui, cela doit être pour que l'éternelle vie triomphe.

HÉLÈNE. — Et pour que l'amour donne sa vivante moisson de bonheur.

GUILLAUME, *la prenant dans ses bras.* — Ah! chère épouse, je t'aime depuis que mon cœur bat, je t'aime parce que tu es l'unique, la prédestinée, l'adorée, je t'aime pour que naissent de nous d'autres amours et d'autres joies, éternellement!

HÉLÈNE, *passionnée.* — Je t'aime, cher époux, ah! je t'aime de tout mon être qui s'est créé de toi, je t'aime afin que tu m'aimes plus encore et que je vive, je t'aime comme je respire, de toute ma santé et de tout mon espoir! *(Ils se baisent au visage, puis se séparent.)*

GUILLAUME. — Il faut en finir, il faut nous marier.

HÉLÈNE, *sortant comme d'un rêve.* — Nous marier... Oui..., oui..., nous marier.

GUILLAUME. — J'irai, je parlerai, il faudra bien qu'on nous marie.

HÉLÈNE, *gagnée par le doute et l'angoisse.* — Nous marier, nous marier... Tous sont venus déjà. Tous se coudoient, se ruent à ma porte, veulent aussi se marier.

GUILLAUME. — Ils n'aiment que ton or... Moi, je t'aime.

HÉLÈNE. — Tu m'aimes, tu m'aimes... *(Eclatant en larmes.)* Ah! cet or maudit, qui me gâte jusqu'à mon amour! *(Véronique paraît dans le fond et écoute.)*

GUILLAUME, *frémissant.* — Mais tu sais que c'est toi seule que je veux, toi pauvre, toi les mains vides et douces, telle que te voilà... Tu ne doutes pas de moi?

HÉLÈNE, *désespérée, en proie au doute.* — Si, je doute de toi, comme je doute des autres... Est-ce que je puis savoir, lorsque je ne rencontre que cupidité et mensonge?

GUILLAUME, *éperdu.* — Hélène, vous doutez de moi!

HÉLÈNE. — L'or nous sépare... Moi riche, vous pauvre, ah! quelle serait peut-être notre souffrance un jour!

GUILLAUME, *dans un cri.* — Et c'est fini, alors, fini, ô Dieu de bonté, ô Dieu de douleur!

## SCENE IV

GUILLAUME, HELENE, VERONIQUE.

VÉRONIQUE, *s'avançant.* — Mon fils, tu m'as désobéi. Tu as oublié la mort affreuse de ton père, et c'est la punition... Vas-tu la vouloir encore, lorsqu'elle ne veut plus de toi?

HÉLÈNE, *à demi-voix, défaillante.* — Ne pas vouloir de lui, ô Seigneur!

GUILLAUME. — Vous entendez, Hélène... C'est notre malheur à tous deux, que vous faites.

HÉLÈNE, *désespérée.* — Vous me torturez. J'ai l'âme pleine de combats et d'amertume... Laissez-moi. Je vais chez une pauvre femme mourante. L'or n'a que cette divine consolation, il fait de la bonté, il soulage. *(Elle s'éloigne.)*

GUILLAUME, *la retenant.* — Hélène, par pitié, donnez-moi un espoir.

HÉLÈNE. — Priez Dieu que je sois pauvre! *(Elle s'en va.)*

GUILLAUME. — Oh! mère, j'en mourrai! *(Il se laisse tomber aux pieds de sa mère, qui s'est assise sur un tronc d'arbre abattu.)*

VÉRONIQUE. — Mon pauvre enfant!... C'est le sang de ton père qui vous sépare.

GUILLAUME, *sanglotant.* — Non, non! je l'aime trop, je souffre trop, je ne puis renoncer à elle. Ah! si vous saviez comme mon triste cœur se déchire!... Elle est à moi, je la veux, et pour l'avoir, je bouleverserais le monde! *(Il reste près de sa mère, sur le tronc d'arbre. Mathias entre, suivi d'un flot d'ouvriers et d'ouvrières. La nuit se fait peu à peu.)*

## SCENE V

GUILLAUME, VERONIQUE, MATHIAS, LE BERGER OUVRIERS ET OUVRIERES.

MATHIAS. — Camarades! camarades!... C'est dans cette clairière que le rendez-vous est donné. Arrivez, arrivez tous, tous! les hommes, les femmes, les enfants! Et, quand tous les travailleurs du pays seront là, on pourra

causer! *(Par groupes, les ouvriers arrivent toujours. La scène finit par s'emplir d'une grande foule, dans les demi-ténèbres.)*

VÉRONIQUE, *à Mathias, qui s'est approché.* — A quoi bon déranger ces pauvres gens? Est-ce que Dieu ne suffit pas?

MATHIAS, *ricanant.* — Dieu ou le Diable, j'aime mieux l'aider... *(A Guillaume.)* Vas-tu donc rester à l'écart? Il faut que tu parles.

GUILLAUME. — Non, laisse-moi. Mon malheur passe celui des pauvres qui ont faim. Et que m'importe la misère des autres!

MATHIAS, *debout sur un tronc d'arbre abattu, retenant sa voix.* — Camarades!... Ici, nous sommes chez nous, parmi ces vieux arbres que nos pères ont vu grandir. Et j'ai voulu que la nuit fût tombée. La forêt sommeille, l'ombre nous cache à tous les yeux. Baissons la voix, pour que les oiseaux de nuit eux-mêmes ne puissent nous entendre.

LA FOULE, *voix diverses, étouffées.* — Oui, oui, parle, nous t'écoutons... Il faut en finir, la misère est trop grande.

MATHIAS, *continuant de même.* — La misère, elle est partout. Je l'ai vue dans les villes, je la retrouve ici... Tenez! elle vient encore de faire une victime. Depuis hier, la Dorothée agonisait. Et elle est morte... Ecoutez! *(On entend le glas de la cloche, qui, dès lors continue.)*

LA FOULE, *les voix toujours étouffées.* — Ah! une encore, une des nôtres qui s'en va ... Non, non! c'est trop, il faut en finir!

MATHIAS, *continuant de même.* — Eh bien! vous savez où est le coupable. Gaspard, en créant son usine, a ruiné tout le pays. Et c'est l'usine qui est le monstre dévorant.

LA FOULE, *les voix s'élèvent peu à peu.* — Il parle bien, il dit vrai... L'usine a tari le torrent, ne nous a laissé que les cailloux... Justice! justice!

MATHIAS. — Silence, silence!... A quoi bon donner l'éveil au maître qui dort?... Doucement, parlez doucement. *(Peu à peu, le cri de la foule s'éteint en un grondemant désespéré.)*

LE BERGER, *sur le tronc d'arbre.* — Mes amis, mes

amis... *(Il obtient le silence.)* Je suis le gardien solitaire. Je redescends de très loin, de très haut, avec mes bêtes. Et je ne comprends pas, et je redoute la colère brusque qui vous emporte... La souffrance, ah! grand Dieu! elle est éternelle comme le monde, et il faut la combattre d'un cœur vaillant d'homme juste... *(Montrant Mathias.)* Mais pourquoi donc écoutez-vous celui-ci, qui n'est plus des nôtres, qui nous rapporte des villes lointaines d'abominables rancunes?

LA FOULE, *grondements épars.* — C'est vrai, c'est vrai... Il a disparu pendant cinq ans, il nous trompe peut-être... Assez, assez! Qu'il se taise!

MATHIAS, *à Guillaume, amèrement.* — Tu les entends, ils me renient... Laisseras-tu triompher ton ennemi?

GUILLAUME, *se levant.* — Ah! tu as raison! c'est l'or qui exaspère tous les maux!... *(Il monte sur une roche. La lune, qui s'est levée, l'éclaire d'une grande clarté pâle.)* Mes amis, vous me connaissez, moi!

LA FOULE. — Oui, oui! Nous t'aimons tous. Parle, nous t'obéirons.

GUILLAUME, *exalté.* — C'est la passion de l'or qui nous a tous changés en loups, les dévorants, les affamés, les misérables gens que nous sommes... Rappelez-vous, le pays vivait dans le travail, dans la tendresse et dans la joie; et, depuis que Gaspard a voulu être le plus riche, le seul riche, il n'y a que haine, que souffrances et que larmes... Prenez donc des bâtons, et que l'usine soit détruite, et que la poussière en soit semée aux quatre vents du ciel!

VÉRONIQUE, *au milieu.* — Non, non, patientez! Vous ne pouvez rien, le destin seul est le maître.

Vous le savez, pourtant, la source de l'or est là-bas, au fond de la montagne, tombant des petites mains de l'Enfant Jésus, en éternelle pluie. Et vos pères vous l'ont conté, tout croulera, l'or disparaîtra, le jour où un être humain pénétrera dans la cathédrale d'or.

Patientez donc. Toute cette nuit, je vais gravir les rocs, descendre dans les gouffres. Et je la chercherai, je la trouverai, et tout croulera, l'or disparaîtra, et il n'y aura plus d'or! *(Elle traverse la foule, se perd au loin, parmi les rochers, sous la lune.)*

Guillaume, *à la foule.* — Nous autres, mes amis, nous agirons. Toujours patienter, toujours supplier, ce serait lâche... Nous ferons justice.

La Foule, *violemment, à toute voix.* — Oui, oui! avec toi, quand tu voudras, où tu voudras! Justice! justice!

Mathias, *les apaisant.* — Plus bas, plus bas, doucement! Ne réveillez pas le maître... On marchera, quand l'occasion sera propice... Allez, maintenant, dispersons-nous... Allez. *(La foule s'est peu à peu calmée, et elle s'écoule avec lenteur, dans un dernier murmure. Guillaume reste seul.)*

## SCENE VI

Guillaume, *seul.* — Mon âme est pleine de trouble et de violence. Je souffrais tant, j'ai cédé à la juste colère. O ma pauvre âme, calme-toi! La nuit est si belle et si pure, la lune silencieuse est d'une si tranquille douceur! On dirait le plein jour, une aube nouvelle de paix et d'espoir.

Ah! le jeune espoir, l'espoir invincible et renaissant! Pourquoi donc ne pas compter encore sur la force éternelle de la vie? Et pourquoi, puisque la lune est si claire, attendre le soleil? La semence est là, les labours de novembre sont prêts. *(Il reprend le sac de blé et sème à grands gestes.)*

Semence auguste, blé nourrisseur, va, va, vole de mes mains, et couvre la terre. Comme la poussière même de la vie, vole, vole, emplis le sillon de ta fécondité. Tu es l'inconnu de demain; qui sait le triomphe que tu réserves à l'effort de mon travail? Pendant tout un hiver, la terre froide dormira. Et elle couvera ton inconnu, ô divine semence, blé qui nourris les hommes! Et peut-être pousseras-tu en une moisson débordante, au soleil d'avril, dans le printemps triomphal.

*Rideau*

# Acte Troisième

## PREMIER TABLEAU

*Une salle immense creusée dans le roc. Elle affecte la forme d'un nef de cathédrale, de style gothique, du gothique le plus flamboyant: les faisceaux de hauts piliers minces, la voûte en ogive élancée, les bas côtés donnant sur des chapelles très fleuries, l'abside au fond, envolée, avec ses dentelles de pierre. Mais la main de l'homme n'y est pour rien; ce n'est qu'une grotte prodigieuse, dont les stalactites forment les piliers et les ogives. On sent la matière brute, des irrégularités troublent la symétrie, des colonnettes manquent brusquement, des ogives s'interrompent, des sculptures s'achèvent en extraordinaires fantaisies : une nef de rêve, une grandiose ébauche d'église cyclopéenne. Et toute la salle est en or, la salle immense semble taillée dans l'or naturel d'une mine d'or. Des pans luisent, d'un or clair et éclatant, d'autres ont des reflets fauves, d'un or mat et bruni. Au fond de l'abside, on aperçoit la grande statue d'une Vierge, tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux; mais le groupe est fruste, lui aussi, d'une composition simpliste, rappelant les très vieilles figures de l'art byzantin. Des mains tendues de l'Enfant coulent deux ruisseaux de poudre d'or. Tout le fond de l'abside est comme voilé par cette poussière d'or. Une lumière surnaturelle, égale, éblouissante, noie la vaste salle.*

# LA LEGENDE DE L'OR

### BALLET

*Au lever du rideau, on aperçoit deux peuples de danseuses, rangés l'un à gauche, l'autre à droite. Celui de gauche est commandé par la Reine, une danseuse noble, altière, souveraine, qui incarne le désir humain du pouvoir et de la domination. Celui de droite est commandé par l'Aman-*

*te, une danseuse belle, désirable, voluptueuse, qui incarne le désir humain de la possession et de toutes les jouissances charnelles. Les deux peuples tournent le dos au public, sont en adoration devant la source ruisselante de l'or, les bras étendus, le corps étendu en une soif inextinguible, dans l'attente de ce qui va naître.*

*Le rideau levé, pendant une courte symphonie, on voit naître, on voit sortir, du ruissellement de l'or, l'Or lui-même, une danseuse qui personnifie l'or, d'une beauté claire et nue, sans un bijou avec des cheveux d'or, simplement vêtue d'or. Dès que l'Or est né, la poussière d'or s'épand, monte en nuage, emplit tout le fond de l'abside, cache l'Enfant Jésus et sa Mère, qui disparaissent. Et l'Or occupe le milieu de la scène, où un roc d'or, une sorte de trône d'or s'élève du sol. L'Or y a pris place et, dès ce moment, domine, règne, immobile et debout.*

*Tout de suite la Reine et l'Amante s'approchent, dans l'ardeur d'une soudaine rivalité. L'humanité entière est là, le désir du pouvoir et le désir de l'amour ; et l'un et l'autre, pour se contenter, ont besoin de l'Or. Ce sera donc à qui des deux danseuses aura l'Or, le conquerra et le gardera. Elles se défient, elles vont lutter pour la conquête. Puis, elles conviennent qu'elles feront chacune une première tentative, l'une après l'autre. Et c'est la Reine qui commencera. L'Amante, pour lui laisser le champ libre, passe donc derrière l'Or, avec son peuple, qui se range au fond de l'abside.*

*Lorsque son peuple s'est placé à droite et à gauche, la Reine danse seule. Sa danse dit sa soif du pouvoir, son besoin de domination. Elle est l'intelligence et la volonté. Elle a pu avoir une origine obscure ; mais elle s'est vite élevée, degré par degré, et elle veut maintenant monter toujours. Cela ne va pas sans le mépris des hommes, car elle est décidée à mettre le pied sur toutes les têtes, à les courber toutes, à régner sur une nation d'esclaves. Et l'Or lui est nécessaire. Si elle avait l'Or, elle achèterait tous les hommes, elle serait la maîtresse du monde. Sur un signe, son peuple la suit, s'ébranle, danse avec elle. Elle le gouverne, elle règne sur lui. Grand ensemble, noble, conquérant et souverain. L'Or reste immobile.*

*C'est ensuite le tour de l'Amante. Tandis que la Reine et son peuple se retirent au fond de l'abside, l'Amante et le sien occupent la scène. Elle danse d'abord seule. Sa danse dit son charme, le trouble qu'elle inspire, l'universel attrait de la possession. Elle est la force irrésistible, la passion sensuelle qui fait le monde. Sur tous elle a la royauté. Il n'est pas d'être, si humble ou si puissant qu'il soit, qui ne subisse sa loi éternelle. Elle raconte son empire, le frisson des vierges, la poursuite ardente des hommes, la joie pâmée des épousées, le triomphe glorieux des mères. Mais elle aussi a besoin de l'Or, car c'est avec l'or qu'on satisfait tous les appétits, qu'on goûte toutes les jouissances. Si elle avait l'Or, elle achèterait tous les baisers, elle ferait du monde un brûlant et unique baiser. Sur un signe, son peuple la suit, s'ébranle, danse avec elle. Elle lui souffle sa flamme et c'est une danse d'amour, un appel ardent à la possession. Grand ensemble, caresseur, voluptueux et souverain. L'Or reste immobile.*

*Voyant qu'elles ne l'ont conquis ni l'une ni l'autre, la Reine et l'Amante, alors s'attaquent. C'est un combat qui peu à peu s'échauffe et aboutit*

*à une mêlée générale. Les deux peuples se sont rejoints, la danse de chaque troupe garde d'abord chacune son caractère tout en se confondant. Mais bientôt le désir de vaincre les emporte, le mouvement s'active, une folie se déclare. Dès lors les deux thèmes s'unissent, c'est la bataille, c'est la frénésie de l'or qui s'empare de toutes et qui les jette à une galopée furieuse. Brusquement, la mêlée est telle, que les danseuses des deux peuples s'affaissent, tombent de toutes parts, confondues, brisées, dans des poses d'épuisement et de défaite. Elles forment des groupes, çà et là, maintenant immobiles, comme au soir d'une bataille. La Reine et l'Amante sont tombées côte à côte, aux pieds de l'Or.*

*Pendant cette lutte, l'Or est resté immobile. Mais, quand le grand silence de mort s'est fait, il s'anime, il s'émeut, et il descend du roc d'or où il trônait. Il mime son émotion, il dit qu'il n'est plus que l'or de charité, devant ce champ de bataille où les pauvres humains gisent, blessés au sang par leurs désirs, mourant de leurs passions. L'or a ce privilège sacré de pouvoir secourir, de faire des heureux, en soulageant la misère. Il va donc de groupe en groupe, consolant et comblant d'aumônes les misérables, laissant partout le réconfort et la vie sur son passage. Surtout, il s'arrête à la fin devant la Reine et devant l'Amante; et il les relève, il leur explique qu'il est l'or de charité, que son plus beau titre est le bien qu'il permet de faire, ce qui est son excuse de toutes les folies qu'il éveille et de tous les crimes dont il est la cause.*

*Puis, il leur enseigne aussi qu'il est l'or de beauté, et c'est comme or de beauté qu'il veut être adoré. L'or qui flambe au soleil et qui embellit, le métal précieux dont sont faits les bijoux des femmes et les couronnes des rois. L'or esthétique, image de la splendeur et de la richesse, symbole de toute beauté et de toute puissance. Et l'Or remonte sur son trône, tandis que la Reine et l'Amante, réconciliées, l'adorent. Elles dansent ensemble, elles célèbrent l'or de beauté, par lequel le soleil resplendit, par lequel les femmes sont belles. C'est une danse d'éclat et de gloire, la danse religieuse du culte de la force et de l'amour. Puis, leurs peuples se mêlent à elles. Un grand ensemble, magnifique et serein, fête l'apothéose de l'Or, qui règne, très haut, dans la lumière. Autour de lui, sa cour apparaît, une figuration qui monte des dessous, des femmes qui personnifient toutes les formes, charmantes ou superbes, que peut prendre sa puissance. Un hosanna au milieu des danses.*

*(C'est à ce moment que Véronique se montre, effarée, ravie. Elle a trouvé le long couloir secret, elle pénètre dans la vision aveuglante de la cathédrale d'or. Et, les bras levés, elle pousse un grand cri.)*

VÉRONIQUE. — Enfin, je te vois, ô splendeur de l'or. Et que tout s'écroule! *(La vision disparaît, au milieu d'un coup de tonnerre. Brusquement, la nuit obscure, le néant. Tout s'éteint, on ne rallume dans la salle que lorsque le rideau est baissé.)*

## DEUXIEME TABLEAU

*Une usine, pour le lavage de l'or, dans un site de montagnes, au milieu de grands rocs majestueux. Au fond, un torrent tombe en cascade. Les bâtiments de l'usine tiennent tout le côté droit, des hangars irréguliers, ouverts de toutes parts. A gauche, se trouve la machine, la grande roue qui fonctionne au lever du rideau. Derrière les hangars, se dressent des arbres noirs, dépouillés, sans une feuille. Une après-midi d'hiver, très froide. Le ciel gris et morne, est chargé de neige.*

## SCENE PREMIERE

### GASPARD, HELENE, OUVRIERS.

GASPARD, *gaîment, aux ouvriers qui entourent la machine.* — C'est donc fait! la voici en marche, la machine neuve!... Et ce n'est pas sans peine, mes amis, par ce terrible ciel d'hiver qui nous annonce la tempête. Ah! que je désirais la voir au travail, avant que la neige tombe! *(Allant chercher sa fille qui arrive.)* Hélène, viens voir!

HÉLÈNE, *préoccupée.* — Si vous êtes heureux, je suis heureuse, mon père.

GASPARD, *joyeusement.* — Heureux, oui! très heureux!... Vois donc comme elle est puissante et gaie, dans sa force toute neuve! Ses aciers, ses cuivres luisent, tels que des joyaux... Et regarde-la, toute grondante de son feu intérieur, elle n'a que le souffle aisé et sain de sa besogne!

HÉLÈNE. — Père, vous l'aimez.

GASPARD. — C'est vrai, je l'aime... Mais qu'as-tu, mon enfant?

HÉLÈNE. — Père, je suis inquiète... Les gens du village ont juré de venir tout briser chez nous.

GASPARD. — Non, non, je ne crains rien des hommes... Mais si, là-bas, le rocher qui surplombe la source tombait sous le poids de l'avalanche, ce serait la ruine, l'usine fermée, cette machine inutile et morte!

HÉLÈNE. — Père, vous m'effrayez.

GASPARD, *riant.* — Rassure-toi, la roche est solide encore... *(Revenant près de la machine.)* Va, va, bonne machine, machine souveraine, fais ta besogne, souffle, gronde, toute brûlante de ton feu intérieur, et que l'or tombe en pluie, à chaque tour de ta roue géante!

## SCENE II

### GASPARD, HELENE, LE BERGER.

LE BERGER, *accourant.* — Gaspard! Gaspard! écoute-moi!

GASPARD. — C'est toi, berger. Que me veux-tu? Je n'ai pas de bêtes à garder.

LE BERGER. — Plût au ciel que tes troupeaux, au printemps, fussent avec moi dans la montagne.

GASPARD. — Laisse-moi donc, si nous n'avons rien de commun.

LE BERGER. — Je veille là-haut, tandis que tu fais ici suer l'or des pierres. C'est vrai, nous n'avons rien de commun, si ce n'est que nous sommes des hommes... Et c'est pourquoi j'ai couru, voulant te prévenir que, dans un instant, tous les gens du village seront ici.

HÉLÈNE. — Grand Dieu! J'en avais senti la menace.

LE BERGER. — Ils ont pris des bâtons, et ils veulent te forcer à fermer ton usine.

GASPARD. — C'est bon, qu'ils viennent! je les recevrai... Et qui les conduit? Ont-ils un chef ?

LE BERGER. — Guillaume marche à leur tête. *(Gaspard et le berger continuent de causer à voix basse.)*

HÉLÈNE, *à part.* — Lui, mon Dieu! lui contre nous! Mon pauvre cœur, entre mon père et lui, est déchiré d'amour et d'incertitude.

Et n'est-ce pas moi qui l'ai jeté dans la révolte? Pour m'avoir pauvre, ne rêve-t-il pas de tout détruire?... Oh! non, oh! non, il faudra qu'il m'écoute!

LE BERGER, *continuant tout haut.* — Vous êtes averti, c'est à vous d'empêcher le mal... Je ne suis que la voix qui prévient et qui passe. *(Il sort. On entend la foule qui approche, un piétinement, un grondement. Peu à peu, la clameur grandit, et la foule fait irruption, des hommes, des femmes, des enfants, armés de bâtons. Guillaume est à leur tête.)*

## SCENE III

### GASPARD, HELENE, GUILLAUME, LA FOULE.

LA FOULE. — Justice! Justice! Nous souffrons trop, notre misère est trop grande! *(Guillaume s'arrête, la*

*foule se range en une masse compacte, toujours menaçante. Gaspard est debout, en avant de la machine, et Hélène se tient derrière lui, immobile et pâle, attendant.)*

GASPARD, *la voix haute et ferme.* — Qui êtes-vous?

GUILLAUME. — Nous sommes des misérables dont la souffrance a fini par lasser le courage.

GASPARD. — Que voulez-vous?

GUILLAUME. — Nous voulons qu'un seul n'ait pas le droit de prendre aux autres la fortune de la terre, qui est notre mère à tous.

GASPARD, *gaîment.* — Eh! mon ami, est-il défendu d'avoir plus d'intelligence et d'activité que les autres?

GUILLAUME. — Il est défendu de prendre à son voisin l'eau qui passe et qui fait vivre.

GASPARD. — Mais c'est l'eau qui, d'elle-même, est venue à moi, pareille à la femme désirée, qui va au plus fort, à celui qui la fécondera.

GUILLAUME. — Vous l'avez retenue, vous nous l'avez volée.

GASPARD, *de plus en plus gaîment.* — Ce sont des histoires!... *(A la foule.)* Voyons, mes amis, je suis content, dressons là des tables et fêtons le bon accord, en buvant tous à la santé de la machine neuve.

LA FOULE, *exaspérée.* — Non, non! il faut que l'eau délivrée charrie de nouveau l'or devant nos portes... A l'œuvre! à l'œuvre! *(La foule menaçante se rapproche, et Gaspard est forcé de reculer.)*

HÉLÈNE, *se jetant devant son père.* — Et moi, Guillaume?

GUILLAUME. — Hélène! *(Elle reste devant son père, et Guillaume retient la foule.)*

HÉLÈNE. — Personne ne passera... Pas un brin de paille ici ne sera dérangé, ou bien je serai morte!

GUILLAUME. — Mais c'est la justice, la fraternité, c'est l'amour que nous apportons!

HÉLÈNE. — Vous ne passerez pas.

GUILLAUME. — Hélène, il faut que l'or soit anéanti pour que les larmes cessent... Moi, j'en meurs. Voulez-vous donc ma mort?

HÉLÈNE. — Je veux que la volonté de mon père soit faite... Vous ne passerez pas. *(A ce moment, un tumulte*

*éclate. Mathias, qui est entré en scène avec quelques exaspérés, à figures louches, s'avance. La neige se met à tomber lentement, de plus en plus épaisse.)*

## SCENE IV

GASPARD, HELENE, GUILLAUME, MATHIAS, LA FOULE.

MATHIAS. — Quoi donc?... Détruisez tout, et tant pis si quelqu'un fait obstacle!

GUILLAUME, *désespéré.* — Non, non, attendez!

MATHIAS, *à Guillaume.* — Toi, tu n'es qu'un endormeur... *(A la foule.)* Il veut épouser la fille du maître. Il vous trahit, il s'est vendu.

LA FOULE, *furieuse.* — C'est vrai, c'est vrai... A bas le traître, à bas le vendu!

MATHIAS. — Moi seul suis votre ami, vous le comprenez enfin... A l'œuvre! à l'œuvre! *(La tempête de neige grandit, l'ouragan souffle. La foule va suivre Mathias, lorsque Guillaume, se mettant devant Hélène et Gaspard, les couvre de son corps.)*

GUILLAUME. — Vous ne passerez pas, et c'est moi maintenant qui vais les défendre!

LA FOULE. — Assez, assez, tais-toi!

GASPARD. — Je ne crains rien des hommes. L'ouragan seul peut tuer l'usine.

MATHIAS, *à pleine voix.* — L'ouragan est notre frère... Vous entendez, camarades! L'enfer nous envoie son aide... A l'œuvre!

LA FOULE. — A l'œuvre! à l'œuvre! *(Elle veut se ruer sur la machine, tandis que Guillaume défend toujours de son corps Hélène et Gaspard. Mais la tempête redouble, tout est blanc de neige, un fracas terrible d'avalanche retentit. Et, brusquement, Véronique apparaît, hagarde, échevelée, apportant avec elle l'effroyable hiver.)*

## SCENE V

GASPARD, HELENE, GUILLAUME, MATHIAS, VERONIQUE, LA FOULE.

VÉRONIQUE. — Dieu a fait justice! *(Elle montre au fond la cascade, qui s'est brusquement tarie. La machine ne fonctionne plus, et la foule s'arrête.)*

HÉLÈNE, *dans les bras de Gaspard.* — Père, j'ai peur!

GASPARD. — Ah! chère enfant, la roche s'est écroulée, et l'usine est morte!

VÉRONIQUE. — J'ai vengé le crime, cet homme est pauvre comme nous!

GUILLAUME, *à part.* — Hélène pauvre, ô Dieu de bonté!

MATHIAS, *irrité.* — Faire des pauvres, belle besogne!

VÉRONIQUE, *debout, grandie, au milieu de la foule.* — Tais-toi, homme de haine, de massacre et de pillage! Et vous tous, pauvres gens, mes frères, écoutez!

Dans la tempête, au milieu des gouffres, je l'ai trouvée enfin, la cathédrale d'or, où jamais vivant n'était entré.

Oh! quelle splendeur inouïe! L'Enfant divin, sur les genoux de sa Mère, laissait tomber de ses petites mains un fleuve d'or, aux flots d'or continus et sans bornes.

Et, brusquement, quand on m'a vue, tout s'est abîmé, dans un coup de tonnerre. La nuit soudaine, la nuit noire et glacée! J'étais là, sous la neige, et il n'y avait plus d'or!

*Rideau*

# Acte Quatrième

*Un vallon que bornent, à droite, des roches fauves. Les terres fertiles, qui s'étagent, sont couvertes à l'infini d'un blé déjà haut, d'un vert puissant ; et, parmi les pièces, une route serpente, vient du fond et descend jusqu'au premier plan. Au fond, à gauche, on aperçoit le village, avec sa petite église. Au premier plan, quelques arbres ; et là, à droite, un brusque abîme, une cassure dans la roche, au fond de laquelle on sent un gouffre béant. — Le matin, par une admirable journée de printemps. Un soleil triomphal baigne la nappe éclatante des blés, et l'horizon entier resplendit et chante, dans un frisson de fécondité heureuse.*

## SCENE PREMIERE

### GUILLAUME, LE BERGER.

GUILLAUME. — Eh quoi! berger, tu ne restes pas avec nous quelques jours encore?

LE BERGER. — Non, je serai parti ce soir... Voici le beau temps revenu, et je devrais être déjà, avec mes bêtes, dans la montagne.

GUILLAUME, *radieux, montrant le ciel et les blés.* — Vois donc, vois donc, quel printemps triomphal! Dans le

ciel tendre, le soleil est comme une caresse de flamme, et la terre a frémi, réveillée du long sommeil de l'hiver, toute gonflée de germes... La vie a éclaté de partout, l'air s'est empli d'haleines vivantes, le blé pousse tel qu'un peuple innombrable, roulant à l'infini la houle de ses tiges vertes.

Le Berger. — C'est comme un prodige, jamais cette terre n'avait promis une moisson pareille.

Guillaume. — Ah! oui, le travail a vaincu, mon dur travail qui s'obstinait à féconder le sol ingrat... Mais l'eau a fait le prodige. Depuis que le torrent s'est abîmé en terre, l'eau cachée ruisselle sous les champs de ce vallon; elle trempe, elle baigne les germes, et de là naît cette fécondité formidable... L'eau, en emportant l'or maudit, nous a donné le blé, le blé auguste, le blé nourrisseur des hommes!

Le Berger. — Et c'est ce matin, n'est-ce pas? que l'on doit bénir les blés... La procession viendra jusqu'ici.

Guillaume. — Oui, jusqu'ici, tout à l'heure.

Le Berger. — Je vais rassembler les troupeaux, puis je partirai... Au coucher du soleil, je serai là-haut, très loin, très haut. *(Il s'en va.)*

## SCENE II

Guillaume, *seul*. — Ah! quelle serait ma joie, la terre indulgente enfin, la misère vaincue, la fraternité revenue dans toutes les âmes! Mais, sans Hélène, il n'est pour moi pas de joie, pas d'espérance. Et désormais, elle a beau être pauvre, l'abominable accusation nous sépare encore.

Son père aurait tué le mien... *(Il va vers le rocher, à droite.)* Ce serait ici, du haut de cette roche, que son père aurait poussé le mien dans le gouffre... Mon pauvre père qu'on a ramassé les membres en lambeaux, serrant dans sa main crispée le morceau d'or!

## SCENE III

GUILLAUME, VERONIQUE.

Véronique, *violente*, *haletante*. — Misère de nous! On nous a volés, notre maison est maudite!

GUILLAUME. — Quoi donc, mère?

VÉRONIQUE. — On nous a volé le collier, le collier magique dont j'ai fermé moi-même les chaînons, le collier d'or qui donne la joie et la beauté aux êtres purs, qui force les coupables à se livrer.

GUILLAUME. — Le collier volé! et qui donc?

VÉRONIQUE. — Le sais-je!... Des pauvres, des gens louches rôdent par le pays. Oui! ces gens de l'usine, ce Gaspard et sa fille qui n'ont plus de pain et qui s'en vont par les routes!

GUILLAUME, *frémissant*. — Mère, que dites-vous? Eux, des voleurs!

VÉRONIQUE. — On a volé le collier!... Ah! que son magique pouvoir agisse donc! Que les paroles secrètes que j'ai dites, sous la pleine lune de Noël, forcent le coupable à confesser son crime! *(Une rumeur. Le berger rentre en scène, poussant devant lui Mathias, que trois paysans tiennent solidement. Un flot de foule suit, très irritée.)*

## SCENE IV

**GUILLAUME, VERONIQUE, MATHIAS, LE BERGER, LA FOULE.**

LE BERGER. — J'étais du côté des étables, lorsque j'ai vu celui-ci s'enfuir. Un mauvais homme que je n'aimais guère! Et j'ai voulu l'arrêter, tant il galopait, dans l'effarement de quelque mauvais coup.

MATHIAS, *aux paysans*. — Lâchez-moi, vous autres! Je ne veux pas qu'on me tienne.

LE BERGER. — Enfin, j'ai pu le saisir, avec l'aide de ces braves gens... Nous l'avons fouillé, et tenez! Véronique, il emportait ce collier. *(Il le remet à Véronique.)*

VÉRONIQUE. — Toi!

MATHIAS, *pris de fureur*. — Oui, moi! Ah! collier maudit, collier qui m'a vendu en me forçant à galoper, collier qui me brûlait et qui me fait tout dire, lorsque je devrais me taire!

VÉRONIQUE. — Tu nous as volés, toi.

MATHIAS. — Moi, qui vous exècre tous, qui voudrais vous ruiner tous!... L'usine est par terre, mais ce n'est pas l'usine seule qu'il faut détruire, c'est le village, votre

village, esclaves, qui ne savez que courber la tête et qui ne connaissez que le travail.

La Foule. — Ah! le bandit qui nous insulte et nous menace!... En prison, en prison!

Mathias. — C'est cela, foule imbécile, livre-moi maintenant, après m'avoir acclamé comme chef!... Et c'est trop, que j'en finisse, puisque les aveux sortent quand même de ma gorge! La rage m'étoufferait, il faut que je parle... Vous entendez, Véronique, je vous hais, vous et les vôtres! Et votre homme, c'est moi qui l'ai poussé du haut de cette roche, c'est moi qui l'ai tué!

Véronique et Guillaume. — Dieu juste!

Mathias. — Il avait la main pleine d'or, et j'avais la main vide. Pourquoi donc toujours les autres et pas moi?... Et je suis descendu, trop tard, pour arracher l'or de ses doigts crispés!

Véronique, *farouche, marchant à lui.* — Toi, tu vas mourir!

Mathias, *reculant d'un pas vers le gouffre.* — Ne me touchez pas! je ne veux pas qu'on me touche!

Véronique, *avançant.* — Tu vas mourir!

Mathias, *reculant.* — Est-ce donc toi qui m'as condamné et qui m'exécuteras?

Véronique. — Oui, moi! Tu vas mourir... *(Avançant, le forçant encore à se rapprocher du gouffre.)* Tu as poussé mon homme dans ce gouffre, tu vas y tomber à ton tour.

La Foule. — Oui, oui, nous sommes là, il ne peut s'échapper... A mort, l'assassin!

Mathias, *farouche, superbe.* — Je vous défends de me toucher... Si je meurs, c'est que je le veux, c'est que je crève de rancune et de colère... Ah! que la destruction commence donc par moi! Mais que, de mes os broyés, se lève un vent dévastateur, et que pas une maison du village ne reste, et qu'ensuite les villes, le monde entier en soit balayé!... A la mort des autres, à la mort de tout! *(Il se jette du haut de la roche, dans un grand cri.)*

Véronique. — Justice est faite, et le soleil en est plus gai, dans ce grand ciel clair!

La Foule. — Justice est faite, justice est faite!... Il n'y a plus que pardon et qu'espérance. Les grands blés

verts vont être bénits. *(Des groupes se forment, dans l'attente de la procession.)*

LE BERGER, *élevant la voix.* — Adieu, vous tous, à présent!... J'ai trop tardé, les troupeaux m'attendent.

GUILLAUME. — Reste une minute encore, pour fêter avec nous le travail.

LE BERGER. — Non, la solitude m'appelle... Je remonte sur les sommets, où les jours sont si purs, où les nuits sont si douces.

GUILLAUME. — Bonne saison alors, et ne t'ennuie pas trop à ne rien faire!

LE BERGER. — Je suis le solitaire et le gardien, je rêve et je veille en regardant l'ombre des nuages courir sans fin sur l'immensité des plaines. Et c'est là, une éternelle besogne, la plus noble et la plus utile, sans laquelle les hommes mourraient de tristesse et d'égarement, ainsi que des bêtes privées de leur berger.

Au revoir, vous tous! Et, tenez! soyez doux à ces deux-là, que le malheur a frappés et qui sont pauvres. *(Il montre Gaspard et Hélène, qui arrivent.)* Dès les premiers froids, à l'automne, quand je redescendrai, veuille Dieu que je vous retrouve tous unis, tous heureux, tous prospères... Paix, joie et fraternité! *(Il s'en va. Gaspard et Hélène très pauvrement vêtus, le père s'appuyant à l'épaule de sa fille, continuent d'avancer, au milieu des groupes qui s'écartent.)*

## SCENE V

GUILLAUME, VERONIQUE, GASPARD, HELENE,
LA FOULE, puis LA PROCESSION.

GUILLAUME, *à Véronique, doucement, en montrant Gaspard et Hélène.* — Regardez-les, mère!... Maintenant que la tache de sang n'est plus entre nos familles, soyez bonne! Voyez comme ils sont pauvres, eux, si riches hier encore!

VÉRONIQUE, *doucement.* — Tu dis vrai, mon enfant, le châtiment passe la faute... *(S'avançant, élevant la voix.)* Gaspard, où donc allez-vous si tristement? *(Gaspard et Hélène s'arrêtent.)*

GASPARD. — Nous allons devant nous, au hasard de

la route. Nous quittons ce pays, trop dur à notre infortune.

Véronique. — Mais la route est longue, d'ici aux grandes villes. Il faut vivre.

Gaspard, *presque joyeusement.* — Bah! jamais je n'ai désespéré. Et puis, mon enfant me soutient... Nous trouverons de braves gens.

Véronique. — N'avez-vous donc plus rien?

Gaspard, *gaîment.* — Non, rien! la vie a tout emporté... Nous n'avons que ce beau soleil et que le courage, qui luisent pour tout le monde!

La Foule. — Ecoutez, écoutez! la procession s'avance... Ah! confessons nos fautes, obtenons notre pardon, pour que le ciel fasse grâce aux récoltes de la terre! *(On voit la procession, au loin, qui s'engage dans les blés : la croix, des enfants, des jeunes filles vêtues de blanc, des hommes et des femmes, le prêtre sous un dais. La cloche de l'église, éloignée, se met à sonner.)*

La Procession, *au loin.* — " Omnes sancti Angeli et Archangeli, orate pro nobis... Omnes sancti baetorum spirituum ordines, orate pro nobis." *(Les voix se perdent.)*

Guillaume, *à Véronique.* — Oh! mère, vous avez pardonné... *(Gaspard et Hélène se sont remis en marche.)* Hélène, Hélène!... *(Ils s'arrêtent.)* Pourquoi donc t'en vas-tu, chère femme, lorsque je suis là?

Hélène. — Me dis-tu donc de rester, toi dont je n'ai pas voulu?

Guillaume. — Mais je t'aime! Je te veux aujourd'hui comme je te voulais hier. Et n'es-tu pas à moi, puisque te voilà pauvre?

Hélène. — Tu me veux pauvre, ô ravissement, ô délices d'être aimée! Je t'ai toujours aimé, cher époux, je n'ai jamais aimé que toi.

Guillaume. — Comme deux flammes qui se rejoignent, que nos cœurs brûlent, pour la vie entière!

Hélène. — Pour la vie entière, que notre amour fleurisse en certitude et en bonheur!

La Procession, *plus près, au milieu des blés.* — " Ab ira et odio, et omni mala voluntate, libera nos, Domine... A fulgure et tempestate, libera nos, Domine. "

La Foule. — Dans le printemps triomphal, c'est la

fête du travail... L'eau divine ruisselle sous la terre, une fécondité formidable a jailli du sol stérile... Et il n'y a plus d'or, il n'y a que du blé!

GUILLAUME, *tenant le collier, qu'il a pris des mains de sa mère.* — Il n'y a plus d'or que l'or de ce collier. C'est l'or de beauté, l'or de tendresse, celui qui rend belle et qui fait aimer... Porte-le pour que la moisson soit heureuse! *(Il le lui met au cou.)*

HÉLÈNE. — Je le porterai comme le luxe même de notre amour, afin que tu m'aimes plus encore et qu'il soit l'éternel lien de nos cœurs.

GUILLAUME. — Ah! chère femme, l'unique, la nécessaire et l'adorée! Maintenant, les grands blés mûriront, le vieux logis s'emplira de beaux enfants rieurs.

GASPARD. — Jamais je n'ai désespéré. Chers enfants, le beau soir de vos noces prochaines, nous, les vieux, nous boirons à la vie, à l'éternel bonheur.

VÉRONIQUE. — Cher fils, chère fille, c'est l'amour qui fait la vie, lui seul est la sève du monde. Aimez-vous, soyez la joie, la force et la fécondité.

LA PROCESSION, *en scène.* — " Ut fructus terræ dare et conservare digneris, te rogamus, audi nos. "

LE PRETRE, *bénissant les blés.* — " Domine, exaudi orationem meam. "

LA PROCESSION ET TOUTE LA FOULE. — " Et clamor meus ad te veniat." *(Tous sont à genoux, et le prêtre achève de bénir les blés, d'un geste large, qui emplit l'horizon.)*

FIN

# L'ouragan

*Drame lyrique en 4 actes*

Musique d'Alfred Bruneau

L'ouragan, *Entered according to act of Congress, in the year 1901, by Choudens, in the office of the Librarian of Congress, at Washington.*

# Distribution

| | | |
|---|---|---|
| *Richard*, 40 *ans* | MM | .Bourbon |
| *Landry*, 30 *ans* | | Maréchal |
| *Gervais*, 60 *ans* | | Dufrane |
| *Marianne*, 35 *ans* | Mmes | Marie Delna |
| *Jeanine*, 25 *ans* | | Jeanne Raunay |
| *Lulu*, 15 *ans* | | Julia Guiraudon |

*Pêcheurs, femmes de pêcheurs, marins.*

*Dans l'île de Goël.*

# Acte Premier

*Une maison de pêcheurs, primitive et sauvage, avec terrasse sur la mer. La terrasse occupe toute la scène, la maison est à gauche. Un mur bas, à hauteur d'appui, fait de cailloux entassés, entoure et limite la terrasse; et, au fond, une étroite porte s'ouvre, d'où descend un escalier parmi les rochers. De là, à gauche, part une côte tourmentée, rude et âpre, formant promontoire. Pas un arbre, rien que des rocs nus et des éboulis de pierres. A l'horizon, la mer semée de brisants, très loin, de toutes parts. — Au lever du rideau, beau soleil, ciel clair, sur la mer étincellante. Un vol de barques de pêche vient de partir, et l'on voit leurs voiles blanches décroître peu à peu et disparaître, derrière le promontoire.*

## SCENE PREMIERE

### JEANINE, GERVAIS.

(Elle, assise, raccommode des filets. Lui, debout, au fond, regarde s'en aller les barques.)

LES PECHEURS, *dans les barques, et dont les voix se perdent au loin.* — Par les beaux temps, par les gros temps, les barques de Goël s'en vont à la pêche, pour les maigres hasards des filets, ô mer douce et mauvaise, exécrée, adorée!

GERVAIS. — Nos barques sont parties, et que Dieu les protège!

LES PECHEURS, *plus lointains.* — Dans l'éternel danger, les pêcheurs de Goël sont joyeux, clair soleil, et te disent merci de la belle journée!

GERVAIS. — Là-bas, mon Pierre, mon Jacques, mes deux chers petits-fils, ont disparu, et que Dieu les protège!

LES PECHEURS, *plus lointains.* — Merci, clair soleil, merci de la mer calme et bienveillante, en attendant la mer furieuse que démonte l'ouragan! *(Les voix s'éteignent.)*

JEANINE, *qui a laissé tomber son aiguille, oisive, rêveuse.* — Goël! Goël! île farouche et solitaire, île de roc nu, vierge encore sauvage après des mille années, gardée pure de tous côtés, au loin, par sa ceinture de brisants, où les navires en voyage au moindre vent s'écrasent!

Goël! Goël! dur granit ignorant de la charrue et du blé, où depuis des mille années ne peuvent vivre que deux familles de pêcheurs rivales, les femmes toutes grandes et belles, les hommes tous braves et forts!

Goël! Goël! côte écartée et redoutée, dont les pêcheurs, toujours en mer, leur mer de tempête, sont rois loin du monde, depuis des mille années, libres et seuls maîtres de leur roc battu par les vents, et les flots!

GERVAIS, *regardant toujours la mer, où les barques ont disparu.* — Ah! que Dieu protège les barques de Goël!

JEANINE. — Mais le ciel est pur, la mer est calme.

GERVAIS. — Non!... Là-bas, à l'horizon, voyez-vous ce point noir, presque invisible encore, et qui grandit?... Déjà, la mer m'a pris le père, François, mon grand fils. Aujourd'hui, que Dieu protège mon Pierre et mon Jacques, mes deux chers petits-fils!

JEANINE, *languissante.* — Mon bon Gervais, tu te trompes, il fait si clair et si doux!

GERVAIS. — Non, non! dame Jeanine, un vieux comme moi, tanné par les orages, ne se trompe pas... *(Une voile paraît à l'horizon.)* Et, tenez! ce navire, là-bas, parmi les brisants, est perdu, s'il ignore notre baie de Grâce.

JEANINE, *oisive, rêveuse, reprenant son chant.* — Goël! Goël! malheur au navire surpris dans tes eaux par l'oura-

gan, s'il ne connaît l'étroit chenal, et s'il ne s'abrite dans ta baie de Grâce, le port naturel, secret et délicieux, qui se creuse à ton flanc!

Goël! Goël! c'est ton paradis, ta merveille, ta baie de Grâce, aux flots toujours calmes, aux rives de verdure, où se dresse l'arbre géant d'amour et de refuge, jardin miraculeux que tes roches abritent de leur stérilité, et dont les courants tièdes font fleurir l'éternel printemps!

## SCENE II

### LES MÊMES, LANDRY.

LANDRY, *entrant par la gauche, violent, un peu ivre.* — Femme, encore à rêvasser, encore à paresser!

JEANINE, *peureuse, reprenant l'aiguille.* — Landry, de grâce... Je me reposais un petit moment.

LANDRY. — Un petit moment, oui! les journées entières... Voyons ce travail. Ta sœur Marianne doit venir acheter ces filets, puisque la malechance nous force à les vendre. *(Il examine les filets.)* Comment! des trous encore? *(Furieux.)* Qu'as-tu donc fait depuis ce matin?

JEANINE, *terrifiée.* — De grâce, Landry... Dans un petit moment, tout sera réparé.

LANDRY, *menaçant.* — Un petit moment, un petit moment!... Faut-il donc que je me fâche?

GERVAIS, *intervenant.* — Patron Landry, c'est mal de rudoyer les femmes.

LANDRY, *se tournant vers lui.* — Toi, que fais-tu là, puisque tu n'es plus des nôtres et que tu t'es vendu à Marianne?

GERVAIS, *bravement.* — Si je ne suis plus des vôtres, c'est que tous les vôtres vous quittent... J'attends ici dame Marianne.

LANDRY, *revenant à Jeanine.* — Femme, que ces filets soient réparés quand je reviendrai... Le ciel se voile, je vais faire remonter les barques qui ne sont point parties... *(A Jeanine.)* Au travail, au travail! et prends garde! *(Il sort par la gauche. Jeanine s'est remise peureusement au travail. Puis, quand Landry est parti, elle éclate en sanglots.)*

## SCENE III

JEANINE, GERVAIS, puis MARIANNE.

GERVAIS, *regardant pleurer Jeanine.* — Quelle misère! quelle pitié! un patron qui semblait si doux, si honnête, voici trois ans à peine, avant que son grand frère s'en allât aux pays lointains... Et, maintenant, il boit, il joue, pendant que ses hommes vont seuls à la pêche; et la maison croule; et la femme pleure... *(Doucement, à Jeanine.)* Vous vous ferez du mal, dame Jeanine, il ne faut pas pleurer si fort.

JEANINE. — Mon bon Gervais, je suis si malheureuse!

GERVAIS. — Tenez, voici votre sœur, dame Marianne, qui vient.

JEANINE, *s'essuyant les yeux.* — Ah! je ne veux pas qu'elle voie mes larmes. *(Elle se remet au travail.)*

MARIANNE, *qui est entrée par le fond, regardant le ciel.* — La tempête s'annonce, l'ouragan va souffler.

GERVAIS. — Tout à l'heure, un navire était là, en danger d'être perdu. Il a dû gagner la baie de Grâce.

MARIANNE. — Va donc aider nos hommes à remonter les barques... Tu les entends, ils se hâtent. *(Gervais s'en va.)*

LES PECHEURS, *au dehors.* — Ohé hisse! ohé hisse! tirons sur la corde d'un seul coup... Ohé hisse! ohé hisse! remontons les barques que les vagues briseraient... Ohé hisse! ohé hisse! *(Leurs voix s'éteignent. Le ciel et la mer s'obscurcissent à partir de ce moment, mais d'une manière lente, et l'ouragan n'éclate qu'à la fin de l'acte.)*

## SCENE IV

JEANINE, MARIANNE.

MARIANNE, *s'approchant de Jeanine qui travaille toujours.* — Ce sont ces filets-là que Landry désire me vendre?

JEANINE. — Oui, ma sœur.

MARIANNE. — Voyons... *(Elle les examine.)* Mais ils sont en loques. Je n'en veux pas.

JEANINE. — Ah! ma sœur, ah! ma sœur! *(Ses larmes jaillissent de nouveau.)*

MARIANNE. — Quoi? qu'as-tu à sangloter encore?

JEANINE. — Je suis lâche, comme toujours. Je m'étais juré de ne plus pleurer devant toi. Mais si tu savais! Il me bat maintenant... *(Elle se lève.)* Et c'est toi qui l'as voulu!

MARIANNE. — Moi?

JEANINE. — N'est-ce pas toi qui m'as forcée à ce mariage? Je n'aimais pas Landry, j'aimais Richard, son grand frère, son aîné de dix ans, dont tu m'as séparée.

MARIANNE. — C'est vrai.

JEANINE. — Tu l'aimais aussi. A le perdre, tu voulais qu'il fût perdu pour moi. Lui, qui m'adorait, tu l'as poussé au renoncement, au départ, pour notre prétendu bien à tous.

MARIANNE. — C'est vrai... Mais, froide tête, pauvre cœur, n'as-tu donc pas l'orgueil du sang dont tu es? Lorsque, de tous les nôtres, nous ne sommes restées que deux filles, j'ai fait le serment, moi, femme, de régner sur Goël, d'abattre l'unique pêcherie voisine, notre rivale séculaire, où n'étaient plus que Richard et Landry... Ah! la vaincre, règner sur Goël, régner, régner!

JEANINE. — Et nos filets sont devenus les tiens, nos barques sont les tiennes, mon mari boit et me bat, la misère achève la ruine de cette maison... Régner, grand Dieu! régner, que m'importe! Je n'ai soif que de tendresse, je n'ai faim que d'amour. Si je suis née du flot de cette rive, c'est pour être bercée, et caressée, et gardée les nuits et les jours entre les bras de l'homme que j'aime... Je veux être aimée, aimée, aimée!

MARIANNE. — Oui, tu n'avais pas quinze ans, lorsque deux hommes se sont égorgés pour toi, à coups de couteau. Et tu venais d'en avoir vingt, quand un autre, là-bas, s'est brisé le crâne, en se jetant de cette roche. Tu es le désir, la femme qui perd le monde, qui sème la démence et les catastrophes.

JEANINE. — Et toi, sœur despotique et farouche, sœur qui m'a mise en larmes, tu es l'orgueil, l'éternel besoin de domination; et, quand tu aimes, c'est la jalousie qui ravage et qui tue.

MARIANNE, *comme à elle-même, les yeux au loin, sur*

*la mer.* — O Richard, si tu m'avais aimée, quel roi heureux j'aurais fait de toi! Et, c'est vrai, puisque je ne pouvais t'avoir, j'ai voulu que tu ne fusses à personne. Mais, quand même, mon cœur se souvient. Va, va sur les mers, sans fin, et ne reviens jamais, car tu l'as juré.

JEANINE, *comme à elle-même, les yeux au loin, sur la mer.* — Depuis que je pleure, ô Richard, à chaque larme versée, mon cœur t'appelle. Mes heures, je les passe là, les yeux perdus sur l'immensité des flots. Ah! que j'aurais besoin d'être aimée, d'être secourue et délivrée! Mes deux bras, à ton cou, feraient un collier de félicité parfaite. Mais jamais plus tu ne reviendras, car tu l'as juré.

LES PECHEURS, *au dehors.* — Ohé hisse! ohé hisse! le vent souffle, la mer se gonfle... Ohé hisse! ohé hisse! remontons les barques que les vagues briseraient... Ohé hisse! ohé hisse!

GERVAIS, *arrivant par le fond, portant un paquet de cordages.* — Maîtresse, les barques sont en sûreté. *(Il pose, au fond, les cordages.)*

MARIANNE. — Bon! je vais voir par moi-même... *(Elle se retourne vers Jeanine.)* Si Landry veut quinze écus de ces filets en loques, je les lui donnerai, par bonté d'âme.

JEANINE. — Non! tu lui diras cela... Quinze écus, il me battrait! *(Elle entre dans la maison, avec un geste d'effroi. Marianne sort par la gauche.)*

GERVAIS. — La pauvre femme! elle est désormais seule au monde... *(Regardant vers la gauche.)* Quels sont donc ces inconnus? Sans doute ils viennent du navire qui s'est abrité dans la baie de Grâce. *(Richard et Lulu entrent par le fond. Gervais, sans les regarder davantage, retourne au fond, près des cordages qu'il roule et qu'il emporte.)*

## SCENE V

RICHARD, LULU, puis GERVAIS.

RICHARD, *s'arrêtant au fond, la main appuyée à l'épaule de Lulu.* — C'est ici, regarde, mon enfant. Là-bas, dans l'île lointaine où tu es née, parmi les verdures géantes, les arbres aux fleurs de pourpre et d'or, souvent je t'ai

parlé de l'âpre et dur rocher natal. Regarde, c'est ici. *(Tous deux descendent en scène.)*

LULU. — Oh! maître, comme ces pierres sont nues, comme ce ciel est sévère, comme cette île est triste et petite, à côté du vaste et joyeux monde! Oh! mon île de là-bas, si verte, si claire, si parfumée, et toutes les autres îles, et les continents immenses, et les mers, et les océans qui jamais ne finissent!

RICHARD, *souriant.* — Oui, je sais, toujours par les mers, Lulu, fille adoptive de mon cœur, ma petite hirondelle voyageuse, Lulu, nom de musique et de caresse, Lulu, brise du soir dans les palmes légères, Lulu, murmure cristallin du ruisseau sous les herbes, Lulu, gazouillis parmi les branches de l'oiseau enchanteur.

LULU. — C'est pour toi que l'oiseau chante, maître, et c'est toi que partout la petite hirondelle accompagne, Lulu qui ne t'a plus quitté depuis que tu as été bon, Lulu qui ne te quittera plus dans l'éternel voyage! *(Gervais est rentré en scène. Il regarde Richard, s'étonne, hésite, puis le reconnaît, trés ému. Lulu se retire un peu à l'écart, sauvagement, dès que Gervais s'avance.)*

GERVAIS. — Alors, c'est bien vrai, c'est vous, patron Richard?

RICHARD, *le reconnaissant, lui serrant les mains, joyeux.* — Gervais!

GERVAIS. — Je croyais bien mourir sans vous revoir.

RICHARD. — Oui, j'avais juré de ne plus revenir. Mais la tempête me ramène... Et tout va bien à la maison?

GERVAIS. — Je ne suis plus des vôtres, j'appartiens maintenant à dame Marianne.

RICHARD, *étonné.* — Toi! toi qui nous a bercés, qui nous a mis la première rame à la main!

LULU, *s'avançant.* — Maître, je te laisse... Ce sont les tiens, ceux d'autrefois, et je n'ai rien à faire ici. Mon cœur n'y est pas, je ne te veux que pour le toujours de demain. Mais, dès que le vent sera tombé, souviens-toi que le navire t'attend, et qu'il repartira, et nous emmènera, à jamais, par l'infini des mers.

RICHARD. — Va, Lulu, petite sauvage. Reste l'inconnu, le continuel départ pour des cieux ignorés... Gervais, reconduis-la jusqu'au navire. *(Gervais, emmène Lulu par*

*le fond. Le ciel et la mer deviennent noirs, l'ouragan grandit de plus en plus.)*

## SCENE VI

RICHARD, JEANINE, puis LANDRY.

JEANINE, *sortant lentement de la maison, apercevant Richard, puis se jetant à son cou.* — Richard!... Richard!... O Dieu bon! sauvez-moi!

RICHARD, *bouleversé.* — Jeanine, qu'avez-vous?... Pourquoi ce cri de détresse?

JEANINE, *se dégageant.* — Rien! rien!... Qu'ai-je dit? C'est la surprise de vous retrouver là, si brusquement, lorsque je croyais ne vous revoir jamais.

RICHARD, *la regardant.* — Mais vous avez pleuré, Jeanine. Votre pauvre visage, si beau, est maigri par les larmes... Vous n'êtes donc pas heureuse?

JEANINE. — Heureuse, si, je vous l'assure... Heureuse autant qu'une femme peut l'être... *(Prise de terreur en entendant Landry venir.)* Ah! Richard, cachez-vous, cachez-vous, le voici! *(Stupéfait, Richard se recule et regarde.)*

LANDRY, *furieux, sans voir son frère.* — Quinze écus! Marianne ose m'offrir quinze écus de ces filets qui m'en ont coûté cent!... *(S'avançant sur Jeanine.)* Et c'est ta faute, paresseuse qui n'as pas eu le cœur de les réparer!

JEANINE. — Ma faute?

LANDRY. — Oui, ta faute si j'ai vendu les barques, si je vends les filets, femme de trouble et de malheur!

JEANINE. — Ma faute si tu joues, si tu bois, maintenant?

LANDRY. — Ah! c'est assez! *(Levant le poing sur elle.)* Tais-toi!

RICHARD, *lui retenant le bras.* — Malheureux, tu la bats!

LANDRY, *se retournant, le regardant.* — Qui donc es-tu, toi qui te mêles de nos affaires?... Richard! tu es mon frère Richard? tu n'es pas son fantôme? Est-ce l'ouragan qui t'apporte?... Et que dis-tu? que veux-tu? *(Terrifiée, Jeanine s'est reculée et a laissé les deux hommes face à face. L'ouragan grandit toujours.)*

Richard. — Je dis que c'est lâche à toi de la battre, et je veux que tu sois le Landry d'autrefois, mon petit frère. Tu ne te souviens donc plus?... Nous nous sommes adorés!

Landry. — J'ai grandi, je suis un homme, je n'ai plus de maître.

Richard. — Et c'est toi qui joues, qui bois, c'est toi qui dévalises la vieille maison paternelle!

Landry. — Pourquoi m'as-tu laissé seul avec ces deux femmes, celle-ci qui m'a rendu fou, et l'autre, la Marianne, qui toujours me guette pour me dévorer?... Tu étais parti, je n'avais plus de frère.

Richard. — Mais, si je suis parti, c'est pour ta joie, c'est pour te laisser Jeanine, et je me suis arraché le cœur, car je l'aimais!

Landry. — Tu l'aimais, je le savais bien, et je la corrigerai *(Il veut se jeter sur elle.)*

Jeanine, *terrifiée.* — O Richard, sauvez-moi!

Richard, *retenant Landry.* — Je te défends de la toucher.

Landry, *voulant encore se jeter sur elle.* — Elle est à moi, je la battrai, si tel est mon plaisir.

Jeanine, *terrifiée.* — O Richard, sauvez-moi!

Richard, *la faisant fuir par le fond.* — Va, va, pauvre femme, je te refais libre, puisque tu souffres tant. Va-t'en sous la pluie et la rafale, l'ouragan est ton hôte. *(Il barre la porte du fond à Landry.)*

Landry, *voulant passer.* — Richard, laisse-moi la poursuivre.

Richard. — Non, tu ne passeras pas.

Landry. — Tu l'aimes encore, et c'est pour toi que tu la prends.

Richard. — Tu ne passeras pas.

Landry. — Ah! malheur à vous deux! *(L'ouragan éclate dans toute sa violence.)*

*Rideau*

# Acte Deuxième

*La baie de Grâce. Un vallon boisé, s'ouvrant sur une baie intérieure, d'une paix édénique. Dans ce coin de terre féconde, abrité du vent, visité par des courants tièdes, une végétation formidable a poussé. Ce ne sont que plantes hautes, que verdures puissantes. A droite, le tronc d'un arbre géant se dresse, qui, de ses branches, couvre la terre d'alentour. — Dans le fond, on aperçoit la baie, d'un vert pâle, endormie ; et il y a là, immobile, un navire dont on ne voit que les mâts. — Une lumière fine, sans soleil, noie la baie d'une pure clarté élyséenne.*

## SCENE PREMIERE

### JEANINE, LULU.

(Jeanine est couchée sur la mousse, au pied de l'arbre, enveloppée dans un manteau. Lulu est près d'elle, qui la veille, pendant qu'elle dort.)

LULU. — Elle était si lasse, elle s'est endormie. Telle qu'un chant de flûte, la chanson de Lulu la bercera dans son rêve, calmée et confiante. *(Elle chante doucement.)*

L'île de joie où Lulu est née, est comme un bateau de feuillage, à l'ancre dans l'archipel parfumé. Les fleurs y sont pareilles à des lunes d'or, les fruits y ont le goût

délicieux du miel. Il ne monte des herbes heureuses qu'un bruit de rires et de caresses.

L'île d'amour où Lulu a grandi, semble parfois, lorsque passe la brise, frémir pour le départ. Les arbres et les filles, aux grands cœurs qui battent, y soupirent du besoin d'accompagner le soleil dans sa ronde. C'est le désir qui la soulève et qui l'emporte.

L'île d'infini où Lulu aimera, est l'île voyageuse qui s'en va sur les eaux, quand le désir souffle. Elle flotte, elle vogue à l'inconnu, dans sa passion de l'astre qui jamais ne s'arrête. Toujours plus loin, et dans plus de tendresse, et dans plus de soleil.

JEANINE, *s'éveillant peu à peu.* — Un oiseau chante, quel est ce rêve si doux?... *(Tout à fait réveillée, reprise de frayeur.)* Grand Dieu! je me souviens!... Personne n'est-il là qui me menace?

LULU. — Non, rassurez-vous... Le maître m'a dit de veiller sur votre sommeil, et j'ai fait bonne garde... Nous sommes seules.

JEANINE. — C'est vrai, j'ai fui, et comme une barque en détresse, j'ai couru m'abriter à la baie de Grâce... Quelle douceur et quelle paix souveraines, lorsque, près de nous, l'ouragan hurle et fait rage!

LULU. — La mer démontée broie les écueils de la côte, le vent arrache les pierres. Ecoutez, écoutez!

JEANINE, *qui a écouté.* — Oui, oui, je l'entends. C'est une chose menaçante, effrayante, comme le malheur au loin qui toujours roule son tonnerre... Et que cet arbre est puissant, que l'ombre en est douce, embaumée!

LULU. — Par les mers, au sein des îles ignorées, il est des refuges pareils. Et c'est pour ces paradis lointains que je vais repartir, avec le maître.

JEANINE. — Parlez-vous donc de Richard, mon enfant?

LULU. — Je parle de mon maître.

JEANINE. — Le connaissez-vous depuis longtemps?

LULU. — Là-bas, dans l'île fortunée, quand il m'a recueillie, après le massacre des miens, j'avais douze ans, et j'en aurai bientôt quinze. Mais je le connais depuis toujours.

JEANINE. — Vous ne l'avez plus quitté?

LULU. — Je suis son ombre qui l'accompagne. Et pour-

tant c'est moi qui l'emmène, c'est moi qui suis son âme voyageuse.

JEANINE, *la voix tremblante.* — Et vous l'aimez?

LULU. — Mon sang est à lui, mon souffle est à lui. Il est mon maître, et je l'aime!

JEANINE, *entendant un bruit de pas.* — Quelqu'un vient... *(Effrayée.)* N'est-ce point l'autre, qui va me battre encore?

LULU, *regardant.* — C'est une femme, là, parmi les verdures.

JEANINE, *reconnaissant sa sœur.* — Ma sœur Marianne!

LULU. — Je vais au navire chercher le maître. *(Elle s'éloigne, pendant que Marianne descend en scène.)*

## SCENE II

JEANINE, MARIANNE.

MARIANNE. — Je pensais bien te trouver ici, dans ce lieu d'asile... Landry est chez moi, en une rage de jalousie affreuse. Et je sais tout.

JEANINE. — Que sais-tu donc, ma sœur?

MARIANNE. — Richard a violé son serment, il est revenu, et vous attendez que l'ouragan cesse, pour que ce navire vous emporte.

JEANINE. — C'est ta jalousie à toi qui parle, ma sœur.

MARIANNE. — Ma jalousie, ah! oui! Mon cœur s'est rouvert et saigne atrocement.

JEANINE. — Guéris-le, ma sœur, je n'y puis rien... Menacée, battue, j'ai dû fuir et demander asile à l'arbre sacré, respecté de tous.

MARIANNE. — Est-ce donc que je dois répondre à Landry qui m'attend? Faut-il qu'il vienne?

JEANINE. — Qu'il ose m'arracher de ce refuge, vénéré de nos pères! Tout Goël se lèverait contre lui.

Goël! Goël! il est au bord de ta baie de Grâce, dans ce paradis ouvert aux naufragés, un arbre colossal et divin, l'arbre qui chante, sous lequel les créatures meurtries deviennent invincibles, libres de leur tendresse, de leurs larmes et de leur joie.

MARIANNE. — L'arbre complice, l'arbre d'amour, où s'abritent les amants coupables et qu'une sotte coutume

tolère. Ah! que ne suis-je enfin maîtresse de Goël, pour l'abattre!... Il chante, dis-tu?

JEANINE. — Il ne chante qu'aux oreilles, aux cœurs des amants.

MARIANNE. — Reste donc dans son maléfice, sœur folle et sans pitié! Et fais notre malheur à tous, si tu n'as pas la sagesse de te réfugier chez moi! *(Elle s'éloigne violemment.)*

## SCENE III

JEANINE, puis LULU et RICHARD.

JEANINE. — Chez elle! il le faudra bien, lorsque la nuit va se faire. Mais la nuit est loin encore, et je suis là si heureuse, dans l'attente de Richard qui va venir. *(Richard et Lulu paraissent parmi les hautes plantes. Lulu s'arrête et montre de loin Jeanine, sans s'approcher.)*

LULU. — Maître, tu me l'avais confiée, et la voici. Puisque tu n'as plus besoin de moi, je retourne au navire. Ah! que le beau temps revienne, et que les voiles se gonflent pour que le navire nous remporte sur la mer immense!... Je t'attends, maître, je t'attends, pour le départ! *(Elle s'éloigne.)*

## SCENE IV

RICHARD, JEANINE.

JEANINE. — Déjà partir, Richard, déjà m'abandonner!

RICHARD. — Non, Jeanine, pas avant d'avoir assuré votre paix.

JEANINE. — Trois longues années d'absence, et jamais la moindre nouvelle!

RICHARD. — Je m'en étais fait le serment, je n'existais plus pour vous.

JEANINE. — Mais pourquoi, Richard, cette dureté qui nous met tous en larmes?

RICHARD. — Ne parlons pas de ces choses, Jeanine... Vous êtes la femme de mon frère. C'est moi-même qui, croyant bien faire, ai mis vos mains l'une dans l'autre.

JEANINE. — Ah! si je vous contais ces trois années

maudites! Plutôt que de retourner chez Landry, je me briserais le front contre les roches.

RICHARD. — Grand Dieu! ai-je donc fait votre malheur?

JEANINE, *câline.* — Vous souvenez-vous, Richard, du temps où j'étais jeune fille? C'était avec vous que, les soirs d'été, j'aimais à respirer, sur un banc, le vent du large. Vous me traitiez un peu en gamine, mais vous étiez si gai, si tendre, si vaillant!

RICHARD, *souriant.* — Oui, Jeanine, je me souviens. Vous étiez pour moi une petite fille, car j'avais quinze ans de plus que vous. Je vous baisais sur les cheveux, quand vous vous pendiez à mes épaules. Et nous étions de grands amis.

JEANINE, *de plus en plus tendre.* — Et vous souvenez-vous, Richard, du jour où ma sœur Marianne a voulu me faire épouser votre frère? J'ai pleuré dans vos bras, vos pleurs ont coulé sur mes mains. Cela était très doux et cela me déchirait!

RICHARD, *s'abandonnant peu à peu.* — Je me souviens, Jeanine. Je ne voulais que votre bonheur à tous, et j'ai cru donner ma vie, à cette minute, pour que la vôtre fût heureuse. Je vous aimais, Jeanine, c'est pourquoi je suis parti.

JEANINE, *avec éclat.* — Dites-le donc, dites-le donc que vous m'aimiez, puisque vous n'avez point osé le dire! Je vous aimais, et moi non plus je n'ai point osé, étouffée de larmes.

RICHARD. — Non! vous ne m'aimiez pas, ne dites pas que vous m'aimiez! J'étais votre grand frère!

JEANINE. — Vous étiez mon époux et mon roi. Je vous aimais, Richard, et je vous aime!

RICHARD, *oubliant tout.* — Ah! Jeanine, femme entrée dans ma chair, dans mon âme! Qui te rencontre, t'aime et te donne sa vie. La mer est moins profonde, moins dévorante. J'ai battu la mer sans fin, mais il n'y a que toi, je reviens à toi.

Pendant trois années, d'autres étoiles se sont levées éclatantes dans d'autres cieux, des terres inconnues ont surgi sans cesse à l'horizon pour s'y effacer ensuite. Et,

debout, à la proue du navire, je n'ai jamais cherché que toi, mes yeux n'ont jamais vu que toi.

Malgré mon serment, me voici de retour, je t'appartiens. C'est ta force souveraine qui soufflait dans la voile, et l'ouragan qui me ramène n'est que la violence de ton désir. Prends-moi donc, rien n'est plus, ni liens, ni devoirs, ni pensées. Je ne veux vivre que de toi.

Jeanine, *à son cou.* — Cher amour, je suis heureuse... *(Inquiète.)* Mais est-ce mon cœur qui bat trop vite? Est-ce, là-bas, les pas d'un géant qui marche? J'entends toujours le galop d'une éternelle poursuite... Ecoute, écoute!

Richard. — Oui, là-bas, sans cesse, autour de nous... C'est l'ouragan, cher amour. Le vent surgit, le désastre de partout nous environne, pendant que nous sommes ici, dans la paix enchantée de notre rêve.

Jeanine, *l'entraînant sous l'arbre.* — Viens, viens nous abriter sous l'arbre tutélaire. Il est l'asile inexpugnable... Entends-tu la divine musique?

Richard. — Oui, j'entends un concert délicieux, qui m'enveloppe et me pénètre.

Jeanine. — Il chante, il chante sous la brise, l'arbre d'amour. Il chante pour nous et veut que nous nous aimions.

Richard. — Son tronc énorme chante, ses branches légères chantent, ses feuilles sans nombre chantent, chantent ta beauté et mon désir.

Jeanine. — A son ombre, des milliers d'oiseaux chantent notre ravissement, les mousses se réjouissent, les herbes nous caressent, tandis que ses rameaux supportent sur nos têtes la tente nuptiale.

Richard. — Les oiseaux chantent, les insectes chantent, l'arbre géant chante, toute la forêt et toute la terre chantent, le concert de l'éternelle vie chante, nous unit et nous emporte.

Jeanine. — Je suis comme une de ses tiges hautes, je sens la sève monter du sol dans mon être, et je renais à la lumière, et je fleuris.

Richard. — Comme lui, je respire largement, plein de force et de sérénité. Je suis, comme lui, puissant, immense et bon, depuis que tu m'aimes.

Jeanine. — Et je serai tienne, vêtue de ma seule chevelure, et tu me prendras toute, dans un baiser si long, si fort, que j'épuiserai, en un souffle, l'entier bonheur de l'existence.

Richard. — Et mes lèvres te baiseront si fort, qu'elles iront jusqu'à ton cœur, et mes bras te posséderont si fort, que ta vie se fondra dans ma vie, à jamais!

Jeanine. — Et tu m'emmèneras loin d'ici, loin de l'affreux passé, dans un bonheur sans fin.

Richard. — Et je t'emmènerai, dès que le vent d'espoir aura gonflé la voile du navire.

Jeanine. — Et tu m'emmèneras dans quelque île ignorée, plus verte encore, et plus douce, et plus tendre.

Richard. — Et je t'emmènerai dans une île d'amour et d'éternel soleil.

Jeanine et Richard. — Et nous serons seuls, à jamais aux bras l'un de l'autre, et nous n'aurons pas assez, pour nous aimer et nous étreindre, de l'infini de l'espace et de l'éternité des temps. *(Marianne et Landry paraissent dans le fond.)*

## SCENE V

RICHARD, JEANINE, MARIANNE, LANDRY.

Marianne, *l'amenant et le retenant.* — Tiens! regarde-les.

Landry, *farouche.* — Aux bras l'un de l'autre!... Je les tuerai.

Marianne, *le retenant.* — Non, pas ici, pas dans ce lieu d'asile.

Landry. — Je les tuerai.

Marianne, *le retenant.* — Chez moi, cette nuit... Viens!

Landry. — Je les tuerai.

*Rideau*

# Acte Troisième

*Chez Marianne. La salle du rez-de-chaussée. Un intérieur de grande maison de pêcheurs, antique, rude, barbare. Des filets pendus, des cordages entassés, des voiles pliées, amoncelées dans un coin. Une large table, des chaises, des bancs de chêne, mal équarris. Un escalier de bois monte à gauche, mène à une chambre supérieure, où a couché Richard. Au fond, la porte d'entrée donnant sur la mer. A droite, la porte de la chambre de Marianne, où a couché Jeanine. Une lampe fumeuse est allumée sur la table. La nuit, avant le lever du jour. — Pendant tout l'acte, l'ouragan fait rage, au dehors. Chaque fois qu'on ouvre la porte du fond, sur les ténèbres de la mer, la rafale entre, en un souffle furieux.*

## SCENE PREMIERE

### MARIANNE, GERVAIS.

(Elle est assise près de la table, à côté de la lampe, songeuse et farouche. Lui, debout, au fond, tient d'une main la porte grande ouverte, et a, dans l'autre, un fallot allumé.)

MARIANNE. — Quelle nuit affreuse! L'ouragan n'a cessé de rouler son tonnerre.

GERVAIS, *regardant au dehors*. — Ni ciel, ni eau, rien que le chaos déchaîné des ténèbres.

MARIANNE, *se retournant.* — Gervais, ferme donc cette porte! Toute la tempête qui entre fait craquer la salle.

GERVAIS. — Maîtresse, je guette les feux de nos barques... Les femmes sont là, sur le port, malgré la pluie, dans l'horrible attente, à plonger leurs pauvres yeux au fond de ce néant. *(Il pose son falot par terre, près de la porte.)*

LES FEMMES, *au dehors.* — O Dieu de bonté et de miséricorde, protège nos hommes à la mer! Dans la rage du ciel et des eaux qui se confondent, tends-leur ta main secourable, ô Dieu de bonté et de miséricorde!

GERVAIS. — Ah! cette lamentation des femmes dans la nuit, tandis que les hommes sont en perdition, on ne sait où!

LES FEMMES. — O Dieu de bonté et de miséricorde, rends-moi mon enfant, rends-moi mon époux, rends-moi mon père, rends-moi mon frère! Que ta colère s'apaise, et nous te bénirons, ô Dieu de bonté et de miséricorde!

GERVAIS, *s'agenouillant, répétant.* — O Dieu de bonté et de miséricorde, rends-moi mon petit Pierre, rends-moi mon petit Jacques! Ne me les prends pas comme tu m'as déjà pris mon grand fils, leur père. Et je te bénirai, ô Dieu de bonté et de miséricorde!

MARIANNE, *à elle-même.* — Oui, c'est terrible d'avoir ceux qu'on aime en péril de mort. Mais il en est d'autres ouragans, et j'en ai, moi, le cœur déchiré... Ferme, ferme la porte, Gervais! Le vent va souffler la lampe.

GERVAIS, *fermant la porte.* — Je n'ai pas souvenance d'une nuit pareille. Et j'ai vu tant de barques brisées, tant de corps meurtris, jetés sur le sable!... Ah! cette vie du pêcheur, l'âpreté du flot qui tanne le visage, le danger des brisants qui raffermit le cœur, le sauvage amour de la mer qui ne lâche plus les hommes qu'elle a conquis! Ah! la gueuse, l'assassine, que nous maudissons en l'adorant, en nous redonnant à elle corps et âme, après ses meurtres exécrables, dès que le soleil se met à reluire!

MARIANNE, *à elle-même.* — Jamais cette nuit ne finira... Quatre heures. Le jour va pourtant bientôt naître.

Gervais. — Maîtresse, vous ne vous êtes point couchée?

Marianne. — Non, je n'ai pu dormir.

Gervais. — Quatorze de vos barques sont en mer, et ce serait pour vous la ruine.

Marianne. — Quoi? que me dis-tu... Ah! oui, mes barques!

Gervais. — Et je comprends qu'avec un tel souci on ne puisse dormir... *(Il va rouvrir la porte toute grande.)* Seigneur, c'est la fin du monde, l'enfer n'a point de ténèbres ni de vacarme pareils!... Je vais rejoindre les femmes, je veux voir mon Pierre et mon Jacques revenir. *(Il reprend son falot.)*

Marianne. — Ferme, ferme la porte et laisse-moi!... Le vent va souffler la lampe. *(Gervais sort et referme la porte.)*

## SCENE II

Marianne, *seule*. — Mes barques! Ah! qu'elles coulent, qu'elles périssent, et les hommes, et le monde! Que l'ouragan redouble et qu'il emporte cette maison comme une feuille sèche! Vent de tempête, vent de mort, souffle, souffle! Il est dans mon cœur un ouragan plus sauvage encore.

Je n'ai pu dormir, mon amour lutte contre la rage, et c'est un affreux combat où ma raison chancelle. Landry va venir, dois-je lui livrer Richard, qui dort confiant sous mon toit? Richard, que j'adore! Richard, grand Dieu! sous le couteau de son frère!

Ah! le perdre, le voir là, sanglant à mes pieds, abattu, mort! Toute ma force se brise, je l'aimė trop. Mais non, qu'il meure, puisqu'il refuse d'être à moi pour se donner à une autre! Ah! oui, le savoir mort, plutôt qu'une autre ne me le vole! *(On frappe à la porte, elle va ouvrir.)*

## SCENE III

MARIANNE, LADNRY.

Landry, *échevelé*, *méconnaissable*. — La pluie m'aveugle, le vent m'emporte les cheveux. C'est à rendre fou. *(Il a refermé vivement la porte.)*

Marianne, *ne le reconnaissant pas.* — Qui donc es-tu toi, que la tempête m'amène, hagard, à moitié dévêtu?... Ah! oui, Landry que j'attends! La mort est avec toi, elle t'a changé le visage... Alors, c'est toi?

Landry. — A l'heure que tu m'as fixée... Ils sont là tous les deux?

Marianne. — Oui, comme je te l'ai promis... Tout à l'heure, pour se rendre au navire, ils vont traverser cette salle... Ils dorment encore.

Landry, *farouche.* — Ensemble?

Marianne, *hors d'elle.* — Ensemble, es-tu fou?... *(Désignant les deux chambres.)* Non, non! lui là-haut, elle ici, dans ma chambre... Ensemble! grand Dieu! est-ce que tu me verrais là, si tranquille?

Landry. — Tu es donc jalouse, toi aussi?

Marianne. — Jalouse, oh! oui, jalouse... Crois-tu donc que c'est pour le plaisir de les faire tuer chez moi que je te les livre? J'aimais Richard, tu le sais bien. S'il n'est pas à moi, je te le donne.

Landry. — Que m'importe! Donne-les moi, et merci!

Marianne. — Et de même merci à toi, si tu venges ma torture de femme dédaignée et jalouse!

Landry, *avec une rage croissante.* — Jalouse, tu te crois jalouse? Sais-tu seulement ce que c'est? Tu ne l'as pas possédé, l'être aimé, tu ne connais pas la brûlure de sa chair, le goût puissant de ses lèvres? Alors, tu ne connais rien, tu n'as rien à regretter. Ne dis pas que tu es jalouse.

Mais avoir tenu dans les bras son corps délicieux, et la savoir aux bras d'un autre, quand cet autre est votre frère, qu'il est le seul homme pour qui ce corps de femme devrait être sacré, qu'il ajoute ainsi à la trahison une saveur brûlante d'abominable crime!

C'est ainsi que toujours je les vois, dans leur crime de damnés, enlacés comme un nœud de serpents. Et ce sont d'affreuses images qui me hantent du spectacle des caresses perdues. Jalouse, jalouse, ah! oui, ma chair jalouse crie d'agonie, car jamais je n'ai aimé Jeanine davantage, et seul le sang peut éteindre ce brasier de torture!

Marianne, *écoutant.* — Tais-toi, cache-toi, Richard va descendre... Mais je n'entends pas que tu te jettes

sur lui comme un loup. Je veux auparavant lui parler.

LANDRY. — A quoi bon, puisqu'il doit mourir?

MARIANNE. — Je l'aime, je veux le lui dire encore... Et ne t'avise pas de venir avant que je t'appelle. Tu me trouverais entre lui et toi... *(Lui montrant un couteau sur la table.)* Tiens, veux-tu ce couteau?

LANDRY. — Merci, j'ai le mien. *(Il se cache sous l'escalier, tandis que Richard paraît en haut, à la porte de la chambre.)*

## SCENE IV

RICHARD, MARIANNE, LANDRY, *caché.*

RICHARD, *d'en haut.* — J'ai cru que la maison allait être emportée. Ce vent terrible ne cessera donc plus?... *(Apercevant Marianne, en bas.)* Ah! vous êtes debout. Il est quatre heures, n'est-ce pas? *(Il descend.)*

MARIANNE. — Oui, quatre heures. Le jour paraîtra bientôt... Alors, c'est décidé, vous emmenez Jeanine?

RICHARD, *près d'elle.* — Je l'emmène et je la délivre.

MARIANNE. — Ecoutez, Richard, je voudrais vous parler raison. Je ne vous dirai pas que vous commettez un crime. Mais, au nom de votre paix, au nom de votre bonheur même, réfléchissez.

RICHARD. — Elle m'aime et je l'aime.

MARIANNE. — Jeanine est l'inconstance, l'enfant capricieuse, si vite lourde aux bras qui la portent. Avec elle, vous n'aurez que la femme de désir et de mort, dont la robe, derrière elle, sème le deuil.

RICHARD. — Elle m'aime et je l'aime.

MARIANNE. — Elle vous aime... *(Avec embarras.)* Mais il en est une autre qui vous aime... Si vous m'aviez aimée, vous ne seriez point parti. Je voulais faire de vous le roi de cette île.

RICHARD. — J'ai tout laissé, tout donné à mon frère, pour n'emporter que mon cœur saignant.

MARIANNE, *continuant.* — Eh bien! aujourd'hui, je vous offre encore la puissance. Restez, partagez Goël avec moi. N'est-ce donc rien que d'être le maître? Comment pouvez-vous préférer Jeanine à moi, Marianne, cette petite fille à moi, la reine qui sait, qui veut et qui peut toutes choses?

RICHARD. — Je ne désire qu'être aimé, et je ne veux qu'aimer moi-même.

MARIANNE, *très humble.* — Mais je vous aime, ne le voyez-vous pas? Richard, je vous aime à en être folle. Faut-il donc que je me mette à vos genoux, moi l'orgueilleuse, la souveraine? Je baiserai vos pieds, je serai votre esclave... Et, si tu l'exiges, j'abandonne tout, pour que tu m'emmènes. Oh! que ce soit moi, de grâce! Emmène-moi, emmène-moi sur ce navire, là-bas, au bout du monde!

RICHARD. — Pauvre cœur! J'aime Jeanine et Jeanine m'aime.

MARIANNE, *désespérée et sombre.* — Allons! Dieu m'est témoin que j'ai tout fait pour vous sauver. On n'empêche pas le destin. *(La porte de la chambre, à droite, s'ouvre brusquement, et Jeanine entre.)*

## SCENE V

RICHARD, MARIANNE, JEANINE, LANDRY, *caché.*

JEANINE, *enveloppée dans un manteau, prête au départ.* — Richard, partons vite!... Quelle nuit d'affreux sommeil, hanté de cauchemars, dans le hurlement de la tempête!

MARIANNE, *torturée.* — Vous ne pouvez partir par un temps pareil. Attendez le jour, le vent tombera.

JEANINE, *à Richard.* — Non, non! dans le vent, dans la pluie, emmène-moi, emmène-moi!... *(Elle se jette dans ses bras. Landry sort de sa cachette, son couteau à la main. Marianne le retient encore.)*

RICHARD, *la serrant sur son cœur.* — Oui, chère femme, je t'emmène, pour ton bonheur et pour le mien, à jamais aux bras l'un de l'autre! *(Marianne, désespérée, laisse passer Landry, qui vient se placer entre la porte et les amants.)*

LANDRY, *avec éclat, le couteau à la main.* — Richard, défends-toi!

RICHARD, *se retournant.* — Landry, mon frère! *(Jeanine se laisse tomber sur une chaise, terrifiée, sans un cri. Marianne, farouche, regarde. Les deux hommes restent face à face.)*

Landry. — Richard, mon frère, prends le couteau qui est là, sur cette table, et défends-toi!

Richard. — Un duel entre frères, non, non!

Landry. — Pourquoi? Nous nous sommes aimés, tu as veillé sur mon berceau, je me suis cru longtemps ton enfant. Eh bien! si l'un de nous est de trop aujourd'hui, pourquoi donc ne pas nous faire cette grâce dernière, d'assurer le bonheur au plus fort?

Richard. — Non, non! pas entre frères! Je ne me défendrai pas.

Landry. — Rien de plus simple, de plus brave, ni de plus fraternel, et je veux bien que tu me tues, car je souffre trop, si je ne retrouve le bonheur, en te tuant toi-même. Ou l'un ou l'autre, faisons-nous ce cadeau par tendresse et par pitié.

Richard. — Non, non!

Landry. — Alors, Richard, mon frère, je vais te tuer comme un chien.

Richard. — Frappe donc! tue-moi, si tu l'oses!

Landry, *s'affolant*. — Frère exécrable, frère qui a volé la femme de son frère, tu vas mourir.

Richard. — Je ne te l'ai pas volée. C'est elle qui librement m'accompagne, pour fuir un maître exécré.

Landry. — Je te jure que tu vas mourir, si tu ne te défends pas.

Richard, *se tournant vers Marianne*. — Toi qui as dressé le guet-apens, misérable femme, que tout le sang et que toutes les larmes retombent sur ta tête!... Et tu disais m'aimer!

Marianne, *bouleversée*. — Oui, je t'aime, à ne plus savoir ce que je veux!

Landry, *se jetant sur Richard*. — Meurs donc, frère parjure, incestueux!

Marianne, *le retenant*. — Attends, je veux lui parler encore.

Landry. — Non, qu'il meure!

Marianne, *dans un grand cri*. — Je ne veux pas que tu le tues, je l'aime!

Landry. — Ah! cœur de femme! Pourquoi me l'as-tu livré?... Non, qu'il meure! *(Il se jette de nouveau sur*

*Richard, qui attend impassible. Et elle lutte furieusement contre lui, pour le retenir.)*

Marianne, *folle.* — Ah! misère, ah! misère... Je ne veux pas! Je vais crier, appeler au secours, et je te dénoncerai!... Ah! non, non, pas lui! je ne veux pas! *(Dans la lutte, elle se trouve près de la table et y prend le couteau.)* Meurs, toi, oui! toi, plutôt que lui!... Tiens, frère enragé qui veut tuer son frère! *(Et, comme Landry s'élance sur Richard, le couteau levé, elle lui plante le sien dans le dos. Il tombe ainsi qu'une masse.)*

Richard et Jeanine, *debout, se serrant l'un contre l'autre, terrifiés.* — Oh! Dieu d'horreur et d'épouvante!

Marianne, *le couteau encore à la main, devant le corps.* — Mort!... Il l'a voulu. Comment a-t-il pu croire que je lui laisserais tuer l'homme que j'aime? *(La porte du fond s'ouvre et la tempête entre. La porte reste grande ouverte.)*

## SCENE VI

LES MÊMES, GERVAIS.

Gervais, *éperdu, son falot à la main.* — Maîtresse, les barques, les barques... Neuf seulement sont revenues. Les autres ont coulé, tous les hommes sont morts! *(Il pose son falot par terre, près du corps de Landry, qu'il ne voit pas.)*

Les Femmes, *au dehors.* — O Dieu de bonté et de miséricorde, tu m'as pris mon enfant, tu m'as pris mon époux, tu m'as pris mon père, tu m'as pris mon frère! Et que ton vent de désastre te porte nos sanglots, ô Dieu de bonté et de miséricorde!

Gervais. — O Dieu de bonté et de miséricorde, comme tu m'avais pris leur père, mon fils, tu me prends mon Pierre et mon Jacques, mes deux chers petits-fils! Et je n'ai plus personne qui m'aime, ô Dieu de bonté et de miséricorde! *(Apercevant le corps de Landry.)* Lui aussi, mort! le patron Landry!

Marianne, *farouche.* — Ce n'est pas moi qui l'ai tué, c'est l'ouragan... *(La tempête entre plus violente par la porte ouverte. La lampe s'éteint, la scène n'est plus éclairée que par le falot, posé près du corps.)* Fermez, fermez la porte! le vent vient de souffler la lampe.

# Acte Quatrième

*Le port de Goël, un petit port rocheux, que protège une digue rudimentaire, faite de pierres amoncelées; et, au loin, la mer semée de brisants, mais par un admirable ciel bleu qui fait étinceler les eaux. Dand le fond, on aperçoit la passe étroite qui s'ouvre sur la baie de Grâce, dont un coin des puissantes verdures apparaît. Là, derrière un promontoire qui cache la coque, émergent les voiles du navire, que va gonfler le bon vent du départ. A droite, la maison de Marianne, avec sa terrasse et son escalier, descendant à la mer. A gauche, de grands rochers, nus et fauves. Au lever du rideau, toutes les barques de pêche viennent de quitter le port; et l'on voit le vol de leurs voiles blanches, qui s'en vont, se rapetissent et disparaissent.*

## SCENE PREMIERE

MARIANNE, *seule, regardant les voiles s'éloigner.* — Voilà le calme revenu. Le ciel est pur, la mer endeuillée n'a plus sur le sable qu'une tiède caresse de femme amoureuse. Et, de nouveau, nos barques sont parties.

LES PECHEURS, *au loin.* — Chantez, les bons matelots, chantez l'espoir! Déjà, le soleil a séché les yeux rouges des femmes! Et les hommes, déjà, sans rancune, ont

repris la mer. Bon vent et bonne pêche aux pêcheurs de Goël!

MARIANNE. — Ah! les vaillants, les cœurs simples et forts, insoucieux du danger, que l'éternelle espérance emporte dans le souffle du large!

LES PECHEURS, *plus lointains.* — Chantez, les bons matelots, chantez la vie! Les morts sont morts, qu'ils dorment leur sommeil! Fais-nous vivre, mer joyeuse aujourd'hui, mer féroce demain qui nous fera mourir. Bon vent et ponne pêche aux pêcheurs de Goël!

MARIANNE. — Ah! que le ciel reste pur, que la tempête ne les ramène pas, corps livides, roulés et meurtris sur le sable!

LES PECHEURS, *plus lointains.* — Chantez, les bons matelots, chantez la joie! Chantez, les braves! Et si c'est à nous de mourir, prends-nous joyeusement, ô mer, femme traîtresse, exécrée, adorée. Bon vent et bonne pêche aux pêcheurs de Goël! *(Les voix s'éteignent.)*

MARIANNE. — Ils chantent, ils vont à la joie, à la vie, à l'espoir. Un rayon de soleil a suffi sur la douceur des flots. Et jamais plus tu ne luiras dans mon cœur, rayon de l'espérance et de l'oubli, jamais tu n'effaceras le sang dont ma main est trempée.

Mon destin est rempli. J'ai creusé cet abîme, le mort vengeur me sépare de l'homme que j'aime. Et je vais rester seule ici, seule, grand Dieu! et souveraine sur cette terre où l'autre dort!

Non! les soirs de tempête, lorsque la mer hurlerait, j'aurais peur, dans ma royauté. Je ne veux pas que Richard emmène Jeanine. C'est trop cruel d'être seule, de pleurer seule. Et je saurai bien la garder, pour qu'elle pleure avec moi! *(En voyant Richard et Jeanine sortir de la maison, elle se cache derrière un rocher, à gauche.)*

## SCENE II

RICHARD, JEANINE.

RICHARD. — Vois, Jeanine, le navire est déjà sorti de la baie de Grâce, et le voilà, derrière le promontoire, qui sèche joyeusement ses voiles au soleil... Il faut nous hâter.

Jeanine. — Je suis prête, je t'appartiens, j'irai par le monde, si ta volonté m'emporte... Mais, écoute, je fais un nouveau rêve.

Richard. — Un nouveau rêve?

Jeanine, *caressante*. — Oui... Pourquoi donc aller chercher le bonheur si loin, lorsque désormais il peut être ici, sur cette terre étroite où nous sommes nés?

Richard. — Le bonheur ici, ah! jamais!

Jeanine. — Rien ne nous y sépare plus. La maison des aïeux attend.

Richard, *avec un frisson*. — Non, non! Tout nous y séparerait. Ma chair tremble à l'idée seule d'y entrer... Oserais-tu donc m'embrasser là?

Jeanine. — Mais oui, pourquoi n'y vivrions-nous pas heureux?

Richard. — Ah! femme, femme oublieuse qui rebâtit si vite son bonheur sur les ruines qu'elle a faites!... Non, non! entre tes lèvres et les miennes, il y aurait toujours l'ombre froide de celui qui n'est plus.

Jeanine. — Maintenant qu'il est mort, je lui pardonne, et rien de lui ne reste en moi, ni tendresse, ni haine, pas même le souvenir... C'est toi que j'aime, toi seul existes.

Richard. — Rester ici! es-tu donc lasse déjà du long voyage que tu fais depuis hier, dans ton ardent désir du départ?

Jeanine, *caressante*. — Je ne sais, je ne suis qu'une enfant... Richard, l'île cherchée, l'île fortunée et déserte, ne serait-ce point la nôtre? C'est si loin, tout ce bonheur que tu me promets! Et j'ai tant de hâte d'être heureuse, d'être aimée!... Oui, lasse, je dois être lasse, peut-être lasse d'avoir déjà trop vécu notre amour dans les alarmes.

Richard. — Lasse d'aimer avant d'avoir aimé, éternelle amoureuse qui sème les désastres, derrière son éternel amour inassouvi! Ta route, brève encore, est rouge du sang des cœurs que tu as broyés. Après un autre, un autre. Tu ne m'aimes plus là-bas, m'aimerais-tu ici?... Non, non! partons, l'espérance n'est que dans le départ.

Jeanine. — Partons, mon époux et mon maître. Je te suivrai à travers le monde, malgré la lassitude qui me brise.

Richard. — Je t'emmènerai dans une île d'amour et d'éternel soleil.

Jeanine et Richard. — Et nous serons seuls, à jamais aux bras l'un de l'autre, et nous n'aurons pas assez, pour nous aimer et nous étreindre, de l'infini de l'espace et de l'éternité des temps! *(Ils vont s'éloigner, lorsque Marianne paraît et les arrête.)*

## SCENE III

RICHARD, JEANINE, MARIANNE.

Marianne, *dans un dernier éclat de violence.* — Jeanine, ma sœur, tu ne partiras pas!

Jeanine, *dédaigneuse.* — De quel droit, ma sœur, veux-tu donc m'asservir?

Marianne. — Je suis l'aînée, et c'est moi qui commande ici.

Jeanine. — Essaye donc, sœur jalouse, tue-moi donc comme l'autre!

Marianne, *frémissante.* — Tu oses l'évoquer, abominable sœur! C'est toi la coupable, et que le sang que j'ai versé retombe sur ta tête!

Richard, *éperdu.* — Oh! Dieu! les deux sœurs, maintenant, qui se déchirent!

Marianne. — Oui, que le mari mort, le frère mort, ressuscite, qu'il vous suive dans vos voyages, qu'il soit toujours entre vous pour glacer vos tendresses!

Richard. — Taisez-vous! n'éveillez pas le spectre!

Marianne, *bouleversée.* — Mais vous ne voyez donc pas que je souffre à en mourir? Vous ne voyez donc pas quelle lutte effroyable m'affole? Suis-je donc méchante? Ah! je ne le sais plus! Mon pauvre être n'est que douleur, et je voudrais seulement ne plus tant souffrir. Ah! la bonté, être bonne pour moins souffrir!

Je veux me vaincre, et je cède. Partez, partez, Richard, emmenez-la, je vous la donne. Mais partez, partez tout de suite, pendant que j'ai la force de vous laisser partir. Dans une minute, peut-être, je vous barrerai le chemin. Partez, soyez heureux, si vous pouvez jamais l'être! *(Elle éclate en sanglots et tombe assise sur une roche.)*

Jeanine, *bouleversée, la prenant dans ses bras.* — Ma

sœur, ma sœur... Toi qui m'as veillée, toi qui m'as aimée, je ne veux pas que tu pleures... Non, non, je ne puis te laisser dans cette torture... Ah! nos pauvres cœurs brisés, tout ce qui s'arrache et tout ce qui sanglote en nous! Vois, mes larmes se mêlent aux tiennes. Ne pleure pas, ne pleure pas! *(Elles pleurent aux bras l'une de l'autre.)*

RICHARD. — C'est trop de sang, c'est trop de larmes. Et celle-ci qui a tué, qui me bouleverse, à pleurer comme une faible enfant amoureuse! Et l'autre qui m'aime et que j'aime tant, toute pleurante, elle aussi, déjà lasse, en proie au doute! Et celui qui n'est plus, l'adoré et triste frère que j'ai bercé autrefois et qui est mort, comme un loup, en voulant me dévorer!

Oh! le regret d'être venu, au hasard du terrible vent qui me poussait! Oh! la mélancolie affreuse d'avoir ici passé comme l'ouragan dans un ciel calme, entre deux clairs soleils, ravageant tout, saccageant tout, ne laissant que du sang et des larmes, lorsque le grand ciel bleu s'est mis à luire de nouveau sur la mer étincelante!

## SCENE IV

### LES MÊMES, LULU.

LULU. — Maître, on n'attend plus que toi. Le bon vent gonfle la voile, le navire frémit de toute sa mâture, dans sa joie de reprendre la mer... Viens, viens, maître, c'est Lulu qui t'appelle.

RICHARD. — Oui, Lulu, Lulu... Attends, attends une minute encore.

LULU. — Viens, maître, viens, hâte-toi. C'est le voyage, le départ vers les îles fortunées et lointaines, dans l'inconnu toujours rêvé, toujours fuyant, d'où la tempête hier t'a ramené pour une heure, où tu vas retourner aujourd'hui, par ce grand ciel si clair et si joyeux.

Viens, maître, viens, je suis l'espérance, l'âme errante des eaux qui n'a d'autre joie que d'aller sans cesse devant elle, d'épuiser l'infini, l'au-delà de tout ce qu'on désire et de tout ce qu'on cherche, éternellement.

Viens, maître, viens, je ne serai que ta passion des mers sans bornes, du monde sans limites. Viens, je te ferai

découvrir d'autres îles encore, des îles parfumées comme de grandes fleurs, des îles de corail rouge où les arbres sont d'émeraude, des îles où de blanches enfants d'ivoire dansent sous la pluie d'or du soleil. Viens, et je ne serai que la fille de ton rêve, passionnée, très chaste, très pure.

Richard. — Lulu, Lulu, Lulu, ma petite hirondelle voyageuse... Ah! ce chant délicieux, ce chant d'une douceur de caresse, et qui m'emmène!

Lulu. — Maître, on n'attend plus que toi, et Lulu t'appelle... Viens, viens vite.

Richard. — Oui, je te suis, je pars avec toi, Lulu, Lulu, petite Lulu, mon désir et mon rêve... Et toi, Jeanine, reste, oui! reste avec ta sœur Marianne!

Jeanine. — Rester, moi! ne plus t'aimer!

Richard. — Ne dis pas cette chose... Depuis ce matin, tu n'es plus à moi, nous ne sommes même plus ensemble.

Jeanine. — Je te le jure, tu emportes mon cœur.

Richard. — Je te laisse le mien, déchiré et saignant... Et vous, Marianne, essuyez vos yeux, régnez en reine; tout Goël est à vous, je vous le donne.

Marianne. — Ah! la tristesse d'y régner seule!

Richard. — Régnez avec votre sœur. Consolez-la et qu'elle vous console. A toutes deux, je souhaite la paix, l'éternel beau temps que ne trouble aucun orage... Moi, je pars à jamais. Et, si mon amer souvenir peut vous être de quelque douceur, gardez-le comme le parfum de l'amour le plus fort, celui qui ne s'est point contenté! *(Les deux sœurs sont debout, appuyées à l'épaule l'une de l'autre.)*

Jeanine. — Garde aussi le nôtre, et qu'il parfume ta continuelle fuite, dans la solitude.

Marianne. — Nous resterons ainsi, l'une sur l'autre appuyées, et nous resterons à toi, voyageur éternel.

Lulu. — Maître, l'heure pressse, écoute le chant d'appel.

Les Matelots, *au loin.* — Le ciel est bleu, la mer est bleue. Toutes les voiles au bon vent, et que l'ancre soit retirée! Au large, au large!

Lulu. — Viens, maître, viens dans le beau temps, viens dans la tempête.

Richard. — Le calme, pour un jour, s'est refait sur la mer et chez les hommes... Adieu, Jeanine!

Jeanine. — Adieu, Richard!

Richard. — Adieu, Marianne!

Marianne. — Adieu, Richard!

Richard. — Adieu, adieu, à jamais, pour l'éternel voyage, par l'infini des mers! *(Il s'éloigne, appuyé sur l'épaule de Lulu, tandis que les deux sœurs, les bras noués, le regardent.)*

FIN

# L'Enfant Roi

*Comédie lyrique en 5 actes*

**Musique de Alfred Bruneau**

L'ENFANT-ROI, *Entered according to act of Congress, in the year* 1905, *by Choudens, in the office of the Librarian of Congress, at Washington.*

# Personnages

| | | |
|---|---|---|
| *François*, 38 *ans* | MM. | Dufranne |
| *Auguste*, 25 *ans* | | Jean Périer |
| *Toussaint*, 50 *ans* | | Vieuille |
| *Madeleine*, 34 *ans* | Mlle | Claire Friché |
| *Georget*, 16 *ans* | Mme | Marie Thierry |
| *Pauline*, 20 *ans* | Mlle | Tiphaine |
| *La Grand'Mère*, 60 *ans* | Mme | Cocyte |
| *Une Jeune Mère*, 22 *ans* | Mlle | Vauthrin |
| *Une Dame*, 32 *ans* | Mlle | Henriquez |
| *Une Mendiante*, 40 *ans* | Mlle | Duchène |

*Les Marchandes de fleurs :*

Mlles S. Duménil, Costès, Vuillefroy, Fairy, D. Ughetto, P. Vaillant et Muratet.

Mlles Pla, Delezenne, de César, Broussier, Wuerchoz, Julliot, Marcigny, Pilleyre, Cottini, Papin, Hennequin et Eyraud.

*Passants et Passantes, Clients et Clientes,*
*Petites Filles et Petits Garçons,*
*Nourrices et Bonnes d'enfants,*
*Marchandes de fleurs et Acheteurs,*
*Boulangers et Aides, tout un Baptême, Foule.*

# Acte Premier

*Une grande boulangerie-pâtisserie, dans un quartier populeux et riche de Paris. — Les murs sont entièrement recouverts de glaces, le plafond est peint et doré. — Au fond, donnant sur la rue, la porte et les vitrines, celles-ci garnies de tablettes de cristal, chargées de petits pains et de gâteaux. — A droite et à gauche, contre les murs, des casiers de cuivre luisant, où les grands pains sont debout. — A droite, au fond, un large comptoir de marbre blanc, où se trouvent les croissants, les brioches, les gâteaux secs, dans des corbeilles ; et, à gauche, au fond, un comptoir de marbre blanc, plus petit, où se trouvent les gâteaux à la crême et aux confitures, sur des assiettes ; puis, toujours à gauche, au premier plan, la caisse de marbre blanc. — A droite, une porte menant au sous-sol, où est le fournil ; et, à gauche, une autre porte menant à l'appartement des patrons.*

*Le soir. La boutique est vivement éclairée à la lumière électrique, par un lustre central, et par des lampes qui jettent, au fond, une clarté éblouissante sur les vitrines. Derrière les grandes glaces de ces vitrines, on aperçoit le mouvement de la rue. Premiers jours de juillet, la porte reste ouverte.*

## SCENE PREMIERE

### FRANÇOIS, PAULINE, TOUSSAINT, CLIENTS, puis UNE DAME, et DEUX ENFANTS.

(Pauline, debout au grand comptoir, sert les clients qui entrent et qui sortent, tandis que Toussaint, à gauche, vide un panier de pain dans un casier. François est sur le seuil de la porte, regardant la rue.)

François, *redescendant en scène.* — Minuit, c'est la sortie des théâtres, et Paris rentre par les rues si vivantes encore, et Paris se couche, las de sa journée de travail, fiévreux de sa soirée de plaisir et d'amour.

Pauline, *à un Monsieur.* — Les brioches, Monsieur, elles sont finies. Voici des madeleines. *(Le Monsieur prend une madeleine, la paie et la mange, debout, pendant que Pauline s'occupe d'un jeune couple d'amoureux, qui est allé chercher un gâteau sur l'autre comptoir et qui le lui apporte.)* Ce saint-honoré, deux francs. *(Elle l'enveloppe ; le couple paie et s'en va, au moment où une dame très élégante, qui est entrée avec deux enfants, une fillette de douze ans et un garçon de dix ans, semble chercher sur le petit comptoir.)*

François, *s'approchant.* — Madame, vous désirez?

La Dame, *gaîment.* — Ce sont ces petits gourmands qui ont envie de tout et qui ne se décident pas... Tiens! Charles, ce baba, et toi, Thérèse, cet éclair. La fête est complète.

François, *riant.* — Oui, le théâtre, et maintenant ils soupent!... Les beaux enfants!

La Dame, *gaîment.* — Des enfants gâtés, et qui, s'ils étaient les vôtres, feraient ici un terrible ravage!

François, *brusquement assombri.* — Hélas! Madame, nous ne courons pas ce risque, nous n'avons pas d'enfants et c'est une grande tristesse. *(Il accompagne jusqu'à la porte la dame et les deux enfants, puis il redescend en scène.)* Ah! les beaux enfants, les chers enfants!

Toussaint, *qui a disparu un moment par la porte de droite et qui rentre.* — Patron, le brigadier n'est pas là, et l'on demande vos ordres, en bas, au fournil.

François. — Comment! Auguste s'est encore absenté!

C'est bon, j'y vais... *(A Pauline, qui vient de servir un dernier client.)* Pauline, faites l'inventaire en attendant que Madame rentre... Et vous, Toussaint, vous fermerez dès que Madame sera là. *(Tous deux sortent par la droite. Peu à peu, la boutique s'est vidée, la rue aussi se fait déserte ; et comme Pauline va se mettre à l'inventaire, Auguste entre par le fond, en petit chapeau de feutre, avec ses vêtements de ville.)*

## SCENE II

### PAULINE, AUGUSTE.

PAULINE, *riant.* — Ah bien! Monsieur Auguste, ne vous pressez pas! Le vieux Toussaint vous a dénoncé et le patron rage.

AUGUSTE. — Qu'il rage, ça lui fouettera le sang! Vrai, si l'on n'a plus le droit d'aller fumer un cigare dehors!... Et la patronne, pas encore rentrée? Elle en prend, cette fois, pour son mardi!

PAULINE, *mauvaise.* — Dame! tous les mardis, elle va voir sa nièce, qui est infirme... Hein? ça vous dérange! C'est votre chic de beau garçon, d'avoir partout les patronnes.

AUGUSTE. — Bien sûr, pourquoi pas?

PAULINE. — A la boulangerie Bonnard, cela vous avait réussi, vous étiez le chouchou de la belle Mme Bonnard, et voilà que vous tâchez de refaire le coup à la boulangerie Delagrange... mais la belle Mme Delagrange vous envoie promener.

AUGUSTE. — C'est bon, riez, soyez mauvaise, nous verrons ça plus tard... Ici, certainement, la maison serait très agréable, on y deviendrait vite le maître. Une maison sans enfant, ce n'est ni gardé ni défendu, c'est au monsieur qui veut bien la prendre. Et quel bon gîte pour le chéri de Madame, plus beaucoup de travail, une vraie vie de pacha! *(Une cliente attardée, une fille en cheveux, est entrée et a choisi un pain ; et Pauline a dû retourner au comptoir.)*

PAULINE, *à la cliente.* — Cinq sous, Madame. *(La cliente paie et s'en va.)*

AUGUSTE, *revenant près de Pauline.* — Mais, dites, ma petite Pauline, vous qui vous fichez des autres, est-ce donc parce qu'on ne vous reluque pas? *(Il veut l'embrasser.)*

PAULINE, *le repoussant.* — Non, pas de ça! Si vous êtes de Belleville, je suis de Ménilmontant, et moi, j'attends le patron qui me fera trôner au comptoir... Soyez patron, et je veux bien.

AUGUSTE, *insistant.* — On pourrait rire, en attendant.

PAULINE, *redevenant moqueuse.* — Non, non, Madame serait jalouse.

AUGUSTE. — Ah! l'incroyable déveine qui m'a fait tomber sur une Madame adorant son mari!

PAULINE, *riant.* — Son mari, ou un autre!

AUGUSTE, *vivement.* — Comment! un autre, vous en avez la preuve? *(Un client encore est entré, un petit vieux, misérablement vêtu ; et Pauline retourne au comptoir.)*

PAULINE, *servant.* — Deux sous de pain rassis, voilà! *(Le client sort et elle revient.)* Mon pauvre Monsieur Auguste, vous me faites de la peine. Voyons, une belle femme qui sort tous les mardis!... Tantôt, sous un prétexte, je l'ai suivie, et j'ai vu.

AUGUSTE. — Quoi?

PAULINE. — Pardi! un amant, un tout jeune homme, qui la guettait aux Tuileries. Ils se sont fourrés dans la grande boutique de jouets.

AUGUSTE. — Un amant! attendez un peu. *(Il a tiré un papier et un crayon de sa poche, et il a écrit, appuyé sur la caisse.)*

PAULINE. — Vous écrivez, quoi donc?

AUGUSTE, *disant tout haut ce qu'il écrit.* — " Mardi prochain, prenez la peine d'aller voir ce que fait votre femme aux Tuileries, dans la boutique de jouets. "

PAULINE. — Et puis?

AUGUSTE, *faisant ce qu'il dit.* — Et puis, je mets ceci dans le registre des commandes, où le patron le trouvera tout à l'heure, lorsqu'il dressera sa liste pour demain.

PAULINE, *gaîment.* — Tout de même, vous êtes un fameux rigolo, vous!

AUGUSTE, *majestueux.* — Ma petite, voilà comme il faut être! Puisque Madame n'a pas été gentille, zut,

elle filera, et nous verrons à faire notre popote avec le patron... Dites-vous non toujours?

PAULINE, *prudente.* — Si ça marche, on en recausera... *(Elle entend Toussaint.)* Méfiance, voilà le mouchard qui remonte! *(Toussaint entre par la droite, avec un panier de pain qu'il va vider dans un casier.)*

AUGUSTE, *bas à Pauline.* — C'est le vieux confident de Madame, il doit tout savoir. *(Il descend au fournil.)*

TOUSSAINT, *les regardant, à part.* — Qu'ont-ils donc à comploter, ces méchants cœurs? *(Il continue à vider le panier de pains, tandis que Pauline se met à faire l'inventaire du soir, allant de casier en casier, inscrivant sur un carnet les pains qui restent.)*

## SCENE III

PAULINE, TOUSSAINT, puis FRANÇOIS.

PAULINE, *tout en faisant sa besogne.* — Madame tarde bien à rentrer ce soir... Dites, père Toussaint, vous l'avez vue naître?

TOUSSAINT, *achevant de vider le panier.* — Non, elle avait dix ans, lorsque je suis entré ici, et voilà de cela vingt-cinq ans bientôt.

PAULINE. — C'est un vrai bail.

TOUSSAINT. — Elle avait perdu sa mère déjà, et je l'ai vue épouser M. Delagrange et j'ai vu mourir son père, le père Labaume, un homme terrible. Ah! que de souvenirs!... Pourquoi quitter les maîtres, quand ils vous aiment et qu'on les aime? Elle est si raisonnable et si bonne, elle m'a tant consolé, tant soutenu, quand la même fièvre m'a ravi ma femme et mon enfant!

PAULINE, *moqueuse.* — Alors, vous vous jetteriez dans le feu pour elle?

TOUSSAINT. — Certes, tout de suite!... Ça vous fait rire?... Que voulez-vous? Ce sont là des mœurs anciennes. *(Tous deux continuent à s'occuper, lorsque François rentre par la droite, remontant du fournil.)*

FRANÇOIS, *à lui-même.* — Comment! Madeleine n'est pas encore revenue? *(Il va sur le seuil de la porte, jette un coup d'œil dans la rue, puis revient.)* Voilà Paris rentré chez lui, les rues se vident et se font silencieuses,

les fenêtres bientôt vont s'éteindre une à une, lorsque Paris aura soupé et soufflera les bougeoirs dans toutes les alcôves. *(Madeleine est entrée par le fond. Il se retourne et l'aperçoit.)*

## SCENE IV

LES MEMES, MADELEINE.

FRANÇOIS, *avec soulagement.* — Madeleine! Enfin, c'est toi!

MADELEINE, *gênée.* — Oui, je suis en retard... Je t'ai inquiété, mon bon François.

FRANÇOIS. — Je commençais à me forger des terreurs?... Est-ce que ta nièce est plus souffrante?

MADELEINE. — Non, mais elle m'a retenue, et il y avait un monde, à ce tramway!... Tout de même, me voici et bien contente! *(Elle ôte son léger collet et son chapeau qu'elle pose sur une chaise, près de la porte de gauche.)*

FRANÇOIS. — Toussaint, fermez maintenant. *(Lorsque Toussaint est sorti, il se tourne vers Pauline.)* Est-ce fait, cet inventaire?

PAULINE. — C'est fait, Monsieur. *(Elle lui remet le carnet.)*

FRANÇOIS. — Bien! vous pouvez monter vous coucher. *(Elle reste pourtant, le regarde curieusement s'installer à la caisse.)* On a donc touché au livre des commandes? Il était là. Ah! le voici!... *(Il ouvre le livre et va le consulter.)* Eteins, Madeleine, je n'ai pas besoin de tout cet éclairage, pour écrire la commande. *(A Pauline.)* Eh bien! Vous ne montez pas?

PAULINE, *se décidant avec une ironie cachée.* — Bonne nuit, Madame, bonne nuit, Monsieur. *(Elle sort par la gauche. Toussaint est dans la rue, abaissant les volets de tôle. Madeleine a éteint les lampes des vitrines et celles du lustre central dont deux seulement restent allumées, n'éclairant plus la boutique que d'une clarté douce. Et, comme François se remet à consulter le livre des commandes, elle s'approche doucement par derrière et l'embrassse.)*

## SCENE V

FRANÇOIS, MADELEINE.

MADELEINE, *l'embrassant.* — Mon bon François, je t'ai inquiété, et j'en suis bien chagrine.

FRANÇOIS. — On est bête, on s'imagine toutes sortes d'accidents. Mais c'est passé, puisque te voilà, et que tu m'aimes!

MADELEINE. — Oh! tu n'en doutes pas?

FRANÇOIS, *quittant la caisse.* — Non, non... Pourtant, je me souviens parfois. J'avais vingt-quatre ans et tu venais d'en avoir vingt, lorsque je suis entré comme simple garçon boulanger. Et, sans ton père qui t'a forcée à ce mariage, jamais tu n'aurais voulu de moi.

MADELEINE. — C'est vrai, les jeunes filles ont tant de folies en tête.

FRANÇOIS. — Ah! le père Labaume! quand il avait dit oui, il n'admettait pas qu'on pût dire non. Il savait que j'étais un bon travailleur et que ma mère possédait quelque fortune. N'importe, ce n'était guère gentil ni prudent de ma part, je n'aurais pas dû consentir à t'avoir ainsi malgré toi.

MADELEINE. — C'est vrai, c'est vrai, on joue toujours son bonheur au hasard.

FRANÇOIS. — Les premiers temps, j'en ai tremblé. Cela me désolait de te sentir si triste et si froide.

MADELEINE. — Mais, mon bon François, il faut t'en souvenir aussi. Tu m'as conquise bien vite, par ta bonté, par ta santé et ton courage au travail. Nous n'étions pas ensemble depuis deux mois, que déjà, peu à peu, je m'étais donnée toute, n'aimant plus, ne voyant plus que toi.

FRANÇOIS. — C'est vrai, la femme froide et triste s'est vite animée, attendrie dans mes bras.

MADELEINE. — Et, depuis, notre amour, si calme et si fort n'a fait que grandir. Nous nous aimons comme on doit s'aimer dans un ménage de braves gens, de toute notre raison, de toute notre chair, de tout notre cœur, pour toujours.

FRANÇOIS. — C'est vrai, c'est vrai, il n'est pas de ménage plus uni, plus heureux... *(Brusquement assombri.)* Hélas! pourtant, l'enfant n'est pas venu.

MADELEINE, *également sombre.* — Oui, je sais, c'est ton tourment, ta grande tristesse.

FRANÇOIS. — Oh! l'enfant que j'aurais eu de toi, l'enfant que nous aurions veillé, caressé ensemble, qui aurait grandi à notre ressmblance adorée, joyeux, bon et solide comme nous!

MADELEINE. — L'enfant où nos deux chairs, nos deux cœurs se seraient fondus!...

FRANÇOIS, *après un silence, comme à lui-même.* — L'enfant que je n'espère plus...

MADELEINE, *le prenant passionnément dans ses bras.* — Va, je t'aimerai assez pour être et la femme et l'enfant, et pour remplir ton cœur tout entier d'un tel amour qu'il en débordera!

FRANÇOIS, *très ému.* — Ma chère femme, ma brave femme, c'est cela qui est bon de ne se rien cacher, de ne vivre que l'un pour l'autre, au milieu des préoccupations du ménage!

MADELEINE, *très émue.* — Mon brave homme, mon cher homme, travailler, faire de bonnes affaires, puis se retrouver le soir, contents de l'argent gagné, en s'embrassant de toute sa tendresse!

FRANÇOIS. — Et n'être que des petites gens, des commerçants bien simples, et s'aimer, comme je t'aime!

MADELEINE. — Et mettre honnêtement quelques sous de côté, pour vieillir plus tard dans la paix, et s'aimer, comme je t'aime! *(Ils échangent un dernier baiser, une longue étreinte.)*

FRANÇOIS, *gaîment.* — Allons! il faut pourtant aller dormir. Prends la recette, pendant que je vais écrire la commande. *(Il se rassoit à la caisse et se met à écrire, en consultant le livre. Elle, tenant un petit sac, va y vider l'argent que contient le tiroir du grand comptoir.)*

MADELEINE, *gaîment.* — Ça fait toujours plaisir à remuer cet argent de la recette... La vente est très bonne, aujourd'hui.

FRANÇOIS. — Oui, la chance nous sourit et nous comble, la maison n'a jamais été si prospère. *(Il continue à feuilleter le livre et trouve enfin le papier qu'Auguste y a glissé.)* Qu'est-ce donc? *(D'abord, il lit tout bas; puis, frémissant, éperdu, il relit à demi-voix, sans que*

*Madeleine très occupée au comptoir, puisse entendre.)* " Mardi prochain, prenez la peine d'aller voir ce que fait votre femme aux Tuileries... " Elle, elle, grand Dieu! Et ses sorties de chaque semaine, et sa longue absence de ce soir! *(Toussaint est rentré par la petite porte, restée ouverte, dans les volets de tôle. On le voit s'agiter, comme s'il barrait le passage à quelqu'un.)*

## SCENE VI

LES MÊMES, TOUSSAINT,
UNE MENDIANTE avec DEUX ENFANTS.

MADELEINE. — Toussaint, qu'y-a-t-il?

TOUSSAINT. — Madame, c'est cette mendiante d'hier. On ne peut donner toujours.

MADELEINE. — Si, si, laisse entrer. *(La mendiante paraît à la petite porte, avec un garçonnet de huit ans et une fillette de six, en loques.)* Prenez ce pain.

LA MENDIANTE. — Que Dieu vous bénisse!

MADELEINE. — Les pauvres enfants, si tristes et si pâles! C'est une cruauté que de les promener encore, à cette heure.

LA MENDIANTE. — Hélas! Madame, nous n'avons plus de chez nous, on nous a jetés au ruisseau.

MADELEINE. — Eh quoi! les chers petits, sans gîte, presque sans vêtements, errant toute la nuit par les rues!.. Tenez, ma brave femme, voici de quoi leur trouver un asile. *(Elle prend dans la recette une pièce de monnaie et la lui donne.)*

LA MENDIANTE. — Merci, merci, que Dieu vous bénisse! *(Elle sort avec ses enfants.)*

## SCENE VII

FRANÇOIS, MADELEINE, TOUSSAINT.

MADELEINE, *comme à elle-même.* — Ah! ce Paris qui dort maintenant, ce Paris tombé au silence et aux ténèbres, ce Paris repu, cuvant ses peines et ses joies, tandis que la misère et la souffrance rôdent encore par ses rues noires!

FRANÇOIS, *à part.* — Elle! elle, si bonne et si compa-

tissante! Non, non, c'est impossible, et je ne puis la soupçonner. *(Toussaint, qui a fini de fermer la boutique, l'examine depuis un moment, inquiet de son agitation.)*

TOUSSAINT, *bas, à Madeleine.* — Madame, prenez garde, je crois qu'on a des soupçons.

MADELEINE, *bas.* — Grand Dieu! que dis-tu?

FRANÇOIS. — Madeleine, il faut monter... Tenez! Toussaint, descendez la commande. *(Il lui remet un papier, puis il revient à sa femme.)* Madeleine, dis-moi, c'est bien vrai que tu m'aimes?

MADELEINE. — Oh! mon bon François, tu le sais, de toute mon âme!

FRANÇOIS. — Oui, tu me l'as dit. Allons, passe la première. *(Elle emporte la recette dans le petit sac, et elle sort par la gauche, en prenant sur la chaise, son collet et son chapeau.)* L'abominable soupçon qui maintenant va me torturer! Il faudra que je sache. *(Il sort à son tour.)*

TOUSSAINT, *seul.* — Ah! la maison heureuse, tout ce bonheur fragile et menacé, ah! les pauvres gens! *(Il éteint les deux dernières lampes électriques, et sort par la droite. La boutique est tombée à une obscurité profonde.)*

*Rideau*

# Acte Deuxième

*Une grande boutique de jouets, dans le jardin des Tuileries. — La boutique, une construction de fortes planches, soignée et coquette, est tournée de façon qu'on aperçoive l'étalage au fond, à l'envers : des ballons, des cerceaux, des chariots pendus, avec tout l'entassement des jouets accoutumés ; et cet étalage se détache sur un lointain des Tuileries, les pelouses, les statues, les arbres, le pavillon de Marsan et la rue de Rivoli, tout cet horizon connu, dont on retrouve le ciel au-dessus du toit planchéié de la baraque. — Au premier plan, une sorte d'arrière-salle qu'un vitrage sépare de la boutique. Un petit buffet, une table, des chaises. — A droite, une porte conduit dans un autre compartiment étroit, qui sert de cuisine. — Par une admirable après-midi du commencement de juillet, vers cinq heures. Au fond, le jardin resplendit, plein de la turbulence d'un petit peuple d'enfants qui jouent et qui chantent.*

## SCENE PREMIERE

GEORGET, LA GRAND'MERE.

(Georget est en train de disposer le thé sur la table, trois tasses et deux assiettes de gâteaux, tandis que la grand'mère, au fond, le dos tourné, sert ses petits clients, un flot d'enfants de tous les âges, avec des mères, des femmes de chambre, des nourrices.)

LES PETITES FILLES, *dansant une ronde dans le jardin.*

*Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés ;*
*La belle que voilà, la lairrons-nous danser?*

*Entrez dans la danse,*
*Voyez comme on danse;*
*Sautez, dansez, embrassez*
*Celle que vous voudrez.*

GEORGET. — Ce beau jardin, ce jardin aimé, où j'ai grandi, où j'ai tant couru quand j'étais gamin, comme il est gai, et clair, et délicieux, par ces après-midi de resplendissant soleil, avec son petit peuple d'enfants joueurs! *(Les clients, peu à peu, se sont en allés, et la grand'mère, libre, descend en scène.)*

LA GRAND'MÈRE. — Est-ce que tu t'occupes du thé, mon petit Georget?

GEORGET. — Mais il est fait, grand'mère! Je l'ai laissé près du réchaud... Cinq heures déjà. Mère tarde bien aujourd'hui.

LA GRAND'MÈRE. — Va, ça ne doit pas être de sa faute, elle n'est pas toujours libre.

GEORGET. — Avec quelle impatience j'attends chaque mardi!... Dis-moi, grand'mère, je voudrais bien savoir, car me voilà un homme, j'ai seize ans. Et tu as toujours été si bonne pour moi!

LA GRAND'MÈRE. — On t'avait confié à mes soins. Je n'étais pas riche, mais ta mère nous aidait, et grâce aux quelques sous de cette boutique, nous n'avons jamais manqué de rien.

GEORGET. — Oui, je me revois tout petit, jouant là, sur le gravier, au bon soleil. Et je me revois plus tard à cette école commerciale, revenant le soir dans nos deux étroites pièces de la rue Saint-Anne, travaillant près de toi, sous la lampe. Et maintenant, me voilà sorti de l'école, je vais entrer dans le commerce, gagner mon pain... Alors, tu comprends, grand'mère, je voudrais bien savoir...

LA GRAND'MÈRE. — Je ne te dirai rien... Demande à ta mère.

GEORGET, *très calin.* — Pourtant, voyons, si tu es ma grand'mère, c'est que ton fils était mon père?

LA GRAND'MÈRE, *souriante.* — Evidemment.

GEORGET. — Et il est mort?

La Grand'Mère, *très émue.* — Hélas! oui, mon cher fils, mon Georges, avant même que tu fusses né.

Georget. — Alors, mère est devenue veuve et elle s'est remariée. Est-ce donc que son nouveau mari est un méchant homme?

La Grand'Mère. — Non! ne m'interroge pas?... Tu as toujours été si sage, si gai! Ne nous faisons pas de la peine... Demande à ta mère.

les petites filles, *reprenant dans le jardin :*

*Entrez dans la danse,*
*Voyez comme on danse ;*
*Sautez, dansez, embrassez*
*Celle que vous voudrez.*

*(Madeleine paraît au fond, regarde à droite et à gauche, puis entre vivement.)*

## SCENE II

### LES MEMES, MADELEINE.

Georget, *se jetant dans ses bras.* — Mère, mère, enfin c'est toi!

Madeleine, *l'embrassant éperdument.* — Mon Georget, mon grand Georget, comme c'est long, huit jours sans t'embrasser!

Georget. — Ah! oui, joliment long, c'est ce que je disais à grand'mère. *(La grand'mère est allé chercher la théière, dans la petite pièce voisine et elle sert le thé. Madeleine ôte son chapeau et son collet.)*

La Grand'Mère. — Il faut goûter, mes enfants, le thé sera trop fort. *(Tous trois goûtent assis à la table.)*

Madeleine, *avec inquiétude.* — Et, mon grand Georget, ce frisson que tu as eu, l'autre mardi, au théâtre?

Georget. — Mais ce n'était rien. Je me suis tant amusé, tu as été si bonne, et je t'ai fait rentrer si tard!

Madeleine, *toujours inquiète.* — Alors, tu as bien dormi?

Georget, *souriant.* — Certainement.

Madeleine. — Tu n'as pas eu de maux de tête?

Georget. — Pas le moindre.

Madeleine, *à la grand'mère.* — C'est vrai ce qu'il dit là?

La Grand'Mère. — Très vrai, il se porte comme un charme... Mes enfants, j'avale mon thé bien vite, et je vous laisse bavarder. Mes petits clients me réclament. *(Elle retourne au fond, et on la voit, de temps à autre, vendre des jouets. Le va-et-vient des enfants et des promeneurs est continu.)*

Madeleine, *rapprochant sa chaise de celle de Georget, le prenant dans ses bras.* — O mon enfant, tu ne peux savoir combien je t'aime, tout ce grand amour amassé dans mon pauvre cœur se soulage si rarement! A peine un baiser furtif de loin en loin, et je te perds de nouveau. Dans ta petite enfance, j'étais moins libre encore, j'avais tant de mal à m'échapper, un jour tous les mois, pour t'asseoir quelques minutes sur mes genoux.

Georget. — Je me souviens, mère, tu passes dans ma mémoire comme une ombre douce, une bonne fée souriante et caressante.

Madeleine. — Et puis, tu as grandi, et voilà mon cœur qui veut t'avoir toujours davantage, à mesure que tu deviens beau et fort. Ah! cette soif ardente, cette faim insatiable, de t'avoir toujours là, toujours à moi! Je finirai par accourir chaque soir, avec le besoin de t'embrasser, de te garder ainsi, sans que rien jamais plus nous sépare.

Georget. — C'est facile, mère, reste avec moi.

Madeleine, *doucement.* — Hélas! mon Georget, je ne puis.

Georget. — Ecoute, mère, je voudrais savoir. Me voici grand, je suis gai, je suis solide, et j'ai hâte d'être au travail, de faire ma vie avec droiture et courage. Mais je comprends combien le mystère qui m'entoure m'affaiblit, me rend craintif et soupçonneux. J'ai besoin de savoir pour me mettre en marche, le front haut.

Madeleine, *toujours très douce.* — Tu me fais beaucoup de peine, mon Georget.

Georget. — Ton amour pour moi est donc une peine? Moi qui voudrais n'être que ta joie, ta douceur et ta caresse! Si tu parlais, j'adoucirais peut-être ton chagrin.

Madeleine. — Une telle confession à toi! oh! non,

c'est impossible encore. Plus tard, quand tu seras un bomme.

GEORGET. — Plus tard, mère, toujours plus tard, lorsque tu souffres, lorsque je souffre!... Oh! mère, prends-moi dans tes bras, emporte-moi dans ta maison que j'ignore, garde-moi dans l'air où tu vis et dont j'ai besoin pour vivre!

MADELEINE, *douloureuse.* — Georget, Georget, tu fais de notre séparation un arrachement dont tout mon être saigne. Jamais, je n'ai senti si brûlante l'affreuse cruauté de ne pouvoir te prendre, t'emporter, te garder. Mais il n'est pas d'amour plus fort que le nôtre, la même chair, la même âme, et nous ne faisons qu'un, mon Georget, et personne au monde ne peut nous désunir! *(Ils restent longuement embrassés.)*

LES PETITES FILLES, *dans le jardin.*

*Mais les lauriers du bois, les lairrons-nous faner?*
*Non, chacune à son tour ira les ramasser.*
*Entrez dans la danse.*
*Voyez comme on danse;*
*Sautez, dansez, embrassez*
*Celle que vous aimez.*

*(François paraît dans le fond, et la grand'mère, terrifiée, accourt.)*

LA GRAND'MÈRE. — Madeleine! votre mari!

MADELEINE, *dans l'angoisse.* — Lui, mon Dieu!... *(Elle ouvre la porte de droite.)* Georget, passe par ici, et jure-moi de ne pas rester derrière cette porte, va dns la jardin un instant.

GEORGET. — Mère, j'obéirai. *(Il sort au moment où François, hors de lui, pénètre dans la boutique. La grand' mère retourne au fond, où elle reste pendant toute la scène suivante.)*

## SCENE III

### FRANÇOIS, MADELEINE.

FRANÇOIS, *hors de lui.* — Tu m'as menti, Madeleine, tu as un amant!

MADELEINE, *devant la porte.* — Un amant, moi!

FRANÇOIS. — Je l'ai vu, tu viens de le cacher, il est là, derrière cette porte... Ote-toi, que je passe!

MADELEINE. — Un amant, mon Dieu! Un amant!

FRANÇOIS. — Ah! ceux qui m'ont prévenu ne m'ont pas trompé... Ote-toi, si tu tiens à la vie!

MADELEINE, *lui barrant toujours le chemin.* — François, de grâce, calme-toi, je te dirai tout.

FRANÇOIS, *de plus en plus furieux.* — Non, non! jui d'abord... *(Il la bouscule et l'écarte.)* Ah! tu ne veux pas t'ôter, misérable femme! tu veux sauver ton amant!

MADELEINE, *éperdue, au moment où il va ouvrir la porte.* — François, c'est mon fils, c'est mon enfant!

FRANÇOIS, *assommé.* — Ton enfant, un enfant de toi, un grand fils que tu m'as caché... Ah! Dieu bon, que dis-tu? Que nous arrive-t-il? *(Il tombe, comme écrasé, sur une chaise.)*

LES PETITES FILLES, *reprenant.*

*Entrez dans la danse,*
*Voyez comme on danse;*
*Sautez, dansez, embrassez*
*Celle que vous aimez.*

MADELEINE, *humblement.* — Ecoute, François, l'heure est venue que j'ai tant redoutée, l'heure de la confession... C'était une cousine de mon père, une parente pauvre dont on ne t'a jamais parlé; et je jouais ici, dans ce jardin, avec son fils George, et j'avais dix-sept ans et lui vingt, lorsque la faute fut commise. Puis, il partit au régiment, il y mourût, même avant que l'enfant vînt au monde... Deux ans après, je t'épousais.

FRANÇOIS. — Et ton père ne m'a rien dit, et tu ne m'as rien dit toi-même!

MADELEINE. — Mon père m'aurait tuée... Pendant des mois, il m'a fait disparaître... Oui, j'aurais dû tout te dire, mais, tu le sais, on ne résistait pas à mon père.

FRANÇOIS. — Et plus tard, quand il a été mort? Tant d'années écoulées, et tu n'as toujours rien dit!

MADELEINE. — Te tout dire, François, combien de fois l'aveu m'est monté aux lèvres! J'ai toujours faibli, j'ai toujours tremblé de perdre ton amour.

François. — Alors, ces sorties continuelles, ces ruses, ces mensonges, c'était cet enfant?

Madeleine. — Ces ruses, ces mensonges, de quel poids lourd ils pesaient sur ma conscience, de quel affreux tourment ils me torturaient dans mon bonheur! Ah! François, être si heureuse par toi et te mentir, quel châtiment de la faute ancienne!... *(Elle s'agenouille devant lui, sanglotante.)* Pardon, pardon, François, pardon de t'avoir si longtemps menti, pardon de n'avoir pas eu la force de te crier la vérité avant le mariage, pardon de t'avoir ensuite volé ton amour, tant mon amour pour toi me rendait lâche, pardon de ne pas t'avoir avoué ma secrète misère de femme et de ne pouvoir plus être qu'une épouse qui t'aime!

François, *se levant.* — Le pardon, oui, je tâcherai... Mais, d'abord, il faut que tu me reviennes tout entière?

Madeleine, *debout.* — Comment?

François. — Tu choisiras entre ton fils et moi, et si tu me choisis, je pardonnerai.

Madeleine, *frémissante.* — Entre mon fils et toi, mais c'est une lutte sacrilège? Toi, si bon, toi si juste, tu ne peux vouloir en mon cœur cet abominable combat.

François. — Tu dis que tu m'aimes, non! tu ne m'aimes pas, puisque tu aimes l'enfant d'un autre.

Madeleine. — Dieu juste! voilà maintenant que je ne t'aime pas, lorsque je t'adore! Et si j'adore mon fils, ce n'est pas du même amour, vous avez chacun votre part.

François. — Non! l'autre revit dans son fils, c'est l'autre que tu aimes. L'enfant d'un autre ne peut avoir de place dans notre ménage, il est l'étranger qui m'outrage et qui me vole.

Madeleine. — Ah! François, tu es barbare, ah! comment aurais-je la force de choisir entre vous deux qui êtes ma vie... Peux-tu être jaloux de mon fils?

François. — Jaloux, oui, jaloux de ce fils qui est le passé, qui m'a pris le meilleur de notre amour, puisque jamais, jamais plus, je n'aurai un enfant de toi.

Madeleine. — Pitié, pitié pour nous deux! Tu veux donc que nous nous dévorions dans le plus affreux des tourments?

FRANÇOIS, *hors de lui.* — Ou ton fils ou moi! Reste ici ou rentre chez nous. Mais si tu rentres, c'est que tu m'auras juré de ne jamais revoir ton enfant! *(Il sort comme un fou, et elle tombe, le visage dans ses mains, contre la table, secouée de sanglots.)*

LES PETITES FILLES, *dans le jardin.*

*Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter,*
*Car les lauriers du bois, sont déjà repoussés.*
*Entrez dans la danse,*
*Voyez comme on danse;*
*Sautez, dansez, embrassez*
*Celle que vous aimez.*

*(La grand'mère est accourue et s'efforce de calmer Madeleine. Georget rentre par la droite.)*

## SCENE IV

MADELEINE, GEORGET, LA GRAND'MERE.

GEORGET. — Mère, mère, pourquoi pleures-tu? On veut donc nous séparer?

MADELEINE. — Georget, mon Georget, je reste avec toi, et que mon amour m'en donne le courage!

LES PETITES FILLES, *reprenant.*

*Entrez dans la danse,*
*Voyez comme on danse...*

*Rideau*

# Acte Troisième

*Le marché aux fleur de la Madeleine, le côté gauche, à l'angle du boulevard Malesherbes. — On voit en enfilade la double rangée des petites tentes de toile, s'enfonçant un peu de biais, de façon que tout le flanc gauche de la Madeleine, toute la colonnade se profile à droite, jusqu'au fond de la place, dont on aperçoit les maisons lointaines, au coin de la rue Tronchet. — Au premier plan, à droite et à gauche, les premières tentes débordent d'une profusion de fleurs coupées, puis les autres se perdent, débordante aussi de fleurs en pots et de plantes vertes. — De même, au premeier plan, à droite, un banc à demi caché dans de hauts palmiers. — Par une resplendissante matinée de juillet, entre dix et onze heures, lorsque la vente est dans son plein. Une pluie de soleil inonde les arbres, fait éclater les couleurs vives des fleurs et les tons clairs des toilettes.*

*Pendant toute la durée de l'acte, la foule des promeneurs et des acheteurs ne cesse d'aller et venir le long de l'allée centrale. Et tous les types parisiens défilent : le jeune ménage qui emporte une plante verte, le vieux monsieur qui achète des roses, l'ouvrière qui marchande un pot de réséda, la ménagère qui ajoute à son panier de provisions déjà plein une gerbe fleurie, etc., etc.*

## SCENE PREMIERE

MADELEINE, GEORGET, LES MARCHANDES, LA FOULE.

Au lever du rideau, on ne voit pas Madeleine et Georget qui descendent lentement l'allée centrale, dans la bousculade; et il n'y a d'abord que les appels des marchandes, au milieu du brouhaha.)

LES MARCHANDES, *voix éparses.* — Madame, voyez donc... Il ne vous faut rien, Monsieur?... Venez me voir, ma petite dame, je vous arrangerai... De belles roses, Monsieur, elles embaument... Une belle plante verte, Madame... Des œillets, des résédas, des marguerites, des roses... Les roses... les roses... voyez les roses...

GEORGET, *arrivant au premier plan, sa mère à son bras.* — Quel beau soleil, mère, et comme tout sent bon! Ah! ce grand Paris qui se fleurit et s'embaume, ce Paris où grandit toujours la passion des fleurs, où les rues finiront par charrier des œillets et des roses!...

LES MARCHANDES. — Les roses... les roses... voyez les roses...

GEORGET. — Et c'est ta fête, mère, la Sainte Madeleine. Et quelle bonne idée d'être venus ensemble acheter ton bouquet!

MADELEINE. — Une idée de toi, mon Georget, une surprise, l'offre d'une promenade et notre brusque arrêt à ce marché!

GEORGET. — Je suis si fier, si heureux de t'avoir à mon bras! Toujours j'avais rêvé ce grand bonheur, sortir, me promener librement avec toi, et rire et causer comme deux bons camarades. Et cela m'emplit d'une telle allégresse, depuis dix jours, de posséder enfin ma maman à moi tout seul!... Mère, tu es comme moi bien heureuse, n'est-ce pas?

MADELEINE. — Oui, mon enfant, bien heureuse... C'était aussi mon rêve et je craignais de ne le réaliser jamais.

UNE MARCHANDE. — Les roses... les roses... voyez les roses...

GEORGET. — Ah! ces roses, ces roses, qu'elles sentent bon!... *(Riant.)* Je me souviens qu'autrefois grand'mère me racontait que, si les petits garçons venaient dans les choux, les petites filles poussaient dans les roses...

Les Marchandes. — Les roses... les roses... voyez les roses... *(Un cortège de baptême paraît,des commerçants riches du voisinage, le poupon aux bras d'une nourrice superbe, le père et la mère, le parrain et la marraine, des invités ; et le cortège traverse lentement la scène, se dirigeant vers l'église, dont on voit la petite porte à droite.)*

Georget. — Tiens, un baptême! *(Les appels des marchands ont repris. Tout un gai brouhaha accueille le baptême.)*

Les Marchandes, *voix éparses.* — Madame, voyez donc... Venez me voir, ma petite dame... Les roses, les roses... Voyez,.. voyez...

La Marchande de Fleurs, *à gauche, appelant la mère.* — Madame, Madame, il faut fleurir l'enfant... Des roses blanches, des roses rouges...

La Mère, *gaîment.* — Tout à l'heure quand nous repasserons.

La Marchande de Fleurs. — Des roses blanches pour une fille, des roses rouges pour un garçon.

La Mère. — Oui, tout à l'heure, des roses blanches. *(Le baptême s'éloigne et entre dans l'église.)*

Georget, *riant.* — Une fillette! Encore une qui a poussé dans une rose! Dis donc, mère, s'il sortait une fillette de chacune des roses qui sont là, hein, quelle foule, quel petit peuple! *(Toussaint entre en scène, poussant une petite voiture, où se trouvent les mots : Boulangerie Delagrange, en lettres dorées.)*

Madeleine, *qui le reconnaît, frémissante, à part.* — Toussaint!

Georget, *brusquement.* — Et grand'mère que nous avons perdue! Elle est restée là-bas, devant les plantes grasses... Je vais la reprendre, et nous ferons notre marché.

Madeleine. — C'est cela. Je vous attends ici, sur ce banc.

## SCENE II

MADELEINE, TOUSSAINT, puis FRANÇOIS, LES MARCHANDES, LA FOULE.

Madeleine, *très émue.* — Toussaint, je veux te parler. *(Elle l'emmène près du banc.)* Toi qui as tout su,

qui as été le serviteur muet de mon père, qui m'as aidé plus tard à voir mon enfant... Ah! si je te disais quelle elle est ma souffrance!

Toussaint, *très ému lui-même.* — Je sais, je sais, Madame, et mon pauvre vieux cœur se brise avec le vôtre... Vous le voyez, c'est la Sainte Madeleine, et, comme tous les ans, Monsieur Delagrange m'envoie ici, avec la voiture, pour rapporter les fleurs, dont il a l'habitude de fleurir votre chambre.

Madeleine, *gagnée par les larmes.* — Oh! François... Il ne m'oublie donc pas?

Toussaint. — Lui!... Non, non, Madame.

Madeleine. — Et que fait-il, depuis dix jours que je ne suis plus là?

Toussaint. — Il est bien triste, bien sombre. La pauvre maison est comme en deuil. Tout y va de travers, l'âme en est partie, et je crains bien que le commerce ne tourne mal.

Madeleine, *très agitée.* — Il se consolera, il prendra une autre femme, les jolies filles ne manquent pas.

Toussaint. — Ce serait un grand malheur, une catastrophe où beaucoup de travail, de joie et de prospérité s'engloutirait. Madame, empêchez cela, arrangez vite les choses, et revenez, revenez... Mais, prenez garde, voici M. Delagrange, et si vous ne voulez pas être vue de lui... *(Il s'écarte. Madeleine reste près du banc, cachée derrière les palmiers. Les appels des marchande recommencent au moment où François paraît, et elles se le disputent.)*

Les Marchandes. — Monsieur, voyez donc... Il ne vous faut rien, monsieur... Venez me voir, monsieur... monsieur...

La Marchande de Gauche, *à François.* — Monsieur, venez donc me voir... De belles roses, monsieur, elles embaument... *(François s'approche.)* Je sais ce qu'il vous faut, je vous reconnais bien, monsieur. Vous venez tous les ans, à pareille époque.

François. — Oui, tous les ans.

La Marchande de Fleurs. — Et, n'est-ce pas? comme tous les ans, de belles gerbes, ce que j'ai de plus frais et de plus gai, pour une fête?

François. — Non, non, cette année, je n'ai besoin que de fleurs de deuil, toutes les fleurs qu'on met sur les tombes. C'est pour une morte. *(Il fait son choix avec la marchande, tandis que Toussaint attend. Puis, il s'en va, et Toussaint, après avoir mis les fleurs dans la voiture, le suit, en jetant un dernier regard à Madeleine.)*

## SCENE III

MADELEINE, LES MARCHANDES, LA FOULE,
puis GEORGET et LA GRAND'MERE.

Madeleine, *tombée sur le banc.* — Une morte, je ne suis plus qu'une morte pour lui! Ah! cette chambre, notre chambre, où je ne suis plus, qu'il va falloir fleurir de fleurs de deuil, pour y sangloter comme dans un cimetière! Quel vide et quel regret! quelle angoisse sourde m'envahit depuis dix jours, sans que je veuille comprendre! C'est notre pauvre maison qui m'appelle. Je suis comme en voyage, perdue, inoccupée, dans le désir du retour. Et François dont me voici jalouse, mon François que je n'ai jamais tant aimé et que, la nuit, je rêve aux bras d'une autre! La moitié de mon cœur est resté là-bas, je ne puis vivre ainsi, douloureuse et saignante. *(Georget reparaît, tenant une grosse gerbe de roses, suivi de la grand'mère, qui a un pot de fleurs sous chaque bras.)*

## SCENE IV

MADELEINE, GEORGET, LA GRAND'MERE,
LES MARCHANDES, LA FOULE, puis LE BAPTEME.

Georget, *très gai, accourant.* — Nous avons fait notre marché... Vois, vois donc, mère!

La Grand'Mère, *très gaie aussi.* — Oui, voyez comme il m'a chargée. Il m'en aurait fourré jusque dans les poches.

Georget, *toujours gaîment.* — Et c'est pour te fleurir, mère! Bonne fête, bonne fête!... *(La regardant, brusquement inquiet.)* Mais qu'as-tu donc?

Madeleine, *bouleversée,* — Je n'ai rien.

Georget. — Si, si, tu n'es plus la même. Est-ce donc un malheur encore que tu me caches?

MADELEINE. — Ce n'est rien, je t'assure. *(A part, douloureuse.)* Voilà maintenant que je trompe mon Georget, que je lui mens, comme je mentais à François! *(Le baptême sort de l'église et retraverse la scène. La foule s'égaie.)*

GEORGET, *repris de gaîté.* — Le baptême, le baptême, les fillettes dans les roses!

MADELEINE, *à part, regardant avec des larmes.* — L'heureuse femme, un enfant du mari qu'elle aime, un enfant de paix et de joie! *(Le baptême s'est avancé et il défile de nouveau devant les marchandes de fleurs dont les appels recommencent. Georget et la grand'mère regardent, amusés, tandis que Madeleine suit la scène douloureusement.)*

LES MARCHANDES, *appelant la mère.* — Madame, madame, des roses blanches... Madame, voyez donc... Venez me voir, ma petite dame... Les roses, les roses... Voyez... Voyez...

LA MARCHANDE DE GAUCHE. — Elles embaument, madame, prenez-moi des roses blanches!

LA MÈRE, *gaîment.* — Oui, oui, des roses blanches!... Fleurissez l'enfant, fleurissez le père et la mère, fleurissez le parrain et la marraine, fleurissez la nourrice et tout le baptême!

LES MARCHANDES, *ensemble, distribuant au baptême des fleurs que le père et le parrain leur paient.* — Voyez, voyez, des roses blanches!... Elles embaument!... Prenez-moi des roses blanches!... *(Du monde s'est amassé, tandis que Madeleine, Georget et la grand'mère sont toujours à gauche, regardant. Grande animation et grande allégresse finales.)*

*Rideau*

# Acte Quatrième

*Le fournil de la boulangerie Delagrange, dans le sous-sol. — Deux vastes salles, communiquant par une large baie, sans porte ni rideaux. — Dans celle du fond, on aperçoit le four, en face, au milieu, avec tout le jeu des diverses pelles, alignées et suspendues au plafond, sur des tringles de fer. — Dans la première salle se trouvent les deux pétrins, l'un à droite, l'autre à gauche de la baie, au fond. — Au-dessus, pendent les manches qui amènent la farine ; et il y a là aussi les balances, pour peser la pâte. Les murs sont partout garnis des étagères où sont rangés les paniers à pain, de toutes les formes et de toutes les grandeurs. — A droite, une porte sur l'escalier qui mène aux appartements de la maison. — A gauche, une autre porte sur l'escalier qui monte à la boutique. — Une table et des chaises. La table est près de la porte de gauche. — De grands paniers épars. — Tout le fournil est éclairé au gaz. — De dix à onze heures du soir, au moment des premières fournées.*

## SCENE PREMIERE

**FRANÇOIS, AUGUSTE, TOUSSAINT, BOULANGERS et AIDES.**

(François est assis à la table, l'air sombre et anéanti. Derrière lui, trois hommes travaillent à chaque pétrin. A droite, les trois

pétrissent; à gauche, les trois sont en train de couper, de peser la pâte et de la mettre dans des paniers garnis de toile. Et, au fond Auguste, avec son aide, achève d'enlever la braise de son four, de le balayer et d'y enfourner les pains. Toussaint, debout, à droite, s'occupe à brosser les pains et à les ranger dans des paniers qu'on montera ensuite à la boutique. Tout le fournil en grand travail.)

François, *douloureusement, à lui-même.* — Ce Paris qui toujours mange, qui chaque matin a besoin de sa ration, pour son écrasant travail du jour! Du pain, du pain, il faut toujours du pain au géant dévorateur! Et il n'y a jamais trop de blé, trop de farine, c'est par panerées, par charretées, qu'on jette le pain à l'insatiable faim de Paris!

Va, pauvre homme, pauvre boulanger que le deuil frappe, aie le cœur en morceau, la cervelle à l'envers, traîne-toi dans ta maison en larmes, et quand même il te faudra commander, surveiller, travailler la nuit, pour la faim du monstre! Tu n'as pas droit au sommeil, au néant, il faut du pain, du pain, du pain, pour Paris qui dévore et qui enfante! *(Il reste accablé, il se désintéresse, pendant qu'Auguste, ayant tout enfourné, ferme le four et descend en scène.)*

Auguste, *donnant des ordres, d'un ton de maître.* — Vous autres, ne vous trompez pas, comme hier, sur les pesées... Et vous autres, finissez vite, nous attendrons encore après cette cuisson-là... *(Rudement à Toussaint.)* Pourquoi n'êtes-vous pas venu m'aider, lorsque je vous en ai donné l'ordre?

Toussaint, *tranquillement.* — J'avais un autre travail à faire.

Auguste, *de plus en plus agressif.* — Ne soyez pas insolent avec moi. Ça ne peut plus durer. Vous partirez d'ici.

Toussaint, *à François.* — Vous entendez, patron? Faut-il donc que je parte?

François, *de son air las.* — Oh! pas de querelles. Ne me tourmentez pas, faites à votre guise... *(Il se lève péniblement.)* Mon vieux Toussaint, vous seriez mieux ailleurs. Pas d'enfant, plus de femme, la maison ne vaut guère la peine qu'on y vive. *(Il sort lentement par la porte de gauche, pendant qu'Auguste et les boulangers ricanent.)*

TOUSSAINT, *à part.* — Oui, la pauvre maison est morte, si Madame ne revient pas... Ce soir encore je l'attendais. *(Il sort par la porte de droite.)*

AUGUSTE, *ricanant.* — Bon voyage, et qu'il aille retrouver sa Madame!... *(Aux boulangers.)* Onze heures n'ont pas sonné, mais, tout de même, prenez votre demi-heure de repos. *(Les boulangers sortent, et Pauline, descendue de la boutique, paraît à la porte de gauche, en allongeant prudemment la tête.)*

## SCENE II

AUGUSTE, PAULINE.

PAULINE. — Vous êtes seul, Auguste?

AUGUSTE. — Mais oui, ma petite Pauline. Entrez donc faire un bout de causette... *(Pauline entre en scène.)* Et le patron?

PAULINE, *montrant la gauche.* — Oh! il est là-haut, à rôder dans la boutique, à regarder dans la rue, comme un idiot... Et le vieux mouchard?

AUGUSTE, *montrant la droite.* — Filé, monté par là, dans les appartements, au diable!... Vous savez, je viens de lui faire donner son compte.

PAULINE. — Vrai?... Ah! c'est chouette. Il n'y avait que lui de rasant, nous allons être tout à fait chez nous.

AUGUSTE. — Je vous l'avais bien dit que la maison était à prendre!... Mais, écoutez-donc, ma petite, il me semble que le patron serait de votre goût... Vous trônez au comptoir, vous faites la belle, pour qu'il se console dans vos bras.

PAULINE, *avec tranquillité.* — Bien sûr, pourquoi pas?... Vous vouliez la patronne, je veux le patron, c'est naturel.

AUGUSTE. — Seulement, le patron vous envoie promener... *(S'approchant, voulant l'embrasser.)* Et nous deux, ça ne se fait donc pas?

PAULINE, *l'écartant.* — Oh! nous deux, ça pourra toujours se faire, quand on sera certain que ça vaut la peine.

AUGUSTE. — Me voilà le vrai maître, je commande et l'on obéit, depuis que Madame a filé avec son amant et que nous savons tout.

PAULINE, *haussant les épaules.* — Vous ne savez rien mon pauvre Auguste. Moi, je sais, parce que je me donne la peine de savoir.

AUGUSTE. — Quoi donc? Madame n'a pas filé avec son amant?

PAULINE. — Elle a filé avec son enfant, un grand garçon qu'elle a eu d'un petit cousin, avant son mariage.

AUGUSTE, *goguenard.* — Un enfant! c'est pour un enfant qu'ils se font un mauvais sang pareil! Alors, ils sont plus bêtes encore que je ne croyais. Mais ça ne compte pas, un enfant! ça s'accroche quelque part et ça s'oublie!

PAULINE, *gaîment.* — Vous n'êtes pas pour les enfants, vous?

AUGUSTE. — Fichtre non! L'enfant, ça n'est pas dans mon idée. N'en faut pas, jamais! Pas un fil à la patte qui vous embarrasse dans l'existence. Et l'on est libre comme l'air, on a le plaisir sans la peine...

PAULINE. — C'est bien sûr que les mioches, ça pousse toujours trop vite. Ça n'embellit pas une femme, ça la cloue chez elle, plus de liberté ni d'amusements... Enfin, nous recauserons de ça, quand nous serons les maîtres...

AUGUSTE, *écoutant vers la gauche.* — Méfiance! j'entends le patron redescendre.

PAULINE. — Est-il encombrant, à rôder ainsi par toute la maison, comme une âme en peine!

AUGUSTE. — Venez par là, dans la pâtisserie. J'ai du malaga. Nous causerons encore un peu. *(François paraît et ils n'ont pas le temps de s'échapper. Mais il ne les aperçoit pas, il va jusqu'au pétrin de droite, qu'il regarde fixement, sans les voir, ce qui leur permet de s'en aller derrière son dos par le fond.)*

## SCENE III

FRANÇOIS, puis MADELEINE.

FRANÇOIS, *redescendant.* — Jaloux d'un enfant, je suis jaloux d'un enfant! Est-ce possible d'être tombé à cette misère? Moi qui en souhaitais un de tout mon désir éperdu, moi qui l'aurais adoré de tout mon cœur attendri! L'enfant, c'est la joie et le bonheurn écessaire, c'est l'âme sans laquelle la maison ne peut vivre!

Mais l'enfant d'un autre, non, non! cela me déchire. Si je suis jaloux, c'est que l'autre est toujours là, c'est que cet enfant d'un autre m'a volé mon enfant à moi, l'enfant que j'attendais de ma femme tant aimée. Et ma maison est à jamais vide, jamais je n'y verrai l'enfant naître et grandir! *(Il tombe assis, devant la table, à la place qu'il occupait au commencement de l'acte, pleurant dans ses mains jointes. — La porte de droite s'ouvre doucement, Toussaint paraît et fait entrer en silence Madeleine, qui est en cheveux et en taille : puis, sans une parole, Toussaint s'en va par le fond, laissant les époux face à face. — Un long temps.)*

MADELEINE, *doucement.* — François.

FRANÇOIS, *la voyant, se mettant debout.* — Toi, Madeleine... Tu me reviens?

MADELEINE. — Oui, je te reviens.

FRANÇOIS. — Pourquoi me reviens-tu?

MADELEINE. — Je te reviens parce que je t'aime et que je ne puis me passer de toi.

FRANÇOIS. — Comment cela?

MADELEINE. — Tu es mon époux, tu as tout pris de mon être, ma chair et mon cœur.

FRANÇOIS. — Et puis, dis encore?

MADELEINE. — Et puis, je ne vivais plus, j'étais comme perdue le jour. Mes bras te cherchaient la nuit. J'avais besoin de la maison que tu m'as faite, de mon chez moi, de mon commerce. Je suis ta femme, et je meurs, si je te perds.

FRANÇOIS. — Alors, c'est moi que tu choisis, c'est bien moi que tu veux, et tu as dit adieu à ton enfant, pour toujours?

MADELEINE. — Oh! François, je ne sais pas, ne m'interroge pas davantage... Mais, puisque tu m'as vaincue, puisque je te reviens en vaincue, prends-moi donc et fais de moi ce qu'il te plaira.

FRANÇOIS. — Pour que demain tu me quittes encore, pour que ton enfant te meurtrisse et que tu retournes à lui, éternellement jetée d'un amour à l'autre?

MADELEINE. — Oh! François, je ne sais pas... Mais, puisque c'est l'époux aujourd'hui qui l'emporte, prends-moi donc pendant que je me donne, dans ma franchise

à t'avouer que j'ai besoin de toi comme on a besoin du pain pour vivre.

FRANÇOIS, *touché.* — Ah! pauvre femme, au cœur déchiré, mutilé, qui ne peut aimer de tout son amour!

MADELEINE. — Je reviens me confier à toi. Prends-moi, tâche de me garder, en faisant que je souffre moins, moi qui souffre tant, et tâche d'emplir tout mon cœur, pour qu'il n'ait plus besoin d'autre tendresse. Oui, fais de moi une épouse si heureuse, qu'elle vive à ton cou, dans l'oubli du reste du monde.

FRANÇOIS, *l'étreignant.* — Eh bien! oui, ma chère femme, ma loyale et brave femme, je veux bien, je veux tâcher de te reprendre tout entière et de te garder. Je suis l'homme, le mari, je t'aimerai assez, pour que tu ne cesses pas une heure de m'aimer et de me vouloir... Oui, puisque tu me reviens si franche, si confiante, essayons encore le bonheur et nous oublierons le reste du monde.

MADELEINE. — Ah! prends-moi, aime-moi, fais que la maison heureuse me garde et me retienne.

FRANÇOIS. — Va, je te prendrai, je t'aimerai et la maison heureuse, de toutes parts, te gardera, te retiendra. *(Toussaint paraît au fond, l'air ravi. Les boulangers, et enfin Auguste et Pauline rentrent.)*

## SCENE IV

LES MEMES, TOUSSAINT,
puis LES BOULANGERS, puis AUGUSTE et PAULINE.

FRANÇOIS, *qui a retrouvé toute son activité, aux boulangers.* — Allons, allons! pas de paresse, au travail, au travail, mes braves! Et vite, sortez le pain et qu'on prépare l'autre cuisson! *(Les boulangers se remettent à pétrir et à peser la pâte.)*

PAULINE, *entrant, saisie, bas.* — Madame de retour!... Ça se gâte, ça ne va plus, nous deux!

AUGUSTE, *de même.* — Laissez donc, rien n'est fini, je vais leur jeter l'enfant dans les jambes.

FRANÇOIS, *avec autorité.* — Eh bien! Auguste, sortez le pain! *(Auguste obéit, pendant que Pauline s'échappe et remonte à la boutique. Il a ouvert le four, au fond, et aidé*

*d'un homme, il en tire la fournée, de grands beaux pains dorés.)*

TOUSSAINT. — Madame, on a parlé de mon congé, dois-je partir?

MADELEINE. — Toi, mon bon Toussaint, jamais! Je ferai plutôt maison nette!... *(Comme lasse, elle s'est assise devant la table, reprise, envahie d'un souvenir, et elle rêve tout bas, d'une voix qui s'attriste, tandis que François continue à donner des ordres et que le travail s'active.)* Il lisait, quand je l'ai quitté, mon pauvre Georget. Maintenant, que fait-il? S'est-il couché, dort-il tranquillement?

FRANÇOIS, *très gai, d'une voix éclatante.* — Au travail, au travail! boulangers, mes braves, donnez vos muscles, donnez votre souffle, et que le pain soit pétri, et que le pain soit sorti du feu, tendre, brûlant et doré! Pendant que Paris dort, faisons-lui son pain quotidien, par panerées, par charretées! Il faut du pain, du pain, à l'éternelle faim du géant. Et, pour qu'il ait du cœur à la besogne demain, dès le petit jour, donnons du pain, du pain, du pain, au réveil affamé de Paris! *(Le fournil est en plein travail.)*

*Rideau*

# Acte Cinquième

*La boulangerie Delagrange, mais le matin, et plantée d'une autre façon qu'au premier acte. Le décor, planté de biais, montre, au premier plan une petite salle, avec des tables de marbre et des chaises, dans laquelle les clients peuvent consommer les gâteaux sur place. A droite, une porte ouvre sur une sortie particulière. Une large baie fait communiquer la petite salle avec la boulangerie proprement dite, que l'on voit au fond, dans tout son développement. — La boulangerie avec sa caisse et ses deux comptoirs de marbre blanc, chargés de gâteaux, avec ses casiers de cuivre débordant de grands pains, avec ses vitrines toutes en cristal, où sont entassés les petits pains, les croissants, les brioches, avec ses murs recouverts de glaces et son plafond peint et doré. — Le matin, entre sept et huit heures, au mois d'août, par un ciel en fête, dont le clair soleil pénètre à flots. On monte sans cesse du fournil de grands paniers de pains, au milieu de la bousculade des clients qui , continuellement, entrent et sortent. Des porteurs et des porteuses partent, en poussant des paniers roulants et de petites voitures à bras. — Par la porte grande ouverte, on aperçoit la rue matinale, avec son mouvement d'employés et d'ouvrières, de voitures de légumes et de fleurs. Beaucoup de vie et d'éclat.*

## SCENE PREMIERE

MADELEINE, FRANÇOIS, TOUSSAINT, AUGUSTE, PAULINE, AIDES, CLIENTS.

(Des employés et des ouvrières entrent acheter des petits pains et croissants. Des bonnes sont là, attendant qu'on les serve. Tous les types. Au milieu du va-et-vient, au fond, François, Pauline et Auguste s'occupent, tandis que Madeleine appelle Toussaint, dans la petite salle, pour lui donner des ordres. Elle est en belle boulangère, avec un grand tablier blanc.)

MADELEINE. — Toutes les porteuses sont-elles parties?

TOUSSAINT. — Non, Madame, pas encore.

MADELEINE. — Qu'elles se hâtent!... Et le pain du restaurant Désormaux, l'a-t-on porté?

TOUSSAINT. — On part, Madame.

MADELEINE. — Bon!... Quelle bousculade! Ce Paris qui s'éveille et qui tout de suite crie la faim! Du pain, du pain, il lui faut du pain pour se faire du sang et ne pas bouder devant sa tâche! Le soleil luit, la rue bourdonne, chacun court dans le tumulte, en quête de son pain. Et c'est de la gaîté, de la santé et de la force *(Toussaint est retourné dans la boulangerie, où Madeleine va s'occuper de la vente. Auguste, qui la suit du regard, appelle d'un signe Pauline dans la petite salle.)*

AUGUSTE. — Elle a l'air bien à son affaire, ce matin.

PAULINE. — Ah! ouiche! regardez ses yeux, elle a dû pleurer toute la nuit. Et puis, Monsieur est sombre, ça recommence.

AUGUSTE. — Alors, on va s'amuser. Je me suis payé d'écrire au jeune homme, oh! sans signer, histoire de rire. Et vous verrez le pot-aux-roses! *(François les aperçoit et s'avance.)*

FRANÇOIS. — Pauline, allez donc à la vente. *(Tous deux s'empressent de retourner dans la boutique; et il s'assoit d'un air brisé.)* Je suis las dès le matin, et cette tristesse, cette gêne que nous ne pouvons vaincre! Mon Dieu, que nous faut-il donc pour être heureux?

TOUSSAINT, *qui revient, après avoir disparu un instant.*— Monsieur, c'est l'enfant qui est là, sous le porche, avec sa grand'mère. *(Il montre la porte à droite.)*

FRANÇOIS, *debout.* — L'enfant!

TOUSSAINT. — Il part pour toujours à l'étranger, où l'on vient de lui trouver un emploi, et il veut embrasser une dernière fois sa mère.

FRANÇOIS. — Je ne puis refuser cela. C'est juste, et je ne suis pas un méchant homme.

TOUSSAINT, *allant à la porte.* — Alors, je le fais entrer.

FRANÇOIS. — Attendez, il faut que je prévienne la mère... *(Appelant.)* Madeleine, Madeleine... *(Elle s'approche.)* Ton fils est là...

MADELEINE, *saisie.* — Georget!

FRANÇOIS. — Il part à l'étranger et veut te dire adieu. J'y consens, qu'il t'embrasse et qu'il parte.

MADELEINE, *bouleversée.* — Comment! il part, mais je ne veux pas! *(Toussaint fait entrer Georget et la grand' mère, puis retourne dans la boutique, d'où Pauline et Auguste suivent la scène. Le mouvement du travail et des clients s'y ralentit, sans cesser complèrement. François se tient d'abord un peu à l'écart de la mère et de l'enfant, comme pour se désintéresser.)*

## SCENE II

LES MEMES, GEORGET, LA GRAND'MERE.

GEORGET. — Mère, je viens te dire adieu.

MADELEINE. — Où vas-tu? Pourquoi pars-tu? Pourquoi ne m'avoir rien dit encore de ce départ?

GEORGET. — Mère, il faut que je parte. Tu m'avais tout caché, mais quelqu'un m'a écrit, je sais maintenant, et je ne veux pas être plus longtemps ton malheur.

MADELEINE. — Partir, partir à jamais, n'est-ce pas? Je consentais à ne plus te voir, Dieu sait au prix de quelles secrètes larmes! Tu étais toujours là, dans l'air que je respire, et je pouvais courir te rejoindre, au premier appel. Mais l'exil, mais la séparation éternelle, non, non! je ne veux pas, je ne veux pas!

GEORGET. — Mère, il faut que je parte. Puisqu'il n'y a pas de place au foyer pour moi, il faut que je fasse ma vie. J'ai trouvé un emploi, loin, bien loin, de l'autre côté de l'Océan. Je disparais pour toujours, mère, sois heureuse et tranquille.

MADELEINE, *dans un grand cri.* — Si tu pars, mon Georget, je pars avec toi!

FRANÇOIS, *intervenant, sous une impulsion irrésistible.* — Eh bien! pars donc, femme oublieuse, femme qui ne m'aime pas!

MADELEINE. — Ah! l'affreux combat qui recommence!

FRANÇOIS. — Pars, pars avec l'enfant, puisque l'époux ne peut te suffire, et que, malgré nos efforts, le bonheur n'est plus possible dans la maison en larmes.

MADELEINE. — Quel arrachement! Des deux côtés, je laisserai un lambeau de ma chair et de mon cœur. Oh! vous deux qui me déchirez, ayez donc un peu pitié de moi! *(Elle tombe sur une chaise en sanglotant.)*

GEORGET. — Mère, tu n'es pas raisonnable. Je t'assure que, si je pars, c'est que je suis brave et que je t'aime de toute mon âme. C'est ton bonheur, ta paix que je veux. Et je ne te connais pas, je ne t'ai pas connue, je te renie et je m'en vais, comme si je n'étais plus, comme si je n'avais jamais été... *(A François.)* Vous qui êtes le mari, reprenez-la tout entière, donnez-lui tout le bonheur, l'enfant de hasard ne compte pas.

FRANÇOIS, *s'oubliant.* — Non! il n'y a pas d'enfant de hasard, l'enfant n'est pas l'accident, il est tout, le fruit, la vie elle-même.

GEORGET. — Une femme n'est qu'à son mari. C'est en lui seul qu'elle doit mettre sa foi et sa force, c'est lui seul qui fait sa joie et sa santé!

FRANÇOIS. — Non! le mari sans l'enfant n'est rien, il ne peut rien, ni fortune solide, ni bonheur durable.

GEORGET. — Et qu'on laisse donc partir l'enfant d'amertume et de querelle, qui fait saigner tous les cœurs, et dont la disparition ramènera la paix!

FRANÇOIS, *dans un dernier éclat.* — Non! ce n'est pas vrai, l'enfant emportera tous les cœurs, l'enfant laissera un tel vide, une blessure si inguérissable, que nous en souffrirons tous à jamais!

MADELEINE, *debout, frémissante.* — Que dis-tu donc, mon Dieu?

FRANÇOIS, *d'une grandeur simple.* — Je dis, Madeleine, que je te le rends, ton Georget, ton enfant...

MADELEINE, *éperdue, se jetant à son cou.* — Mon bon François!

FRANÇOIS. — Malgré moi, j'ai plaidé sa cause. J'ai tant rêvé d'en avoir un de toi! je le sens si nécessaire à notre bonheur! Chassé d'ici, il serait là sans cesse à nous séparer. Qu'il reste et qu'il nous réunisse!... Prends-le, garde-le, et qu'il soit notre fils à tous les deux! *(Il le met dans ses bras.)*

MADELEINE, *baisant l'enfant.* — Mon grand et bon François!

GEORGET, *près d'eux, très tendre.* — Oh! je veux bien, oh! je vous aimerai!

LA GRAND'MÈRE, *venant à son tour l'embrasser.* — Tu nous restes, mon petit, que je suis contente!

FRANÇOIS, *à la grand'mère.* — Mais qui donc a pu lui écrire?

LA GRAND'MÈRE. — Voici la lettre. *(Elle la lui remet.)*

FRANÇOIS, *la regardant.* — La même écriture...

MADELEINE, *la regardant aussi.* — C'est cet Auguste... J'ai reçu de lui des lettres imbéciles dont je ne t'ai pas même parlé. *(Auguste et Pauline se sont rapprochés, inquiets, tandis que Toussaint donne les signes du plus vif contentement.)*

AUGUSTE, *payant d'audace.* — De quoi, de quoi! c'est compris, on s'en va! J'en ai assez d'une baraque où l'on n'a pas le mot pour rire!... *(A Pauline.)* Venez-vous?

PAULINE, *ironique.* — Ah! non, merci! fallait être le plus fort... Bonsoir! *(Auguste s'en va. La boutique reprend toute sa vie. Des pains encore sont montés, grande activité et grande allégresse.)*

GEORGET. — Oh! mère bien aimée, oh! père qui m'accueille, c'est la paix que je veux apporter dans la maison heureuse, par ce beau matin de Paris ensoleillé!

FRANÇOIS. — Oui, Madeleine, Georget, la maison enfin est vivante et féconde, dans le matin, dans le clair soleil, dans la gaîté chantante du bon pain que Paris mange!

LA GRAND'MÈRE. — Tu apportes la paix. Par ce beau matin de Paris, tu apportes la joie, ô Georget!

MADELEINE. — Mon François, mon Georget, la maison est joyeuse et prospère! Paris s'éveille, il faut que Paris ait du pain, pour la besogne géante de son enfantement!

FIN

# Violaine la Chevelue

*Féerie lyrique en 5 actes et 9 tableaux*

Violaine la chevelue, *Copyright* 1921, *by Eugène Fasquelle.*

# Distribution

*Le roi Sylvère.*
*Hilarion*, fou du roi.
*Le capitaine Albéric.*
*Léandre.*
*Le Coryphée.*
*Un héraut.*
*Violaine.*
*La princesse Faustine.*
*Floriane*, fée de la Terre et de la Vie, reine des fées.
*Nérée*, fée des Eaux.
*Célie*, fée des Airs.
*Luce*, fée des Flammes.

*Seigneurs et dames de la cour, ouvrières et ouvriers, chambrières, le cortège, les fées.*

**Ballet**

*Lycidas Rosemonde Flavia.*

**Bergères, sylvains, *faunes*.**

# Acte Premier

## PREMIER TABLEAU

### L'ENCHANTEMENT DES GERMES.

*La naissance. D'abord, les limbes de la terre, le sein vague et profond où s'élabore la vie. Des indications de choses et d'êtres, des apparences de plantes et d'arbres, où se jouent des formes errantes. Puis, peu à peu, tout se précise, en restant d'abord dans une sorte de clarté lunaire, en s'animant ensuite sous une pluie de jeune soleil, d'une candeur d'enfance. Et, alors, les fées, dont on n'a distingué que lentement les blanches figures, apparaissent de plus en plus, se fixent et vivent. C'est dans la clairière idéale d'un bois de rêve, aux mousses et aux herbes mauves, aux grands arbres noyés d'azur pâle. Floriane, fée de la Terre et de la Vie, reine des fées, est là entourée de sa cour, debout sur un tertre. Autour d'elle, ses trois sœurs cadettes, Nérée, la fée des Eaux, Célie, la fée des Airs, et Luce, la fée des Flammes, président chacune au groupe de ses suivantes. Et des chants doux s'élèvent et des danses lentes déroulent parmi les arbres le vol rythmique des fées.*

## SCENE PREMIERE

### FLORIANE, NERÉE, CELIE, LUCE, LES FÉES.

Nérée, Célie, Luce. — Le printemps tardif hésite encore dans l'antique sein de la terre, que les neiges de l'hiver ont glacé.

Tout revient à l'enfance, tout va rire et aimer une fois de plus, dès que le soleil flambera.

Floriane. — Au travail, mes sœurs! aidez votre

reine, Floriane, la fée de la Terre et de la Vie! Que, par vous toutes, les germes de nouveau soient enchantés! Donnez votre beauté, votre fécondité aux graines obscures encore, pour que le prodige des floraisons éclate, au prochain soleil de mai... Toi, Nérée, la fée des Eaux.

NÉRÉE, *dans une incantation.* — A moi, les rosées de l'aube perlant sur ces feuilles tendres, les ruisseaux dont la caresse baigne les racines profondes, l'ondée qui rafraîchit la terre et lave la face du ciel.

FLORIANE. — Et toi, Célie, la fée des Airs.

CÉLIE, *de même.* — A moi, la brise du soir, si douce aux feuillages las, le vent du matin qui chaque jour rend la terre une jeunesse neuve, le grand souffle qui vient de l'infini, charriant l'âme du monde!

FLORIANE. — Et toi, Luce, la fée des Flammes.

LUCE, *de même.* — A moi, l'astre à son lever qui s'allume en un rire, à son midi qui flamboie, à son coucher qui rougeoie! A moi, l'embrasement même du soleil, dont la flamme enfante les forêts et les hommes!

FLORIANE. — Ah! mes sœurs, les hommes ont besoin de vous. Le divin atelier où le mâle idéal choisi par le Destin fabrique toutes les fleurs de la terre est sur le point de chômer en une crise affreuse.

Au début, tout ce peuple travaillait aux fleurs charmantes, dans l'heureuse fraternité de l'âge d'or. Puis, certains se sont enrichis, une suite longue de rois s'est déroulée, toute une caste oisive, affolée de luxe et de désir. Et voilà que le royaume craque, la paresse en haut, le mépris du travail en bas. Les envois de fleurs ne se font plus, les jardins de la terre n'auront pas une fleur, au triste printemps si lent cette année à sourire.

NÉRÉE, CÉLIE, LUCE. — Eh quoi! n'est-il plus d'entente possible, ne peut-on rendre à ce peuple fou l'âge d'or perdu?

FLORIANE. — Si! l'antique prophétie d'un sage l'annonce :

*Quand le royaume craquera,*
*Une chevelure y naîtra,*
*Qui l'âge d'or y refera,*
*Dès que sa chevelure descendra,*
*Jusqu'à la terre, et fleurira.*

Et regardez! la voici qui vient, Violaine, l'ouvrière à la miraculeuse toison d'or, la chevelure prédestinée... *(D'un geste, Floriane emmène les fées qui sortent et s'évanouissent comme des ombres. Et Violaine paraît, simplement vêtue de blanc, ses cheveux d'or, dénoués sur ses épaules, tombant jusqu'aux reins... Elle s'avance, en cherchant des fleurs.)*

## SCENE II

VIOLAINE, *seule.* — A peine des primevères, des boutons d'or, des violettes, fleurs timides et comme frileuses. A quoi songent les fées bienfaisantes, si nous ne trouvons plus dans leurs bois enchantés les nouvelles fleurs, nos modèles?... Ah! voici des muguets tout neufs, d'une délicatesse de dentelle blanche!

Mais mon âme est triste, ma main se fait paresseuse, depuis que nous n'avons plus le cœur à la divine besogne de fleurir la terre. Et c'est le printemps tardif que j'attends dans l'angoisse. Et c'est aussi le printemps de ma vie, le prince dont j'ai rêvé qui seul me rendra le joie. Viens, viens, printemps tardif, la terre languit et je languis, viens fleurir et la terre et mon âme! *(Elle s'assoit sur la mousse.)* Que je suis lasse, d'avoir couru ce bois, pour ces quelques fleurs! Et mon frère Léandre qui devait m'aider. Je vais l'attendre... *(Elle a posé les fleurs sur sa jupe et elle les arrange en bouquets, d'une main ralentie, en s'endormant peu à peu.)* Que je suis lasse! ... Des primevères roses, des muguets blancs, des violettes bleues, des boutons d'or tout d'or... Mes lèvres sont roses, mes bras sont blancs, mes yeux sont bleus, mes cheveux sont d'or.... *(Elle s'est endormie, la tête appuyée sur un banc de mousse, au milieu du flot déroulé de sa chevelure. Les fées comme des ombres, reviennent, emplissent la scène de leur danse et de leur chant léger.)*

## SCENE III

VIOLAINE, FLORIANE, NERÉE, CELIE, LUCE, LES FÉES

NÉRÉE, CÉLIE, LUCE, *entourant Violaine.* — Venez toutes, elle s'est endormie, et que nos haleines qui chantent dans les feuilles, ne la réveillent pas!

Venez toutes la voir si fraîche avec ses yeux clos, la jupe semée de fleurs, la face pure, telle qu'une vierge enfant qui rêve aux anges!

Floriane. — Elle sera la libératrice, si elle reste l'élue du Destin, le souverain maître auquel les fées elles-mêmes obéissent. Sa chevelure doit vaincre, la chevelure vivante et ruisselante, force de l'homme, beauté de la femme... Et, comme nous avons enchanté les germes, mes sœurs, approchez, faites vos cadeaux, pour le royal enchantement de la chevelure.

Nérée. — Moi, je lui donne la souplesse, l'abondace du flot intarissable. Qu'elle soit profonde et odorante comme la mer, qu'elle roule les parfums des îles et l'infini des horizons!

Célie. — Moi, je lui donne l'air du ciel, la vivace force des plantes qui toujours grandissent, et je la baigne de toute la santé que le vent apporte des montagnes et des plaines!

Luce. — Moi, je lui donne les rayons mêmes, du soleil l'or en fusion dont il flambe, l'éternel brasier d'amour où s'allume le feu sacré de l'immortel désir!

Floriane. — Et moi, je lui ordonne de grandir, de grandir sans cesse, comme une chevelure d'astre. O chevelure de la femme, impérial manteau qui vêt la Vierge de pudeur, onde d'amour embaumée où s'irrite la soif des amants, déroule-toi, descends jusqu'à la terre! Et qu'alors le prodige annoncé se produise : pour le salut de ce royaume, fleuris, ô chevelure, couvre-toi de roses, au soleil du printemps, telle qu'un mystique rosier d'amour! *(On entend au loin le premier appel de Léandre. Les fées s'effarent, et toutes fuient, s'évanouissent.)*

## SCENE IV

FLORIANE, LÉANDRE, VIOLAINE *endormie.*

Léandre, *encore au loin.* — Violaine!... Ma sœur Violaine!... *(Sa voix se rapproche.)* Où es-tu? Violaine, ma sœur Violaine!... *(Il entre en scène.)* Violaine! Violaine!... *(Il aperçoit les fées qui fuient.)* Ah! les fées, les fées bienfaisantes! Moi qui depuis si longtemps les guette et les veux voir!... *(Il tend les mains, suppliant.)* O

douces fées, de grâce, restez, ne vous envolez pas! Je ne suis que Léandre, un garçon de rien, si humble qu'il ne compte pas... *(Nérée, Célie et Luce disparaissent. Il ne reste que Floriane, qui le regarde en souriant.)* Reste au moins, toi, la dernière, toi qui veux bien me sourire... Je t'aime, tu es si belle! Dis-moi ton nom?

FLORIANE. — Floriane.

LÉANDRE. — Floriane! la reine des fées, la fée de la Terre et de la Vie! Oh! je te connais, et je t'aime depuis si longtemps, depuis que, tout petit, ma mère me racontait ton histoire!

FLORIANE. — Léandre, il ne faut pas m'aimer.

LÉANDRE. — Ne pas t'aimer! lorsqu'on t'a vue, est-ce possible? Si tu savais les jours et les jours que j'ai vécus au fond de ce bois enchanté, à me cacher sous les feuilles, pour te guetter au passage, dans la poussière d'or du soleil! Et te voilà enfin, et tu es si belle, et je t'aime tant!

FLORIANE, *fuyant*. — Ne m'aime pas, pauvre enfant, ne m'aime pas!

LÉANDRE, *la suivant*. — Floriane, oh! reste une minute encore. Ton visage de lumière embrase mon cœur, ton parfum m'apporte une ivresse, où s'anéantit le reste du monde. Laisse-moi t'approcher, boire l'air que ton haleine enchante.

FLORIANE. — C'est la mort que tu bois, poëte! Ne m'aime pas, ne m'aime pas! *(Elle disparaît.)*

LÉANDRE, *les bras tendus*. — Floriane! Floriane!... Ah! la cruelle, elle n'est plus que l'air délicieux qui passe sous ces arbres. Reviens, reviens, mon cœur sanglote! Je t'aime, Floriane! Floriane! Floriane!

## SCENE V

LÉANDRE, VIOLAINE.

VIOLAINE, *s'éveillant*. — Qu'est-ce donc?... Mon frère Léandre, pourquoi te désespères-tu?

LÉANDRE. — Les fées, les fées! elles étaient là, je les ai vues!

VIOLAINE. — Comme moi, tu t'es endormi et tu as fait ce rêve.

LÉANDRE. — Non! la reine Floriane était là. Elle m'a parlé, je lui ai donné mon cœur.

VIOLAINE, *se levant.* — Est-ce donc cela, que j'ai fait un si beau rêve, tout un cortège, avec des chants magnifiques, qui m'emmenait au bonheur, jusque dans la gloire du soleil?... La sève des forêts coulait en moi. Et tiens! regarde, ô miracle! mes cheveux ont grandi, ma chevelure m'inonde!

LÉANDRE. — Ecoute, écoute! diras-tu encore que j'ai rêvé?... Les entends-tu qui chantent?

LES FÉES, *dans les nues.* — Dès que le printemps naîtra, les germes bouleverseront la terre, les fleurs s'épanouiront. Au travail, au travail! pour que les fleurs parent la face du monde et ramènent la joie chez les hommes! *(Les voix s'éteignent. Léandre et Violaine, côte à côte, tendent les bras vers le ciel, ravis et suppliants.)*

*Rideau*

# Acte Deuxième

## DEUXIEME TABLEAU

### LE LEVER DU ROI SILVÈRE

*Un petit salon d'onyx et d'or, d'une extrême richesse. Au fond, grande porte. A gauche, au deuxième plan, une porte; au premier, un trône constellé de pierreries. A droite, la porte de la chambre du roi.*

## SCENE PREMIERE

### HILARION, LES COURTISANS.

(Au lever du rideau, les courtisans, tous vêtus avec un luxe éclatant, se promènent, font des groupes, causent entre eux, en attendant le lever du roi. Le fou Hilarion va de l'un à l'autre, ricane et se moque.)

HILARION, *prenant le milieu.* — Messieurs, messieurs les courtisans! en attendant le lever de mon auguste maître, le roi Silvère, je veux vous conter mon rêve de cette nuit... *(Tous se rapprochent et écoutent.)* C'était dans cette salle. Le roi venait d'abdiquer en ma faveur. Et, je régnais, assis là, sur ce trône, pendant que vous tous, à quatre pattes, vous baisiez mes bottes. Et mon premier acte de justice, messieurs! était de tous vous faire pendre! *(Les courtisans s'écartent, en affectant de rire, et lui-même*

*éclate du rire qui est le sien, féroce et joyeux.)* Ha! ha! ha! joli rêve, joli rêve! *(Albéric, insolent, triomphant, entre par la porte de droite, et le fou l'annonce, railleusement.)* Messieurs! le capitaine Albéric, chef de la garde de sa Majesté, un ancien petit sergent, dont une haute protection a fait un puissant seigneur! *(Faustine, superbe, hautaine, entre par la porte de gauche, et le fou l'annonce à son tour.)* La cousine du roi, messieurs! la noble princesse Faustine, si bonne, qui aime tant son royal cousin! *(Tous se sont servilement inclinés. Dédaigneux, ni Albéric ni Faustine ne semblent avoir entendu le fou.)* Messieurs les courtisans, en attendant le roi, allons donc prendre l'air. La princesse et le capitaine ont des choses à se dire. *(Il rit.)* Ha! ha! ha! des choses tendres, des choses tendres! *(Il sort en poussant devant lui le flot des courtisans.)*

## SCENE II

### FAUSTINE, ALBERIC.

FAUSTINE. — Alors, ce matin encore, tu as été lâche, tu n'as pas profité de ce qu'il était au lit, nu, sans défense, pour le poignarder?

ALBÉRIC, *d'une insolence de bel homme adoré.* — Madame, cette nuit vous ne m'avez pas aimé.

FAUSTINE. — Toi que j'ai pris si humble, espérant que tu serais docile! Je t'aime trop et c'est ce qui fait ton insolence.

ALBÉRIC. — Il faut, madame, m'aimer plus encore.

FAUSTINE, *jalouse.* — Tu me trahis, tu cours nos ateliers, tu poursuis cette fille qu'ils appellent la Chevelue, cette Violaine dont la beauté candide est un outrage.

ALBÉRIC. — Je n'aime que vous, de tout l'orgueil heureux, dont le roi n'as pas su vous aimer.

FAUSTINE. — Que ne m'a-t-il épousée, cet enfant inquiet et fantasque, j'aurais fait de lui un grand roi!... Mais toi, tu ne veux donc pas le trône?

ALBÉRIC. — Le trône! si vous m'aimez jusqu'à m'y asseoir, je suis prêt à jouer ma vie et la vôtre.

FAUSTINE. — Joue-les donc! J'aime mieux être morte que de ne pas être reine... Et sois tranquille, je saurais mourir en beauté. *(Elle tire une épingle d'or de*

*sa chevelure.)* Une piqûre de cette épingle, et c'est la mort, le coup de foudre. *(Elle remet l'épingle dans sa chevelure. Hilarion entre par le fond et écoute.)*

ALBÉRIC, *s'inclinant.* — Demain, madame, vous serez obéie.

FAUSTINE, *passionnément.* — Viens! cette nuit, je t'aimerai, et c'est moi, demain, à l'aube, qui te conduirai au lit de mon royal cousin.

## SCENE III

LES MEMES, HILARION.

HILARION, *s'avançant.* — Ah! le galant rendez-vous!

ALBÉRIC, *furieux, marchant à lui.* — Misérable bouffon, tu nous espionnais!

HILARION, *toujours goguenard.* — Pour savoir vos amours et vos complots? oh! non, je les connais depuis longtemps.

ALBÉRIC, *tirant son épée.* — Tu les connais trop!

HILARION, *toujours goguenard.* — Prenez garde, capitaine! en me tuant, vous allez déshonorer votre épée. *(Il rit, en voyant Albéric remettre son épée au fourreau.)* Ha! ha! ha! votre vaillante épée.

FAUSTINE, *dédaigneuse.* — Laissez, Hilarion n'est personne... N'est-ce pas, Hilarion? tu es à qui te paie de ton rire, et tu baises la main, lorsqu'on te menace du fouet.

HILARION, *venant lui baiser la main.* — Vous avez, princesse, la main la plus belle du monde.

FAUSTINE, *prenant le bras d'Albéric.* — Tuer Hilarion! ce serait avilir ma noble et farouche amie, la mort. *(Elle sort au bras d'Albéric, par la porte de gauche.)*

## SCENE IV

HILARION, puis SILVERE.

HILARION, *seul, après avoir regardé disparaître Faustine.* — Ces belles mains blanches, quel affreux goût de sang! Comme on aurait envie de les couper d'un coup de croc, pour qu'elles ne nuisent plus à personne!... *(Il se retourne et aperçoit le roi qui sort de sa chambre.)* Eh!

quoi! mon fils, mon roi, c'est toi qui sors de ta chambre, sans pompe ni triomphal accueil?... Mais qu'as-tu donc à être si mélancolique?

SILVÈRE. — Avoir vingt ans, être roi, ah! quelle misère! Ne pas connaître l'impossible, rouler à l'ennui sans borne de la toute puissance, lorsqu'on voudrait lutter, et se passionner, et vivre!

HILARION, *raillant*. — C'est en effet là un triste destin.

SILVÈRE. — Et derrière soi, avoir cette longue suite de rois puissants, se sentir une fin, le dernier né, incapable de vouloir et de pouvoir, dans l'usure du désir!

HILARION, *de même*. — Mon fils, te voilà vraiment bien à plaindre.

SILVÈRE. — Et cela, dans ce royaume dont les vieux rouages craquent, au milieu de cette abominable cour, si plate et si pourrie, parmi la nausée sans cesse accrue de trop d'or et de trop de fêtes!

HILARION. — Sans compter les traîtres, le seigneur Albéric qui doit t'assassiner un de ces beaux matins.

SILVÈRE. — Je le sais.

HILARION. — Et sais-tu que la princesse Faustine l'échauffe dans ses bras de déesse et lui met le poignard à la main?

SILVÈRE. — Je le sais.

HILARION. — Alors, mon fils, je comprends que tu sois mélancolique.

SILVÈRE. — Tout souffre dans ma ville, et je suis mécontent de moi, déchiré de scrupules. Le travail est délaissé, mon peuple gronde de l'insolence des parvenus. Les printemps vont-ils donc être abolis, si nous ne faisons plus nos envois de fleurs à la terre? Que résoudre pour être un grand roi, le roi sauveur!

HILARION. — Va voir ton peuple, Il a du sang rouge dont le mélange ferait du bien à ton sang pâle... Connais-tu seulement la Chevelue?

SILVÈRE. — La Chevelue, non!

HILARION. — Violaine, une divine fille qui vaut toutes les femmes de ta cour, dont tu es si las. Va donc la voir aux ateliers... Moi, cette nuit, j'ai fait un rêve. Tu abdiquais. Je gouvernais à ta place, oh! pas plus mal que toi, pendant que ton âme en gaîté courait le monde.

Silvère, *ravi, très gai.* — Ah! l'idée délicieuse! Oui, mon sang a besoin de ce bain de force et de liberté. Et je l'aime déjà, Violaine, la Chevelue, à la toison féconde, qui sent bon l'innocence et le travail! Gouverne, gouverne, mon fou et mon frère! Tiens! voici ma robe de roi, et donne-moi ta veste de bouffon. Coiffe-moi de ton bonnet, enfonce sur tes oreilles mon royal chaperon, qui te cachera le visage. Et prends place sur le trône. Moi, je m'évade, je vais à l'inconnu, à l'impossible, au désir pour être joyeux et meilleur. *(Hilarion, en roi, est assis sur le trône. Silvère, en fou, va ouvrir la porte du fond.)* Messieurs! le roi Silvère daigne vous recevoir. Et qu'on fasse avancer les porteurs, pour la promenade dans les jardins. *(Le flot des courtisans entre, défile devant Hilarion, en baisant la terre. Puis, des porteurs viennent, qui soulèvent le trône sur des bâtons garnis de velours, et emportent triomphalement le fou, que la cour suit en grande pompe. Silvère s'est perdu dans la foule.)*

## TROISIEME TABLEAU

### L'ATELIER DES FLEURS.

*Sous une haute galerie vitrée qui s'enfonce, des tables sont rangées à l'infini, toutes chargées de fleurs. Et autour de ces tables, des femmes sont assises ou debout, travaillant aux fleurs de leurs doigts légers. Mais la galerie elle-même est décorée de fleurs terminées : des gerbes montent aux pilastres; des guirlandes pendent des arceaux supportant le vitrage. Une lumière délicieuse, claire et douce, baigne l'atelier, avec des coins de mystère, sous des tas de fleurs, déjà liées en bottes, pour l'expédition.*

### SCENE PREMIERE

VIOLAINE, LEANDRE, OUVRIERES, OUVRIERS, puis SILVERE.

(Les ouvrières, avec de grands tabliers de soie claire, sont toutes au travail. Violaine est à la première table de gauche. Des jeunes hommes, en blouse de soie de couleur plus vive, parmi lesquels se trouve Léandre, vont et viennent, emportant les fleurs terminées.)

Les Ouvrières. — Des primevères, des violettes, des boutons d'or, quelques muguets, cela suffit pour ce

printemps avare, puisque le travail méprisé n'est plus payé à son prix. *(Toutes quittent les tables et envahissent la scène.)* Au jeu, au jeu maintenant! Chômons toutes, courons les champs avec nos amoureux. Violaine, tu ne viens pas?

VIOLAINE, *restée seule devant sa table.* — Non, tout à l'heure. J'ai là des roses à finir pour le petit jardin d'un homme pauvre qui marie sa fille... *(Elle rit.)* Et puis, je n'ai pas d'amoureux.

SILVÈRE, *sortant de la foule.* — Pas d'amoureux, et moi?

VIOLAINE, *émue.* — Vous... vous n'êtes ici que depuis ce matin, et j'ignore jusqu'à votre nom.

SILVÈRE. — Je me nomme Silvère.

VIOLAINE. — Silvère, comme notre roi, un pauvre jeune homme qui, dit-on, paraît avoir cent ans.

SILVÈRE. — Que le roi reste où il est! Moi, depuis ce matin je bois ici la force, et c'est à vous voir, Violaine, que ma jeunesse a fleuri.

VIOLAINE, *gaîment.* — Eh bien! restez avec moi. Vous allez m'aider.

LES OUVRIÈRES, *à Léandre qui, rêveur, s'est assis à droite.* — Et toi, Léandre, ne viens-tu pas? Tu nous aimais toutes, le printemps dernier.

LÉANDRE, *comme dans un rêve.* — Je suis retourné seul au bois divin... j'ai guetté pendant des heures et je n'ai vu que la poussière d'or danser dans le soleil.

LES OUVRIÈRES. — Tu ne nous entends plus, depuis que tu as vu les fées.

LÉANDRE, *dans son rêve.* — Elle se nomme Floriane. Elle est la reine des fées, la plus belle. Et je l'aime.

LES OUVRIÈRES. — Ah! le pauvre Léandre, il a perdu son cœur. *(Elles l'entraînent.)* Viens, nous chercherons ton cœur perdu, et, celle qui te le rapportera, tu l'aimeras, elle te guérira.

## SCENE II

VIOLAINE, SILVERE, puis FLORIANE, NERÉE, CELIE, LUCE, LES FEES.

SILVÈRE. — Violaine, montrez-moi comment on fait une rose.

VIOLAINE, *tout en travaillant.* — Une rose, Silvère... On prend la blancheur de ses bras nus pour les pétales, on prend un peu de sang de son cœur pour en roser la neige, et l'on souffle ainsi dessus, pour le parfum.

SILVÈRE. — Et les violettes, Violaine?

VIOLAINE, *travaillant.* — Les violettes... Il faut très peu de regard, un reflet des yeux, quand ils sont bleus, et cela légèrement, pour en garder la caresse.

SILVÈRE. — Et les boutons d'or, Violaine?

VIOLAINE, *travaillant.* — Oh! les boutons d'or, on les fait par milliards, rien qu'en taillant dans l'or de ses cheveux des milliards de petites étoiles d'or, qui vont étoiler de leur poussière d'astre les prairies du vaste monde. *(Les fées apparaissent : Floriane, Nérée, Célie, Luce, et leurs suivantes. Elles apportent avec elles une surnaturelle lumière et elle flottent derrière les amants, elle les enveloppent de danses légères et de chants très doux, à peine murmurés.)*

SILVÈRE, *prenant la main de Violaine, lui faisant quitter la table.* — Ah! tu ne sais quel baume tu me verses avec ton délicieux travail. Je me mourais de paresse et de satiété, et voilà que tu me fais croire à la vie!

VIOLAINE. — Et toi, que je connais à peine, tu calmes mon inquiétude, l'inexplicable dégoût de ma besogne. Tu es le printemps qui devait venir.

FLORIANE, *dans un murmure.* — Regardez-les, mes sœurs. C'est un délice de les voir. Ils sont jeunes, ils sont beaux, et nobles, et tendres, et purs!

SILVÈRE. — Ma Violaine, c'est toi que je suis venue chercher.

VIOLAINE. — C'est toi que j'attendais, mon Silvère.

SILVÈRE. — Aujourd'hui, ce sont nos fiançailles. Je te veux pour ma guérison et pour celle du monde.

VIOLAINE. — Je me donne toute, confiante. Voici ma main, voici mon cœur. Et que la terre entière soit joyeuse!

FLORIANE, *dans un murmure.* — Ah! beaux enfants, pour vos fiançailles, les fées apportent leurs cadeaux, les forces heureuses et amies de la nature complices.

SILVÈRE. — Tout ce qui nous entoure veut que nous nous aimions. N'entends-tu pas ce qui soupire, ne sens-tu pas ce qui palpite?

VIOLAINE. — Oui, ce sont toutes ces fleurs, et le ruisseau là-bas, et le vent dans les arbres, et le grand soleil flambant, qui s'unissent à nous.

NÉRÉE, *dans un murmure.* — Le ruisseau dit gaîment la fraîcheur de votre âme, le doux gazouillis sans fin de vos paroles d'amour.

CÉLIE, *de même.* — Le vent dans les arbres n'est que la caresse de votre haleine, portant au loin la vie qui naît des couples enlacés.

LUCE, *de même.* — Le grand soleil flambant est le brasier même de votre amour, l'éternel feu qui fait la vie immortelle.

SILVÈRE. — Ah! quel parfum, quelle musique, quelle lumière montent de partout et m'enivrent! Et n'est-ce point de ta seule chevelure, la divine, que s'exhale cet enchantement, qui vient d'envahir mon être.

Ah! cette toison d'or ruisselante, cet impérial manteau qui te vêt de pudeur, cette mer aux ondes si douces, si terribles, où je vais boire un peu de ton sang rouge et fécond de travailleuse!

VIOLAINE. — Si mes cheveux te plaisent, baise-les, ils sont à toi. Et que tes baisers les fassent pousser encore, puisqu'ils sont notre amour et notre force... Viens, je veux que tu les voies dans le soleil, qui les fait flamber et sentir bon. *(Ils s'éloignent, ils errent au fond, sans disparaître complètement. Les fées les accompagnent dans leur vol léger.)*

FLORIANE, *les regardant s'éloigner.* — Pauvres enfants, il n'est point de bonheur solide, sans qu'il passe par la flamme d'une épreuve. Le Destin le veut ainsi. *(Léandre est rentré, et d'un pas rêveur, sans rien voir, il va se rasseoir à droite.)*

## SCENE III

LES MÊMES, LEANDRE.

LÉANDRE, *assis.* — Toutes me déplaisent, depuis que j'ai vu Floriane.

FLORIANE, *derrière lui, souriante.* — Le cher garçon, il m'aime.

LÉANDRE, *sans la voir.* — Je vais par les sentiers, et quand un rayon luit, quand une odeur passe, j'ouvre et

je referme vite les bras, car je le sais bien, c'est Floriane qui m'effleure. Mais je ne prends jamais que le vide... Et, cette nuit encore, je l'ai sentie errante, sur mes lèvres closes. Et je me suis réveillé, et j'ai donné mon baiser aux ténèbres. *(Il s'abîme dans son rêve.)*

FLORIANE, *émue.* — C'est vrai, mon beau Léandre, je t'accompagne, je mêle mon souffle à l'air pur que tu respires, et quand tu dors, je suis ton rêve. Tu m'aimes tant, je t'aime aussi; confuse et tremblante, car l'amour des fées est trop pur pour les hommes, ils en meurent. *(Elle se penche.)* Mais que mon haleine au moins te donne le goût du ciel!

LÉANDRE, *comme se réveillant éperdu.* — Qui donc vient de m'effleurer? Ah! quelles délices! *(Il se retourne et l'aperçoit.)* Floriane! Je vous en prie, ne vous en allez pas avec le vent qui passe.

FLORIANE. — Reste où tu es, si tu ne veux me voir disparaître.

LÉANDRE. — Je serai sage, mais si vous saviez quel bonheur inouï! Floriane, donnez-moi un baiser!

FLORIANE. — Non, malheureux enfant! Le baiser d'une fée tue l'amant qui le reçoit. Si je te baisais, tu en mourrais.

LÉANDRE. — Ah! Dieu d'amour! baise-moi donc et que j'en meure!

FLORIANE. — Non, je t'aime, je ne veux pas.

LÉANDRE. — Tu m'aimes, toi, mon rêve, mon désir d'éternité et d'infini!... Baise-moi donc et que j'en meure!

FLORIANE, *se reculant.* — Non! *(Silvère et Violaine reviennent en scène, accompagnés par toutes les fées.)* L'amour n'est permis qu'à ces deux-là, aux amants mortels dont le baiser donne la vie.

SILVÈRE, *ravi, perdu dans son amour.* — Violaine, un baiser sur tes lèvres pour sceller les fiançailles.

VIOLAINE, *pudique.* — Ce baiser, tu me le prendras le jour des noces, lorsque je t'apporterai la force et la santé.

LÉANDRE, *suppliant, les bras tendus.* — Floriane, Floriane, un baiser! Mourir dans tes bras, mourir sous tes lèvres!

FLORIANE. — Non! ne me tente pas, ne me tente pas! *(Elle fuit.)*

NÉRÉE, CÉLIE, LUCE, *dans un murmure qui s'éteint.* — Baiser qui donne la vie, baiser qui donne la mort, éternelle flamme faite d'anéantissement et de renaissance, éternel flux et reflux de l'amour souverain dans les veines du monde! *(Les ouvrières et les ouvriers rentrent en tumulte, avec Hilarion. Les fées disparaissent, emportant avec elles leur clarté surnaturelle.)*

## SCENE IV

### VIOLAINE, SILVERE, LEANDRE HILARION, LES OUVRIERES, LES OUVRIERS.

LES OUVRIÈRES ET LES OUVRIERS. — Hilarion! le fou du roi!... Ecoutez, écoutez la joyeuse nouvelle qu'il apporte.

HILARION, *au milieu d'eux.* — La nouvelle que j'apporte n'est point joyeuse. Et c'est mon roi que je viens chercher parmi vous.

LES OUVRIÈRES ET LES OUVRIERS. — Le roi parmi nous!

HILARION, *apercevant Silvère.* — Tenez! le voici, ragaillardi et superbe!

LES OUVRIÈRES ET LES OUVRIERS. — Le roi! le roi! ce jeune homme si gai, si brave à la besogne!

VIOLAINE, *bouleversée.* — Le roi! le roi! et mon pauvre cœur qu'il m'a pris! *(Léandre vient la soutenir d'un bras fraternel.)*

SILVÈRE, *à Hilarion.* — Es-tu donc avec la traîtresse? Je te confie mon trône et tu l'abandonnes!

HILARION, *goguenard.* — Tu crois, mon roitelet? J'aurais voulu te voir à ma place! Quelle affaire, lorsqu'ils se sont aperçus qu'ils n'avaient plus qu'un homme gai sur le trône! Ils m'ont battu, ils m'ont chassé de l'emploi à coups de gaule.

Et ta cousine, la noble princesse Faustine, a fait annoncer par les hérauts que tu étais tombé en démence, si bien que la cour l'a proclamée reine et qu'elle épouse, cette nuit, son soudard, le très vaillant capitaine Albéric, dans un gala prodigieux, une fête immense.

Viens, si tu veux voir ton palais flamber de toutes les flammes de la luxure et de l'orgueil. Viens vite, ô mon roi, et tu tomberas au milieu d'eux comme la foudre! *(Silvère est allé baiser la main de Violaine en signe d'engagement, et il s'en va avec Hilarion au milieu des acclamations de la foule.)*

*Rideau*

# Acte Troisième

## QUATRIEME TABLEAU

### L'ORGIE.

*Une salle de marbre, immense, et d'une éclatante somptuosité. Un portique l'entoure, des escaliers montent à une galerie supérieure, décorée de hautes statues. Au fond, une colonnade se profile sur une chaude nuit étoilée; tandis que, de partout, des fontaines laissent couler leur eau fraîche dans des vasques de porphyre. Des plantes vertes, fleuries de fleurs rares, se dressent entre les colonnes. Sur des piédestaux, dans de géantes cassolettes d'or, brûlent des parfums. Et, sous la clarté de candélabres sans nombre et de torches énormes, flambant avec des feux de couleur, les tables d'un colossal festin font le tour de la salle, de façon à laisser le milieu entièrement libre. — Au lever du rideau, toute la cour, assise à ces tables en habits de gala, festoie dans de la vaisselle d'or, boit dans des cristaux étincelants, parmi un peuple de serviteurs qui s'empressent, des nègres et des négresses à demi-nus, portant des aiguières de vin, des plats chargés de venaison, des corbeilles de fruits. A gauche, à la table royale, une petite table isolée, montée sur une estrade, la princesse Faustine est assise à côté du capitaine Albéric. Un continuel mouvement de foule a lieu sous le portique du fond et sur la galerie supérieure, où est installé, en face, dans une tribune, un orchestre de musiciens richement vêtus, jouant des fanfares.*

### SCENE PREMIERE

FAUSTINE, ALBERIC, LES CONVIVES.

LES CONVIVES, *se levant tous, au milieu des fanfares, la coupe à la main pour porter un toast.* — La nuit, sans

lune, est noire et brûlante. La ville sommeille, le palais flambe comme un immense bûcher de braise, d'or et de sang.

Nous buvons à toi, Faustine, princesse admirable d'orgueil et de luxure, toi que nous avons choisie, pour que règne toujours dans ce palais la fête déchaînée de nos désirs.

Nous buvons à ton insolent mariage, à ton amant Albéric, dont tu oses faire un roi, à votre auguste et abominable couple, dont l'exemple encourage nos débordements! *(Ils boivent.)*

FAUSTINE, *se levant sa coupe à la main.* — Merci, dames très belles! merci, magnifiques seigneurs! Puisque votre roi a fui par les routes, tel qu'un bohémien, je suis ravie et fière de votre choix. Toutes les nuits se rallumeront les feux de cette fête, parmi les parfums et les musiques, pour que les coupes se vident et que les baisers volent jusqu'au lever du jour. Je bois à vous tous!

ALBÉRIC, *se levant, sa coupe à la main.* — Dames très belles, magnifiques seigneurs, merci de fêter sans surprise ni haine ma fortune de soldat heureux. Cette fortune sera la vôtre, je la veux partager. Et sachez qu'on a trouvé dans un bois à demi mangé par les loups le corps du roi... Je bois à vous tous!

LES CONVIVES, *encore debout.* — A l'ivresse, à l'amour, qui clame et qui consume! Que les torches flambent, que les vins coulent! Et que notre désir monte jamais rassasié, dans la nuit noire et brûlante. *(Ils boivent et se rassoient en tumulte. Les fanfares sonnent. Le chœur entre ayant à sa tête le coryphée, et vient se ranger à droite, au premier plan. Puis, les entrées successives se font, annoncées par le coryphée.)*

## SCENE II

LES MÊMES, LE CHŒUR, LE CORYPHEE, ROSEMONDE, LYCIDAS, FLAVIA, LE BALLET.

LE CORYPHÉE. — Noble reine, noble roi, et vous tous, illustres convives, les artistes fameux de la cour vont avoir l'honneur d'égayer votre festin, en représentant les tragiques amours du chasseur Lycidas et de la bergère Rosemonde! *(Entrée de Rosemonde et des bergères, ses*

*compagnes, toutes vêtues galamment de soies claires et vives, d'un charme délicat.)*

LE CHŒUR. — C'est l'idylle délicieuse. Rosemonde et ses compagnes, les bergères, viennent dans la prairie, au bord du ruisseau, se distraire, en attendant de mener paître leurs agneaux parmi les bleus pâturages. *(Danse des bergères et de Rosemonde, danse champêtre, au son des pipeaux légers. Elles disent leur candeur, leur joie naïve, la virginale gaîté qui les fait sauter comme de jeunes chèvres.)*

LE CORYPHÉE. — Puis, voici Lycidas qui passe. Il va rejoindre la chasse, au fond du bois voisin. C'est l'amour qui vient, c'est la mort. *(Entrée de Lycidas, vêtu en chasseur idéal, très charmant et très fleuri.)*

LE CHŒUR. — Va doucement, Lycidas, n'effarouche pas les bergères! Il s'arrête, ravi. A-t-il donc surpris les nymphes? Toutes se rassurent. Rosemonde danse pour qu'il l'aime, comme elle-même, ingénument, s'est mise tout de suite à l'aimer. *(Lycidas s'est arrêté, de peur d'effrayer les bergères. Il dit sa surprise et sa joie, les rassure par sa douceur. Toutes reviennent, et Rosemonde, séduite, danse pour dire l'amour ingénu et vainqueur, dont elle est envahie.)*

LE CORYPHÉE. — Lycidas, Lycidas, tu sèmes l'amour, tu récolteras le deuil. La chasse, au loin, t'appelle. Vite! rejoins-la, et tremble de t'être arrêté! *(Au loin, on entend la chasse qui passe dans les bois. Les bergères, inquiètes, écoutent. Rosemonde, surprise, s'arrête et prête l'oreille.)*

LE CHŒUR. — Non, Lycidas n'entend plus la chasse, Lycidas n'a d'yeux que pour Rosemonde. A son tour, il danse, il lui dit que jamais il n'épousera une autre bergère. Tous deux se fiancent, pour le mariage qui se fera dès que la chasse sera finie. *(Danse de Lycidas, qui déclare sa flamme. Danse de Lycidas et de Rosemonde, qui échangent l'anneau. Et danse générale des bergères, qui témoignent de leur joie, jusqu'à ce que les appels de la chasse plus voisins et plus retentissants décident Lycidas à la rejoindre. Toutes lui souhaitent bonne chasse, et il promet de revenir bientôt.)*

LE CORYPHÉE. — Place, place à l'amoureuse et jalouse Flavia, reine des sylvains et des faunes, dont Lycidas a dédaigné la flamme, et qui vient se venger! *(Entrée*

*de Flavia, de ses sylvains et de ses faunes. Elle est vêtue superbement de couleurs éclatantes, et ses sylvains, ses faunes sont, eux aussi, flambant de pourpre et d'or.)*

Le Chœur. — Fuyez, cachez-vous sous les saules, bergères! Voici les sylvains et les faunes dévorants. Et toi, Rosemonde, voilà ta rivale qui t'enferme dans les cercles magiques de sa danse, jusqu'à ce que tu tombes, fascinée. Elle te changera en biche, et sa troupe enragée te débuche, te lance dans la forêt, où sonne furieusement le cor de Lycidas. *(Les sylvains et les faunes se sont jetés sur les bergères, qui s'écartent terrifiées, laissant la scène libre à Flavia. Celle-ci rejoint Rosemonde, la ramène au milieu, danse autour d'elle une danse d'incantation et de sortilège. Puis, quand elle la tient immobile, elle la change en biche. Une peau de bête couvre les épaules de la bergère, une tête de biche lui sert simplement de coiffure. Les sylvains et les faunes la poursuivent. Elle disparaît, et presque aussitôt, on entend la chasse qui s'approche et qui sonne vigoureusement l'hallali.)*

Le Coryphée. — Hélas! hélas! Lycidas revient triomphant, fier d'avoir tué la biche au bois, d'une seule de ses flèches meurtrières. Pleurez, mes yeux! saignez, mon cœur! *(Entrée triomphale de Lycidas. Quatre hommes le suivent, portant sur un pavois de feuillage la biche tuée, pendant que les fanfares redoublent. Rosemonde est étendue sur les feuilles, dans une pose dolente, morte, et ses beaux yeux ouverts.)*

Le Chœur. — Misérable sort! horrible sortilège! L'implacable Flavia triomphe. Elle dit sa vengeance. Les bergères sanglotent, et le triste Lycidas, voyant les beaux yeux de Rosemonde, morte, ruisseler de larmes, se perce le sein d'une de ses flèches sur le corps de son amante. *(Devant le corps de Rosemonde, Flavia danse son triomphe, tandis que les bergères disent leur désespoir, par leurs attitudes et leurs gestes de deuil. Lorsque Lycidas a compris, il mime son affreuse douleur, et il se tue, il meurt, en serrant Rosemonde dans une suprême étreinte.)*

Le Coryphée, *à pleine voix.* — Noble reine, noble roi, et vous tous, illustres convives, telles sont les tragiques amours du chasseur Lycidas et de la bergère Rosemonde. Et, maintenant, que les sylvains et les faunes se jettent

sur les bergères comme des loups, qu'ils les criblent de leurs flèches, que le sang coule et que la violence épanouisse ses rouges fleurs! Sonnez, fanfares! sonnez l'amour et la mort! *(Les fanfares des cors éclatent sonnant la curée. Les sylvains et les faunes se jettent sur les bergères, en une poursuite furieuse; et, quand ils les atteignent de leurs flèches, ils les terrassent. Bientôt, ils les tiennent toutes dans un tableau de victoire et de carnage. Les convives se sont mis debout, la coupe à la main, comme soulevés par la rage démoniaque de la danse. Et ils chantent, en une immense acclamation.)*

LES CONVIVES. — Bravo! bravo! bravo! Les cerfs brament au fond du bois, la saison du rut s'évertue sous les grands chênes. En chasse, en chasse, pour l'or qu'on pille et pour les femmes qu'on violente! Que le sang, dans la coupe, se mêle au vin de l'ivresse, et buvons-y le feu du désir! *(Au milieu de la foule délirante, Silvère paraît, avec les vêtements du fou Hilarion, la face à demi-cachée par un bandeau. Il descend jusqu'à l'avant-scène, parmi les groupes du corps de ballet.)*

## SCENE III

### LES MEMES, SILVERE.

FAUSTINE, *l'apercevant.* — Eh! c'est toi, Hilarion, mon fou très aimé? Où te cachais-tu?... Tu manquais à cette fête.

SILVÈRE, *jouant le rôle d'Hilarion.* — Ne vous impatientez pas, reine puissante. J'arrive... *(Il rit.)* Ha! ha! ha! j'arrive à temps pour vous faire rire.

FAUSTINE. — Et qu'as-tu donc au visage?

SILVÈRE. — Hier, en montant sur le trône, je me suis cassé la mâchoire... *(Il rit en regardant Albéric.)* Ha! ha! ha! la mâchoire d'un valet qui veut être roi.

ALBÉRIC. — Prends garde, ne recommence pas, bouffon.

SILVÈRE. — L'ancien petit sergent, le valet d'alcôve est-il aujourd'hui plus respectable, parce que la princesse impudique qui le paie, en a fait, en volant un trône, le royal associé de sa débauche?

ALBÉRIC, *hors de lui.* — Saisissez-le, faites-le taire!

SILVÈRE. — Qu'on ose donc me faire taire! *(Il arrache son bandeau, tous le reconnaissent.)*

TOUS. — Le roi! le roi!... Le roi qu'on disait mort et qui revient!

SILVÈRE. — Ah! soudard d'antichambre, qui m'avez bassement servi et qui triomphez à ma place! Et toi, cousine traîtresse, louve en continuelle quête, toi dont je n'ai pas voulu, et qui m'a donné pour successeur ton abominable amant! Vous en êtes à faire flamber mon palais d'une fête exécrable où, dans l'ombre, s'allume la fournaise de Sodome et de Gomorrhe!

Et vous autres qui m'écoutez, courtisans sans honneur, dames sans honte, si vous saviez de quel enchantement je reviens! Je reviens des ateliers clairs et joyeux où toutes les fleurs devraient pousser sous les doigts agiles de nos ouvrières. Mais le printemps hésite, la terre attend sa parure, tandis que vous festoyez ici dans la paresse et dans le vice.

Entendez-moi tous! c'est votre roi qui, retourné à l'école de son peuple, vous en rapporte la sagesse. Le temps est venu où le vieil édifice craque. Descendez tous reprendre aux ateliers la tâche libératrice. Et ce sera de nouveau l'âge d'or, ô roi de mensonge et de boue, ô reine de chair, d'immonde toute-puissance, ô courtisans repus que la foudre du ciel va frapper dans sa colère!

FAUSTINE. — Cet homme est fou.

TOUS. — Il est fou! sûrement, il est fou!

FAUSTINE. — Il dit là des choses de fou. Qu'il soit ou non roi, il est fou! Saisissez-le, enfermez-le dans une basse fosse! *(Un grand tumulte. On s'empare de Silvère, qu'on réduit à l'impuissance, pendant que tous les convives debout, la coupe à la main, étouffent ses protestations.)*

LES CONVIVES. — Que la foudre tombe, si le ciel nous l'envoie pour être la flamme dernière de cette fête! Qu'elle allume notre vin, qu'elle incendie notre chair! Et que le palais s'embrase comme le bûcher même de notre désir, dans la nuit noire et brûlante! *(Les fanfares des trompettes sonnent furieusement.)*

*Rideau*

# Acte Quatrième

## CINQUIEME TABLEAU

### LA CHEVELURE DE VIOLAINE.

*Un petit salon de repos, entièrement tendu d'épaisses et lourdes étoffes, tout un coin de silence et de mystérieuse volupté. Au fond, une porte-fenêtre avec des vitraux, donnant sur un balcon. A gauche et à droite, des portes.*

### SCENE PREMIERE

FAUSTINE, HILARION.

( Toute la scène est dite dans un chuchotement de mystère et de menace. )

FAUSTINE. — Et tu m'assures qu'Albéric a fait enlever et qu'il tient à sa merci cette Violaine?... Veux-tu me servir?

HILARION. — Noble reine, vous l'avez dit, Hilarion n'est personne, Hilarion est à qui le paie et le possède.

FAUSTINE. — Ecoute, ton ancien maître, ce Silvère, je l'ai condamné au bûcher, pour que la flamme anéantisse jusqu'à son souvenir. Et le bûcher est déjà dressé là, dans la cour du palais.

HILARION. — Je le sais.

FAUSTINE. — Je règnerai donc seule, puisqu'Albéric

me trahit. Dès que je l'aurai châtié, je veux assister du haut de ce balcon, seule et souveraine, à la flambée de joie qui empportera l'âme de mon exécré cousin... Il attend encore, au fond d'une basse fosse.

HILARION. — Je le sais.

FAUSTINE. — Et voici la clef. *(Elle la lui remet.)* Va dire aux gardes de le conduire au supplice, et qu'on attende; je donnerai d'ici le signal des flammes.

HILARION. — Comptez sur moi, noble reine. Vous serez contente... *(Il rit.)* Ha! ha! ha! bien contente, bien contente.

FAUSTINE. — Et cette fille, cette Violaine, est là? *(Elle montre la porte de droite.)*

HILARION. — Oui, là, avec les femmes qui la gardent. *(Prêtant l'oreille vers la porte de gauche.)* Cachez-vous, voici le seigneur Albéric. *(Faustine disparaît sur le balcon dont elle referme la porte vitrée. Albéric entre par la porte de gauche.)* Illustre roi, mon maître, le miracle de beauté que vous daignez honorer de votre désir, est là, qui vous attend, dans une mortelle impatience. *(Il fait une grande révérence et se retire par la porte de gauche.)*

## SCENE II

### ALBERIC, VIOLAINE.

ALBÉRIC, *allant ouvrir la porte de droite.* — Venez, venez, trésor de ma vie, astre aux brûlants cheveux d'or. *(Violaine paraît, les cheveux relevés, noués sur le cou. Elle est suivie de quatre chambrières, qui s'arrêtent dès le seuil franchi.)*

VIOLAINE, *accourant, et dans un cri d'appel.* — Le roi, le roi enfin!... *(A Albéric.)* Seigneur, de grâce, dites, où donc est le roi?

ALBÉRIC. — Mais, belle enfant, je suis le roi.

VIOLAINE. — Vous, le roi! non, non, c'est un mensonge!

ALBÉRIC. — En vérité, petite sauvage! Alors, demandez à ces filles de service. *(Toutes quatre s'inclinent et il les congédie.)* Allez, retirez-vous. *(Elles rentrent dans dans la pièce d'où elles sont sorties.)*

VIOLAINE. — Non, non! vous n'êtes pas le roi. Je connais le roi, il est beau, doux et tendre.

ALBÉRIC. — Celui dont vous parlez est un fou dangereux qu'on brûlera dans une heure, pour conjurer des maléfices.

VIOLAINE, *bouleversée.* — Grand Dieu... On m'a trompée, jamais je n'aurais suivi ces hommes.

ALBÉRIC. — Voyons, calmez-vous... Vos mains sont fraîches et douces comme des fleurs. *(Il veut lui prendre la main.)*

VIOLAINE, *reculant.* — Ne me touchez pas!

ALBÉRIC. — Cessez donc de faire la méchante. Je veux bien vous dire de gentilles choses, pour n'être pas d'assaut trop rude. Mais je suis le roi. Ce qu'on me refuse, je puis le prendre.

VIOLAINE, *ingénue.* — Je ne sais ce que vous voulez dire. J'ai donné mon cœur, je n'ai rien à donner, on n'a rien à me prendre.

ALBÉRIC. — Alors, je vais t'instruire. Ton roi t'ordonne de l'aimer, et tu dois être obéissante. *(Il veut la prendre dans ses bras.)*

VIOLAINE. — Prenez garde! vous allez m'écheveler.

ALBÉRIC. — Eh bien! c'est ainsi que je t'aimerai, en désordre, tes cheveux sur tes épaules nues.

VIOLAINE, *très pure.* — Faites donc! et que mes cheveux me couvrent et me protègent... *(Il la prend par les épaules, dans une étreinte et les cheveux se dénouent, ruissellent, la couvrent toute entière, comme d'une armure d'or.)* Ah! me voilà tranquille, vêtue, défendue, inexpugnable! *(Elle ne bouge plus dans une sérénité muette et souriante.)*

ALBÉRIC, *reculant, saisi.* — Tes cheveux, ah! oui, Violaine la Chevelue, dont le peuple cause! la chevelure enchantée qui doit au jour prédit sauver le royaume de l'écroulement! tout ce conte de nourrice dont on nous berce et que je vais souffleter, en faisant de tes cheveux le drap où je te possèderai! *(Il veut la saisir, tourne autour d'elle, retenu à distance par une force surnaturelle.)* Qui donc me lie les membres? Serait-ce vrai, tes cheveux te couvriraient-ils d'une armure d'or? Te voilà comme vêtue de ta pudeur, si invincible que mes mains ne peuvent

t'effleurer. Ah! sortilège, forteresse d'innocence, où le blanc trésor de tes charmes s'abrite, je saurai bien te forcer. *(Il va à la porte de droite, l'ouvre et appelle.)* Holà! les chambrières, venez, apportez vos ciseaux, on a besoin de votre aide pour faire à cette fille, de chevelure barbare, un bout de toilette. *(Les quatre chambrières sont entrées.)*

VIOLAINE, *dans un murmure.* — Je me meurs. Je le sens à ma détresse, c'est le Destin qui le veut. *(Elle défaille à demi dans les bras de deux des chambrières, pendant que les deux autres, à grands coups de ciseaux, abattent la toison.)*

ALBÉRIC, *tandis que les cheveux tombent.* — Tombe, tombe, armure d'or qui la rendais invulnérable! tombe, tombe, toison de candeur et de charme, où les ciseaux crient et s'émoussent! dénude-la toute, comme si glissait de ses épaules le voile de sa virginité! et livre-la sans défense à mon désir qui se brisait contre ton enchantement! *(La chevelure est tombée d'un seul coup à terre, telle qu'un royal manteau. Il congédie d'un geste les chambrières qui sortent par la porte de droite.)*

VIOLAINE, *dans un cri désespéré.* — Ah! j'ai perdu ma force, j'ai perdu mon roi, notre amour et notre gloire!

ALBÉRIC, *s'avançant, railleur.* — Eh bien! la belle enfant, me tiendras-tu rigueur encore?

VIOLAINE, *frisonnante, serrant ses deux bras sur sa gorge.* — Je suis dévêtue, mon Dieu. Sans rien pour me cacher. J'ai froid, j'ai honte!

ALBÉRIC. — Viens dans mes bras, je te réchaufferai. *(Faustine rouvre la porte-fenêtre et se tient debout, au fond.)*

VIOLAINE, *reculant, éperdue.* — Seigneur, je ne suis qu'une enfant, épargnez-moi. Soyez bon, ne me faites pas de mal!

ALBÉRIC. — Je t'aime, je n'aime que toi, et tu m'appartiendras! *(Au moment où il va la saisir, Faustine se dresse entre lui et elle. Violaine terrifiée, se réfugie dans le coin de droite, où elle reste pendant toute la scène suivante, muette, immobile, les bras sur sa gorge.)*

## SCENE III

### ALBERIC, FAUSTINE, VIOLAINE.

FAUSTINE, *terrible.* — Et moi, seigneur Albéric, vous ne m'aimez donc plus?... *(Béant, frappé de terreur, il recule, sans dire un mot.)* Ah! misérable bravache, je t'aurai ramassé par caprice au dernier rang, je t'aurai fait roi par insolence, par mépris de cette exécrable cour! Et tu me tromperas, et tout de suite tu abuseras de ton pouvoir de roi en violentant les filles de mon peuple! *(Il recule encore devant elle, glacé, toujours sans une parole.)* Lâche, tu trembles. Pourtant, tu sais combien j'avais la sottise de t'aimer, et tu croyais peut-être que je ne pourrais régner sans toi. Ah! pauvre homme, viens donc faire la paix, viens que je te baise aux lèvres. *(Elle tire de son chignon l'épingle empoisonnée. Il la voit, s'épouvante, immobile, Hilarion entre par la porte de gauche et assiste à la fin de la scène.)* Tu sais bien que tu viendras. Je suis la reine et je suis la magicienne. Viens donc, puisque je le veux, puisque c'est pour le dernier baiser de nos abominables amours. Viens m'apporter tes lèvres, la fleur rouge du mensonge et de la trahison. *(Il approche, livide, attiré par une force surnaturelle. Elle le pique à la bouche avec l'épingle qu'elle jette. Et il tombe foudroyé, mort, comme une masse, sans un cri. Elle reste debout devant le corps.)* Et puis, il me gênait, le trône n'était pas assez large pour deux. *(Elle frappe du pied. Le parquet s'ouvre, le corps s'abîme dans un jet de flammes. Et, à ce moment, une rumeur éclate au dehors.)* Qu'est-ce donc? Le supplice de l'autre? *(Elle disparaît sur le balcon.)*

## SCENE IV

### HILARION, VIOLAINE.

HILARION. — Violaine, ils ont commis ce meurtre, de trancher votre chevelure!

VIOLAINE, *sortant de sa stupeur.* — Vous! vous! méchant homme, qui n'avez pas défendu votre roi!

HILARION. — Ah! oui, le méchant homme, l'âme plaisante et basse!... Je l'ai délivré, mon fils, mon bien-

aimé roi! Vous entendez le peuple qui gronde et qui l'acclame. Et je viens vous chercher, Violaine, pour vous conduire à lui.

VIOLAINE. — Moi, le revoir ainsi, toute dévêtue, dans ma faiblesse et dans ma honte! oh! non, jamais!

HILARION. — Hâtons-nous.

VIOLAINE. — Non, non! dites-lui que je suis morte. *(Elle se sauve, en courant, et en se cachant, par la porte de gauche.)*

## SCENE V

### HILARION, FAUSTINE.

FAUSTINE, *revenant du balcon.* — Qu'y a t-il donc? cette foule envahissante! les courtisans et mes gardes en fuite!

HILARION. — Il y a, madame, que vous êtes une gueuse, et que je suis bien aise enfin de vous le dire en face. Je ne suis personne, c'est personne qui vous a fait surprendre et tuer votre amant, c'est personne qui vient de délivrer le roi Silvère et de donner un chef à l'émeute, où vous allez laisser votre tête... Bonsoir, madame. Et bien des choses au diable de ma part. *(Il sort par la porte de gauche.)*

FAUSTINE, *seule.* Le trône est perdu, je saurai mourir... Ah! peuple, je veux au moins, en partant, faire ton malheur. Et, puisque tu croyais ton salut lié à la floraison de cette chevelure, elle me servira de linceul, je l'emporterai dans la mort. *(Elle ramasse la toison et s'en drape comme d'un manteau. Puis elle sort par la porte de gauche.)*

## SIXIEME TABLEAU

### LE BUCHER.

*La grande cour du palais-royal, plantée de beaux arbres. A droite la grille dorée et monumentale, ouvrant sur la ville. Au fond, la façade du palais, d'une architecture énorme et superbe. La haute porte centrale, cloutée d'or, est fermée. Au milieu de la cour, sur la gauche, se trouve dressé un bûcher fait de fagots de cèdre et d'ébène, drapé de tentures somptueuses, comme pour une fête.*

## SCENE PREMIERE

SILVERE, LES OUVRIERS ET LES OUVRIERES,
*en costume de travail, longues blouses de soies légères et vives,*
puis HILARION.

Les Ouvriers et les Ouvrières. — Violaine! Violaine! qu'on nous rende Violaine! et que le travail règne enfin! que tous redescendent aux ateliers.

Silvère, *au milieu d'eux.* — Mes amis, je suis avec vous, je ne suis plus que votre camarade Silvère. Violaine va vous être rendue... Et si tu me la donnes en mariage, ô mon peuple, c'est de nous deux que renaîtra l'âge d'or.

Hilarion, *accourant par la gauche.* — Ah! mon roitelet, quel vent de justice! Albéric mort! et Faustine abandonnée de tous.

Silvère. — Et Violaine?

Les Ouvriers et les Ouvrières. — Violaine! Violaine! Violaine!

Hilarion. — Les bandits ont rasé sa chevelure, afin de briser sa force. Et, dans sa honte, elle a fui pour se cacher et ne jamais reparaître.

Silvère. — Violaine outragée! A mort, mes amis, à mort! *(Il marche vers la porte du palais.)*

Les Ouvriers et les Ouvrières, *donnant l'assaut à la porte.* — A mort, la louve, à mort, l'impudique Faustine, à mort! à mort! à mort! *(Brusquement, la haute porte s'ouvre, et Faustine paraît sur le seuil une torche allumée à la main, superbe et farouche. Elle a sur les épaules, drapée comme un manteau, la chevelure de Violaine.)*

## SCENE II

LES MEMES, FAUSTINE.

Faustine, *hautaine.* — Quoi? Que veux-tu, peuple?... Tu veux ma mort. C'est bon, je vais mourir, laisse-moi passer! *(Subjuguée, la foule s'écarte en silence, et elle descend en scène.)*

Silvère. — Misérable femme, qui t'es parée, comme une chasseresse, de cette dépouille d'une innocente!

Faustine. — Te voilà, cousin Silvère. Tu l'aimais

aussi, cette Chevelue, qui n'est plus que la tondue, la frisonnante et la laide !

SILVÈRE. — Tu vas expier tes crimes. C'est le châtiment.

FAUSTINE. — Non, c'est la gloire. Il n'est pas de châtiment pour qui sait mourir.

SILVÈRE. — Ce bûcher, tu l'avais fait dresser pour moi.

FAUSTINE. — Que t'importe, maintenant, si j'ai le courage d'y monter!

LES OUVRIERS ET LES OUVRIÈRES. — A mort! à mort! à mort!

FAUSTINE. — Ecarte-toi donc, peuple. C'est toi qui m'empêches de passer et de mourir. *(La foule s'écarte. Elle marche jusqu'au bûcher.)* Ah! peuple, je ne regrette rien. J'ai joui de toi, de ton travail et de ton sang autant que j'ai pu. L'unique chose est d'être la reine. Et, si je meurs contente, c'est que je suis rassasiée, c'est que j'ai mangé mon royaume, en une nuit de fête, comme on mange un fruit qui, délicieux, fond dans la bouche. *(Elle met le feu au bûcher avec la torche qu'elle jette ensuite. Puis elle monte sur le bûcher.)* Mais, peuple, si la mort m'est joyeuse, si je te brave et te soufflète du haut de ce bûcher, c'est surtout que je vais y brûler avec moi ton fétiche, cette toison dont le charme devait te sauver des ruines que je laisse. Qu'elle flambe et qu'elle emporte à jamais ta fraternité, ton séculaire espoir de bonheur! *(Les flammes l'entourent, on entend encore sa voix.)* Peuple, je t'exècre, et je le crie. Je meurs dans le ravissement de mon orgueil et de ma haine. A ton éternel esclavage, à ta misère, à ta souffrance jusqu'à la fin des temps! *(Sa voix se perd dans les flammes.)*

LES OUVRIERS ET LES OUVRIÈRES. — Elle est morte. Un vautour noir s'est envolé des flammes. Et que le néant ait son âme de ténèbres et de cruauté!

*Rideau*

# Acte cinquième

## SEPTIEME TABLEAU

### LA TOILETTE DE LA MARIEE.

*Une chambre de jeune fille, toute simple, toute blanche. Au fond, une porte, conduisant à la rue. A droite, une fenêtre, ouvrant aussi sur la rue.*

## SCENE PREMIERE

### VIOLAINE, LEANDRE,

tous deux avec leur blouse de travail, d'une soie légère et claire.

VIOLAINE, *les cheveux coupés, filant assise à gauche, près d'une petite table.* — Mon frère, pourquoi ces cloches joyeuses, qui sonnent depuis ce matin?

LÉANDRE, *debout à droite.* — Ma sœur, je te l'ai dit, elles sonnent pour le mariage du roi.

VIOLAINE. — Et maintenant, mon frère, pourquoi ce bruit de foule, ces appels, ces rires que j'entends?

LÉANDRE. — Ma sœur, c'est le cortège nuptial qui se forme pour aller chercher la fiancée du roi.

VIOLAINE. — Je t'en prie, mon frère, regarde par la fenêtre, pour savoir et me dire qui est la fiancée du roi.

LÉANDRE, *à la fenêtre.* — Je regarde, ma sœur, mais

je ne vois ni ne devine qui est la fiancée du roi. *(Il reste à la fenêtre regardant.)*

VIOLAINE, *filant toujours.* — Moi, je ne sors plus, tant j'ai honte. Je file la laine comme une servante, pendant que toute la ville en liesse fête le mariage du roi.

LÉANDRE, *s'approchant.* — Ma sœur, veux-tu que j'aille par les rues demander qui est la fiancée du roi?

VIOLAINE. — Va, mon frère, cela me brise l'âme, mais je veux la connaître, la savoir belle, et saine, et tendre, pour le bonheur du roi. *(Léandre sort.)*

## SCENE II

VIOLAINE, *seule, filant.* — Ah! ma quenouille, que ton lin pur s'épuise! J'ai juré de filer, à cette place, jusqu'à ce que ma chevelure, repoussée de nouveau, touche la terre. Et ce sont les soies mêmes de mes cheveux qui s'allongent de mes fuseaux, si légères, à l'infini.

S'il le faut, pendant cent années, je filerai, sans manger ni boire. Pourquoi, le roi ne m'a-t-il pas attendue? Cent années, quand on aime, ce n'est que l'attente d'une longue nuit. Nous aurions été très vieux, très bons, très candides. Et, pour notre premier baiser, mes cheveux blancs nous auraient couverts d'un manteau de lys et de rêve.

O Destin, notre maître, abrège un peu les cent années. Veuillez qu'elles ne durent que cinquante ans, dix ans, une journée, une heure? Je file, file, sans paresse, de tout mon courage. Et sois bon, pardonne, ô Destin, quand j'aurai filé assez de fil pour le royal manteau de mon mariage. *(Le mur de gauche s'ouvre. Les fées paraissent dans leur clarté surnaturelle.)*

## SCENE III

VIOLAINE, FLORIANE, NEREE, CELIE, LUCE, LES FEES.

FLORIANE, *dans un murmure.* — Venez, mes sœurs. C'est la fête sur la terre. Le Destin, notre maître, s'est laissé fléchir.

NÉRÉE, CÉLIE, LUCE, *de même.* — Hosanna, hosanna!

Nous apportons le pardon du Destin, notre maître. C'est la fête sur la terre.

VIOLAINE, *cessant de filer*. — Qui donc est entré, sans que la porte s'ouvre? Quel est ce frisson délicieux, ce parfum pur, ces voix chuchotantes?

FLORIANE. — Violaine, habille-toi!

VIOLAINE, *se retournant et la reconnaissant, debout*. — Vous, marraine! que vous êtes bonne! Je me croyais abandonnée.

FLORIANE. — Habille-toi! habille-toi! pour les noces!

VIOLAINE. — Pour les noces du roi, marraine, y songez-vous? Que je sorte ainsi dévêtue, dans mon opprobre?

FLORIANE. — Fille de peu d'espérance, habille-toi, et ne doute de rien!

VIOLAINE. — Mais, marraine, avec mon manteau d'or, j'ai perdu ma fabuleuse richesse. Quelle figure ferais-je aux noces du roi, en simple vêtement de travail?

FLORIANE. — Sois sans crainte, tu vas avoir les souliers, et la robe, et les joyaux.

VIOLAINE. — Mais, marraine, je n'ai plus même de miroir. J'ai cassé le mien, honteuse de m'y voir si nue et si laide.

FLORIANE. — Un miroir, en voici un! Et hâte-toi, habille-toi, pour les noces! *(Sur un geste d'elle, la petite table pauvre ainsi que la chaise, où Violaine a posé sa quenouille, s'abîment dans le sol ; et à la place, surgit une table de toilette merveilleuse, garnie de dentelle, avec une haute glace, encadrée d'or. Des fées nombreuses s'empressent, aident à la toilette comme des chambrières divines. Des amours apportent successivement les vêtements et les parures. C'est autour de la fiancée un vol léger et continu.)*

NÉRÉE. — C'est moi, Nérée, qui t'apporte les fins souliers de nacre et de perles, les esquifs légers venus de la mer, sur l'eau claire des sources. Et qu'ils te portent par le monde, rapides et sans orage! *(Elle la chausse, aidée par les fées.)*

VIOLAINE. — Merci, merci, Nérée. Ils me vont très bien, je les sens qui me donnent des ailes.

CÉLIE. — C'est moi, Célie, qui t'offre la robe blanche tissée de l'air du firmament, de toutes les blancheurs

qui naissent avec l'aube. Et qu'elle te fasse la plus belle et la plus heureuse. *(Elle lui passe la robe, lorsque les fées ont enlevé la blouse de travail.)*

VIOLAINE. — Merci, merci, Célie. Ah! que j'y suis à l'aise et que mon cœur y bat doucement!

LUCE. — C'est moi, Luce, qui te donne les joyaux, la bague, le collier, dont j'ai ravi les diamants aux feux limpides du soleil. Et qu'ils te constellent d'astres comme un ciel pur. *(Elle lui passe la bague au doigt, lui remet le collier au cou.)*

VIOLAINE. — Merci, merci, Luce. C'est mon cœur que tu embrases de ces feux divins... Mais me voici parée, je veux me voir. *(Debout devant la glace.)* Ah! quelle misère, et que je suis malheureuse!

FLORIANE. — Tu pleures?

VIOLAINE. — Oui, je suis dévêtue toujours, et ma honte est la même.

FLORIANE. — C'est que je ne t'ai pas fait mon cadeau encore. Moi, je te rends ta fabuleuse richesse, le manteau d'or qui te couvrait de pudeur et de force. Et qu'il descende aujourd'hui jusqu'à la terre, en attendant le jour de prodige où il fleurira. *(Elle touche de la main la tête de Violaine. Les fées entourent celle-ci, la cachent, et le miracle s'opère pendant le chœur suivant.)*

TOUTES LES FÉES.

*Quand le royaume craquera,*
*Une chevelure y naîtra,*
*Qui l'âge d'or y refera,*
*Dès que sa chevelure descendra*
*Jusqu'à la terre, et fleurira.*

*(La chevelure de Violaine, repoussée, la couvre, l'enveloppe d'un royal manteau.)*

VIOLAINE, *devant la glace.* — Merci, Floriane! merci, Destin miséricordieux! J'ai donc filé assez de fil, et tu m'as exaucée!... Enfin, je suis vêtue, je veux bien aller aux noces du roi! *(Léandre arrive en courant. Les fées restent autour de la table de toilette.)*

## SCENE IV

### LES MEMES, LEANDRE.

LÉANDRE, *accourant.* — Ma sœur, ma sœur, tous m'ont dit ton nom, c'est toi qui es la fiancée du roi! *(Il s'arrête ravi.)* Ah! te voilà prête, dans ton royal manteau d'or!

VIOLAINE. — Toute prête. Habille-toi, mon frère, pour m'accompagner auprès du roi.

LÉANDRE. — Moi!... Je n'ai hélas! ni dentelles fines ni riche habit de satin. *(Violaine retourne devant la glace, parmi les fées qui achèvent de la parer.)*

FLORIANE. — Léandre, habille-toi.

LÉANDRE, *la voyant.* — Floriane, ah! cruelle! Voici des jours et des jours que je ne t'ai sentie dans l'air que je respire. Je me meurs d'abandon et de tristesse.

FLORIANE. — Préfères-tu donc mourir de mon amour?

LÉANDRE. — De ton amour, oui! c'est de ton amour que je veux mourir!

FLORIANE. — Je t'aime, ne me tente pas.

LÉANDRE. — Si tu m'aimais, tu m'emporterais! Est-ce que je puis vivre, maintenant que j'ai sur les lèvres le baume de ton haleine et que mon front garde le frisson de tes doigts? Il ne fallait pas, dans mon sommeil, te pencher sur mon visage, ni m'effleurer de ton ombre.

C'est fini, tu m'as donné le goût du divin, la terre m'est devenue un tourment. Je vis dans le mystère, avec toi seule; je ne suis plus pour les hommes qu'un poëte et qu'un fou.

Mais, si tu m'emportais, si je m'évadais sous ton baiser, ah! quelle éternité de bonheur! N'être plus que le rêve enfui bercé aux bras de la chimère! N'être plus que l'éternel désir, brûlant à jamais, par l'infini des mondes!

FLORIANE, *vaincue.* — Je t'aime... *(Elle le touche du doigt.)* Ote donc cette blouse et viens. Je t'attendrai aux noces heureuses. *(Il ôte sa blouse et apparaît vêtu d'un riche costume de satin blanc.)*

LÉANDRE. — Merci, merci, Floriane! *(Les fées disparaissent, le mur de gauche se referme, la table de toilette s'enfonce dans le sol. Toute grande la porte du fond s'ouvre.)*

UN HÉRAUT, *sur le seuil.* — Le peuple, en grand cor-

tège, vient chercher sa bien-aimée fille, Violaine, pour la remettre aux mains du roi Silvère, son fiancé! *(Il se retire.)*

LÉANDRE. — Viens, ma sœur!

VIOLAINE. — Viens, mon frère! *(Ils se prennent par la main.)*

LÉANDRE. — A la joie!

VIOLAINE. — A la joie! *(Ils sortent ensemble.)*

## HUITIEME TABLEAU

### LA MARCHE A LA JOIE

*Une clairière, dans un bois de myrtes et d'orangers. Au fond, un temple de feuillages ; en haut, de vastes marches faites de mousses. Des rosiers grimpants en ferment la porte. A droite, un tertre dans des buissons de jasmins.*

## SCENE PREMIERE

### SILVERE, HILARION, VIOLAINE, LEANDRE, SEIGNEURS ET DAMES, LE PEUPLE, LE CORTEGE.

Silvère en habit de fiancé, entouré de toute sa cour, est debout sur le tertre, à droite. Hilarion est assis à ses pieds. Un cortège somptueux, en grande pompe, entre par la gauche, vient défiler devant Silvère, puis se range peu à peu sur les deux côtés de la scène. Des massiers, portant des attributs de travail et de paix, ouvrent la marche. Ensuite, tous les travaux de la terre sont personnifiés par des hommes, des femmes, des enfants, ingénieusement et richement vêtus. Ensuite, ce sont les ouvrières et les ouvriers, chaque groupe ne représentant qu'une fleur, la violette, le muguet, la primevère, le bouton d'or, la pensée, la giroflée, le myosotis, l'iris, toutes celles qu'on voudra. Entre chaque groupe, viennent des bannières, des étendards, des vases de fleurs. Et, enfin, au milieu d'un groupe de jeunes filles, représentant la rose blanche et le lys, Violaine paraît, assise sur un pavois de velours blanc porté par des vierges, tandis que des parfums brûlent dans des cassolettes, que tiennent des enfants. Derrière elle, entre Léandre, entouré d'une troupe de jeunes hommes. Pendant le défilé du cortège, l'orchestre joue une marche nuptiale.)

LE PEUPLE. — Roi! nous avons choisi, parmi nous, la plus belle, la plus saine, et nous te la donnons en mariage, comme l'arche vierge de la nouvelle alliance!

Roi! elle t'apporte son sang jeune, que le travail a fait rouge, pour que ton sang pâle d'oisif en soit régénéré, et pour que naisse de vous deux une race laborieuse, heureuse et forte!

SILVÈRE, *à Violaine qui descend du pavois.* — Ah! cher astre, dans quelle splendeur vous me revenez!

VIOLAINE. — C'est la flamme de mon amour qui a remis sur mes épaules ce manteau de soleil.

SILVÈRE, *au peuple.* — Mon peuple, je veux te faire à mon tour un cadeau, et je te donne mon royaume. Ceci ne s'était jamais vu, un roi qui abdique en faveur de son peuple et qui retourne avec les humbles, les travailleurs, pour reprendre en commun l'universelle besogne.

LE PEUPLE. — Merci, camarade, du cadeau de ta couronne. Nous en ferons des anneaux d'or, pour les mariages de nos filles.

HILARION, *gaîment avec une ironie tendre.* — Et ceci se passe, évidemment, au pays des fées et des enchanteurs, où les rois fraternels épousent des bergères... Ah! beau couple idéal, épousez-vous donc, pour que ceci serve de leçon aux hommes et leur soit dans leur misère une heure de joie et d'oubli. *(Au fond le temple s'ouvre et s'envole.)*

## NEUVIEME TABLEAU

### LE PRODIGE DES FLORAISONS

*La même clairière idéale qu'au premier tableau; la même plantation. Mais ce ne sont plus les limbes discrètes, la naissance indécise des germes. Tout a grandi, tout s'est épanoui. Une floraison énorme, prodigieuse, est montée de la terre, et c'est tout le peuple vivace et splendide des fleurs, sous l'éclatant soleil. D'immenses gerbes fleuries montent à droite et à gauche, comme des piliers. Au fond surgit et rayonne un bouquet géant de roses. Et les fées, le vol innombrable des fées bienfaisantes, se joue, danse et vole, parmi cet épanouissement colossal.*

### SCENE PREMIERE

SILVERE, VIOLAINE, LEANDRE,
HILARION, FLORAINE, NEREE, CELIE, LUCE, LES FEES.
SEIGNEURS et DAMES, LE PEUPLE, LE CORTEGE,

(Le cortège, la Cour, le peuple, sont rangés à droite et à gauche de la scène. Hilarion n'est plus là, à droite au premier plan, qu'en

**spectateur. Silvère et Violaine sont au milieu, ainsi que Léandre. Floriane est au fond, dans l'épanouissement des roses, avec ses trois sœurs, Nérée, Célie, Luce. Le vol des fées les entoure de danses et de chants.)**

NÉRÉE, CÉLIE, LUCE. — Les germes ont jailli, tout flambe, tout s'accouple et enfante. C'est la floraison prodigieuse qui rend à la terre la vivace chevelure de jeunesse et d'amour.

FLORIANE, *descendant en scène, accompagnée de ses trois sœurs.* — Bienvenue aux amants dans le temple des floraisons où règnent les fées bienfaisantes, les forces naturelles de l'éternelle vie!

LÉANDRE, *s'approchant d'elle.* — Oh! fée que j'aime, ô fée qui m'aimes, baise-moi et que j'en meure!

FLORIANE. — Ame de rêve et d'infini, âme d'insatiable désir, je t'aime et je te délivre. *(Elle le baise sur la lèvre.)*

LÉANDRE, *défaillant.* — Ah! quelles délices! posséder enfin la chimère! *(Il meurt dans ses bras.)*

FLORIANE, *le posant doucement parmi les fleurs.* — Dors, mon poëte, toi qui meurs d'avoir réalisé un rêve!... *(Elle vient à Silvère et à Violaine.)* Et, maintenant que le baiser a fait la mort heureuse, qu'il fasse donc la vie et la force de l'époux, et la fécondité de l'épouse. *(Les deux fiancés se baisent sur les lèvres, et la chevelure de Violaine fleurit, se couvre de roses, tandis que les fées les entourent.)*

VIOLAINE, *frémissante, ravie.* — Grand Dieu! quelle sève ardente, ton baiser a fait jaillir de moi!

SILVÈRE, *la regardant, ravi.* — Miracle! La vie est née en nous, ta chevelure s'est fleurie de roses!

NÉRÉE, CÉLIE, LUCE. — Miracle, miracle! C'est la floraison annoncée, le prodige qui fleurit la femme de la vivace chevelure de jeunesse et d'amour.

LE PEUPLE. — Miracle, miracle! L'âge d'or est revenu. Plus de chômage, tous au travail! Et que la terre enfin fleurisse, dans la joie et dans la fraternité! *(Derrière le groupe qui veille le corps de Léandre, et derrière Silvère et Violaine unis, que Floriane, Nérée, Célie et Luce assistent, — au milieu des floraisons géantes, la gloire des fées bienfaisantes resplendit en une apothéose.)*

# Sylvanire
# ou Paris en Amour

*Pièce en 5 actes*

Sylvanire ou Paris en amour, *Copyright* 1921, *by Eugène Fasquelle*

# Distribution

*Gilbert*, 28 ans, sculpteur.
*Le Comte*, 45 ans.
*Godefroid*, 60 ans, le maître de Gilbert.
*Le Régisseur*, 50 ans.
*L'avertisseur*, 40 ans.
*Le médecin*, 40 ans.
*Premier habitué*, 60 ans.
*Deuxième habitué*, 40 ans.
*Troisième habitué*, 30 ans.
*Premier camelot*, 20 ans.
*Deuxième camelot*, 30 ans.
Voix d'hommes dans la foule.
*Sylvanire*, 25 ans.
*Madame Morin*, 55 ans, mère de Gilbert.
*Victoire*, 40 ans.
*Juliette*, 25 ans.
*Une dame*, 25 ans.
*Une marchande*, 50 ans.
Voix de femmes dans la foule.

*Foule, musiciens, danseurs, danseuses, machinistes, habitués de l'Opéra.*

Ballet

LE TRIOMPHE DE PARIS

*Florise - Le corps de Ballet - Les Chœurs.*

# Acte Premier

*Un atelier de sculpteur ciseleur. Assez vaste. Sans grand luxe : l'atelier de travail d'un jeune maître ouvrier, au lendemain d'un premier succès. Quelques tentures, des modèles accrochés ça et là. — A gauche, un étau avec une petite forge, au premier plan ; et, au second, la porte d'entrée. — A droite, un canapé, des sièges, une table à dessiner, au premier plan ; et, au second, la porte menant aux autres pièces de l'appartement. — Près de la table est une sellette, sur laquelle se trouve une figurine d'ivoire, d'argent et d'or, Sylvanire en Mélusine, que Gilbert vient d'achever. — Au fond, une vaste baie fermée de grands rideaux. Lorsque les rideaux sont ouverts, on aperçoit l'immensité de Paris, la coulée de la Seine, avec les ponts, jusqu'aux lointaines tours de Notre-Dame ; tout l'admirable horizon qui se déroule des hauteurs de Passy.*

## SCENE PREMIERE

### GILBERT, MADAME MORIN.

,Les rideaux sont fermés, une lampe à réflecteur brûle sur la table, charbonneuse, éclairant la statuette; et Gilbert, assis, s'est endormi en la regardant, écrasé de lassitude.)

MADAME MORIN, *entrant par la droite.* — Mon pauvre enfant, mon Gilbert adoré!... Il aura veillé encore toute

la nuit, et le voilà, au matin, vaincu par la fatigue, endormi devant son œuvre, fiévreux et frémissant dans son rêve... *(Appelant doucement.)* Gilbert, mon Gilbert!... *(Un temps.)* Il ne m'entend pas, il s'en est allé aux bras de la chimère. Achèvera-t-elle donc de me le prendre tout entier?... *(Appelant de nouveau.)* Gilbert, mon Gilbert !

GILBERT, *s'éveillant.* — Ah! mère, c'est toi... quelle heure est-il?

MADAME MORIN. — Mais il est huit heures, mon pauvre enfant... Depuis longtemps, le soleil brille, et tu es là, à te rendre malade, avec ton travail acharné.

GILBERT, *tendrement.* — Ne me gronde pas, mère chérie. C'est bien vrai, je ne suis guère raisonnable... Enfin, j'ai veillé, et ma Mélusine est finie.

MADAME MORIN. — Finie, ah! j'en suis très heureuse... *(Elle s'assoit près de lui, lui prend les mains, grande tendresse.)* Mon cher enfant, tu sais combien je suis fière de ton premier grand succès et de toutes ces commandes qu'il t'amène. Jusqu'ici, le sort ne nous avait pas gâtés, ton père mort si jeune, ce musicien de génie foudroyé à son début, puis ton enfance ardente et souffrante, que j'ai tant soignée, avec nos faibles ressources.

GILBERT, *gaîment.* — Maintenant, mère, nous allons être riches, et je me porte bien, et je te veux toujours contente.

MADAME MORIN. — Oui, tu es un brave enfant, tu me récompenses... On t'aime et on t'admire, tu es si beau, tu as un talent si délicieux et si fort! Ton maître, le vieil ami de ton père, le sculpteur Godefroid, t'a regardé pousser avec émerveillement, lorsqu'il t'a vu quitter la grande sculpture, pour ces bijoux exquis que tu cisèles, ces femmes, ces statuettes d'ivoire, d'or et d'argent, qui sont comme de grands joyaux vivants de grâce et de charme.

GILBERT. — Mère, tu me gâtes, il ne faut pas me rendre trop glorieux.

MADAME MORIN. — Alors, mon enfant, je veux que tu te ménages, que tu vives un peu pour moi, au lieu de donner tes jours et tes nuits aux filles de ton rêve. Que deviendrais-je sans toi? je n'ai que toi, je suis une pauvre

bonne femme dont tu es la vie. Et me vois-tu, si un soir une de tes fées, toutes belles et terribles, t'emportait? Parfois, je tremble, mon beau Gilbert, mon grand chimérique et mon grand passionné!

GILBERT, *l'embrassant.* — N'aie pas peur, mère chérie, je t'adore... Et tiens! va tirer les rideaux, le soleil chasse les mauvais rêves... *(Il éteint la lampe, pendant qu'elle tire les rideaux. L'immense horizon de Paris apparaît, sous une éclatante matinée de mai.)* Ah! Paris, Paris!... C'est l'immensité, c'est la beauté et la gloire!...

MADAME MORIN. — Paris, Paris, qui me fait trembler aussi pour toi, car il est avant tout l'amour, l'amour dévorateur, dont la fièvre brûle les poëtes amants de la chimère. Vois donc ce flot de soleil, de passion et de vie, qu'il roule jusqu'à ta fenêtre, de l'océan de ses toitures, et c'est lui qui t'embrase, qui te consume de l'éternel désir!... *(Elle revient à la statuette, qu'elle regarde.)* Alors, celle-ci est finie, bien finie? J'en suis si heureuse!

GILBERT. — Pourquoi donc, mère?

MADAME MORIN. — Parce que, depuis trois mois, je te vois bien frémir et te passionner à caresser sa chair divine.

GILBERT, *gêné, riant.* — Comment, tu es jalouse?

MADAME MORIN. — Jalouse, non, mais inquiète... Livre-la vite, ta Mélusine, et que le grand air en chasse d'ici le sortilège.

GILBERT, *l'embrassant de nouveau.* — Tranquillise-toi, les fées ne se donnent pas aux garçons pauvres qui débutent... Et, tiens! je déjeunerai avec toi, aujourd'hui. Tu verras comme je t'aime! *(Il l'accompagne tendrement jusqu'à la porte de droite. Puis seul, il revient devant la statuette, il s'oublie un instant à la contempler, dans une rêverie ardente d'amour et de désir. Et, lorsqu'il entend frapper à la porte de gauche, il se hâte, avant d'aller ouvrir, de jeter sur elle un voile noir, d'un geste jaloux.)* Qui donc peut venir à cette heure?

## SCENE II

GILBERT, GODEFROID.

GODEFROID, *entrant.* — C'est moi, mon petit, je te dérange?

Gilbert. — Eh quoi! mon maître, de si grand matin, vous qui faites volontiers la grasse matinée!

Godefroid, *gaîment.* — Que veux-tu? ton maître ne sera jamais qu'un vieux fou. A soixante ans, l'amour le tourmente encore. Oui, une femme exquise qui habite ton quartier et qui se moque de moi... Ah! les femmes! je leur ai tout donné, elles m'ont tout mangé, ma fortune, mon talent, ma vie et, si je pouvais recommencer, avec quelle joie je leur donnerais tout encore, jusqu'à la dernière goutte de mon sang!... J'entends dire, quand je passe : " le sculpteur Godefroid, qui avait presque du génie, et qui l'a laissé dans les pires alcôves, un raté maintenant ". Et ils disent vrai, mais je ne regrette rien, j'ai vécu, j'ai aimé, il n'y a de bon et de vrai que l'amour!

Gilbert, *riant.* — Le brasier de Déjanire.

Godefroid. — Et toi, mon élève et ma gloire, tu te consumes au travail. Quel chef-d'œuvre vas-tu nous donner?... *(Enlevant sans façon le voile qui couvre la statuette.)* Tu permets?... *(Un temps.)* Ah! l'adorable merveille!... *(Un temps.)* Mais c'est notre Sylvanire, la divine Sylvanire, dans le ballet de " Mélusine ", dont l'Opéra fête ce soir la centième!

Gilbert, *gêné.* — Oui, c'est Sylvanire, dans son costume de Mélusine.

Godefroid. — Tu travailles pour elle, tu la connais donc?

Gilbert. — Non, simplement une commande que j'ai reçue de quelqu'un.

Godefroid. — Et, sournois, tu t'es caché de ton maître?

Gilbert. — On m'avait demandé le secret...Quelqu'un est venu me proposer ce travail, et, comme il s'agissait d'un cadeau à faire, d'une surprise, on n'a pas voulu me laisser approcher le modèle. Voici trois mois que, tous les soirs où l'Opéra donne " Mélusine ", je suis à l'orchestre, regardant, étudiant, me pénétrant de la vision divine.

Godefroid. — Je le connais, ton quelqu'un. C'est le comte de Beauville, un fidèle habitué de l'Opéra comme moi, un terrible passionné plus fou encore que

ton vieux maître. A quarante-cinq ans, celui-là flambe comme un bûcher. Il a tout quitté pour Sylvanire, tout sacrifié, famille, femme, enfant, après l'avoir comblée d'une fortune qu'elle dédaigne, en libre oiseau de l'air, simplement affolée d'art et de beauté.

GILBERT. — C'est le comte, en effet.

GODEFROID, *regardant toujours la statuette.* — La chair d'ivoire, costume d'argent et d'or... La Mélusine de la légende, la magicienne, l'enchanteresse, femme six jours de la semaine et serpent le septième... La mime géniale, ensorcelante, qui, dans le cercle magique de ses pas, dans l'appel de ses bras souverains, a conquis Paris tout entier, dont elle est devenue l'idole... C'est bien elle, c'est notre Sylvanire, le grand joyau de charme et d'amour. Et tu ne l'as pas approchée?

GILBERT. — Jamais. Je ne la connais pas plus qu'elle ne me connaît. J'ignore tout d'elle encore. Elle n'est que cette vision qui passe et vous emporte, dans un rayon d'astre...

GODEFROID. — Ah! Sylvanire, la divine Sylvanire!... Moi, je l'ai connue enfant, à la petite classe de la danse. Elle est fille du pavé de Paris; elle a vendu, je crois, des bouquets d'un sou, dans le quartier des Halles. Et elle a, de Paris, l'intelligence, la beauté et la passion. C'est Paris qui a grandi, qui s'est épanoui en cette fleur vivante... Maintenant, quand elle veut, elle est la reine, la déesse, elle incarne les grandes amoureuses, avec une flamme souveraine, dont tous les cœurs s'embrasent. Et, quand elle veut, elle est encore la gamine, la grâce de notre peuple, aux rires frais, aux capricieuses tendresses... Jusqu'ici, elle n'a été que passionnée de son art, reconnaissante au comte de ce qu'il a fait pour la mettre en vue. Mais, dans son mépris de l'argent, le jour où elle aimerait, elle serait capable de lâcher tout du soir au lendemain, de retourner au gai pavé de Paris, en délicieuse créature de vie libre et d'amour ingénu.

GILBERT, *s'oubliant.* — Délicieuse, délicieuse...

GODEFROID, *riant.* — Eh! quoi! mon petit, te voilà donc amoureux de notre Sylvanire, comme nous l'avons tous été?

GILBERT, *se reprenant.* — Amoureux, moi! oh non!...

On me commande une statuette, je l'exécute et je la livre.

GODEFROID, *riant toujours.* — Tu te défends... Vibrant au moindre souffle, exalté d'art et de vie comme je te connais, tu n'as pu faire cette Mélusine ensorceleuse, sans désirer follement le modèle.

GILBERT, *violent.* — Non, vous dis-je, je ne l'aime pas, je ne veux pas l'aimer, du moment qu'elle est à un autre... Si je l'avais aimée, ce que vous venez de m'apprendre me la ferait oublier à jamais.

GODEFROID. — Bien, bien, mon petit, ne te fâche pas... Tant mieux pour ton repos, pour ton art, pour ta mère, car Sylvanire est l'envahissante, la dévorante, et c'est assez que ton vieux maître se soit laissé manger par ses pareilles... *(Montrant Paris, au fond.)* Regarde! le monstre est là, le brasier resplendissant d'où sortent toute gloire et toute mort, la ville incendiée qu'il faut conquérir et qui vous brûle de l'haleine de ses femmes, Paris, Paris! l'immense champ d'amour où Sylvanire a poussé et dont elle est le charme adorable et destructeur! *(On frappe, Gilbert va ouvrir.)*

GILBERT. — Qui donc vient encore?

## SCENE III

GILBERT, GODEFROID, LE COMTE.

LE COMTE, *entrant et serrant la main de Gilbert.* — Excusez-moi de venir à cette heure, je voulais être certain de vous trouver... *(Apercevant Godefroid.)* Tiens, Godefroid! Bonjour, mon cher maître. *(Il lui serre la main.)*

GODEFROID. — Bonjour, mon cher comte.

LE COMTE, *à Gilbert.* — Et je venais donc m'assurer si vous avez tenu votre promesse... *(Apercevant la statuette et s'en approchant.)* Ah! voici l'œuvre... *(Passionnément, tandis que Gilbert, muet, immobile, écoute en frémissant la suite de la scène.)* Elle est divine, divine! Jamais rien de si fin, de si beau, de si fort, n'a resplendit d'art et de vie!

GODEFROID, *souriant.* — N'est-ce pas? mon cher

comte... Elle est précieuse, inestimable, et c'est Mélusine, elle-même.

LE COMTE, *passionnément.* — Mélusine, dans la grâce charmeuse, Mélusine, dans son pouvoir vainqueur auquel personne ne résiste.

GODEFROID. — Elle est votre œuvre, jamais elle n'aurait pu être, sans la magnificence et la passion dont vous l'avez baignée.

LE COMTE. — Mon œuvre, oui, un peu! mais surtout ma vie, mon cœur, qu'elle emplit, qu'elle torture et qui lui est reconnaissant d'être foulé jusqu'au sang par ses petits pieds de danseuse et de mime.

GODEFROID. — Oh! la danseuse, la mime révolutionnaire et de génie! J'avais rêvé ce renouvellement de la danse, tombée à des ronds de jambe et à des pirouettes. J'avais voulu la résurrection du premier des arts, de l'art sacré déroulant le chœur des nymphes et des prêtresses, exprimant toutes les passions humaines. Et, jadis, lorsque j'avais du talent, ma "Mime grecque" fut mon grand succès... Et puis, Sylvanire est venue réaliser mon rêve, rompant avec la routine, recréant la vraie danse, celle où toute la beauté du corps chante, souffre et s'égaye, aime et s'irrite, combat et se donne. A quoi bon des marbres, maintenant, puisqu'elle est là, vivante, triomphante, qui glorifie Paris de son geste, éternelle toute puissance de la femme redoutable et si douce!

LE COMTE, *à Gilbert.* — Alors, mon cher maître, puisque l'œuvre est finie, je l'emporte.

GILBERT, *rudement, dans une douleur contenue.* — Elle n'est pas finie.

LE COMTE. — Comment!

GILBERT. — Elle n'est pas finie, je veux y travailler encore.

LE COMTE, *désolé.* — Vous m'aviez si formellement promis, je désirais tant faire à Sylvanire cette surprise, ce soir, pour la centième! Et l'œuvre me paraît si parfaite!... Ne pouvez-vous me la remettre? vous la reprendrez, pour la retoucher.

GILBERT. — Non, non, c'est impossible.

LE COMTE. — Ah! je suis désolé... Enfin, mon cher

maître, je ne veux point passer outre à vos scrupules d'artiste. Mais hâtez-vous, je vous en prie... *(Il lui serre la main.)* Au revoir *(Il serre la main de Godefroid.)* Au revoir. *(Il sort par la gauche.)*

## SCENE IV

GILBERT, GODEFROID.

GODEFROID. — Elle est finie, pourquoi ne la lui as-tu pas livrée?

GILBERT, *violemment.* — Elle n'est pas finie, que diable! J'en suis le seul juge.

GODEFROID. — Calme-toi, tu es bien nerveux, petit!... Je vais serrer la main de la bonne madame Morin... ma vieille amie si indulgente, et j'ai grande envie de me faire inviter à déjeuner... *(Revenant.)* Mon bon Gilbert, pour un garçon qui n'aime pas Sylvanire, tu m'as l'air furieusement nerveux. *(Il sort par la droite.)*

## SCENE V

GILBERT, *seul, devant la statuette.* — Je t'aime, ah! je t'aime de tout mon être, éperdûment, et je mens aux autres, et je me mens à moi-même, quand j'ose dire que je ne t'aime pas! Sans t'approcher jamais, pendant tant de soirées je t'ai vue, dans la splendeur idéale de ta gloire, ô chimère tant désirée, et comment ne pas te poursuivre, te vouloir à moi seul, toi qui enchantes et embrases le monde? Et je n'ai osé encore, ô magicienne, ô Sylvanire, que t'attendre chaque soir, quand tu viens au théâtre, pour jeter dans ta voiture un bouquet de roses, sans que tu puisses savoir quel amant inconnu t'embaume de ces fleurs.

Qu'un autre soit ton maître, cela me déchire. Tout ce qu'on m'a raconté me flagelle et me passionne davantage. Mais travailler pour cet autre, n'être que l'ouvrier de son amour, me laisser payer ton image, le rêve délicieux que j'ai fait de toi, cela me révolte. Non! s'il est un cadeau, une surprise à te faire, c'est moi qui te la ferai, c'est moi qui ce soir te porterai ce joyau, qui te le donnerai, pour que tu saches enfin combien je t'aime.

Et que l'amour m'emporte et me brûle. Et que tu me prennes, ô chimère, ô Sylvanire, pour faire de moi, de mon art et de ma vie, ce qu'il te plaira!... *(Il se tourne vers Paris.)* Et que Paris soit le complice, Paris dévorateur, avec tout ce qu'il roule jusqu'à ma fenêtre de passion et de vie, avec l'haleine odorante de ses femmes, Paris, Paris! l'immense champ d'amour où Sylvanire a fleuri comme une fleur vivante et souveraine!

*Rideau*

# Acte Deuxième

*Une loge d'artiste de la danse à l'Opéra; mais d'une exceptionnelle grandeur, deux loges ont pu être réunies; et d'une installation très luxueuse. — Au fond, porte donnant sur le couloir. A droite, porte de service permettant de s'échapper par un autre couloir. A gauche, porte conduisant à un cabient garde-robe. La toilette est à gauche à moitié cachée par un paravant. A droite, des sièges, une chaise longue, une petite table. Tentures, tapis, tableaux, œuvres de prix. — La loge est encombrée de fleurs superbes, corbeilles, gerbes, bouquets; et il y règne un grand désordre : des costumes, des linges, une toilette de ville, tous les dessous intimes d'une jolie femme, jetés au hasard ça et là. Le soir, l'électricité flambe.*

## SCENE PREMIERE

### SYLVANIRE, VICTOIRE, LES HABITUES, puis JULIETTE.

Sylva nire, en costume de Mélusine, vient de rentrer par le fond après le deuxième acte du ballet. Victoire, l'habilleuse, s'apprête à la recoiffer. Et les habitués, en habit, qui ont suivi Sylvanire, entrent derrière elle.)

Premier Habitué. — Exquise!
Deuxième Habitué. — Délicieuse!
Troisième Habitué. — Divine, divine!

PREMIER HABITUÉ. — Ah! cette invocation de la fin du deuxième!

DEUXIÈME HABITUÉ. — Cette Mélusine qui soumet tous les cœurs, ah! de quel geste adorable!

TROISIÈME HABITUÉ. — Adorable, adorable!

JULIETTE, *entrant en costume de fée, de la suite de Mélusine.* — Ma chère, moi, je suis ton amie. Eh bien! pour la centième, tu as eu encore des trouvailles, une vraie merveille!

SYLVANIRE, *souriant.* — Alors, je n'ai pas été trop mal?

JULIETTE. — Je voudrais, ma chère, que tu pusses voir Florise, l'étoile d'hier, aujourd'hui éclipsée. Tu l'as définitivement battue, elle en mourra de dépit.

SYLVANIRE. — Merci, ma bonne Juliette... Et vous, messieurs, merci... Mais attendez le dernier acte, vous me complimenterez après... *(Elle les pousse doucement vers la porte.)* Laissez-moi, il faut que Victoire me recoiffe, et j'ai besoin d'être seule.

PREMIER HABITUÉ. — Exquise!

DEUXIÈME HABITUÉ. — Délicieuse!

TROISIÈME HABITUÉ. — Divine, divine! *(Ils sortent, et Juliette les suit.)*

## SCENE II

### SYLVANIRE, VICTOIRE.

VICTOIRE. — Madame n'a pas idée! On est fou dans la salle. Et des marquises, et des duchesses, qui sont moins grandes dames que madame! Et des messieurs qui se pâment comme des femmes!

SYLVANIRE, *l'air absent.* — Bien, bien. Je suis lasse... Vous allez me recoiffer, Victoire.

VICTOIRE. — Monsieur le comte va venir.

SYLVANIRE. — Bien... Ah! qu'il fait chaud ici, et et que toutes ces fleurs sentent fort et m'importunent! Ma tête brûle, mon cœur est gros à m'étouffer... *(Un temps. Rêveuse, à elle-même.)* Il n'était pas là, ce soir. Il ne m'a pas jeté son bouquet de roses.

VICTOIRE, *familière.* — Ce jeune homme qui poursuit Madame et que Madame ne connaît pas. Moi, je me méfierais.

SYLVANIRE, *rêveuse.* — Si, si, je le reconnaîtrais, j'ai entrevu un soir son visage, dans l'ombre discrète où il se cache. Il est jeune, il est beau, il a le sourire le plus doux et le plus tendre du monde... Vraiment, n'est-ce pas délicieux, ce jeune homme qui m'aime depuis des mois, et qui ne me demande rien, et qui, chaque soir, ingénûment, ignoré et perdu dans la foule, me jette des fleurs... Pourquoi donc n'était-il pas là, ce soir? Ses roses, dans mon triomphe, seraient ici les seules fleurs aimées. Ne m'adore-t-il plus? est-ce fini, ce joli roman, si simple? Mon cœur en est tout triste.

VICTOIRE. — Allez, madame, bon voyage, s'il ne revient pas!... Des amoureux pareils, ça ne fait que gâter les affaires des reines comme vous. *(Sylvanire est venue s'asseoir devant la toilette et Victoire s'est mise à la recoiffer, lorsque le comte ouvre doucement la porte du fond.)*

## SCENE III

SYLVANIRE, VICTOIRE, LE COMTE.

LE COMTE. — Chère amie, puis-je entrer?

SYLVANIRE. — Certes!

LE COMTE, *avec passion.* — On ne me laissait plus arriver, tous m'arrêtaient, me comblaient de vos louanges. Jamais vous n'avez été si grande, si belle.

SYLVANIRE, *tranquillement.* — C'est votre amour qui parle, mon ami.

LE COMTE. — Non, vraiment, le succès est prodigieux. Vous vous êtes montrée la femme désirée et souveraine qui, de son geste, décide le sort du monde... mais que vous voilà sombre! Etes-vous donc souffrante?

SYLVANIRE. — Oui, un peu de migraine. *(Sur un regard du comte, Victoire qui a recoiffé Sylvanire, se retire un instant par la porte de gauche.)*

LE COMTE, *très tendre.* — Voyons, mon cher amour, qu'avez-vous?... Depuis quelque temps, vous me paraissez soucieuse, et vous êtes si froide, quand je suis là!

SYLVANIRE. — Je n'ai rien, vous vous trompez.

LE COMTE. — Si vous avez un désir, vous n'ignorez pas qu'il est contenté à l'avance.

SYLVANIRE. — Je n'ai pas de désir.

LE COMTE. — Tout ce que j'ai est à vous, je me suis donné et je me donnerai, jusqu'au dernier souffle.

SYLVANIRE. — Je le sais.

LE COMTE. — Et savez-vous que, si vous ne m'aimiez plus, j'en mourrais?

SYLVANIRE. — On dit cela.

LE COMTE, *douloureux.* — Sylvanire, vous ne m'aimez plus. Vous ne me répondriez pas ainsi, si vous m'aimiez encore... Je n'ai aucun regret d'avoir rompu avec le monde entier, pour n'être qu'à vous seule; et, s'il était possible, je recommencerais, je jetterais à vos pieds mon nom, ma fortune, ma vie... Mais ne me faites pas trop souffrir, rappelez-vous toutes les amertumes que mon amour m'a déjà coûtées, et soyez bonne, aimez-moi, aimez-moi toujours!

SYLVANIRE, *amicale.* — Mon ami, je n'oublie rien de ce que vous avez fait et de ce que je vous dois... Sans vous, je ne serai pas. Vous avez été le bon génie qui m'a permis de réaliser tout le rêve passionné de mon art... Aussi, ai-je été, jusqu'ici, reconnaissante et loyale, n'ayant de tendresse que pour vous.

LE COMTE. — C'est vrai, je n'ai encore aucun reproche à vous adresser; et ce qui me fait trembler, c'est que vous ne savez pas mentir... Aimer à mon âge, aimer comme je vous aime, de tout mon pauvre être qui vieillit... Il n'est pas de flamme plus dévorante... Je vous en supplie, jurez-moi que vous m'aimez encore, que vous n'aimerez jamais que moi.

SYLVANIRE. — Ah! mon ami, ne m'en demandez pas trop. Pourquoi des serments, lorsqu'on ignore si l'on pourra les tenir?... Je ne vous mentirai pas, cela est bien certain. Mais je veux rester libre, j'irai toujours où mon cœur me mènera... C'est ma passion, c'est ma vie, c'est le génie même qui m'emporte et qui m'a fait croître en beauté et en toute puissance.

LE COMTE. — Sylvanire, vous me désespérez. *(Victoire est entrée depuis un instant et elle se permet d'intervenir.)*

VICTOIRE. — On a sonné, madame.

L'AVERTISSEUR, *dans le couloir.* — En scène pour le trois!

SYLVANIRE. — Tenez! mon ami, vous allez me faire manquer mon entrée... Soyez raisonnable.

LE COMTE. — Un seul mot de vous m'aurait rendu la paix et le bonheur.

L'AVERTISSEUR, *dans le couloir*. — En scène pour le trois! en scène pour le trois!

SYLVANIRE. — Vite, vite... *(A Victoire.)* Descendez avec mon manteau. *(Elle sort par le fond, suivie du comte.)*

## SCENE IV

### VICTOIRE, puis GILBERT.

VICTOIRE. — Le pauvre homme! si riche, et se faire tant de peine!... Sûrement, madame va commettre quelque sottise, si elle n'écoute pas mes bons conseils. *(On frappe à la petite porte de gauche.)* Comment, qui peut venir par là?... *(Elle va ouvrir, Gilbert entre, en habit, avec la statuette enveloppée.)* Monsieur, que voulez-vous?

GILBERT. — J'apporte ceci à Mademoiselle Sylvanire et je veux le remettre à elle-même.

VICTOIRE. — Bien... Mais cette porte est réservée. Qui donc vous l'a indiquée, monsieur?

GILBERT. — Un ami.

VICTOIRE, *méfiante*. — Madame n'est pas là.

GILBERT. — Elle est en scène; c'est bon, je l'attendrai.

VICTOIRE. — C'est qu'il faut que je descende.

GILBERT, *avec autorité*. — Eh bien! descendez, je puis bien attendre seul. *(Après une hésitation, Victoire prend le manteau de Sylvanire et s'en va par le fond.)*

## SCENE V

GILBERT, *seul, après avoir posé la statuette sur la table.* — Je fais le brave, mais je tremble, je tremble comme un enfant peureux, comme le fidèle qui a forcé le sanctuaire, et qui se sent mourir dans l'air sacré où vit la déesse adorée et redoutable... Ah! cet air tiède encore de son haleine, cet air qu'elle a embaumé, qu'elle a fait vivant de son corps délicieux, il me baigne ainsi qu'une caresse, et c'est elle que je respire, sa chevelure odorante, ses bras de

divine amoureuse... Je parlerai, je souffre trop dans mon ombre discrète, je lui donnerai à jamais mon cœur pour qu'elle en fasse ce qu'il lui plaira, un cœur de misère, bon à jeter au ruisseau, un cœur de glorieuse ivresse, embrasé comme un astre... Et toi, petite Mélusine précieuse, œuvre chère, tant caressée, aide-moi, dis-lui combien je l'aime, de quelle fièvre d'admiration et de désir, dans ma passion d'artiste et d'homme brûlant d'amour! *(Sylvanire revient par le fond, les épaules couvertes de son manteau, suivie par Juliette et des trois habitués. Victoire, qui vient derrière, enlève tout de suite le manteau des épaules de Sylvanire. Pendant la scène suivante, Gilbert se tient à l'écart, sans être vu.)*

## SCENE VI

GILBERT, SYLVANIRE, VICTOIRE, JULIETTE, LES HABITUES.

PREMIER HABITUÉ. — Ah! c'est une merveille!

DEUXIÈME HABITUÉ. — Un prodige!

TROISIÈME HABITUÉ. — Un ravissement!

SYLVANIRE. — Merci, merci, messieurs.

JULIETTE. — Et, ma chère, cette fois Florise est bien finie, te voilà l'étoile, la seule, la grande!

SYLVANIRE. — Merci, encore, mais laissez-moi me déshabiller.

JULIETTE. — Tu sais, j'ai toujours été ton amie. Ne m'oublie pas, recommande-moi au directeur.

SYLVANIRE. — Oui, oui, tout ce que tu voudras... Demain, plus tard.

PREMIER HABITUÉ. — Une merveille! personne n'a jamais dansé comme ça!

DEUXIÈME HABITUÉ. — Un prodige de grâce et de beauté!

TROISIÈME HABITUÉ. — Le ravissement des yeux et des cœurs!

SYLVANIRE. — Je suis bien heureuse, bien heureuse, messieurs. Mais, de grâce, laissez-moi me déshabiller. *(Elle les pousse doucement vers la porte, et ils sortent, ainsi que Juliette, en poussant encore des cris d'admiration.)*

Premier Habitué. — Merveilleux!

Deuxième Habitué. — Prodigieux!

Troisième Habitué. — Ravissant, ravissant!

Sylvanire, *quand ils sont partis.* — Ah! j'ai cru que la soirée ne finirait jamais!

Victoire. — Madame, la voiture est en bas. Mais monsieur le comte, qui a dû accompagner une dame, vous prie de l'attendre ici.

Sylvanire. — Bien, vous allez me déshabiller... *(Elle se retourne et jette un petit cri de surprise en apercevant Gilbert.)* Ah! qui donc est là encore?... *(Elle le reconnaît.)* Lui! le bel amoureux aux bouquets de roses!... *(A Victoire.)* Laissez-nous.

Victoire, *à part, hésitant à sortir.* — Quelque sottise, j'en étais certaine.

Sylvanire, *violente.* — Laissez-nous. *(Victoire sort par la gauche.)*

## SCENE VII

### SYLVANIRE, GILBERT.

Sylvanire. — Qui donc êtes-vous, monsieur?

Gilbert, *tremblant.* — Je suis un pauvre artiste que votre beauté enchante et qui vous a rêvée précieuse, immortelle. *(Il montre la statuette qu'il a dévoilée.)*

Sylvanire, *ravie.* — Ah! délicieux bijou, une œuvre inestimable d'un art charmant, et c'est bien moi, comme vous le dites, enrichie, éternisée.

Gilbert. — Quelqu'un, que vous attendez ici, me l'avait commandée. Mais cela me révolte, l'idée d'un gain sur cette œuvre qui m'a donné tant d'heures inoubliables de rêve et de passion. Et j'ai voulu vous l'offrir, ce soir, pour être un peu de votre triomphe.

Sylvanire. — Eh bien! je l'accepte, je sens que c'est la seule façon d'être bonne et de remplir votre rêve... *(Souriant.)* D'ailleurs, ne sommes-nous pas déjà de vieilles connaissances? Je vous connais.

Gilbert, *se troublant de nouveau.* — Moi!

Sylvanire, *très tendre.* — Oui! ou bien, moi aussi, j'ai fait un rêve... Depuis de longues semaines, chaque soir, lorsque j'arrivais au théâtre, il m'a semblé voir, caché dans une ombre discrète, un jeune homme qui fré-

missait à mon approche et dont les yeux brûlaient d'amour... Ai-je rêvé?

GILBERT, *sans répondre*. — Moi, mon rêve était fou, ma chimère volait au ciel sans fin de l'impossible... C'était une fée inaccessible, une reine qui avait soumis le monde par son génie et sa beauté, et j'étais très humble, ignoré, obscur dans la foule, et j'osais l'aimer, la vouloir à moi seul... n'était-ce pas un rêve?

SYLVANIRE, *reprenant*. — Et ce jeune homme, qui tremblait dans l'ombre, m'attendait, chaque soir, avec un gros bouquet de roses. Et, chaque soir, sans vouloir se montrer, il jetait ses roses dans ma voiture, toute pleine alors d'une fraîcheur et d'une odeur de printemps. Puis, voilà qu'un soir, j'ai vu le jeune homme, au vif éclat d'une clarté soudaine... Ai-je rêvé, ai-je rêvé?

GILBERT. — Non, vous n'avez pas rêvé... Mais dites-moi, mon rêve à moi n'est-il pas le plus fou des rêves? Les reines acclamées restent dans la splendeur de leur gloire, insensibles à la flamme dont brûlent les tristes cœurs inconnus, qu'elles foulent sous leurs pieds. Ah! chimère, chimère toujours fuyante, l'unique joie est de te posséder et d'en mourir... Mais c'est un rêve, un rêve!

SYLVANIRE. — Un rêve, non! un rêve n'est jamais fou... Ah! le rêve, le rêve! Avoir rêvé d'être la déesse, la divine dont le pas et le geste diraient les sentiments, les passions, l'humanité entière et devenir cette souveraine et n'y plus goûter de joie, dans le besoin de l'autre chose : être aimée, aimer soi-même, librement!

GILBERT. — Oui, rêver d'être le génie, l'artiste qui crée des œuvres idéales, des images de femmes éternelles en leur beauté, puis rencontrer celle qui doit emplir tout votre cœur, et comprendre alors que les images sont vaines, que la vérité unique est d'aimer et d'être aimé, en pleine passion vivante!

SYLVANIRE, *dans un cri*. — Etre libre, revivre ailleurs, aimer, aimer!

GILBERT. — Sylvanire, je t'aime et je t'emmène ailleurs, là-bas, où nous serons seuls, ignorés et libres.

SYLVANIRE. — Libre, oui! rien ne m'a jamais attachée, je suis l'oiseau libre de son nid et de sa chanson.

GILBERT. — Ce sera si gai et si doux, disparaître,

nous cacher dans quelque trou de feuille perdu, à deux pas de Paris.

SYLVANIRE. — Retourner à ma jeunesse avantureuse, être encore du passé où j'ai poussé si fraîche et si pimpante.

GILBERT. — N'être plus, le long des berges de la Seine, que deux amoureux qui s'embrassent, en regardant l'eau couler sans fin.

SYLVANIRE. — N'être plus que le caprice, l'insouciance, la jeunesse, l'amour allant au hasard du désir, sans besoin de richesse ni de gloire... Ah! oui, je veux bien! Je t'aime, mon beau donneur de roses, et je suis à toi!

GILBERT. — Oh! délices! je puis mourir, j'ai atteint la chimère!... et pas demain, ce soir, ce soir! je te veux ce soir!...

SYLVANIRE. — Va, descends, attends-moi. Oui! ce soir, ce soir! *(Ils échangent un ardent baiser. Elle l'accompagne jusqu'à la porte de droite. Il sort. Victoire a paru à la porte de gauche, et elle a vu le baiser.)*

## SCENE VIII

### SYLVANIRE, VICTOIRE.

VICTOIRE. — Madame veut que je la déshabille?

SYLVANIRE. — Oui, hâtez-vous. *(Pendant ce qui suit, elle ôte son costume de Mélusine et se remet une toilette de ville, fébrilement.)* Vous direz en bas au cocher de ne pas m'attendre, je ne rentrerai pas.

VICTOIRE. — Comment! madame... Et monsieur le comte qui doit prendre madame.

SYLVANIRE. — Ah! oui, monsieur le comte... Eh bien! vous lui direz que je suis partie...

VICTOIRE. — Partie.... Je ne veux pas donner de conseils à madame; mais, si madame me le permet, j'ose lui dire qu'elle fait là une bien grosse sottise.

SYLVANIRE, *sans écouter*. — Passez-moi mon corsage.

VICTOIRE. — Madame verra plus tard.... Et, alors, madame laisse la place libre à mademoiselle Florise, le soir même de son grand triomphe?

SYLVANIRE. — Passez-moi mon chapeau... Florise! Qu'elle redevienne l'étoile et qu'on l'acclame! ça ne vaut

pas un baiser... J'en suis lasse, je laisse tout ici. *(Apercevant la statuette.)* Ah! non, pas ce bijou, le seul que je veuille emporter. *(Elle l'enveloppe et la prend.)* Et c'est fini, me voilà libre et heureuse enfin! *(Elle sort par la porte de droite.)*

VICTOIRE, *seule.* — Ce pauvre homme qui va venir... Ah! les jolies femmes, pas pour deux sous de raison!

*Rideau*

# Acte Troisième

*La place de l'Opéra, un jour de 14 juillet. — Au fond, l'Opéra; à droite et à gauche, les maisons; au milieu, le grand refuge. — L'Opéra est pavoisé de draperies et de drapeaux, ainsi que les maisons voisines. — Sur le refuge, orné de mâts et d'oriflammes, se trouve un petit orchestre de six à huit musiciens, et le public danse. Grande foule. Les voitures ne circulent pas. — Au lever du rideau, le soleil se couche, un crépuscule très clair et très gai. Puis, pendant la scène de Gilbert et de Sylvanire, la nuit se fera; et, avant l'entrée du ballet, toute la place, les maisons et l'Opéra s'illumineront.*

## SCENE PREMIERE

### LA FOULE, puis GODEFROID.

**(Le petit orchestre joue une valse, des couples dansent sur le refuge, au milieu de la foule curieuse et amusée.)**

UNE MARCHANDE, *installée avec une petite table.* — Glace à la vanille, à la framboise, à la pistache!

PREMIER CAMELOT, *vendant des éventails.* — Qu'est-ce qui veut son petit vent du nord?

SECOND CAMELOT, *vendant des médailles.* — La médaille du 14 juillet! le portrait de la République!

Une voix de Femme. — Dites donc, vous! ne me serrez pas tant!

Une voix d'Homme. — Mademoiselle, vous me devez la prochaine.

Une autre voix de Femme. — Ah! non, monsieur, on n'embrasse les dames que lorsqu'on danse avec elles.

Des voix éparses. — L'embrassera! l'embrassera pas!... Bravo!... bravo!... l'a embrassée! *(Des rires, des applaudissements, pendant que la valse continue.)*

Godefroid. — Ah! ce Paris en fête, ce 14 juillet qui fait pousser du pavé tant de jolies filles! Et c'est tout le rire, c'est tout l'amour de Paris, librement lâchés par les rues ensoleillées!... *(Remarquant une dame qui passe.)* Oh! la délicieuse femme... *(L'arrêtant.)* Madame, si je pouvais vous être agréable...

La Dame, *ironique.* — Est-ce que vous dansez, monsieur?

Godefroid. — Hélas! non, je ne danse plus.

La Dame, *ironique.* — Alors, vous chantez peut-être?

Godefroid, *très galamment.* — Non, mais j'admire et je regrette... Vous êtes exquise, il est bien permis de vous le dire.

La Dame, *touchée, riant.* — Merci, monsieur. *(Elle se perd dans la foule, pendant que le comte qui a suivi la scène, aborde Godefroid. La valse est finie, les promeneurs circulent.)*

## SCENE II

GODEFROID, LE COMTE, LA FOULE.

Le Comte, *lui serrant la main.* — Cher maître, vous êtes incorrigible.

Godefroid, *gaîment.* — Incorrigible, main bien peu dangereux.

Le Comte, *grave.* — Ah! c'est la torture, vieillir et sentir qu'on ne sera plus aimé... J'en ai, moi, mon pauvre cœur tout saignant.

Godefroid. — Oui, Sylvanire, vous m'avez confié votre peine.

Le Comte, *se passionnant.* — Est-ce possible, dites, cette fuite, cette disparition, le jour de son triomphe,

lâchant tout du soir au lendemain, et pour s'en aller avec ce jeune homme, qui a, lui aussi, abusé si cruellement de ma confiance?

Godefroid. — Vous n'êtes pas le seul à souffrir, la pauvre mère, ma vieille amie, est désespérée de n'avoir plus que de rares nouvelles, sans même savoir où son fils se cache.

Le Comte. — Depuis deux mois, ce que je l'ai cherchée, cette Sylvanire adorée quand même, nécessaire à ma vie! J'ai battu la ville; je m'en vais chaque matin au hasard; je marche la journée entière, croyant toujours la reconnaître, au détour d'une rue. Je serais mort de ma torture, si cet espoir n'était pas en moi sans cesse renaissant.

Godefroid. — Et, aujourd'hui, dans cette foule en fête, c'est encore elle que vous cherchez?

Le Comte. — Oui, parmi toute cette joie populaire, je rôde comme un âme en peine, je regarde chaque femme qui passe. Parfois, mon cœur bat violemment, n'est-ce pas elle, cette femme qui a sa taille, la couleur de ses cheveux? Et ce n'est jamais elle, et ma blessure se rouvre et saigne davantage!

Godefroid. — Moi, je suis venu voir le spectacle que la ville de Paris doit donner ici à son bon peuple. Dès la nuit tombée, les portes de l'Opéra s'ouvriront, les chœurs et le corps de ballet, en costumes, descendront les marches, pour chanter et danser sur la place une œuvre de circonstance. Et quel sujet, « le Triomphe de Paris!... » Restez donc avec moi, mon cher comte, cela vous distraira. *(Ils se perdent en causant dans la foule. Les danses vont recommencer, le petit orchestre joue une polka, et les danseurs s'empressent.)*

## SCENE III

LA FOULE, puis GILBERT et SYLVANIRE.

Une voix d'Homme. — Ah! mademoiselle, vous m'aviez promis la prochaine!

Une voix de Femme. — Tiens! maman, prends mon chapeau, il me gêne!

Une autre voix d'Homme. — En place, en place! et reculez-vous donc, vous autres!

Des voix éparses. — Doucement!... Ne poussez pas!... Regardez, regardez la grande blonde!

La marchande, *installée à sa petite table*. — Glaces à la vanille, à la framboise, à la pistache!

Premier Camelot, *vendant des éventails*. — Qu'est-ce qui veut son petit vent du nord?

Second Camelot, *vendant des médailles*. — La médaille du 14 juillet! le portrait de la République! *(Gilbert et Sylvanire, sont entrés, lui en simple complet d'été, elle, délicieuse dans une pimpante toilette d'ouvrière endimanchée. Pendant toute la scène les danses continuent en sourdine, cachées par un quadruple rang de spectateurs. Et la nuit tombe peu à peu.)*

Gilbert, *tendrement inquiet*. — Ma Sylvanire, je t'assure, ce que nous faisons là est une grosse imprudence.

Sylvanire, *très gaie*. — Mais oui! mon Gilbert et c'est justement ça qui m'amuse, oh! follement.

Gilbert. — Venir ici ce soir, lorsque toutes tes camarades du ballet danseront là, et que des connaissances à nous, sûrement, les viendront voir!

Sylvanire. — Eh! qui me reconnaîtrait? La reine, la divine s'en est allée; je ne suis plus que la petite ouvrière d'autrefois, le moineau franc du pavé parisien... Et pardonne-moi mon caprice, le bête désir de venir à cette fête, pour notre première sortie.

Gilbert. — Ah! notre refuge, notre doux nid, là-bas sous les grands arbres, dans ce coin ignoré des rives de la Seine, où personne ne saurait nous découvrir!... Peut-être as-tu assez déjà de cette absolue solitude.

Sylvanire. — Moi! mon Gilbert, oh! que dis-tu là?

Gilbert. — Deux mois entiers à ne pas voir une âme, à ne vivre que de nous deux, dans cette maison si pauvre, aux meubles éclopés, aux murs simplement blanchis à la chaux.

Sylvanire, *riant, très gaie*. — Mais je te dis, c'est ça qui est amusant!... Oh! te rappelles-tu, le premier soir, où nous n'avons pu trouver que tros assiettes et un verre? Nous avons fini par boire dans le même... Et la glace de la chambre, qui était cassée, raccommodée avec des bandes de papier gris? Ce que j'étais laide là-dedans! j'en ris encore.

Gilbert, *riant aussi.* — Laide, toi, non, par exemple! Tu étais quand même délicieuse.

Sylvanire. — Et le petit cabaret du bord de l'eau, où l'on nous servait sans nappe de si bonnes fritures... Et la fête du pays où nous sommes allés tourner ensemble sur les chevaux de bois... Ah! l'heureuse vie, les deux mois adorables! Avec toi, mon Gilbert, je boirais de l'eau, je mangerais du pain noir.

Gilbert, *repris d'inquiétude.* — Pas toujours peut-être... Pardonne-moi! je te sens si fiévreuse, depuis que le désir de venir à cette fête t'a prise. Moi, si tu me quittais, si tu retournais à ta gloire, je n'aurais plus qu'à me tuer.

Sylvanire. — Oh! que dis-tu là encore, lorsque je suis si heureuse... N'as-tu donc pas, toi aussi, tes heures de fièvre?

Gilbert. — Oui, des heures tristes, lorsque je songe à ma pauvre mère, si seule, si désespérée, et qui m'attend toujours.

Sylvanire. — Tu vois bien!... Va, grand enfant, prends donc le bonheur qui nous vient de notre amour et de notre jeunesse.

Gilbert. — Tu m'aimes toujours?

Sylvanire. — Je t'aime comme tu m'aimes, et je t'adore. *(Ils continuent à se promener dans la foule. Les danses s'achèvent et la nuit est presque tombée. Godefroid et le comte reviennent en causant.)*

## SCENE IV

GILBERT, SYLVANIRE, GODEFROID, LE COMTE, LA FOULE.

Godefroid. — Il n'y a de vraies jolies femmes qu'à Paris, mon cher comte. Elles y ont je ne sais quel charme d'élégance native et de gracieuse démarche. *(Ils se mettent à suivre Sylvanire.)* Tenez! regardez-moi celle-ci, une simple ouvrière évidemment et ne dirait-on pas une marquise déguisée? *(Sylvanire tourne la tête en riant, le comte et Godefroid la reconnaissent.)*

Le Comte. — Sylvanire!

Sylvanire, *les reconnaissant aussi.* — Ah!

Gilbert, *qui n'a rien vu.* — Qu'as-tu donc?

Sylvanire. — Mais rien, rien, je t'assure... Viens, viens vite, voici le ballet, je veux voir. *(Elle l'entraîne, ils disparaissent au milieu de la foule.)*

Le Comte. — Oh! maintenant, je la suivrai, je la retrouverai. *(Il sort.)*

Godefroid. — Sylvanire venant voir Florise dans sa création du " Triomphe de Paris ". Ah! les pauvres amoureux! *(La nuit est noire. L'Opéra, au fond, s'illumine tout d'un coup. Les maisons voisines, s'illuminent à leur tour. Toute la place flamboie. Et le ballet commence.)*

## SCENE V

FLORISE, LE CORPS DE BALLET, LES CHŒURS, LA FOULE.

(La foule s'est rangée des deux côtés, on a enlevé l'estrade du petit orchestre, et l'immense place est vide, au milieu. Les fenêtres, les balcons des maisons voisines, se garnissent de spectateurs. Alors, au fond, les portes de l'Opéra s'ouvrent, et l'on voit sortir et descendre, à droite et à gauche, les chœurs. A gauche, ce sont les vieillards, hommes et femmes, puis les jeunes hommes et les jeunes femmes. Les quatre groupes distincts se rangent deux de chaque côté de la scène. Ensuite, par les portes du milieu. Le Ballet paraît à son tour et descend, pour occuper le milieu de la scène. Au centre, sur un vaisseau symbolique se trouve Florise, debout à la proue, costumée en Ville de Paris. Et, autour d'elle, marchent toutes les danseuses en Nymphes de la Seine. Une symphonie se joue à l'orchestre, pendant ces mouvements d'entrée, jusqu'à ce que les divers groupes occupent leurs places. Enfin, les chœurs chantent, et la strophe de chacun d'eux est accompagnée d'une danse différente mimée et dansée par Florise et par le corps de ballet.)

Les Vieillards, *(hommes et femmes)*. — O Paris! sol antique de bravoure et de gloire, nous t'acclamons, pour le cri de délivrance que les pères du plus vieux d'entre nous ont jeté, ô Paris, ville auguste d'où la Liberté s'est envolée un jour pour sauver le monde! *(Florise est descendue de son vaisseau, et elle a mimé la strophe. Le ballet l'accompagne. Après que le chœur a cessé, les danses continuent un instant.)*

Les Poëtes et les Savants. — O Paris! toi dont le génie flambe comme un astre, nous t'acclamons, nous,

les poëtes et les savants, qui sommes ton cerveau toujours en enfantement de chefs-d'œuvre et de bienfaits, ô Paris, ville auguste d'où la Vérité s'envole chaque jour pour sauver le monde! *(Danse de Florise et des danseuses.)*

LES OUVRIERS ET LES OUVRIÈRES. — O Paris! toi dont la forge ne s'éteint jamais, nous t'acclamons, nous, les ouvriers et les ouvrières, qui sommes tes bras toujours en branle, donnant le pain, la joie et la santé à ton peuple, ô Paris, ville auguste d'où le Travail s'envole à chaque heure pour sauver le monde! *(Danse de Florise et du ballet.)*

LES JEUNES HOMMES ET LES JEUNES FEMMES. — O Paris! brasier d'amour, de désir et de création, nous t'acclamons, nous, les jeunes hommes et les jeunes femmes qui sommes ton avenir, les amants passionnés et féconds, ô Paris, ville auguste d'où la Vie s'envolera pour sauver le monde! *(Danse de Florise et du ballet. Puis Florise remonte sur son vaisseau, les nymphes de la Seine l'entourent, en un tableau d'apothéose. Et les quatre chœurs chantent à la fois, en un ensemble formidable.)*

LES QUATRE CHŒURS. — O Paris! splendeur unique, enchanteresse, libératrice, nous t'acclamons, nous t'exaltons, nous, tous les enfants, ton passé, ton présent, ton avenir, ô Paris, Paris, ville auguste d'où la Justice et la Paix s'envoleront pour sauver le monde. *(Des fleurs sont jetées des fenêtres, les chœurs balancent des palmes. Acclamations, applaudissements frénétiques.)*

*Rideau*

# Acte Quatrième

*L'arrière-scène de l'Opéra. La plantation est faite de façon que la scène et le rideau se trouvent au fond, de biais, à droite, à l'envers de la salle naturellement. Mais on ne voit pas le rideau, car le décor du ballet que l'on joue, vu à l'envers, le cache. Donc, tout l'envers de ce décor, éclairé vivement par les herses et les rampes. Les piliers, les cases à décors, les murs du théâtre dans leur nudité. A gauche, se trouve un escalier qui descend des loges des artistes.*

## SCENE PREMIERE

GILBERT, GODEFROID, JULIETTE,
LES HABITUES, LE REGISSEUR, L'AVERTISSEUR,
puis SYLVANIRE et VICTOIRE.

(On va lever le rideau, pour le second acte du nouveau ballet, « Salomé », dont on donne, ce soir-là, la première. Une grande agitation sur la scène, au fond. Les machinistes se retirent. Beaucoup d'habitués sont encore là, causant avec des danseuses. Plusieurs de celles-ci se hâtent, traversant vivement, pour regagner la scène. A gauche, Gilbert et Godefroid, près de l'escalier, causent.)

PREMIER HABITUÉ. — Elle a été charmante dans ce premier acte.

JULIETTE, *en costume*. — Oh! vous allez la voir dans le second.

SECOND HABITUÉ. — Je ne me souviens pas de première aussi brillante.

JULIETTE. — Dame! c'est sa rentrée, à grand fracas, qui attire tout ce beau monde... Avec elle, ce nouveau ballet de " Salomé " va être un succès énorme.

TROISIÈME HABITUÉ. — Divine, elle est toujours divine!

LE RÉGISSEUR, *s'approchant*. — Voyons, Mademoiselle Juliette, en scène... Messieurs, ne la retenez pas. On va lever, je vous en préviens. *(Juliette va en scène, tandis que les habitués retournent dans la salle. A l'avertisseur qui passe.)* Et mademoiselle Sylvanire, elle ne veut donc pas descendre? Je n'attends plus qu'elle.

L'AVERTISSEUR. — Monsieur le régisseur, je l'ai déjà appelée trois fois... Ah! la voici. *(Sylvanire descend lentement par l'escalier de gauche, vêtue du magnifique costume de Salomé, suivie de Victoire.)*

LE RÉGISSEUR. — Je vous attends, mademoiselle.

SYLVANIRE, *souveraine*. — Bon! vous ne commencerez toujours pas sans moi... *(Se tournant.)* Victoire, vous avez pris ma dentelle?

VICTOIRE. — Oui, madame.

LE RÉGISSEUR. — Alors, je puis frapper.

SYLVANIRE. — Mais certainement. *(Elle va au fond et disparaît dans le décor. La scène s'est presque complètement vidée, il ne reste au premier plan, que Gilbert et Godefroid. On entend le régisseur frapper les trois coups et des bouffées de musique arrivent, qui parfois, reviendront pendant la scène suivante.)*

## SCENE II

### GILBERT, GODEFROID.

GILBERT, *amèrement*. — Vous le voyez, elle ne m'a pas même aperçu.

GODEFROID. — Mon pauvre petit, ne te fais donc pas tant de peine... Viens dans la salle.

GILBERT. — Non, j'ai trop souffert, pendant ce premier acte... Tout ce public qui l'acclame me meurtrit le cœur. Si elle est aux autres, elle n'est plus à moi.

GODEFROID. — Allons! tu n'es pas raisonnable... mais c'était fatal, mon pauvre petit. Comment veux-tu

qu'elle ait vu Florise triompher le 14 juillet, sans être mordue du désir de venir ici reprendre sa royauté? Elle n'a pu résister à l'offre qu'on lui a faite de créer, dans le ballet nouveau, " Salomé " la danseuse sanglante.

GILBERT. — Ah! oui, la danseuse sanglante... Elle a été déjà Mélusine, la femme en qui le serpent renaît, un jour par semaine. Et la voilà Salomé, la fille charmeuse et cruelle, qui a du sang à ses pieds d'ivoire...

GODEFROID. — Tu es bien sévère. Elle n'est pas que l'amour, elle est aussi l'art, l'art immortel. Et, s'il est arrivé, dans son libre caprice, qu'elle ait sacrifié l'art à son amour, il n'était pas dit que l'art ne pouvait renaître, la brûler et la reprendre.

GILBERT. — Ah! mon maître, c'est que vous ne savez pas ma torture! Ce qu'elle me sacrifiait, oui! Mais tout ce que je lui sacrifiais, moi, et mon art aussi, mon rêve de gloire, et ma vie si calme près de ma mère, ma pauvre mère qui a tant pleuré... Nous avons eu deux mois de paradis, dans notre nid de verdure, si caché, si perdu. Et, depuis son retour au théâtre, quelle existence affreuse, moi revenu à mon atelier, sans avoir la force de commencer une œuvre, elle rentrée dans son hôtel superbe, où j'ai la lâcheté d'aller la retrouver tous les soirs!... Oui, l'idée d'un partage possible me soulève le cœur, et je retourne à elle quand même, éperdu de désir et de honte. Elle me jure bien qu'elle ne reçoit plus le comte qu'en vieil ami. Mais si elle me mentait, comme à un enfant dont on a pitié et dont on veut sécher les larmes.

GODEFROID. — Querelles d'amoureux! Ce soir, vous ferez votre paix, une fois de plus, après son grand succès.

GILBERT. — Non, ce soir, je l'ai prévenue, je n'irai pas la voir, car elle est à Paris entier, ce soir, elle ne serait pas à moi seul.

GODEFROID. — Une femme à toi seul!... Celle-ci, au moins, est incapable d'une action laide. Si elle se remettait avec le comte, ce serait uniquement avec l'ami ancien, le soutien et le guide, celui qui a été tout son effort de débutante et de victorieuse.

GILBERT. — Je le sais, et c'est ce qui m'emplit de soupçons, de douleur et de violence. Elle me ment, elle me ment!... Ecoutez, mon maître, la nuit dernière, j'ai

failli la tuer. Je la regardais dormir, je me disais qu'elle appartenait au comte, et j'ai voulu lui planter un couteau dans le cœur, puis me tuer aussi.

GODEFROID. — Ah! oui, que tu souffres, mon pauvre petit! Mais, vois-tu, dans l'amour, c'est encore cela qui est bon.

GILBERT, *égaré*. — Je ne puis plus vivre ainsi, la mort me hante. Quelqu'un doit mourir : elle, lui, moi, je ne sais pas. J'aimerais mieux ne plus être que de la savoir à un autre.

GODEFROID, *très ému et très paternel*. — Le suicide! tais-toi, malheureux enfant!... Va, tu goûteras un jour la douceur des larmes. La femme nous dévore, ne laisse rien de nous, et nous lui devons encore de la reconnaissance!... *(Il aperçoit le comte qui descend du fond avec Victoire.)* Viens, ne reste pas là. *(Il emmène Gilbert, sans que celui-ci les ait vus.)*

## SCENE III

LE COMTE, VICTOIRE, SYLVANIRE, JULIETTE, LES HABITUES.

VICTOIRE. — Cela m'a fait tant de peine, la sottise de madame. Ah! si j'étais, moi, aussibelle que madame... Et monsieur le comte sait que je lui suis toute dévouée.

LE COMTE. — Alors, vous dites que ce soir...

VICTOIRE. — Oui, ce soir, madame sera seule.

LE COMTE. — Merci. *(Rumeur, musique au loin, applaudissements. L'acte est fini, le rideau vient de se baisser, et l'on assiste à tout ce qui suit. Les danseuses passent et se dispersent ; quelques-unes restent à causer avec les habitués qui envahissent la scène. Les machinistes changent le décor, sous la surveillance du régisseur. Et Sylvanire qui va monter à sa loge, suivie de Victoire et en compagnie de Juliette, est arrêtée par les trois habitués et par le comte, au pied de l'escalier.)*

PREMIER HABITUÉ. — Ah! la merveille des merveilles!

DEUXIÈME HABITUÉ. — Cette fois, vous vous êtes surpassée vous-même.

Troisième Habitué. — C'est le triomphe, l'envolée dans les étoiles.

Sylvanire, *excitée, passionnée*. — Alors, vous n'êtes pas trop mécontents de moi, messieurs?

Juliette. — Ils seraient difficiles... Tu as bien vu le délire de la salle.

Sylvanire, *au comte*. — Et vous, mon ami?

Le Comte. — Moi, je suis resté sur la scène, pour ne pas vous quitter, et jamais je ne vous ai vue si belle, si conquérante.

Sylvanire. — Eh bien! je l'avoue, je suis moi-même contente de moi.

Le Comte. — Vous voilà rentrée reine dans votre royauté.

Sylvanire. — Oui, je suis heureuse, il me semble que mon cœur s'est élargi, et je respire à pleine poitrine un air puissant qui me soulève et m'emporte. Oui, je vis davantage, j'ai retrouvé toute la passion dont mon être brûle.

Le Comte. — C'est votre art, c'est la flamme de votre génie.

Sylvanire. — Ah! la mimique, la danse! l'art naturel et instinctif des peuples enfants! les premiers pas cadencés de l'humanité bégayante! tout ce que les êtres ont commencé par dire en geste, sous les clairs soleils, dans leur besoin de beauté et d'amour!... Ah! la danse universelle, les guerriers frappant leurs boucliers de leurs lances! les prêtresses déroulant leurs rondes autour des autels, les bacchantes clamant la fureur de leur désir, la danse des festins, la danse des noces; la danse des morts, et la danse symbolique des astres exprimant l'harmonie et la splendeur de leur course éternelle!... Ah! la danse, la danse que je voudrais danser, tout mon cœur, toute ma passion, toute la vie belle qui peut émaner de moi, de mon corps souple, de mes bras victorieux, de mon visage changeant : tout fait revivre, et tout dire de la douleur et de la joie humaines.

Les Trois Habitués, *ensemble*. — Bravo, bravo!.. Elle est superbe!.,. Divine, divine!

Sylvanire, *se reprenant, riant*. — Et moi qui change de costume! Je me sauve. *(Le comte la retient un instant,*

*pendant que Victoire et Juliette s'en vont par l'escalier et que les trois habitués s'éloignent.)*

## SCENE IV

### SYLVANIRE, LE COMTE.

LE COMTE, *la retenant.* — Si vous saviez ma joie, à vous entendre dire ces choses! Enfin, je vous retrouve, vous êtes celle que j'ai tant admirée et tant aimée!

SYLVANIRE, *gaîment.* — Ne me faites pas trop sublime, mon ami.

LE COMTE. — C'est que je vous veux à votre place, à celle que mon amour vous a faite. Vous savez bien que je brûlerais tout pour ajouter un rayon à votre gloire... Et dites, pensez-vous encore que vous pouvez vivre sans moi?

SYLVANIRE, *riant.* — Non, mon ami, vous êtes ma chance et mon succès. *(Gilbert paraît et s'approche.)*

LE COMTE, *discrètement.* — Alors, ce soir?

SYLVANIRE, *de même.* — Ce soir... Oui, ce soir. *(Elle s'en va par l'escalier.)*

## SCENE V

### LE COMTE, GILBERT.

GILBERT, *qui a entendu.* — Elle mentait, elle mentait! Il faut que l'un de nous meure. *(Il s'approche du comte.)* Monsieur, l'un de nous deux est certainement de trop et mettez que je sois l'insulteur.

LE COMTE, *très calme.* — Un duel, monsieur... Non, je ne me battrai pas avec vous.

GILBERT. — Je saurai bien vous y forcer.

LE COMTE. — Je ne crois pas.

GILBERT, *hors de lui.* — Vous êtes un lâche.

LE COMTE, *de plus en plus calme.* — Un lâche, non... Je me suis battu dix fois. Et quand je vous aurais tué, quelle joie en aurais-je?... Si vous souffrez comme j'ai souffert, je n'y puis rien.

GILBERT. — Ne me forcez pas à une violence. Vous vous battrez.

LE COMTE. — Non, je vous assure, je ne me battrai

pas... Vous m'aviez volé tout mon bonheur... Voici des semaines que je vous suis, et j'aurais pu vous provoquer, vous tuer vingt fois... Si je ne l'ai pas fait, c'est que je ne veux pas le faire.

GILBERT, *s'avançant pour le souffleter.* — Alors, misérable lâche, puisque vous m'y forcez...

LE COMTE, *lui arrêtant la main.* — Tenez-vous donc tranquille!... Et comprenez donc, à la fin! Je ne veux pas qu'il y ait du sang entre Sylvanire et moi. Elle ne me le pardonnerait pas, cela gâterait notre bonheur. *(Il le repousse et s'éloigne. Quelques personnes se sont amassées. Godefroid paraît et comprend.)*

## SCENE VI

GILBERT, GODEFROID, puis LES HABITUES, LE REGISSEUR, L'AVERTISSEUR, LE MEDECIN.

GILBERT, *voulant poursuivre le comte.* — Ah! lâche, lâche! partout où il ira, je le soufflèterai.

GODEFROID, *l'arrêtant.* Tais-toi, tais-toi! mon enfant. Pas de scandale ici.

GILBERT, *fou de rage et de désespoir.* — Du sang entre Sylvanire et lui, il y en aura! Je le gâterai, leur bonheur! C'est moi qui dois mourir, et qu'ils osent donc se retrouver ce soir!... Quand elle va redescendre, mon corps lui barrera le chemin! *(Il a tiré un petit poignard de son gilet et il s'en frappe en pleine poitrine. Il chancelle et tombe dans les bras de Godefroid.)*

GODEFROID. — Malheureux enfant! *(Il le pose doucement par terre, à quelque distance de l'escalier. Le décor a été posé, il y a encore là des machinistes, des danseuses, des habitués. Rumeurs. Du monde s'approche.)*

LES TROIS HABITUÉS. — Qu'est-ce donc? C'est ce jeune homme, l'ami de Sylvanire, qui s'est frappé d'un coup de couteau. Un médecin, un médecin! *(Un spectateur en habit, un médecin qui se trouve là, s'approche, et s'empresse avec Godefroid)*

LE RÉGISSEUR, *éperdu.* — Mon Dieu! mon Dieu! et la salle qui attend... Mademoiselle Sylvanire est-elle descendue?...

L'AVERTISSEUR. — La voici, monsieur.

LE RÉGISSEUR, *aux personnes qui entourent le blessé.* — De grâce, ne lui dites pas un mot, cachez-lui ce spectacle!... Elle n'entrerait pas en scène, le ballet ne finirait pas. *(Sylvanire a paru en haut de l'escalier dans un riche costume, entourée d'un flot d'admirateurs, qui l'accompagnent et la félicitent.)*

## SCENE VII

LES MEMES, SYLVANIRE.

SYLVANIRE, — *rayonnante, exaltée.* — Maintenant, Salomé va danser devant Hérode, et la tête de Jean saigne sur un plat d'or... *(Elle aperçoit l'attroupement.)* Qu'y a-t-il donc?

LE RÉGISSEUR. — Oh! rien, un accident sans conséquence... Vite, vite, en scène, mademoiselle!

SYLVANIRE. — On commence?

LE RÉGISSEUR. — Mais oui, hâtez-vous, je vais frapper. *(Il l'entraîne. Un grand mouvement a lieu au fond; toutes les danseuses du ballet se hâtent, vont en scène. On entend frapper les trois coups, et une bouffée de la musique arrive.)*

GILBERT, *sortant de son évanouissement, à Godefroid et au médecin.* — Je vous en prie, qu'on me porte chez ma mère.

GODEFROID. — Ah! quel retour! la pauvre mère!

*Rideau*

# Acte Cinquième

*Le même décor qu'au premier acte, l'atelier de Gilbert. — La nuit. Les rideaux de la grande baie du fond sont fermés. Une seule lampe brûle à l'angle d'une table. Au milieu de l'atelier, sur une sellette, se trouve la statuette de Mélusine.*

## SCENE PREMIERE

### MADAME MORIN, GILBERT, GODEFROID, LE MEDECIN.

**Gilbert, à moitié vêtu, est couché sur le canapé, la tête posée sur des oreillers. Godefroid et le médecin sont encore en habit.**

MADAME MORIN, *éperdue*. — Ah! mon Dieu, ah! mon Dieu! mon pauvre enfant qu'on me rapporte le cœur troué, sans souffle. Et il n'a pas rouvert les yeux, il ne pourra me reconnaître... Docteur, je vous en supplie, dites-moi la vérité.

LE MÉDECIN, *éludant sans répondre*. — Le cœur bat toujours, la face se colore; il va sans doute reprendre connaissance.

GODEFROID. — Pourquoi maintenant ne pas le porter dans sa chambre, sur son lit?

LE MÉDECIN, *avec un geste d'impuissance*. — A quoi bon? il est bien ici... Contentez-le, puisque, sur le palier

avant son nouvel évanouissement, il nous a exprimé le désir d'être déposé dans son atelier.

Madame Morin. — Mais la vérité, la vérité, docteur, oh! je vous en supplie, dites-la moi... Vivra-t-il, vivra-t-il?

Le Médecin, *très ému.* — Madame, je n'ose rien dire. J'ai fait ce que j'ai pu, bien peu de chose. Vous allez avoir besoin de beaucoup de courage.

Madame Morin, *tombant à genoux, devant le canapé.* — Mon fils va mourir! mon fils va mourir! *(Elle éclate en sanglots.)*

Le Médecin, *à part, à Godefroid.* — Ma présence est inutile ici... Préparez la pauvre mère. *(Il sort, accompagné jusqu'à la porte par Godefroid.)*

## SCENE II

### MADAME MORIN, GILBERT, GODEFROID.

Madame Morin. — O mon enfant, ô mon Gilbert, rouvre les yeux, regarde-moi, parle-moi!

Godefroid. — Ma vieille amie, ne vous torturez pas à ce point. Un miracle est toujours possible. *(Il s'assied d'un air accablé, de l'autre côté du canapé, et suit la scène, les larmes aux yeux.)*

Madame Morin, *sans entendre.* — Regarde-moi, parle-moi, mon Gilbert adoré! C'est ta mère qui t'appelle, qui veut encore entendre le son de ta voix.

Gilbert, *sortant peu à peu de son évanouissement.* — Ma mère, ah! oui, ma pauvre mère... *(Il regarde autour de lui.)* Oui, oui, je sais. Merci de m'avoir laissé ici, c'est ici que je veux mourir... *(Il regarde la statuette.)* Oui, la voilà, et c'est tout ce qui me reste de mon rêve, c'est tout ce que j'ai pu sauver du désastre, l'image au vêtement d'argent et d'or, à la chair de dur et froid ivoire.

Madame Morin, *éperdue.* — Ta mère est là, qui te parle. Ne la reconnais-tu donc pas, ta pauvre mère en larmes?

Gilbert, *la regardant.* — Ma mère, ma mère... Ah! oui, c'est toi, pauvre! pauvre mère.

Madame Morin. — Toi que j'ai tant aimé, tant soigné, dans ton enfance maladive! Je me revois auprès de ton petit lit, veuve de si bonne heure, ayant de si gros

soucis dans notre pauvre ménage... Et tout cela pour qu'on te rapporte un soir, sanglant, tué par une femme, une autre qui t'aimait, elle aussi?

GILBERT. — Pauvre mère!

MADAME MORIN — Et je le savais bien qu'elle te tuerait. Je te le disais, j'étais jalouse. Tu étais trop beau, tu avais trop de génie, tu frémissais au moindre souffle venu de Paris, comme un cœur trop vibrant que la passion doit briser... Et je tremblais, car ce couteau dont tu t'es frappé, je le sentais déjà dans ta main.

GILBERT. — Pauvre mère!... Pardonne-moi, ma mère, j'ai beaucoup à me faire pardonner de toi. Tu étais si bonne, si heureuse de voir que nos affaires allaient mieux, que nous serions bientôt très à notre aise. Et si la folie ne m'avait pas emporté, quelle vie délicieuse de calme et de joie nous allions enfin mener ensemble... Pardonne-moi.

MADAME MORIN, *reprise par les sanglots.* — Ne parle pas ainsi, tu me tortures davantage.

GILBERT. — Si, laisse-moi parler, pendant que j'en ai la force encore!... Toi seule savais m'aimer pour ma paix et pour ma gloire. J'ai été bien coupable de ne pas le comprendre. Pardonne-moi toutes les souffrances que je t'ai causées, tout le chagrin que tu vas avoir encore... Pardonne-moi, pardonne-moi, ma mère.

MADAME MORIN. — O mon enfant, ô mon Gilbert, je te pardonne de toute mon âme, et pardonne-moi à moi-même, si je n'ai pas su t'aimer davantage, pour te retenir.

GILBERT, *à Godefroid.* — Et vous, mon maître, vous me pardonnez la douleur que je vous donne?

GODEFROID. — Ah! mon pauvre petit, je donnerais volontiers ma vieille peau, usée par tant de diablesses, pour sauver la tienne.

GILBERT. — Beaucoup désorganisent, une suffit pour tuer... *(Prêtant l'oreille.)* Qui donc vient d'entrer, vous n'entendez pas?

GODEFROID. — Non, rien.

GILBERT, *fiévreux.* — Allez donc voir, mon maître. Je vous assure, quelqu'un est là. *(Godefroid et Madame*

*Morin croient à du délire. Pourtant, Godefroid va voir afin de contenter Gilbert.)*

MADAME MORIN. — Tu te trompes, mon enfant, rien n'a bougé... Qu'as-tu donc entendu?

GILBERT. — Oh! j'ai entendu, j'ai entendu... Tu vas bien voir.

GODEFROID, *revenant très agité.* — C'est elle.

MADAME MORIN, *dans un cri de révolte.* — Cette femme!

GODEFROID. — Sylvanire... Comme elle sortait de scène, une amie, Juliette, lui a conté le drame. Et elle n'a pas même pris le temps de changer de costume, elle a sauté dans une voiture, et elle est là, éperdue, à demi folle.

GILBERT. — C'est bien, qu'elle entre, puisqu'elle veut me voir mourir.

## SCENE III

### MADAME MORIN, GILBERT, GODEFROID, SYLVANIRE.

SYLVANIRE, *en costume de Salomé, mais très en désordre.* — O mon Gilbert, ô mon unique amant! *(Elle vient tomber à genoux devant Gilbert.)*

GILBERT. — Regarde ton œuvre, je vais mourir.

SYLVANIRE, *affolée.* — Non, non, ne dis pas cela, je ne veux pas que tu meures. Je te réchaufferai, je te donnerai ma vie.

GILBERT. — Pourquoi m'as-tu menti?

SYLVANIRE. — Menti, t'ai-je menti!... Ah! tu ne me comprends pas, tu ne m'as jamais comprise. Je t'ai donné tout ce que j'ai pu, je t'aurais suivi au bout du monde, sans souliers et sans pain. Je t'aimais si follement! Mais je ne puis me changer. Ma tête, comme mon cœur, brûle et m'emporte.

GILBERT. — Oui, le serpent chez Mélusine... *(Il lui montre la statuette.)* Tiens! regarde-toi, tes pieds d'ivoire ont du sang... Et te voilà Salomé, avec ta danse toute éclaboussée du sang d'un juste.

SYLVANIRE. — Oh! non, oh! non, pourquoi me fais-tu cruelle et basse?... Est-ce que je sais où ma danse m'emmène? C'est le soleil qui luit, c'est le vent qui passe. Je vais où l'amour et la beauté me veulent... Mais jamais

l'intérêt n'a sali mon existence libre, jamais je n'ai fait volontairement le mal.

GILBERT. — Tu ne m'aimes plus, c'est tout ton crime, et j'en meurs.

SYLVANIRE. — Je ne t'aime plus, ah! misère, je n'ai jamais aimé que toi! et jamais je ne t'ai aimé davantage! Vois-moi donc, comprends donc? est-ce que mes sanglots peuvent mentir? Grand enfant, qui ne sait rien de la vie, et qui se tue, quand on l'adore!

GILBERT. — Va, va, laisse-moi mourir, et retourne à ton art, puisque tu as préféré ton art à mon amour.

MADAME MORIN, *s'avançant.* — Vous m'avez tué mon fils, vous voyez bien que vous le tuez encore... Allez-vous-en, allez-vous-en!

GILBERT, *s'attendrissant.* — Non, mère, ne la chasse pas... Une minute, attends une minute... Ah! la chère et douloureuse créature!

SYLVANIRE, *ardemment.* — Je t'aime, mon Gilbert, je t'aime plus qu'hier, et pour toujours.

GILBERT, *s'affaiblissant.* — C'est vrai, c'est vrai peut-être... Laisse-là, mère. Après toi, je n'ai vécu que par elle. Ma chimère tant poursuivie, ne l'a-t-elle pas réalisée? Et l'on en meurt... Pourquoi vivrais-je maintenant? Après l'avoir goûtée, je n'ai plus de bonheur à connaître.

SYLVANIRE. — Mais je veux que tu vives... Je t'emmènerai aux pays du soleil, je ne serai jamais plus qu'à toi seul.

GILBERT, *de plus en plus faible.* — Tais-toi, tu te mens encore. Il faut que je meure. Tu es retournée à ta flamme, n'était-ce pas nécessaire! Moi, je suis payé, de t'avoir possédée une heure à moi seul... Danse, Mélusine, danse, Salomé, aie plus de génie d'avoir bu mon sang, et c'est moi qui te remercie... *(Il est pris d'une syncope.)* Oh! j'étouffe, de l'air, de l'air!

GODEFROID. — Attends, mon pauvre petit. *(Il va ouvrir la baie du fond, le Paris nocturne apparaît, éclairé de ses milliers de lumières.)*

GILBERT, *regardant, agonisant.* — Paris, Paris étincelant... Il m'avait donné mon amour, il est là qui en reçoit le dernier souffle... *(Sa tête retombe sur l'oreiller.)*

Sylvanire, Sylvanire... Mère, pauvre mère chérie... *(Il meurt.)*

MADAME MORIN, *tombant à genoux.* — Mon fils est mort! mon fils est mort!

SYLVANIRE, *tombant à genoux.* — O mon unique amant!

GODEFROID, *en larmes.* — Mon pauvre petit!... Ah! Paris qui mange les cerveaux et les cœurs, Paris qui tue et qui enfante!

FIN

# Lazare

*Drame lyrique en 1 acte*

Musique de Alfred Bruneau

LAZARE, *Copyright* 1921, *by Eugène Fasquelle.*

# Distribution

*Lazare.*

*Jésus.*

*La mère.*

*L'épouse.*

*L'enfant.*

*Le chœur.*

*Une grotte profonde et sauvage. A gauche, par une déchirure, par une gorge étroite, tombe un large rayon de soleil. Des blocs de rochers ont roulé jusqu'au milieu de la grotte. C'est contre un de ces blocs que se trouve le tombeau de Lazare, un simple trou creusé dans la roche du sol, et que recouvre une dalle épaisse.*

LE CHŒUR. — Lazare est mort, ô Jésus, et nous le pleurons depuis quatre jours, désespérément, nous tous, ses amis. Voici le tombeau où nous l'avons couché, de nos mains charitables. Et nous t'amenons ici, toi qui marches sur les eaux et qui rouvres à la clarté les yeux morts des aveugles, pour que tu le rendes vivant à notre affection. Un mot de moi, Maître tout puissant, et il ressuscitera.

JÉSUS. — Lazare est mort, et mon cœur est plein d'une infinie pitié. Avec vous, je le pleure, je pleure la misère de l'humanité souffrante. Pourquoi donc le réveiller à cette vie terrible de tourments?

LE CHŒUR. — Nous l'aimions tant, nous le voulons parmi nous, pour l'aimer encore. Regarde à tes pieds, sa mère est là, et son épouse, et son enfant, qui te supplient de le leur rendre.

JÉSUS. — Quand on a vécu, on a fait son devoir; il

serait injuste et cruel de revivre. Ma miséricorde, ma bonté immense va aux pauvres créatures, lasses du labeur accompli, qui dorment sous la terre l'éternel et bon sommeil réparateur.

La Mère. — O Jésus, Lazare est mort, et je suis la mère. Mon flanc déchiré crie vers toi, qui peux d'un mot fermer ma blessure. Tout le sang de mes veines s'en va, avec mon pauvre enfant qui est parti.

Ne sais-tu pas que je l'ai fait du meilleur de moi-même, de ma souffrance et de ma tendresse? Il est sorti de ma chair, il a bu mon lait, il a grandi dans mes larmes, il y a de son malheur à lui au fond de chacune de mes rides.

Rends-le moi, même s'il faut qu'il souffre et que je souffre encore. Tout enfant, je l'ai gardé trois mois, sur mes genoux, sans bouger, pour le défendre contre la mort qui rôdait. Rends-le moi, nous pleurerons ensemble, et nous serons heureux.

Jésus. — Ah! pauvre mère, que je voudrais heureuse!

L'Epouse. — Je suis l'épouse, ô Jésus, et Lazare est mort, et je veux que tu le rendes à mes caresses. Il s'était fait mien, en me donnant notre enfant. C'est comme la moitié de moi-même qui s'en est allée, qui tombe en poussière, là, dans ce tombeau.

Nous nous sommes aimés de tout notre cœur, de toute notre chair. Le vent ne peut plus passer dans mes cheveux sans que je me rappelle ses baisers. Je frémis toute, au soleil, en me souvenant de son étreinte.

Et me voilà seule dans ma couche. Je suis toute éperdue et glacée. Rends-le moi pour que je le réchauffe entre mes bras d'amour. Rends-le moi pour que je le reprenne sur mon cœur et pour que le monde ne soit plus vide.

Jésus. — Ah! pauvre femme, pauvre amante, que je voudrais consoler!

L'Enfant. — Et moi, je suis l'enfant, ô Jésus. Lazare est mort, mon père est mort, et je suis l'orphelin, le rejet frêle, au pied du grand chêne abattu. Tout mon jeune être s'épouvante et défaille, rends-moi son ombre amie où je grandissais en force et en beauté.

Je n'ai encore, pour te toucher, que ma faiblesse et que ma grâce, et je les tends vers toi. Je suis si petit, si tremblant et si ingénu, que tu ne peux me laisser ainsi

tout seul sur la route. O bon ami des petits enfants, rends-moi mon père.

Jésus. — Ah! pauvre enfant, cher enfant, dont je voudrais sécher les larmes!

Le Chœur. — Tu les entends. Ils t'implorent et nous t'implorons avec eux. Pourquoi résistes-tu à leurs larmes? Tu aimais Lazare autant que nous, donne au monde un exemple éclatant de ta puissance et de ton amour. Fais ce miracle.

La Mère. — Fais ce miracle, rends-moi mon fils, et que toutes les mères t'adorent à genoux!

L'Epouse. — Fais ce miracle, rends-moi mon époux, et chacun de mes baisers te glorifiera.

L'Enfant. — Fais ce miracle, rends-moi mon père, pour que les petits enfants te bénissent le soir.

Le Chœur. — Fais ce miracle, donne au monde un exemple éclatant de ta puissance et de ton amour.

Jésus. — Vous le voulez, je cède à vos lamentations, créatures insatiables, rêveurs assoiffés de l'éternelle douleur vivante. Mais mon cœur est plein d'angoisse, aucun homme n'a connu le malheur de revenir de la mort. Ah! pitié divine, pitié délicieuse, mort consolatrice, où tous les êtres se reposent! Vous le voulez, vous le voulez, le terrible exemple?

Tous. — Oui, oui, réveille Lazare, et tu seras Dieu, et nous te bénirons, nous t'adorerons!

Jésus. — Otez la pierre. *(Trois hommes soulèvent la dalle, qu'ils gardent debout contre le rocher. Lazare apparaît, couché dans le tombeau, enveloppé dans son linceul.)* Lazare, lève-toi! *(Un silence.)* Lazare, lève-toi!

Lazare, *immobile, d'une voix faible.* — Qui m'appelle?

Jésus. — Lazare, lève-toi!

Lazare, *toujours immobile.* — Est-ce vous, ô Jésus, qui troublez mon sommeil?

Jésus. — Lazare, lève-toi!

Lazare, *assis sur son séant.* — O Jésus, je dormais si bien!

Jésus. — Lazare, lève-toi!

Lazare, *debout, hors du tombeau, soutenu par deux amis.* — C'était si bon, ô Jésus, ce grand sommeil noir, ce grand sommeil sans rêve. Jamais je n'avais connu

la douceur de l'absolu repos; il n'est que dans la tombe. Enfin, je dormais, je me reposais dans les infinies délices de la nuit et du silence.

Rien ne venait plus de la terre, ni l'écho d'un bruit, ni un frisson du jour. Et j'étais immobile, ah! de l'immobilité éternelle, la béatitude sans fin, si divine, dans l'anéantissement du monde.

O Maître, pourquoi donc m'as-tu réveillé? Pourquoi cette cruauté d'arracher le pauvre mort à sa joie de goûter l'éternité du sommeil? Cela commençait à peine, j'avais des mille ans et des mille ans à dormir. Et c'était si bon, c'était si bon!

Jésus. — Pauvre être, ce sont tes amis, ce sont les tiens qui l'ont voulu, pour leur bonheur. Tu vas revivre.

Lazare. — Revivre, oh! non, oh! non! N'ai-je pas payé à la souffrance ma dette affreuse de vivant? Je suis né sans savoir pourquoi, j'ai vécu sans savoir comment; et vous me feriez payer double, vous me condamneriez à recommencer mon temps de peine, sur cette terre douloureuse!

Quelle faute inexplicable ai-je donc commise pour que vous me punissiez d'un tel châtiment? Revivre, hélas! Se sentir mourir un peu chaque jour dans sa chair, n'avoir d'intelligence que pour douter, de volonté que pour ne pas pouvoir, de tendresse que pour pleurer les deuils de mon cœur!

Et c'était fini, j'avais franchi le pas de la mort, cette seconde si horrible, qu'elle suffit à empoisonner la vie entière. J'avais senti la sueur de l'agonie me mouiller, le sang se retirer de mes membres, le souffle m'échapper en un dernier râle. Et cette détresse, vous voulez que je la connaisse deux fois, que je meure deux fois, et que ma misère humaine passe celle de tous les hommes. Oh! non, Maître, oh! non!

La Mère. — Lazare, ne me reconnais-tu pas? Je suis ta mère, et mon flanc a tressailli d'allégresse, quand je t'ai vu vivant, debout. Ah! quelle joie prodigieuse, t'avoir encore, te garder encore! Viens, que je te conduise, que je te serve, comme aux jours lointains, lorsque tu étais petit.

Lazare. — Non, non! ma mère, aimez-moi assez

pour me laisser au bonheur unique. Quelle souffrance nouvelle, si, vivant, je vous perdais! Bientôt, vous me rejoindrez, et vous verrez comme c'est bon, comme c'est bon! Quand on a connu les délices de ce sommeil, il n'est point sur la terre de jouissance comparable.

L'Epouse. — Et moi, Lazare, moi ta femme, qui soupire après ton embrassement, et qui frissonne là, depuis que ta voix passe sur ma nuque comme le vent de juin. Ne veux-tu donc plus me connaître et faire ma félicité?

Lazare. — O femme, chère femme, je ne suis plus qu'un époux infidèle, qui a couché dans le lit d'une autre, le plus doux, le plus tentateur, le plus inoubliable. J'ai couché avec la mort, l'amante éternelle, et c'était si bon, c'était si bon de dormir dans ses bras de silence et de nuit, que mes lèvres ne sont plus faites pour les lèvres vivantes.

L'Enfant. — Et moi, père, ton enfant, vas-tu m'oublier? Tu prenais ma petite main, tu me menais par les routes. Vas-tu me laisser ainsi tout seul? Et tu me répétais chaque matin qu'il faut aimer la vie.

Lazare. — La vie, oh! je l'ai aimée de tout mon effort, de toute ma passion. J'ai vécu comme on aime, je me suis donné tout entier à la joie d'être. Et c'est ainsi mon enfant, que tu vivras, en continuant ma besogne! Ta mère est là, qui te guidera. Moi, j'ai fait ma tâche, et je me suis couché, le soir venu, et personne n'avait le droit de me réveiller de mon sommeil, de mon bon sommeil.

Jésus. — Tu ne veux donc pas revivre, ô mon frère, ô pauvre homme qui fais couler mes larmes?

Lazare. — Non, non! ne m'inflige pas le tourment de revivre, ce tourment si effroyable, que tu n'y as encore condamné aucun homme. Je t'ai toujours aimé et servi, ô Maître, ne fais pas de moi le plus grand exemple de ta colère, qui épouvanterait les générations.

L'Enfant. — Père, as-tu donc vu le ciel? Est-ce pour lui que tu nous quittes?

L'Epouse. — Quelles délices surhumaines te rappellent au paradis?

La Mère. — Dis-nous ce que tu as vu, de l'autre côté du mur, d'où personne ne reviens jamais?

Lazare. — Rien, rien, rien. J'ai dormi. L'immensité

noire, l'infini du silence. Mais si vous saviez comme cela était bon, de ne plus être, de dormir dans le néant de tout!

O Maître, si tu le peux, je t'en supplie, fais cet autre grand miracle que je me recouche dans ce tombeau, et que, sans souffrir, je me rendorme de mon éternel sommeil interrompu.

O ma mère, ô ma femme, ô mon enfant, ô mes amis, si vous m'aimez, faites-moi faire justice, suppliez Jésus de me rendre à la douce mort, à qui personne n'avait le droit de me reprendre.

La Mère. — Fais encore ce miracle. J'aime assez mon fils pour ne vouloir que sa joie; et qu'il dorme donc en m'attendant, puisqu'il sait où est le bonheur!

L'Epouse. — Je t'implore aussi, fais ce miracle. Le souvenir de nos baisers sera plus ardent que ce pâle revenant de la tombe. Et je serai heureuse, s'il est heureux.

L'Enfant. — Mon père est las, fais ce miracle qu'il se rendorme sans souffrance. La vie ne chômera pas, je suis là pour continuer la vie.

Le Chœur. — Sans souffrance, nous t'en conjurons. Lazare ne souffrait plus, il ne doit plus souffrir. Fais ce miracle, et que Lazare se rendorme sans souffrance.

Jésus. — Oui, oui, sans souffrance, cette fois, pauvre Lazare. Vous le vouliez, et vous avez entendu, vous savez maintenant. Après la passion de la vie, la mort est la grande douceur. Mon cœur sévère saignait pour lui de le forcer à revivre. Et il est sage, il est juste, il est bon qu'il se rendorme.

Lazare. — O Jésus, merci! *(Il rentre dans le tombeau debout.)*

Jésus. — Lazare, rendors-toi! *(Lazare se couche.)* Lazare, rendors-toi!

Lazare, *d'une voix faible.* — Quelle douceur! merci, ô Jésus!

Jésus. — Lazare, rendors-toi!

Lazare, *de plus en plus bas.* — L'immensité noire, l'infini du silence, ô Jésus, merci! *(Sa voix s'éteint.)*

Jésus. — Lazare, rendors-toi! *(Un grand silence.)* Remettez la pierre. *(Les trois hommes remettent la dalle sur le tombeau.)* Ah! pauvre créature humaine,

créature de souffrance et de misère, dors, dors maintenant, à jamais heureuse, pour l'éternité.

TOUS. — Ah! pauvre Lazare, pauvre homme las, brisé de misère et de souffrance, dors, dors maintenant, heureux à jamais, pour l'éternité.

Médan, 1er janvier 1894.

FIN

# Notes
# et
# Commentaires

# L'Œuvre Dramatique d'Emile Zola

Avant même, peut-être, que de rimer des vers, Zola eut l'idée d'écrire des pièces. Sur les bancs du collège d'Aix, en 1856, nous content ses historiographes, il composa une farce juvénile *Enfoncé le pion!* où deux élèves disputaient victorieusement au pion Pitot le cœur d'une jeune femme de la ville, tandis que le principal de l'établissement, dénommé Pingouin, jouait, dans cet essai de comédie scolaire et provinciale, un rôle quelque peu burlesque. Nous ne citons cet essai que pour mémoire, de même qu'un grand drame en vers, pastiche romantique, conçu en Rhétorique, au Lycée Saint-Louis, et dont il n'écrivit que le scènario. La même année, il versifia encore un petit acte intitulé *Perrette*, tiré de *La Laitière et du Pot au Lait*, où, rappelle Paul Alexis, " le bon La Fontaine était incarné dans une sorte de vieux vagabond, porteur de besace et courant les chemins ". Un proverbe, également en vers, *Il faut hurler avec les Loups*, qui date aussi du Lycée, lui succéda. L'énumération de ces tentatives enfantines n'a d'autre intérêt que de montrer la sorte de fascination qu'exerça toujours le théâtre sur le futur romancier.

Quelques années plus tard, employé chez Hachette, Zola écrivit en vers d'abord, puis en prose, une petite comédie *La Laide*, qu'Adolphe Belot se chargea de porter à l'Odéon. Nous avons eu entre les mains le manuscrit de cet acte sentimental, conçu dans la manière des bluettes de l'époque. C'est un *Conte à Ninon* dialogué, mais le lecteur de l'Odéon dut juger que le personnage principal, qui est

aveugle, apportait une note par trop triste, et *La Laide* fut refusée.

La pièce suivante de Zola, *Madeleine*, marque sur ces divers essais un progrès considérable. Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il l'écrivit. Elle a été imprimée ici pour la première fois.

Indépendamment des œuvres dramatiques réunies dans cette édition et qui ne sont que de Zola *seul*, quantité de pièces de théâtre ont été inspirées par ses œuvres et adaptées par différents collaborateurs. En voici la liste complète, dans l'ordre de date des représentations :

*Les Mystères de Marseille*, drame en cinq actes, en collaboration avec Marius Roux, représenté au théâtre du Gymnase à Marseille, le 6 octobre 1867. *(Non imprimé.)*

*L'Assommoir*, drame en cinq actes et huit tableaux, tiré du roman d'Emile Zola, par William Busnach et Octave Gastineau, représenté pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu, le 18 janvier 1879. Publié en 1881 avec une préface d'Emile Zola et un dessin de Georges Clairin, chez Charpentier.

*Nana*, pièce en cinq actes, tirée du roman d'Emile Zola par William Busnach, a été représentée pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu, le 29 janvier 1881. Cette pièce, jouée en neuf tableaux a été ensuite réduite en cinq actes. *L'Assommoir*, *Nana* et *Pot-Bouille* furent réunis en un volume sous le titre de *Trois pièces*, chez Charpentier en 1885. *(Edition originale pour* Nana *et* Pot-Bouille.*)*

*Pot-Bouille*, pièce en cinq actes, tirée du roman d'Emile Zola, par William Busnach, représentée pour la première fois au théâtre de l'Ambigu, le 13 décembre 1883.

*Le Ventre de Paris*, drame en cinq actes, par Emile Zola et William Busnach, représenté pour la première fois au Théâtre de Paris, le 25 février 1887. *(N'a pas été imprimé.)*

*Jacques Damour*, pièce en un acte, tirée de la nouvelle d'Emile Zola, par Léon Hennique, représentée pour la première fois, le 30 mars 1887, sur le Théâtre Libre) premier spectacle du Théâtre Libre), puis reprise sur le Théâtre National de l'Odéon, le 22 septembre 1887. *(Brochure éditée chez Charpentier en* 1887.*)*

*Tout pour l'Honneur*, drame en un acte tiré de la nouvelle d'Emile Zola, “ le Capitaine Burle ” par Henry Céard, représenté pour la première fois, le 23 décembre 1887, au Théâtre Libre. *(Brochure éditée par Charpentier en* 1890.*)*

*Germinal*, drame en cinq actes et douze tableaux, par W. Busnach, d'après le roman d'Emile Zola. Cette pièce, d'abord jouée en Amérique en 1886, fut représentée pour la première fois à Paris, le 21 avril 1888, au Châtelet. *(N'a pas été imprimée.)*

*Le Rêve*, drame lyrique en quatre actes, huit tableaux, d'après le roman d'Emile Zola, poëme de Louis Gallet, musique d'Alfred Bruneau, représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre National de l'Opéra-Comique, le 18 juin 1891. *(Brochure éditée chez Fasquelle, en* 1891.*)*

*La Bête Humaine*, drame en cinq actes, par W. Busnach, d'après le roman d'Emile Zola. *(Cette pièce n'a jamais été représentée en France, et n'a pas été imprimée.)*

*Une Page d'Amour*, drame en cinq actes d'Emile Zola et Charles Samson, représentée pour la première fois sur le Théâtre National de l'Odéon, le 11 mars 1893.

*L'Attaque du Moulin*, drame lyrique en quatre actes, d'après Emile Zola, poëme de Louis Gallet, musique d'Alfred Bruneau, représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre National de l'Opéra-Comique, le 23 novembre 1893. *(Brochure éditée chez Fasquelle, en* 1893.*)*

*La Terre*, pièce en cinq actes, tirée du roman d'Emile Zola, par Charles Hugot et Raoul de Saint-Arroman, représentée pour la première fois, le 22 janvier 1902 sur le théâtre Antoine. *(N'a pas été imprimée.)*

*Naïs Micoulin*, drame lyrique en deux actes, tiré de la nouvelle d'Emile Zola. Poëme et musique d'Alfred Bruneau, représenté pour la première fois, le 2 février 1907, sur le théâtre de Monte-Carlo. *(Brochure éditée chez Fasquelle.)*

*La Faute de l'Abbé Mouret*, pièce en quatre actes et quatorze tableaux, avec musique, tirée du roman d'Emile Zola, par Alfred Bruneau, représentée pour la première fois, à l'Odéon, le 1er mars 1907. *(Editée chez Fasquelle.)*

*Les Quatre Journées*, conte lyrique en quatre actes et cinq tableaux, d'après Emile Zola, poëme et musique d'Alfred Bruneau, représenté pour la première fois sur le Théâtre National de l'Opéra-Comique, le 19 décembre 1916. *(Brochure éditée chez Fasquelle.)*

En 1878, Emile Zola réunit en un volume, publié chez Charpentier et intitulé " Théâtre " ses trois pièces : *Thérèse Raquin*, *Les Héritiers Rabourdin*, *Le Bouton de Rose*, successivement représentées en 1873, 1874 et 1878. Ce recueil était précédé de la préface que voici :

*Les trois pièces que je réunis dans ce volume n'ont eu aucun succès.* Thérèse Raquin *a été jouée neuf fois;* Les Héritiers Rabourdin, *dix-sept;* Le Bouton de Rose, *sept. Le public de la première représentation a écouté* Thérèse Raquin *jusqu'au bout, dans une stupeur pleine de malaise, et, s'il n'a protesté que par deux ou trois coups de sifflets timides, c'est, m'a-t-on dit plus tard, que je l'avais rendu malade. On a laissé passer* Les Héritiers Rabourdin *sans trop les bousculer; pour cette fois, le mépris suffisait sans doute. Quant au* Bouton de Rose, *il a soulevé de telles clameurs, de telles huées, un déchaînement de fureur si tempêtueux, que l'artiste, chargé de dire mon nom, a dû le lancer au petit bonheur, dans l'orage. Une partie de la salle hurlait: "Pas l'auteur! pas l'auteur!". Mon nom aurait été une indécence, que les honnêtes gens qui étaient là, ne se seraient pas fâchés avec une indignation de pudeur plus vigoureuse.*

*Et je ne parle pas de la critique. J'ai collectionné précieusement tous les articles publiés, j'ai créé pour chaque pièce un dossier, que j'ai mis*

*à mûrir dans mon grenier. Un jour, je compte en secouer la poussière et faire un petit travail. Certaines citations, avec le temps, pourront prendre de l'intérêt.*

*Voilà les faits. J'ai voulu les constater et dresser moi-même le procès-verbal. Lorsque j'ai commencé à écrire mes romans, il y a eu contre eux, dans le public et dans la presse, des violences pareilles. Pendant dix années, on m'a traité en paria : ni talent d'aucune sorte, ni même de la simple honnêteté. Je me contentais de sourire, je me sentais le plus fort, parce que je travaillais et que je savais nettement où je voulais aller. On ne tue pas un livre. On peut chercher à l'enterrer sous le silence ou sous le scandale, mais il ressuscite à son heure, il a quand même le succès qu'il doit avoir. Malheureusement, au théâtre, les conditions changent. Une pièce sifflée est une pièce tuée. Il faut des circonstances extraordinaires pour qu'elle soit reprise un jour dans de bonnes conditions, et qu'un nouveau public casse le jugement du premier, s'il y a lieu. C'est pourquoi la lutte au théâtre est si difficile, si pleine de périls, lorsqu'on veut y apporter des idées neuves. La moindre blessure reçue devient mortelle. Une foule, toute une salle de quinze cents à deux mille spectateurs, vous ferme brutalement la bouche. Il n'y a qu'à s'incliner. On n'a pas à compter sur les réflexions du lendemain, la conquête lente des esprits, le mouvement de prosélytisme que détermine un livre original. Si l'on n'a pas du coup pris le public en masse, il faut renoncer à l'accoutumer, à le séduire tête par tête. Une seule protestation est possible : publier la pièce sifflée et attendre.*

*C'est à quoi je me décide, je publie mes pièces sifflées et j'attends. Elles sont trois, les trois premiers soldats d'une armée. Lorsqu'il y en aura une vingtaine, elles sauront se faire respecter. Ce que j'attends, c'est une évolution dans notre littérature dramatique, c'est un apaisement du public et de la critique à mon égard, c'est une appréciation plus nette et plus juste de ce que je suis et de ce que je veux. J'ai beaucoup d'entêtement et de patience. On a bien fini par lire mes romans, on finira par écouter mes pièces.*

*Emile Zola.*

Paris, 1er juin 1878.

Quel qu'ait été le sort réservé, lors de leur représentation, à ces “ pièces sifflées ”, on peut dire que Zola s'y révèle comme un singulier précurseur. On lira plus loin quels furent les griefs soulevés par la critique contre chacune d'entre elles. Ces furieux éreintements sous lesquels on voulut écraser l'audacieux débutant deviennent aujourd'hui des témoignages du plus haut intèrêt. Ils attestent la prodigieuse évolution de la formule dramatique qui, depuis lors, s'est accomplie. Et, grâce à *Thérèse Raquin*, qui fut d'abord un “ four ”, grâce plus tard à *Renée*, défendue par toute l'élite intellectuelle contre la coalition boulevardière et qui faillit être un triomphe, grâce aussi à ses vaillantes campagnes de critique dramatique, au *Bien Public* et au *Voltaire*, Emile Zola a été l'un des principaux artisans de cette évolution. Wagner et Ibsen ont connu, eux aussi, de semblables résistances. Des idées dramatiques de l'auteur de *Thérèse Raquin*, de sa théorie et de son exemple, que de pièces sont nées qui resteront l'honneur du théâtre français contemporain. Le

Théâtre Libre peut saluer en lui son plus glorieux ancêtre. Et, personne mieux que M. André Antoine n'était désigné pour proclamer cette influence prépondérante, lorsqu'il affirmait dans son discours, prononcé à Médan le 8 octobre 1922 : " Je témoigne ici que tout le mouvement du Théâtre Libre fut déclanché par son geste de puissant animateur. Pendant quinze années de luttes, il n'y eut pour nous d'autre certitude et d'autre réconfort que son approbation. Cette formule du Naturalisme qu'il venait de créer était, pour nous, nous le voyons à présent, un simple retour à la tradition pure de la Race, la liaison, par dessus notre XVII[e] siècle, avec le génie du moyen âge. La vie, l'observation de l'homme dans son milieu, dont le sens s'était obscurci avec l'évolution classique, il les faisait reparaître; aussi quelle floraison il aura provoquée! Il n'est plus de belle œuvre contemporaine sans l'étude profonde de l'homme et de la vie sociale, aussi nombreuse, aussi riche que les plus précieux poëmes et les grands récits légendaires. Par lui, nous avons conquis la liberté du théâtre, la liberté d'y porter tous les sujets, tous les milieux, le peuple, les ouvriers, les soldats, les paysans, toute la foule tumultueuse et magnifique. Si Georges de Porto-Riche peut magistralement y analyser l'amour, si François de Curel confesse les détresses d'un autre enfant du siècle, si Henry Bataille, en dix-neuf chef-d'œuvres, peut audacieusement fouiller les âmes, si Mirbeau a porté jusque sur notre première scène ses cinglantes et vengeresses satires, si Brieux a pu livrer et gagner dans d'utiles batailles contre la routine, les abus et les préjugés, si Henri Bernstein put déchaîner ses monstres, c'est qu'Emile Zola avait préparé, éduqué et affranchi le grand public. " *(Bulletin de la Société des Amis de Zola*, 1923, n° 2.*)*

# “Madeleine” et la critique

## L’HISTOIRE DE “ MADELEINE ”.

Il faut qu’Emile Zola tienne l’entreprise de M. Antoine en bien vive sympathie, pour avoir extrait de son “ reliquaire ” cette *Madeleine* dont l’unique représentation a lieu, ce soir, au Théâtre-Libre.

*Madeleine* est la première pièce — en date — de l’auteur des *Rougon-Macquart*. Il était, lorsqu’il l’écrivit, dans sa vingt-cinquième année. Humble commis chez Hachette, il ne connaissait pas encore la gloire. D’ailleurs, très timide de nature, l’idée seule de se trouver face à face avec un directeur de théâtre lui donnait le frisson.

Découvert par Villemessant — comme tant d’autres inconnus, illustres depuis — son succès au journal l’*Evènement*, où il débuta le 1er février 1866, le rendit moins défiant de lui-même. Il y avait alors dans Paris un impresario qui passait pour très sympathique aux “ jeunes ” et très friand d’originalité. Zola se dit : “ Voilà mon homme! ” et il porta sa pièce au Gymnase.

Montigny ne recevait pas toutes les pièces, mais il les lisait toutes, et ses refus étaient toujours fortement motivés. Le manuscrit de Zola lui revint dans la huitaine, accompagné de la lettre suivante :

“Oh! monsieur!... c’est impossible, tout à fait impossible, au “ Gymnase du moins! Notre public n’écouterait pas votre premier “ acte jusqu’à la fin. Que vous dire des deux autres? Votre donnée “ est navrante et d’une crudité inadmissible.

,, Vous avez bien fait, monsieur, de venir droit à moi, quoique

“ nous ne nous connaissions l'un et l'autre que de nom. Je vous ai
“ lu tout de suite, parce que je suis très curieux de pièces nouvelles
“ et d'auteurs nouveaux, tout cela manquant.

“ Faites de même, monsieur, quand vous voudrez, mais rien qui
“ ressemble à cela.

“ Agréez, monsieur, etc...

MONTIGNY.

“ 3 avril 1866. ”.

C'était la première station du calvaire. Zola n'hésita pas à gravir la seconde et porta *Madeleine* au Vaudeville, alors dirigé par M. Harmant.

M. Harmant avait moins de conscience ou peut-être moins de loisirs que son collègue du Gymnase. Il ne répondit même pas. Et lorsque, après une attente de plusieurs mois, l'auteur, à bout de patience, vint lui demander des nouvelles de son manuscrit :

— Je vous ai lu, répondit-il... C'est beaucoup trop doux pour notre public!

Trop doux ici! Là trop raide! Déconcerté par ces deux arrêts contradictoires de juges dont il ne pouvait mettre en doute, chez l'un la compétence, chez l'autre la bonne foi, Zola ne voulut pas aller en appel. Il serra *Madeleine* dans un tiroir et n'y pensa plus... jusqu'au jour où l'idée lui vint de bâtir un roman sur la donnée de son drame.

Le roman parut, sous le titre de *Madeleine Férat*. Il empoigna le public par son intensité dramatique. Zola, alors en pleine notoriété, n'allait plus aux directeurs, les directeurs allaient à lui. Il en vint deux ou trois qui lui dirent :

— La belle pièce qu'il y a dans votre roman!

— Parbleu!... si elle y est!... Elle y est si bien qu'elle est faite.

— Je ne sors pas d'ici que vous ne me l'ayez donnée!

— Le malheur est que je l'ai perdue et qu'elle est introuvable.

— Alors, récrivez-la.

— La récrire! Et mes *Rougon-Macquart*. Nous en recauserons quand j'aurai fini ma tâche!

Vingt ans se sont écoulés, et c'est seulement l'année dernière que, sur la sollicitation de M. Antoine, Zola fit des fouilles patientes dans tous les tiroirs de Médan et finit par y découvrir l'introuvable manuscrit.

— Prenez-le, dit-il au directeur du Théâtre-Libre... Je ne l'aurais donné nulle part, mais à vous je vous le donne volontiers. *Madeleine* est bien dans le cadre de votre théâtre, dont la mission est de faire connaître les pièces d'auteurs en renom refusées partout — c'est mon cas, comme c'était celui de Goncourt pour la *Patrie en danger ;* — de fournir aux jeunes qui n'ont pas été joués l'occasion de se produire ; enfin de représenter les œuvres coulées dans le moule dramatique, mais dont la mise à la scène paraît impossible, *L'Abbesse de Jouarre*, par exemple, et certaines pièces posthumes de Victor Hugo... Il n'est pas sans intérêt pour la critique et pour le public d'assister à cette exhumation d'une œuvre de jeunesse, ne fût-ce que pour mesurer la distance qui sépare le débutant de l'homme arrivé. Mais à la condition que ce soit un spectacle unique, sans lendemain, et qu'on y convie

la presse seule et quelques amateurs de choix. C'est assez comme expérience littéraire. Je tiens en outre à ce que ma *Madeleine* soit jouée telle qu'elle, sans retouche, dans sa native ingénuité. C'est un drame dans la formule de *Thérèse Raquin*, passionné, violent, et, je ne m'en défends pas, romantique. Du théâtre à coups de poing, en un mot. Peut-être aujourd'hui le concevrais-je et l'écrirais-je autrement. Mais alors c'est une bataille que je livrerais, comme j'en ai livré tant d'autres, et c'est avec le vrai public que j'entrerais en lutte.

La " Vie Parisienne " du *Figaro*, 1er mai 1889. Parisis.

### Opinion d'Hector Pessard

M. Zola avait dans ses cartons un drame qui n'avait pas été extrait d'un livre, œuvre de première jeunesse il est vrai, mais curieuse surtout parce qu'elle avait été conçue et exécutée exclusivement en vue de la représentation. M. Antoine a pensé qu'il était intéressant de montrer au public de quel gland était né le chêne puissant dont la longue ramure ombrage aujourd'hui presque toute la littérature contemporaine. Il a demandé *Madeleine* à M. Zola, et le grand romancier a, de bonne grâce, livré à notre curiosité ce premier essai.

Il y aurait donc une grosse iniquité à exercer sur *Madeleine*, dans toute leur rigueur, les droits du critique ayant à juger l'œuvre définitive d'un maître en possession de tout son talent et de toutes les ressources de son art. Il faut ne voir dans ce drame qu'un début, une indication, le germe pour ainsi dire d'une vocation.

Comment Madeleine est-elle devenue une fille de bas étage? Comment Hubert arrive-t-il à passer par dessus tous les fumiers qu'étale sa femme sous ses yeux, pour ne point se séparer de cet être indispensable à sa vie? Ces explications, aussi nécessaires que délicates, les pages d'un roman permettent de les donner. Elles ne suffisent pas à justifier ni Madeleine ni Hubert, mais elles aident à les comprendre. Au théâtre de pareils éclaircissements sont impossibles. Sans eux, le spectateur ne voit rien. Avec eux, il voit trop et recule écœuré. Si dépourvu de préjugés que soit le public — et le public est plein de préjugés — il ne peut assister de *visu*, pendant deux actes, au renouvellement d'une situation unique, qui met en présence d'une part, une femme racontant, par le menu, l'incendie de tous les balais qu'elle a rôtis ; de l'autre, un mari dont ce récit semble exaspérer l'amour.

Dans *Lena*, la pièce anglaise qu'on joue en ce moment aux Variétés, l'héroïne est aussi une jeune fille qu'un honnête homme épouse, ignorant son passé. Mais le jour où le voile déchiré laisse entrevoir la courtisane au mari, la Madeleine repentante ne se châtie pas en évoquant, une à une, toutes les turpitudes de son existance. Elle ne cherche pas à dégouter d'elle l'homme qui lui a donné son nom et qu'elle aime. Elle se tait, se tue, vaincue par l'irréparable, et le public est pris.

J'éprouve un peu de gêne à procéder avec un écrivain tel que M. Zola par voie d'affirmations et à ne pas étayer d'arguments multiples un jugement qui n'est guère qu'une impression. Mais il ne s'agit en somme, que d'un essai, jugé sans indulgence par l'auteur lui-même et qu'il n'a consenti à livrer au public qu'à titre de curiosité littéraire.

*Le Gaulois*, 3 mai 1889.

### Opinion d'Henry Céard

Comment, après vingt-quatre ans, M. Emile Zola a-t-il eu la curiosité de voir au théâtre cette pièce de jeunesse pour laquelle il avait renoncé depuis de longues années à tout espoir de représentation?

C'est qu'une évolution physique très particulière s'est opérée depuis quelques mois dans la personne de M. Zola. A l'heure présente, il ne faut pas chercher en lui l'individu dont la caricature avait popularisé la corpulence ; devenu maigre et presque svelte, le romancier est maintenant retourné à sa physionomie de jeune homme, et ressemble aujourd'hui très exactement au portrait que Manet fit de lui jadis, un portrait fort raillé en 1868 quand il parut au Salon, et qui demeure aujourd'hui un des meilleurs morceaux de peinture sorti d'une palette contemporaine.

Or, quand l'écrivain retrouvait son visage et son corps des premières années de jeunesse, quoi d'étonnant qu'il ait retrouvé aussi ses idées du même temps et qu'il se soit repris de sympathie et d'ambition pour *Madeleine*, cette pièce pour laquelle il avait jadis conçu tant d'espérances, et qui, chez les directeurs, lui avait fait connaître tant de déboires.

...Tendre, violent, systématique et bref, ce drame a produit une impression profonde. Certes, il n'est pas mauvais de se rappeler parfois qu'hier, au Théâtre-Libre, en écoutant *Madeleine*, nous étions en 1865, et l'excuse est toute trouvée pour le romantisme de certaines situations et l'étrangeté de certaines psychologies, celle du mari de Madeleine, notamment. Mais déjà dans cette première œuvre dramatique, se révélaient les qualités de passion et de belle ordonnance par où vaudraient plus tard les œuvres de M. Emile Zola. Le premier acte est charmant d'intimité menaçante ; le deuxième tragique, comme le sera plus tard *Thérèse Raquin*, par l'évocation successive des souvenirs ; et si le troisième n'a pas augmenté l'émotion de l'assistance, c'est par la nouveauté un peu froide de ce suicide discuté, raisonné, et aussi par la petite impatience que le public d'aujourd'hui, devenu plus réaliste qu'il ne croit, éprouve à voir un drame trouver son dénoûment dans la brutale dégustation de quelques grammes de poison...

*Le Siècle*, 3 mai 1889.

### Extrait du " Figaro "

Plus retenue en sa bizarrerie est la prose de M. Emile Zola dans son drame de *Madeleine*, qu'il écrivit en 1865, ainsi que nous l'a fait savoir M. Antoine en annonçant l'auteur...

...La précaution prise par M. Emile Zola de faire connaître au public du Théâtre-Libre que sa pièce datait d'un quart de siècle, préjugeait son opinion intime sur cet essai de jeunesse. Ni observation, ni vraisemblance, ni intérêt. Et des phrases extraordinaires comme celle-ci : " Les souvenirs du passé sont lâchés ; je les sens derrière moi! " dit Madeleine Hubert. Chose curieuse à noter : c'est la physionomie, la ressemblance de famille entre la couleur générale du drame et des personnages, avec cette *Thérèse Raquin*, que Mme Sarah Bernhardt doit nous rendre quelque jour...

Auguste Vitu, *Le Figaro*, 3 mai 1889.

### Opinion d'Henry Bauer

*Madeleine* est une œuvre de jeunesse. Elle fut écrite il y a vingt-deux ans ; ce qu'il est intéressant de constater, c'est que les qualités du maître se retrouvent en cette œuvre. La vérité dans l'analyse des sentiments, l'exactitude dans le décor, la sobriété et la justesse dans l'expression. Mais la flamme romantique, cette flamme que Zola déplore et qu'il a essayé d'éteindre dans ses œuvres de maturité, éclate dans *Madeleine* ainsi que dans *Thérèse Raquin*. Vous vous souvenez que, dans cette dernière pièce, les amants coupables revoient comme un châtiment constant le fantôme du mari assassiné. Dans *Madeleine*, les amants revoient toujours le Passé, et ce Passé pour eux c'est la souillure ineffaçable, c'est Madeleine se prostituant à ses amants, fantôme douloureux qu'ils ne peuvent écarter et qui les conduit aux plus tragiques résolutions.

...Cette pièce cruelle, brutale, est pleine d'un beau souffle tragique. L'action rebondit de scène en scène pour arriver au dénoûment véritablement poignant. Sans nul doute, si M. Zola l'avait refaite, il eût procédé autrement ; *Madeleine* n'en reste pas moins une œuvre curieuse, qu'il était digne de faire représenter.

*L'Echo de Paris*, 3 mai 1889.

### Opinion de Francisque Sarcey

Il s'en faut que la *Madeleine* de M. Emile Zola soit un bon drame et je ne crois pas, à vrai dire, que l'auteur la tint pour une pièce digne d'affronter le feu de la rampe. Il l'avait écrite à une époque où il cherchait sa voie, en tâtonnant ; il l'avait ensuite présentée à plusieurs théâtres, qui l'avaient unanimement refusée. Et il faut bien avouer qu'ils avaient leurs raisons pour cela. Il en avait tiré un roman,

*Madeleine Férat*, qui ne fait point partie de la série des *Rougon-Macquart* et que peu de personnes ont lu, et il avait sans doute oublié le manuscrit, dont il ne comptait plus jamais rien faire.

M. Antoine a pensé qu'un ouvrage de Zola aurait toujours quelque intérêt pour le public, ne fût-ce qu'à titre de document. Emile Zola s'est rangé sans trop de peine à son avis, mais il paraît qu'en livrant son brouillon, il a déclaré qu'il n'y retoucherait point, qu'on aurait à le jouer tel que et que pour lui il s'en lavait les mains.

*Madeleine* témoigne d'un certain tempérament dramatique, et je suis convaincu que M. Zola, s'il eût porté dès l'abord vers le théâtre sa puissante faculté de travail, à une époque où il n'avait pas encore des partis pris de théorie nouvelle sur l'art dramatique, se serait, dans ce genre, taillé d'aussi grands succès que ceux qu'il a obtenus dans le roman. L'exposition est très hardiment faite, et on y sent le pouce d'un maître homme...

*Le Temps*, 6 mai 1889.

# “Thérèse Raquin” et la critique

## Note sur “ Thérèse Raquin ”

Emile Zola aimait à rappeler avec une certaine fierté que *Thérèse Raquin* n’avait eu, en 1873, que neuf représentations. Mais ce “ four ” célèbre devait avoir, par la suite, une carrière que pourraient lui envier beaucoup de pièces à succès. La tragédienne Marie Laurent, créatrice du rôle de M^me^ Raquin, avait conservé pour ce rôle une prédilection particulière. Elle l’adopta en quelque sorte, recruta une troupe et joua *Thérèse Raquin* un peu partout, dans les faubourgs, dans la périphérie, en province, jusque dans les granges de village. La faveur populaire récompensa l’artiste de ses efforts, infligeant ainsi un démenti à Francisque Sarcey, lequel prétendait que, en matière de théâtre, le vrai connaisseur, le seul grand juge, c’était le public.

Traduite en différentes langues, *Thérèse Raquin* fut accueillie triomphalement à l’étranger, notamment dans les pays scandinaves et dans l’Europe centrale. C’est ainsi que, en Allemagne, on ne cesse de la reprendre périodiquement, et elle y est représentée comme une des pièces les plus représentatives du répertoire français.

Cependant, il manquait à Zola de prendre sa revanche sur une scène du boulevard. Une représentation de gala que donna le Vaudeville, le 20 mai 1892, au bénéfice de la pouponnière de Porchefontaine, avec Antoine et Jane Hading, lui en fournit l’occasion. *Thérèse Raquin* fut acclamée par un public d’élite. Dès lors, les reprises successives ne firent que confirmer la fortune grandissante de cette

tragédie moderne. Citons, parmi les principales, les reprises à la Gaîté Lyrique, en 1899 et à l'Odéon, en 1906 (avec André Mégard), et en 1910, (avec Ventura).

En 1927, à l'occasion du 25e anniversaire de la mort d'Emile Zola, la critique s'est indignée qu'on ne donnât au théâtre, pour honorer Zola, que des pièces adaptées par Busnach, et l'on a réclamé, que *Thérèse Raquin* fût inscrite au répertoire de la Comédie Française. Gustave Kahn et Antoine menèrent une campagne dans ce sens et leur initiative fut appuyée par de nombreux artistes et dramaturges parmi lesquels Gaston Chérau, Lucien Descaves, Saint-Georges de Bouhélier, A. Ferdinand Hérold, Georges Pioch, etc...

### Extrait du feuilleton de Francisque Sarcey

La Renaissance nous a donné la première représentation de *Thérèse Raquin*, qui est le début au théâtre de M. Emile Zola. M. Emile Zola s'est déjà fait connaître, dans le roman, par un certain nombre d'ouvrages qui ont eu le privilège d'exciter de vives sympathies et des critiques passionnées. C'est un mélange de crudité réaliste et de maniérisme mignard qui rappelle assez le faire des frères de Goncourt, et leurs derniers romans, dont *Germinie Lacerteux* est le plus connu. Je suis, pour moi, de ceux qui ont ce genre en horreur, tout en reconnaissant le talent de quelques-uns des écrivains qui s'y sont fait un nom.

Je ne comprends pas le plaisir qu'on peut sentir à voir, par exemple, peint sur la toile, un chien crevé au coin d'une borne, les entrailles pendantes et les mouches voltigeant tout autour. L'artiste a beau avoir épuisé sur ce chien crevé toutes les ressources de sa palette ; j'aime mieux regarder autre chose. Ce chien crevé ne dit rien à l'imagination, ni à l'esprit, ni au cœur, et je ne puis penser qu'une chose à cet horrible spectacle : c'est que voilà beaucoup de talent fort mal employé.

Il n'en était pas moins curieux de voir le début de M. Emile Zola au théâtre. Je me doutais bien qu'il transporterait son système du roman dans le drame, et je me demandais l'effet qu'il pourrait faire à la scène. C'était quelque chose de nouveau. Ne vous y trompez point. Emile Zola n'appartient pas à l'école de Touroude. Touroude est un violent, un brutal, mais c'est après tout un homme de théâtre. Il cherche d'abord la situation et il ramasse ses forces sur un point unique. S'il est maniéré, ce n'est que par accident, et pas de dessein formé, par théorie.

L'idéal d'Emile Zola est autre. Vous ne le comprendrez bien que si déjà vous êtes un peu familier avec quelques-unes des dernières productions de la littérature contemporaine.

Connaissez-vous le *Petit Epicier*, de François Coppée? Oui, sans doute ; on en a tant parlé, on en a tant ri. La curiosité du Petit épicier consiste à prêter à un imbécile, né dans et pour la cassonnade, à une sorte de mollusque humain attaché à son baril de pruneaux comme l'huître au rocher, les sentiments de la mélancolie la plus raffinée. Musset avait dit :

*Elle ne pousse point, cette planche farouche,*
*Sur la majestueuse obésité des sots.*

Ces messieurs ont changé tout cela. Ils prennent les sots les plus authentiques, ils les mettent aux prises avec les métiers les plus étroits et les plus raccornissants, ils les montrent enfoncés dans les détails les plus vulgaires, et ils en chargent encore l'insignifiance et la laideur, et puis, dans une de ces âmes végétatives, ils versent, de leur grâce, les sentiments les plus exquis, les plus passionnés, ceux qui ne doivent leur naissance et leur développement qu'à la civilisation la plus délicate. Sur un fumier de cour de ferme, ils font pousser la plus belle et la plus rare des tulipes de Hollande.

Voulez-vous une autre façon de concevoir la chose? car je ne puis bien la faire entendre que par des exemples. Il n'est pas que vous n'ayez lu quelques-unes des scènes populaires de Henri Monnier. Eh bien, imaginez M^me^ Bidard, occupée durant toute sa vie à des billeversées niaises où Monnier la confine, et puis tout à coup, sur un point, sur un seul point, éprouvant les sensations subtiles d'une Bovary et les exprimant dans un langage à la fois précieux et grossier. Voilà le système.

*Thérèse Raquin*, c'est *Lady Macbeth* réduite aux proportions d'une mercière du passage du Saumon...

... Ce fut un soupir de soulagement quand la toile tomba. L'oppression était trop forte, et l'on sentit le besoin de réagir par des gouailleries parisiennes contre l'étouffement dont on était serré. Un de nos confrères prétendit qu'au quatrième acte, le dernier, les deux coupables devaient jouer une dernière partie de dominos sur la bière du trépassé avec un jeu fait de ses os. On exécuta toutes sortes de variations sur cette plaisanterie lugubre. On s'étirait l'imagination, soumise trop longtemps à une courbature excessive.

...Qu'il y ait là-dedans une certaine force de talent, je ne le conteste pas : je reconnaîtrai tout ce que l'on voudra, que l'auteur sait le français (chose rare en son métier!), qu'il a des idées personnelles, qu'il est lui ; mais comme j'aimerais mieux qu'il fut un autre!

... Et maintenant si vous me demandez : Faut-il aller voir ça? Je vous répondrai que cela dépend. J'y retournerai et cependant je suis sûr d'en sortir furieux. N'importe! ce n'est pas l'œuvre du premier venu.

*Le Temps*, 14 juillet 1873.

## EXTRAIT DE " LA PRESSE "

Tel est le cauchemar étouffant et sinistre qui a nom *Thérèse Raquin*. N'est-ce pas le nom qu'il faut donner à un pareil tissu d'horreur? L'art a-t-il en effet quelque chose de commun avec des créations monstrueuses où la bassesse le dispute au dégoût? La critique doit-elle tolérer que le théâtre cède à la fantaisie de raccoler ses héros et ses héroïnes sur les bancs où d'ignobles meurtriers viennent disputer leurs têtes promises au bagne ou à l'échafaud.

B. Jouvin, *La Presse*, 15 juillet 1873

### EXTRAIT DE « PARIS-JOURNAL »

Décidément, le théâtre de la Renaissance devient la nouvelle *Boîte de Pandore;* c'est de ce boudoir enchanteur que sortent toutes les pièces qui doivent désoler l'humanité ; que dirait-on d'une bonbonnière qui ne contiendrait que les poisons les plus âcres? Après la *Femme de Feu*, de vénéneuse mémoire, l'*Oubliée*, cet extrait d'*assa fœtida* dramatique; après l'*Oubliée*, *Thérèse Raquin*, un cauchemar de nature à empêcher des gendarmes de dormir. Où s'arrêtera chez M. Hostein cette vocation du sinistre? Il ne reste plus après *Thérèse Raquin* qu'à afficher résolument une pièce sous ce titre : *La Femme coupée en quatre*, avec l'opération sur la scène.

Sans aucune exagération, ça été sous une impression d'angoisse que s'est écoulée la foule après la première représentation de *Thérèse Raquin :* on a entendu des jeunes femmes dire : “ Si j'étais veuve, je n'oserais pas rentrer chez moi, ” une autre murmurait : “ pourvu que mon mari soit de retour! ” des critiques extrêmement barbus s'écriaient : “ qu'il serait donc bon d'aller séance tenante, réentendre la *Dame Blanche* ”. Dans les entr'actes on parlait couramment des *yeux verts de la Morgue;* et l'on a vu le moment où la salle entière allait crier *: au secours !*

Pourtant il n'y a eu ni tués, ni blessés, pas même l'auteur. M. Emile Zola est, comme on sait, un réaliste implacable, qui, avec une grande intensité de talent, s'est fait une place originale dans le roman répulsif ; près de l'auteur du *Ventre de Paris*, Gustave Flaubert produirait l'effet d'un Octave Feuillet, et les Goncourt ne seraient plus que des demi-coloristes. Emile Zola fouille les entrailles de la réalité avec une minutieuse ardeur ; les autres ne sont que des médecins, lui est un chirurgien. Il se plaît à faire traverser les moëlles par des scies d'acier poli et fin ; il ampute avec suavité, il met de l'extase dans la dissection. Je ne sais quelle volupté descriptive se mêle à son travail de praticien ; il capitonne le hideux, il enguirlande l'atroce ; Tibère avant Caprée lui eût crié : Courage, jeune homme! et dans la tombe où il tâche de corrompre les vers, le *fameux marquis* souffle peut-être à ce timide : De l'audace et encore de l'audace!

Auteur dramatique : M. Emile Zola s'annonce, comme un Touroude perfectionné ; au moins l'auteur de l'*Oubliée* vous laissait prendre haleine entre deux épouvantes. M. Emile Zola ne vous fait grâce ni d'un détail cruel, ni d'une souffrance inconnue : il coupe en morceaux l'idéal et le fourre tout sanglant dans une malle comme on fait aujourd'hui des femmes : et après une pareille première on serait tenté de dire : *La littérature informe.*

Et pourtant une sorte de curiosité fiévreuse vous tient en haleine pendant l'audition d'un drame aussi étrange que *Thérèse Raquin;* mêlez ensemble Henri Monnier devenu outrancier, Jean Hiroux devenu romantique, Edgar Poe naturalisé habitant d'Asnières, vous obtiendrez peu à peu la saveur morbide et irritante de cette pièce faite pour repousser la foule et qui va peut-être l'attirer.

*Thérèse Raquin*, c'est la *Bovary* du passage du Pont-Neuf.

Xavier Aubiget, *Paris-Journal*, 14 juillet 1873.

### Extrait du " Figaro "

Sur le fond du drame, l'erreur de M. Zola est plus complète encore. La nuance de remords qu'il a cherché à étudier et à peindre, c'est le remords physique ; ses coupables n'ont aucune idée religieuse ni morale dans la cervelle ; ils ne se repentent pas, ils ont peur. Peur de quoi ? d'un fantôme. Je ne nie pas que les vapeurs du crime ne puissent produire de semblables effets sur le cerveau des êtres inférieurs, mais il suffit que ce soient des êtres inférieurs, des espèces de brutes à face humaine, pour que le spectacle du remords, si touchant et si salutaire dans *Macbeth*, ne perde toute grandeur et toute moralité dans *Thérèse Raquin*.

D'ailleurs, M. Emile Zola a plutôt décrit un conte fantastique à la manière d'Edgar Poe qu'un drame observé sur la vie humaine ; plus les détails dans lesquels s'encadre l'action sont accusés avec un réalisme trivial, plus on sent que l'action elle-même n'a pas été fouillée dans les profondeurs de la réalité.

Auguste Vitu, *Le Figaro*, 14 juillet 1873.

### Extrait du " Gaulois "

J'ai la chair de poule, des frissons spasmodiques soulèvent convulsivement ma poitrine, une fièvre ardente brûle mes veines, et des visions épouvantables traversent mon cerveau troublé... Je viens d'entendre le drame nouveau de M. E. Zola.

Les légendes les plus effroyables, les causes célèbres les plus horribles ne sont que des contes roses auprès des atrocités froides que cet auteur sans entrailles a développées complaisamment devant un auditoire tremblant.

C'est que M. Zola est un chiffonnier moral, un égorgeur platonique ; il dissèque avec amour les chairs fumantes ; l'odeur du sang, l'aspect des plaies béantes, le rictus de l'agonie, les cadavres étendus, tout cela a pour lui des attraits non pareils, et il dépense à peindre des tableaux hideux un talent énorme et incontestable.

Il fait du réalisme à outrance ; prenant un défaut, un vice quelconque, il s'en empare, il le nourrit, il le dorlote, il le berce, il lui donne un développement anormal, et lorsqu'il l'a mis à son point, il en dote orgueilleusement un de ses personnages, et il se montre tout fier d'avoir créé un nouveau monstre.

*Thérèse Raquin* est la sœur cadette et perfectionnée de *Madame Bovary*.

François Oswald, *Le Gaulois*, 13 juillet 1873.

### Opinion d'Henry de Lapommeraye

" Ah ! — dit Macbeth, à la vue terrifiante du spectre de Banquo, — ah ! si les cimetières et les tombeaux laissent ainsi échapper ceux que nous leur confions, autant vaut leur donner l'estomac des vautours

pour sépulture! Il fut un temps où, dès que le crâne était vide de cervelle, l'homme mourait, et tout était fini; mais aujourd'hui, avec vingt blessures mortelles sur la tête, les morts ressuscitent et viennent hardiment nous chasser de nos sièges. C'est là une chose plus étrange que le meurtre lui-même. "

Plus étrange? Macbeth se trompe! — Elle est naturelle, au contraire; elle est la conséquence fatale du crime, elle en est le plus dur et le plus cruel châtiment ; c'est le remords qui poursuit Laurent et Thérèse, ainsi qu'il a poursuivi Macbeth et lady Macbeth.

Que ce remords ne soit, comme Zola le prétend à tort, à notre sens, qu'un simple désordre organique, une rébellion du système nerveux tendu à se rompre, ou bien qu'il soit un phénomène plus moral que physique, une manifestation de la conscience, il importe peu, au point de vue spécial d'où nous devons nous placer, c'est-à-dire au point de vue dramatique : la lutte contre les souvenirs du passé existe effrayante et sinistre, et voilà la partie vraiment puissante du drame et du roman de M. Zola. Jusque-là, l'intrigue est vulgaire : c'est l'adultère ordinaire et le vertige habituel du sang ; mais quand l'amant est devenu l'époux et la maîtresse l'épouse, oh! alors, s'affirment l'originalité et la grandeur de la conception.

Oui, cette scène de la nuit des noces est magnifique, et il eût peut-être suffi de la suppression de cinq ou six phrases inhabiles pour la rendre d'un effet immense...

*Le Bien Public*, 14 juillet 1873.

## Opinion d'Alphonse Daudet

La pièce que M. Zola a tirée de son beau roman *Thérèse Raquin* est aussi saisissante que le livre.

Le premier acte est filé, gradué avec une science profonde du clavier humain, une telle entente dramatique que lorsque le rideau se lève sur l'acte suivant, rien qu'en voyant le deuil de la veuve et de la mère nous savons que le crime a été commis.

... Au théâtre, la pièce n'a pas réussi. M. Emile Zola en fait l'aveu dans son livre sans aucune gêne, même avec une certaine fierté. Il sent bien que l'insuccès n'a tenu ni à son talent ni à son drame même, bien construit, écrit largement, mais au tempérament français incapable de supporter un pareil écrasement d'horreur, autrement que dans la convention antique ou le tamisage d'une traduction.

Cela n'empêche pas l'auteur de *Thérèse Raquin* d'être un écrivain dramatique de haute volée et d'avoir sur le théâtre contemporain, des idées souvent fort sages que ses préfaces résument éloquemment. Il rêve d'introduire la réalité sur les planches, de faire de la scène le miroir fidèle de la vie, non cet assemblage de glaces à facettes disposées pour la perspective et dont la nature ne saurait s'approcher sans être immédiatement défigurée, exagérée ou amoindrie. Ce sont les théories de Diderot, servies par la même abondance d'inspiration. En lisant les beaux romans de M. Emile Zola, jaillissants et pleins, on comprend cette passion de la vérité qui fait le souci et la gloire du

romancier. D'autres se contenteraient de cette gloire, y reposeraient enfin un nom longtemps contesté, aujourd'hui célèbre. Mais M. Zola aime la bataille. Il y est né, il y travaille. Il s'y complaît, comme cet oiseau de tempête dont parle Mistral dans un de ses poëmes, ce goëland qui fait sa route dans l'ouragan, enveloppé d'éclairs et d'écume et qui pourtant " pêche de sang froid ".

Article publié au *Journal Officiel* en 1878, au moment de la publication en librairie de *Thérèse Raquin*, reproduit dans *Pages inédites de critiques dramatiques*. (Flammarion 1922).

### Thérèse Raquin en Norvège

*Thérèse Raquin* de M. Zola a eu un tel succès que, chose unique dans les fastes du théâtre norvégien, les acteurs ont organisé une tournée pour aller la jouer dans toutes les villes de Suède et de Norvège. On ne s'attendait guère à trouver ce succès là-haut, là-haut où l'on pourrait croire les gens de glace. C'est hélas! là notre grand défaut : nous ne pouvons croire qu'en dehors de Paris il y ait des talents, de grands talents même, des publics et des publicistes très intelligents...

Jacques Saint-Cère, *Revue d'Art dramatique*, 1er avril 1887.

### Thérèse Raquin, tragédie classique du Remords

Emile Zola, un des premiers, tenta de ramener le théâtre à la vérité, à la simplicité. Coup sur coup, il nous donne trois pièces : *Thérèse Raquin*, *Les Héritiers Rabourdin* et *Le Bouton de Rose*. Aucune des trois ne réussit. Dans ses deux comédies, pourtant, le comique de la situation, — un comique anglais, si l'on veut, — découlait du fond, et non de la forme. Quant à *Thérèse Raquin*, elle n'eut que neuf représentations. Sarcey s'en allait geignant dans les couloirs que le drame " l'avait rendu malade ". Et pourtant, cette pièce, une des premières tentatives naturalistes au théâtre, renferme, malgré ses défauts, des beautés de tout premier ordre, des beautés qui font d'elle une des œuvres les plus fortes de notre art dramatique du XIXe siècle. Toutes les tares s'effacent devant la qualité maîtresse de la conception : la vie intense qui anime les deux héros, qui communique le mouvement à l'action, qui amène le dénoûment inéluctable. Renouant le présent au passé, Zola remet de la psychologie au théâtre. Comme les classiques, il tire ses effets, non point de l'extériorité et de l'arbitraire, mais de par la volonté et de par la conscience de ses personnages.

Je ne connais rien de plus humain au théâtre que cet admirable troisième acte de *Thérèse Raquin*. Il faut remonter à Shakespeare pour en trouver la contre-partie. Jamais idée plus abstraite n'a rencontré traduction plus dramatique. Jamais forme et fond ne se sont

mieux assimilés à la scène. Le *Remords* saigne et palpite : il a pris corps, il a pris chair. A lui seul, cet acte aurait, depuis longtemps, dû faire entrer le drame au répertoire de la Comédie-Française.

Adolphe Thalasso,
*Le Théâtre Libre*, essai critique, historique et documentaire. Un vol. (Mercure de France, 1909), page 40 et 41

### Reprise a l'Odéon en 1910

Il faut reconnaître que *Thérèse Raquin* contient des éléments de force et d'intensité dramatiques auxquels peu d'auteurs ont atteint. *Thérèse Raquin* est une véritable tragédie naturaliste, si l'on songe que Zola y introduit le remords, qui y est un être concret et saisissable à tout instant. Par la simplicité de l'action, par l'impression d'horreur grandiose qui égale en ce milieu modeste l'horreur des héros de tragédie, *Thérèse Raquin* est vraiment une œuvre remarquable.

J. Ernest-Charles.
(Extrait de la conférence qui précédait à l'Odéon, le 21 mai 1910, la reprise triomphale de *Thérèse Raquin*).

### " Thérèse Raquin " Œuvre-type

Zola, dans la *Préface* de la pièce, ne se fait guère d'illusions sur *Thérèse Raquin;* il en constate les gros défauts avec une modestie que, pour mon compte, et surtout maintenant avec la reculée, je trouve excessive. *Thérèse Raquin* est, en réalité, la plus forte de ses pièces ; il y a là une vraie tragédie moderne, d'une puissance et d'un pathétique qui la classent comme l'une des manifestations les plus solides et les plus impressionnantes de l'Ecole. Zola reprenait tout simplement, comme Balzac avec son *Père Goriot*, un sujet shakespearien : *Thérèse Raquin*, c'est *Macbeth*, comme le vieux bonhomme de Balzac est le *Roi Lear*. L'épreuve était d'une honnêteté admirable : reprendre un chef-d'œuvre fameux avec des personnages de notre temps, les placer dans des milieux de la vie moderne et retrouver en eux, par l'analyse des âmes et des tempéraments, l'homme éternellement semblable sous tous les costumes et à toutes les époques. N'était-ce point pour cet apparent démolisseur remonter, au contraire à la source même de l'art de tous les temps? *Thérèse Raquin* du reste, fit sensation, et malgré un succès relatif de public, resta une sorte de date ; plus tard, lors des reprises qui en furent faites, l'impression ne cessa de s'accentuer, d'une œuvre-type, une de ces pièces-mères préparant une formule nouvelle et nous sentons maintenant, de plus en plus, que, lorsque le temps aura achevé son travail, elle se classera à son tour. Certes, le spectacle est rude et noir, et le public, pourtant aussi violemment secoué qu'à n'importe quelle tragédie consacrée, n'y envoie pas volontiers d'autres spectateurs ; cette sombre aven-

ture que n'éclaire aucun agrément, pas même le pittoresque, la couleur romantiques, lui serre encore le cœur mais il y vient, il y viendra et sa juste place est préparée dans la succession des œuvres importantes du Naturalisme. L'accueil réservé à *Thérèse Raquin* fut violent. Zola, cherchant la bataille, avait conçu un drame sans compromissions et il trouva le combat rêvé. Mais ce ne fut point l'échec complet que les adversaires ont voulut proclamer et par la suite on devait reconnaître que si les maîtres du roman naturaliste ne parvinrent pas à s'emparer définitivement du théâtre, ils déblayèrent la route et préparèrent l'avenir avec des œuvres comme celle-ci, bousculant les formules surannées.

Antoine, *L'Information*, 4 août 1924.

### Thérèse Raquin a la Comédie Française

La gloire de Zola romancier a éclipsé la gloire de Zola dramaturge. Le fait d'avoir créé un mode neuf du roman épique, social, satirique, parfois bouffon (à la Daumier), souvent lyrique, a fait oublier les années de critique dramatique de Zola au *Bien Public*, ses longues campagnes pour défendre son idéal de théâtre, le substituer à la comédie bourgeoise de Feuillet, de Dumas, de Sardou.

De cette ambition dramatique, il demeure, à côté des grandes fresques populaires dont il acceptait que Busnach établit la carcasse, mais dont il revoyait soigneusement le dispositif et le dialogue, il demeure, écrites par lui seul et bien représentatives de son idéal, de sa volonté d'art, deux pièces.

*Les Heritiers Rabourdin*, où passe parfois comme un souffle du Molière du *Malade Imaginaire* et de quelque scènes âpres de Regnard, est une très remarquable comédie de mœurs, de belle observation, avec quelque paroxysme de détail.

*Thérèse Raquin*, cette tragédie d'inspiration plus haute, vraiment marquait le point de départ d'un grand auteur dramatique.

Pourquoi s'est-il découragé?

Pourquoi s'est-il tu jusqu'à ce que Busnach vint le tenter?

C'est qu'un homme ne peut pas tout mener à bien. C'est qu'il aurait eu le temps d'écrire des pièces, mais non celui de se répandre en diplomaties et en démarches pour les faire jouer.

... L'œuvre dramatique des écrivains réalistes et naturalistes ne peut équivaloir en nombre et en beauté au théâtre romantique. Mais, en son petit nombre de pièces, il offre de grandes beautés. Il a exercé une grosse influence et sur Becque et les élèves et émules de Becque. C'est du plus intéressant document et d'une grande beauté littéraire.

En fêtant la mémoire de Zola, il faut se souvenir de cette longue hantise théâtrale de ses années de jeunesse féconde.

C'est pourquoi nous demandons que la Comédie-Française ressuscite l'étroit, sombre et sinistre passage aujourd'hui démoli où se joue l'effrayant drame à trois personnages que domine une fatalité, alors nouvelle, et mette à son répertoire cette puissante tragédie, *Thérèse Raquin*, une des belles œuvres de notre théâtre.

Gustave Kahn, *Le Quotidien* 8 juin 1927.

# “Les Héritiers Rabourdin” et la critique

## Extrait du Journal des Goncourt

*Dimanche* 1er *novembre,* — Une lettre de Zola me convie, aujourd'hui, à aller voir la répétition de sa pièce *(Les Héritiers Rabourdin)*.

Cluny : une salle de spectacle qui, en plein Paris, trouve le moyen de ressembler à une salle de province, comme peut-être, par exemple la salle de Sarreguemines. C'est navrant, pour un homme de valeur, d'être interprété dans une telle salle. Et je ne pense pas sans tristesse à Flaubert, dont le tour va venir dans un mois.

Au fond, une répétition a toujours de l'intérêt pour moi. C'est le seul milieu où un semblant de fantastique se mêle à la vie réelle. Et je regardais dans cette lumière, indescriptible, dans cette lumière faite de la clarté mourante d'un crépuscule et du flambement flave du gaz, mal allumé, je regardais la petite Charlotte Bernard, passer des coulisses sur la scène avec sur sa peau des colorations et des glacis d'une créature de clair de lune.

*Journal des Goncourt,* année 1874.

## La Soirée Théatrale du Figaro ou l'esprit boulevardier en 1874.

M. Weinschenk, le directeur des théâtres réunis du boulevard Saint-Germain et du boulevard de Strasbourg, ne s'est pas reposé après le

succès de l'*Idole*. Multipliant les premières, c'est à Cluny qu'il nous a convoqué ce soir pour assister à la venue au monde des *Héritiers de Rabourdin*, pièce qui n'est plus jeune cette fois, — décidément il y a brouille entre les jeunes et M. Weinschenck — mais d'un réaliste, ce qui ne manque pas non plus d'une certaine audace.

Et quel réaliste : M. Emile Zola, le terrible auteur de *Thérèse Raquin* lui-même! Spectateurs, frémissez!

La série sera continuée du reste : nous avons eu la série des jeunes, nous aurons la série des réalistes ; Weinschenck l'a juré, et quand Weinschenck a juré quelque chose...

Après M. Zola viendront Gustave Flaubert et tous ceux qui ne reculent devant aucune hardiesse, quitte à transformer le théâtre en arène athlétique.

La lutte, oh! la lutte.

Nous allons voir Zola mettre les pieds dans le plat, après quoi Flaubert piétinera sur les morceaux — s'il en reste.

Quel est donc ce M. Weinschenck, ce directeur si crâne qui court si allègrement au devant de toutes les aventures et n'est jamais si heureux que lorsqu'il s'expose à se casser le cou?

Est-ce un bretteur, un ancien militaire qui aime a retrouver dans sa salle les émotions du champ de bataille, ou tout au moins un Méridional?

C'est un petit homme — pas plus haut qu'ça — de mœurs douces, plutôt timide, et... Alsacien.

Lorsque Zola vint lui présenter sa pièce, il l'a reçue sans la lire.

Une pièce de Zola! Etait-il possible de trouver quelque chose de plus dangereux? Déjà le bruit strident des sifflets remplissait les oreilles du directeur.

— Je jouerai cela après *Faits Divers*, se dit-il, et si mon public des premières n'est pas content!...

Il ouvrit le manuscrit avec une certaine émotion.

Etait-il écrit avec du sang?

Il s'attendait à trouver un drame horrible, dépassant en terreur les conceptions les plus sinistres de la grande école réaliste.

Hélas! quelle désillusion!

Pas le plus petit meurtre dans ces trois actes, pas de poison, pas de coups de couteau, pas même de viol.

*Les Héritiers de Rabourdin* étaient une pièce gaie.

Ah! s'il avait su...

Comme il se serait montré moins empressé à la recevoir!

Mais, franchement, pouvait-il s'imaginer que Zola eût l'ambition de faire rire ses semblables!

C'est qu'il ne connaissait que le Zola de convention, le Zola sombre et sinistre qui ne rit jamais.

Tandis que le vrai Zola est tout simplement un bon bourgeois bien portant, qui vit comme tout le monde et aime par-dessus tout le pot-au-feu du ménage. Sa joie est de travailler le soir, les pieds dans ses pantoufles, à côté de sa femme, qui met au net les manuscrits de son mari. — Ce réalisme-là en vaut bien un autre.

La salle de Cluny est celle que j'ai dépeinte cent fois. N'y revenons plus.

Ah! pardon, les Parnassiens abondent ce soir.

On sait quelle estime ces messieurs professent pour tout ce qui est bizarre et excessif. Ils espèrent une soirée pimentée.

Seront-ils exaucés?

Dans les coulisses, on n'est pas sans inquiétude. La destinée de Zola étant de faire de l'audace quand même, on craint que le rire des *Héritiers de Rabourdin* ne soit pas moins dangereux que les larmes de *Thérèse Raquin*.

Figurez-vous un vieux bonhomme, chargé d'un fardeau trop lourd pour son âge. Il glisse et tombe.

Les passants rient.

Cela n'empêche pas le malheureux d'être porté à l'hôpital et de mourir dans la soirée.

Ah! si M. Zola devait employer ces moyens-là pour faire rire les spectateurs de Cluny, il n'y réussirait peut-être pas...

L'heure à laquelle j'envoie ces lignes au *Figaro* ne me permet pas de donner le bulletin de la soirée.

Mais je vous assure qu'on sent dans la salle comme une odeur de poudre...

Un monsieur de l'orchestre, *Le Figaro*, 5 novembre, 1874.

### Extrait du journal " La Presse "

*Les Héritiers Rabourdin*, comédie en trois actes de M. Emile Zola, jouée hier soir à Cluny, ne sont absolument que des scènes du *Légataire Universel*, du *Testament de César Girodot*, des *Héritiers* de Duval, avec la situation finale du *Malade Imaginaire* longuement développée. Du talent d'observation, de l'esprit incontestable, une verve acérée dans le détail, ont mené à bien jusqu'à la fin cette mise en œuvre d'éléments fort peu nouveaux et médiocrement gais. Il est à remarquer, du reste, que le public n'est jamais sévère pour les pièces faites de situations connues. On ne se fâche jamais avec de vieilles connaissances.

Paul Foucher, *La Presse*, 5 novembre 1874.

### Extrait du " Siècle "

M. Emile Zola, qui s'était posé en hardi novateur, a donné au théâtre de Cluny, sous le titre des *Héritiers Rabourdin*, une pièce sur un bien vieux sujet : la soif de l'or, la convoitise d'un héritage par d'habiles héritiers, et, pour mettre en œuvre ce vieux sujet, il s'est servi d'une intrigue qui date au moins du *Volpone* de Ben Johnson, et, qui a été souvent reproduite sur nos théâtres avant et et après le *Docteur Chiendent* de Varin... Il y a de l'observation et des mots d'un franc comique dans cette comédie, mais le fond est lugubre et l'action décousue.

T. D. de Biéville, *Le Siècle*, 9 novembre 1874.

### Mépris d'Auguste Vitu

Aimez-vous l'atmosphère des chambres de malade, l'odeur du renfermé, où le suif des côtelettes d'antan se marie à la fade senteur des cataplasmes? Aimez-vous à parler catarrhes, toux, gravelle, cachexie, apepsye, dyspepsie, et lientérie? Vous plaisez-vous à l'aspect des moribonds crachant leurs foies, comme dit le peuple, et vous intéressez-vous aux filouteries commises par de vieilles femmes au cabas graisseux? S'il est un seul de mes lecteurs qui réponde oui à chacune de ces questions irrévérencieuses non moins qu'abominables, eh bien! qu'il parte en omnibus pour le théâtre Cluny ; M. Emile Zola est son homme. Pour moi, je ne serais pas fâché de lui avoir trouvé un spectateur.

Quant au sujet de la pièce, qui offenserait la délicatesse des infirmiers d'hôpital, trois lignes me suffiront pour l'indiquer. Le sieur Rabourdin passait dans la ville de Senlis, pour ce qu'on appelle un parent riche ; ses collatéraux ont commencé par le ruiner en emprunts et en carottes variées ; mais il se fait rendre la monnaie de sa pièce en exploitant leur avidité par la promesse fallacieuse d'une succession imaginaire.

Auguste Vitu, *Le Figaro*, 5 novembre 1874.

### Extrait de « Paris-Journal »

Le *Testament de César Giraudot* a maintenant sa parodie. Elle s'appelle *Les Héritiers Rabourdin* et elle a pour auteur M. Emile Zola, un romancier qui n'est certes pas le premier venu.

Seulement, au rebours des parodies ordinaires qui tournent au comique les situations et les personnages d'une pièce sérieusement écrite, la parodie du *Testament de César Giraudot*, elle, tourne au lugubre les situations et les personnages d'une pièce éminemment gaie.

Il n'est question que de mort et de maladie dans *Les Héritiers Rabourdin*. Il y a un médecin qui, à chaque acte, dresse une ordonnance nouvelle, on y parle tout le temps de tisanes, de sangsues, de potions ; le principal personnage de la pièce est un vieillard dont l'unique préoccupation est de tirer de l'argent de ses héritiers en leur faisant espérer son propre décès.

Un moment même, il se fait passer pour mort, et nous assistons alors à une réédition de la fameuse scène finale du *Malade Imaginaire* ; les héritiers, après avoir commencé par pleurer le défunt, finissent par traîner sa mémoire dans la boue.

Jehan Valter, *Paris-Journal*, 5 novembre 1874.

### Extrait du feuilleton de Francisque Sarcey

Cependant, comme tous les écrivains de ce temps, M. Emile Zola a été mordu de ce démon du théâtre, le seul qui donne en France la réputation et la fortune. Il avait déjà essayé ses forces dans *Thérèse*

*Raquin*, qui fut jouée il y a un an, à la Renaissance. La pièce n'avait laissé personne indifférent ; elle témoignait d'une puissance d'observation rare chez celui qui l'avait écrite. Son vrai tort était de n'être point dramatique. Une horreur lourde, continue, monotone, pesait sur ce drame, où n'éclatait pas un seul coup de théâtre : *Thérèse Raquin* fut comblée d'éloges par les connaisseurs, et n'obtint aucun succès.

*Les Héritiers Rabourdin* sont tombés, et cette fois l'auteur n'aura pas même eu le plaisir d'être loué par les gens du métier. Cette comédie humoristique est tout simplement une comédie très ennuyeuse. Emile Zola a voulu faire de la gaîté. Mais on ne fait pas de la gaîté. On est gai naturellement ou on ne l'est pas. L'esprit s'imite encore jusqu'à un certain point ; aussi la locution faire de l'esprit est-elle des plus françaises. La gaîté est un don. Il n'y en avait pas trace dans tous les romans qu'avait jusqu'à ce jour composés Emile Zola. Mais enfin il pouvait répondre comme Gringalet, à qui l'on demandait s'il savait jouer du violon : " Peut-être ; je n'ai jamais essayé ." Il sait aujourd'hui à quoi s'en tenir.

... On l'a déjà plus d'une fois remarqué : les objets les plus répugnants et les plus tristes, comme la maladie, la mort et le cortège de misères qu'elles traînent après elles, sont précisément ceux d'où le rire jaillit le plus intense et le plus franc. C'est qu'il y a là un effet de contraste qui donne plus de force à la gaîté. Mais il faut que la gaîté soit de la partie ; sans quoi ces images restent ce qu'elles sont dans la réalité : hideuses et écœurantes. *Le Malade Imaginaire* est comique, *Le Légataire Universel* est gai ; tous deux excitent l'hilarité ; mais reprenez les mêmes imaginations, sans les transformer par la toute puissance du rire, il ne restera plus d'un côté comme de l'autre qu'un vieillard cacochyme, toussant, crachant, entouré de tout le vilain appareil de la médecine, et dont on vient détendre le lit avant qu'il soit mort. Tout cela n'est pas fort ragoûtant.

Ce Rabourdin est insupportable, à geindre toujours, à boire des tisanes et faire le mort ; les grotesques qui l'entourent sont ignobles de basse convoitise ; c'est constamment la même scène qui revient sous les yeux, sans qu'aucun détail la renouvelle. Mais ce qui me déplaît le plus encore dans la manière d'Emile Zola, c'est la prétention. Chacun de ses personnages a toujours l'air de dire au public: Voyez comme je suis un abîme de perversité! Ecoutez-moi ce mot. Comme il est profond! comme il résume un caractère! comme il éclaire d'une lumière impitoyable les bas-fonds de l'âme humaine!...

Francisque Sarcey, *Le Temps*, 9 novembre 1874.

### Opinion d'Alphonse Daudet

Tous ces types d'héritiers, avec leurs dents de requins et leurs larmes de crocodiles, sont vivants, intéressants, surtout celui de Chapuzot, l'ancien associé de Rabourdin. Le vieil égoïste se délecte à voir son ami si malade, quoique plus jeune que lui ; puis, à un moment, trompé, comme les autres par une syncope simulée du bon-

homme à héritage, il est saisi dans sa sensibilité humaine, nous allions dire bestiale, et tombe à son tour, suffoqué dans un fauteuil auquel il s'accroche désespérément ; car il ne veut pas quitter la place, il ne veut pas qu'on l'emporte, il a trop peur d'être frusté. C'est là une scène à la Balzac, vigoureuse et bien humaine ; il fallait un Lesueur pour la jouer, et soyez sûr qu'à elle seule elle eût suffi pour remporter le succès. Malheureusement celui-ci n'était pas Lesueur et nous lui prédisons qu'il ne le sera jamais. Du reste, à part l'acteur Mercier, chargé du rôle de Rabourdin, il faut dire que tous les acteurs de la comédie de M. Zola étaient insuffisants et même pis, le public n'a pu l'apprécier ni l'entendre.

Alphonse Daudet,
*Journal Officiel de la République Française*, 9 novembre 1874.

# “ Le Bouton de Rose ” et la critique

### La Première du “ Bouton de Rose ” ou l’esprit d’alors

Les abords du Palais-Royal présentaient, ce soir un spectacle des plus curieux. C’était bien la même foule d’habits noirs, les mêmes toilettes splendides. Mais il m’a semblé, en arrivant pour assister à la première du *Bouton de Rose*, de M. Eugène Rougon, lisez Emile Zola, que les physionomies n’étaient plus les mêmes.

Habitué à saluer au passage tous les gens de première, ce tout Paris qui finit par se reconnaître, et par se connaître, je ne reconnaissais précisément personne.

Quelles figures!

Tous les nouveaux arrivants avaient l’air gênés dans leur toilette de soirée, leurs plastrons immaculés, leur cravates blanches et le traditionnel gardenia à la boutonnière avaient l’air de s’être trompés de personne.

Et quel langage!

Au lieu de saluer, comme toujours, par le : “ Bonjour, cher ”, qui sent sa gomme d’une lieue.

C’étaient des : “ Bonjour, ma vieille! ” lancés avec l’accent typique du gavroche parisien.

Comme les membres du tout-Paris, ces gens inconnus de votre serviteur avaient pourtant l’air de se connaître entre eux.

— Tiens, faisait l'un, v'là Mes-Bottes! Bonjour, Mes-Bottes!

— Je te la serre en deux temps, répondait le nouvel arrivant, et j'file prendre un verre de cric sur le zinc avant qu'on ne lève la toile. Bibi-la-Grillade m'attend chez le mastroquet du coin.

— Est-ce qu'il va à la première, le zigue?

— Parbleu! avec Bec-Salé.

— Bec-Salé, dit Bois-sans-Soif? Alors on va rien rigoler.

— Ça s'ra tout c'qu'il y a d' plus chouette c'tte première. Toute la séquelle est invitée : Coupeau et la Gervaise.

— La Banban?

— Oui. Et Lantier, son ancien ; les Lorilleux, Maman-Boche, Goujet, Poisson, Mmes Cadorje, la mère et la fille ; Mme Gaudron, Nana, Virginie, le comte de Gigot et la Gueule d'or.

Tous ces gens, en effet, arrivèrent les uns après les autres, saluant un groupe au milieu duquel stationnait précisément cette femme que j'avais entendu surnommer la Banban.

— De qui est donc la pièce? lui demanda quelqu'un.

— De M. Eugène Rougon.

— Eugène Rougon de Plassans.

— Oui, c'est lui qui nous a donné une loge.

— Vous êtes rien veinards, vous autres. Moi, j'ai du passer par les griffes du marchand de faffes (on appelle en argot les marchands de billets, marchands de faffes ou de biftons), et j'ai dû lui abouler toute ma braise!

— Et puis, ajoutait un autre, comme c'est gai de venir ici du haut de Belleville. Plus de sapins à cause d'Exposition. J'ai usé mes plantes.

— Tu ne sais donc plus aller à pattes?

— Non, j'ai la flemme.

Dans la salle, des exclamations du même cru.

— Qué chaleur? On fond!

Une ouvreuse a le malheur d'entrouvrir une porte pour donner un peu d'air.

— Bouclez la lourde! crie une voix enrouée.

Pendant les entr'actes, c'est encore dans cette langue bizarre que j'entends faire l'éloge de la pièce et de l'auteur.

— C'est rien bate! s'écrie celui-ci.

— Et M'sieu Rougon, quel Zigomar! Il ne fait pas sa poire et il te les dégotte tous.

— Est-ce assez envoyé c'te pièce-là! Pour de la belle ouvrage, c'est de la belle ouvrage.

— J'avoue que j'ai rigolé comme une baleine.

— Quel bagou! Et les gonzesses, elles sont rien chouettes.

— N'importe, il a dû trimer dur pour faire c'te machine-là.

Dans quel monde étais-je tombé, ô mon Dieu!

N'étais-je pas l'objet d'un cauchemar?

Alors que je faisais cette réflexion, je me réveillai, j'avais rêvé, en effet.

Un peu avant de partir pour le Palais-Royal, j'avais voulu écrire le préambule de mon article, et, par suite de la lourdeur du temps chargé d'éclairs, je m'étais endormi sur ma table de travail.

La soirée à laquelle je croyais avoir assisté et que je viens de vous

raconter était tout simplement le fruit de mon imagination ; j'avais vu, en rêve, le *tout-Assommoir* au lieu du *tout-Paris*.

Parisine, *Le Gaulois*, 8 mai 1873.

### Opinion d'Alphonse Daudet

Il vient de se passer entre le public du Palais-Royal et l'auteur du *Bouton de Rose* un malentendu qu'il faut expliquer.

Après vingt ans d'un travail acharné et un siège pénible, sans relâche, M. Emile Zola a conquis la renommée. Il y est entré violemment, brusquement, comme un paquet de mitraille, et parmi ceux qui connaissaient la ténacité de son ambition, ses facultés admirables d'artiste et de créateur, personne — excepté lui peut être — n'a été surpris de ce triomphe éclatant. " La gloire est comme notre ombre, disait l'ami de Lucilius, selon l'heure et le soleil, elle va devant nous ou derrière. "

Tant d'années perdues, de vœux et d'efforts stériles, avaient fini par donner à M. Zola cette conviction que son succès ne viendrait que longtemps après lui, ombre tardive survivant au soleil couché. De là, cet accent de sourde révolte, ce farouche dédain de l'opinion qui gronde dans tous ses livres. Il faut bien cependant qu'il prenne le parti de se résigner à la célébrité.

Si les innombrables éditions que ses romans ont obtenues depuis quelques années, si toutes les guirlandes que la presse a tressées autour de son nom avaient pu lui laisser encore quelque doute et quelque méfiance à ce sujet, il les aurait perdus devant l'empressement du " Tout-Paris " à cette représentation du Palais-Royal, la fièvre de curiosité qui allumait les regards, et ce grand silence anxieux du lever de rideau dont le public des premières ne fait l'honneur qu'à deux ou trois noms illustres.

Pensez donc! Une pièce de l'auteur de *La Curée*, du *Ventre de Paris*, de *L'Assommoir*, une pièce de ce terrible barricadier du lundi qui fait chaque semaine sa petite émeute sur quelque point du feuilleton théâtral, arrêtant et bousculant tout ce qui passe, depuis les omnibus de la Compagnie Sardou jusqu'au dog-cart de Dumas fils, jusqu'aux carosses de gala, blasonnés et dorés, marqués sur leurs panneaux d'un glorieux V. H.! On s'attendait à des violences, à du scandale, à quelque explosion de picrate envoyant en l'air toute la vieille formule dramatique. Or, il se trouve justement que, pris au dépourvu par la demande d'une pièce pour le Palais-Royal, M. Emile Zola s'était décidé à livrer trois actes sans prétention, écrits rapidement et dont la donnée était plaisante. Tout le malentendu est là, dans cet écart entre les intentions du public et celles de l'auteur. Signée d'un autre nom, la pièce du Palais-Royal aurait eu une meilleure fortune.

Et maintenant qu'Emile Zola se le tienne pour dit. Le public qui n'est pas dans le secret des lassitudes d'un esprit ni de ses besoins de détente, exige des talents qu'il aime toujours la note dominante une fois le diapason donné, et de l'auteur d'*Une Page d'Amour* en parti-

culier des œuvres également belles, montées de ton et puissantes. On ne lui permet pas même le petit somme si nécessaire de temps à autre au repos du bon lion. Qu'il soit donc toujours rugissant et les griffes dehors! C'est un rude métier, mais il est de force à le faire.

Alphonse Daudet, *Le Journal Officiel*, 13 mai 1878.

### Opinion d'Edmond Lepelletier

*Le Bouton de Rose* joué hier au Palais-Royal est une farce. L'auteur l'avait baptisée ainsi, ce nom répondant absolument à la portée de la pièce et à la manière dont elle était traitée. La farce, la grosse farce avec ses allures de commère toujours quelque peu forte en gueules, a longtemps été acceptée par la société la plus polie et la plus raffinée de la France ancienne. Les beaux esprits du XVIIe siècle se pressaient devant les tréteaux de Guillaume Gorju et de Gauthier Garguille. Les plus délicats courtisans de la cour de Mazarin se pâmaient aux grasses parades de Tabarin.

Enfin les philosophes, les abbés coquets et les derniers marquis du XVIIIe siècle allaient en foule, avec les jolies grisettes et les grandes dames, à cette célèbre foire Saint-Laurent dont le répertoire, les traditions et le jeu des artistes ne se piquaient guère de pruderie. Aujourd'hui nous sommes plus difficiles et plus pincés. Est-ce un progrès? La question est douteuse, mais le fait est constant. L'auteur du *Boutons de Rose* a eu le tort de ne pas tenir compte de ces délicatesses contemporaines, délicatesses factices, il est vrai, toutes de surface, — car au fond nous ne valons pas mieux que nos pères qui n'étaient pas meilleurs que leurs aïeux. — Il s'est cru permis de rire à gorge déployée, du gros rire français de Rabelais, et de lancer des mots assez crus avec une réserve toutefois qui a souvent manqué à Molière.

Il s'est trompé sur le lieu, comme sur le milieu. Il a oublié que ce qui est admiré là peut être à peine supporté ici, et que selon le théâtre où l'on peut être, les choses doivent changer de nom. Il ne s'est pas souvenu, lui, l'observateur, lui le critique, qui le savait, que la pruderie des oreilles est relative comme tous les sentiments humains, et qu'une belle bourgeoise du quartier de la Madeleine qui sans sourciller, au Théâtre-Français entendra dix fois par scène, sonner au bout d'un vers gouailleur la rime retentissante de c..., ne tolérera pas une allusion un peu salée, dans une autre salle.

Si l'auteur s'est trompé, le public ne s'est pas moins mépris. Il est toujours dangereux d'aborder la scène avec une notoriété éclatante acquise dans un genre autre que le théâtre. Il demeure évident que le public s'attendait à quelque chose de tout à fait extraordinaire et inattendu en voyant annoncer une pièce de l'auteur de *L'Assommoir*, — et au Palais-Royal, encore! il ne savait pas, au juste, ce que serait cette chose, mais, au fond, il était décidé à déclarer que " ça n'était pas cela! " Emile Zola eût donné un chef-d'œuvre — et *Le Bouton de Rose* n'a jamais eu la prétention d'en être un — que le public eût également regimbé.

On n'aime pas à voir les écrivains sortir de leurs spécialités. On n'a jamais permis à Balzac d'avoir un grand succès au théâtre, et l'on a fait expier à notre maître Flaubert, par la chute sourde mais profonde du *Candidat*, la glorieuse explosion de *Madame Bovary*...

... La moralité de la farce était que l'on ne doit pas donner les femmes à garder, mais bien les laisser se garder elles-mêmes. On ne l'a pas écoutée. Le public, ici, s'est laissé emporter par une exagération de mauvaise humeur et une susceptibilité de nerfs trop grande. Pour sa peine, si nous étions tribunal compétent, nous le condamnerions a aller à la Comédie-Française entendre douze fois de suite *Sganarelle* ou l'*Imaginaire* que l'on sait.

Edmond Lepelletier, *Le Bien Public*, 8 mai 1878.

### Extrait du feuilleton de Francisque Sarcey

Le Palais-Royal a donné cette semaine *Le Bouton de Rose* farce en trois actes, de M. Emile Zola. La pièce est tombée le premier soir ; la chute a été profonde, et je crois qu'elle est irrémédiable. J'ai même vu là se produire un incident dont je n'avais encore été jamais témoin pour ma part. Quand Geoffroy, qui jouait le principal rôle, est venu selon l'usage proclamer le nom de l'auteur, il a été longuement applaudi, tandis qu'il faisait, les trois saluts obigatoires ; mais aussitôt qu'il a voulu ouvrir la bouche, de toutes parts s'est élevé ce cri : Non, non ; pas de nom d'auteur ! pas de nom d'auteur !... Il a paru quelque peu interdit ; il s'y est repris à plusieurs fois ; mais on l'a toujours interrompu, et s'il est arrivé, ce que j'ignore, à jeter au public le nom d'Emile Zola, ce nom n'a pas franchi les deux ou trois premiers rangs de l'orchestre ; il n'est pas arrivé à nos oreilles.

Les amis de M. Emile Zola nous ont parlé, en sortant, de la cabale, de l'infâme cabale. — Ah! la cabale, monsieur l'auteur tombé! disait Beaumarchais. Voilà vingt ans que je suis assidûment le théâtre, je n'ai vu de cabale authentique qu'en deux occasions : à l'Odéon, contre Gaëtana ; au Théâtre-Français, contre Henriette Maréchal. Dans ces deux cas, les passions politiques ou religieuses étaient en jeu, et l'on sait qu'elles ne pardonnent guère...

... Emile Zola nous a mis dans une position cruelle avec cette fantaisie qui lui a passé par la tête d'écrire, une simple farce pour le Palais-Royal. C'est son droit assurément ; mais le droit qu'il n'a pas, c'est de tomber en écrivant une farce de Palais-Royal. La grande situation qu'il occupe, et dans le roman, et dans la critique de théâtre, ne lui permet pas ces excentricités.

Personne ne lui a su mauvais gré d'avoir fait *Thérèse Raquin*, qui n'a pourtant pas eu de succès. Mais *Thérèse Raquin* était une œuvre sérieuse, étudiée, que l'auteur avait composée en vertu de certaines doctrines qui lui sont personnelles, qu'il jetait comme un défi d'école aux partisans des vieilles règles. Il est tombé, mais avec honneur. Je crois parfaitement faux les principes qu'il prétendait défendre ; mais, tout en les combattant, je sentais pour cette tentative hardie, originale, une sympathie mêlée de respect, je n'en voulais point

à l'auteur de regimber contre l'opinion du public, d'en appeler à l'avenir. Il était dans son rôle. Toute œuvre qui est empreinte d'une conviction forte vaut la peine d'être discutée, et l'auteur reste debout après qu'elle est tombée.

...Tous les badinages, ou soi-disant tels, d'Emile Zola ont laissé le public froid. Quelques-uns même l'ont positivement offensé. Quand on a vu tous les officiers d'un régiment à la suite d'un punch où ils s'étaient égayés, prendre la taille à une belle fille, lui débiter des gaudrioles et chanter des chansons de corps de garde, il y a eu dans l'auditoire une sorte de malaise. Ces railleries auraient peut-être passé si elles avaient été emportées par un tourbillon de franche gaîté, mais point ; il semblait que ce fût un parti pris et une gageure. Il ne faut plus en ce moment toucher à notre armée, sur une scène de théâtre, qu'avec une réserve extrême. Lui prêter des polissonneries, c'est heurter le sentiment public...

Francisque Sarcey, *Le Temps*, 11 mai 1878.

# “Renée” et la critique

## Extrait du “ Gil-Blas ”

La représentation de *Renée* est bien ce que l'on appelle un événement littéraire. La pièce, on le sait, est faite depuis longtemps. M. Zola l'a offerte successivement aux directeurs de la Comédie-Française, de l'Odéon et du Gymnase. Mais, quand ces messieurs ont vu le monstre de près, ils ont eu peur, et se sont dérobés à l'honneur de le présenter au public, jugeant que c'était un monstre trop complet, et un honneur trop périlleux. Un monstre! *Renée* est-elle bien un monstre? J'en doutais pour ma part, mais, depuis hier, je suis bien sûr que *Renée* n'a rien de monstrueux ni même de terrible. Déjà, nous l'avions rencontrée cette Renée, il y a quinze ans, dans *La Curée*, un des premiers romans de M. Zola, où celui-ci a montré avec le plus de liberté et de force les qualités par où se caractérise son talent.

... M. Zola paraît avoir néanmoins compris qu'il manquait à son héroïne quelque chose d'essentiel pour être un personnage dramatique, car en la faisant passer du livre au théâtre, il en a profondément modifié la physionomie. Cette fois, il a voulu que sa Renée eût une âme, ou du moins qu'elle eût l'air d'en avoir une. Au lieu de nous dire : Voilà! je suis une bête, qui accomplit tranquillement sa fonction de bête, sans s'inquiéter de savoir s'il existe au monde une loi morale quelconque, elle nous a fait part de ses hésitations et de ses scrupules, et nous a conviés au spectacle de la petite lutte que se livrent en elle son envie de rester une brave femme et son désir furieux

de devenir une coquine. Comme Phèdre, comme Mirrha, elle nous a entretenus de son mal, du ton d'une personne suffisamment fixée sur l'étendue de ce mal. Cette bourgeoise née de la " pourriture " du second Empire (le mot est d'elle) n'a pas dédaigné de nous montrer que le cas échéant, son cœur savait s'ouvrir au remords. A ne rien taire, la nouvelle Renée ne m'a pas trop surpris. Ce retour et cet hommage à la tradition classique paraîtront même tout naturels à tous ceux qui ont lu les intéressantes études critiques de M. Zola, et particulièrement le *Naturalisme au théâtre* et nos *Auteurs dramatiques*. Mais quoi, en art les plus pures intentions sont souvent insuffisantes, et j'ai peur, malheureusement, qu'en voulant lui donner plus de force dramatique, M. Zola n'ait compromis l'unité et la netteté de son personnage.

Léon Bernard-Dérosne, *Gil-Blas*, 18 avril 1887.

### Extrait du " Gaulois "

... Est-ce un triomphe? Non. Le public a trop discuté. Est-ce une chute? Encore moins. L'œuvre nouvelle de M. Emile Zola renferme trop de beautés pour n'avoir pas conquis l'estime des lettres. J'ai déjà dit que le grand reproche encouru par l'auteur, c'était le manque de hardiesse dans la conception générale de l'œuvre. Il s'est rattrapé dans les détails! Une fois la thèse posée, il l'a abordée nettement et sans défaillances.

Qu'est-ce que Renée? Une femme domptée par la fatalité, comme Phèdre? Non : c'est une névropathe que devrait soigner M. Charcot. A dix-huit ans, on l'a violée ; puis elle est restée dix ans sage. Sa sagesse lui pèse ; elle vit dans une atmosphère malsaine, dans un monde pourri, au milieu de femmes dépravées. Comment puis-je m'intéresser à cette pauvre créature hésitante et déséquilibrée, qui éprouve et qui ne sent pas? Je vois les soubresauts de sa chair, non pas les tortures de son cœur. Elle s'attendrit, au troisième acte, en parlant à son père ; puis, quand sa jalousie aiguë la tourmente, elle tombe lâchement en plein crime. Toujours la détraquée. Toujours une femme atteinte d'accidents physiologiques, et non de sentiments purement humains.

Au résumé, une pièce incomplète, surtout malsaine, mais très originale, avec des parties réellement puissantes.

Albert Delpit, *Le Gaulois*, 17 avril 1887.

### Extrait du " Siecle "

Aussi *Renée* était-elle attendue par tous, amis comme adversaires du naturalisme, avec impatience. M. Zola s'est annoncé comme apportant au monde une formule littéraire nouvelle. Il entend réformer le théâtre aussi bien que le roman ; il a naguère durant un couple d'années, écrit chaque semaine un feuilleton dramatique pour y développer ses doctrines. On attendait le révolutionnaire à l'œuvre.

Hâtons-nous de le dire, amis comme adversaires ont été également déçus. Sa révolution, il la fera sans doute un jour au théâtre, mais il n'a pas voulu la faire cette fois. On n'entend rien sonner dans *Renée* qui ressemble à l'appel du cor d'*Hernani*. *Renée* est simplement un ouvrage dramatique qui ressemble à bien d'autres qui l'ont précédé ; elle fait songer surtout à *Julie*, au *Sphinx*, à *Froufrou*...

Charles Bigot, *Le Siècle*, 18 avril 1887.

### Opinion de Louis Ganderax

Le premier acte, ou plutôt le prologue, malgré la bizarrerie de ses données, a un air de grandeur. Il est tiré presque entier d'une nouvelle *Nantas*, qui doit dater de la jeunesse de M. Zola : le futur créateur des *Rougon-Macquart* était alors soumis, sans doute, aux parties les plus romantiques du génie de Balzac. Quoi qu'il en soit, les scènes de ce prologue ont une carrure, elles sont juxtaposées avec une franchise qui impose le respect. Cette facture est un peu grossière, elle exprime la puissance : elle convient à M. Zola, qui ne se donne, que je sache, en aucun sens, pour un petit maître. Et ce qui est d'un maître, tout de bon, c'est la scène culminante de la pièce du quatrième acte, c'est ce débat du mari et de la femme. Ici, l'auteur recueille le bénéfice dramatique de son étrange invention d'un mariage non consommé.

... La matière morale d'une telle scène et sa conduite, le grand train dont elle est menée, font honneur à M. Zola. Toute une pièce de cette qualité, de cette allure, voilà ce que méritaient ces artistes : Mlle Brandès, qui prête à Renée ses nerfs et son âme ; M. Raphaël Duflos qui a composé le rôle de Saccard en comédien. Cette pièce digne de sa renommée, M. Zola l'écrira-t-il un jour? Oui, sans doute, celle-là et bien d'autres, — il se le promet assez — publiquement! Aux téméraires qui le malmènent, il ne jette pas seulement les noms d'imbécile et de menteur ; se raidissant sous leurs critiques, il riposte encore par cette menace : " Vous ferez de moi un grand dramaturge, comme vous en avez fait déjà un grand romancier.
*Amen !*

... J'avais ouï dire que la cabale, en s'attaquant à *Phèdre*, avait découragé Racine du théâtre, et je pensais m'inquiéter pour M. Zola ; je suis rassuré par son algarade : il est plus résistant que Racine.

Louis Ganderax, *La Revue des Deux Mondes*, 1887 (tome 81e).

### Glose élogieuse de Stéphane Mallarmé

... L'adaptation par le romancier seul d'un tome de son œuvre, *La Curée*, accru de la nouvelle *Nantas*, cause, sur qui prend place en public désintéressé, un effet de pièce succédant à celles fournies par le théâtre dit de genre, sauf la splendeur à tout coup de qualités élargies jusqu'à valoir un point de vue : affinant la curiosité en intuition qu'existe de cela aux choses quotidiennes jouées, point d'aspect, tout autres d'abord, une différence absolue.

Ce voile conventionnel qui, ton, concept, etc., erre dans toute la salle, accroche aux cristaux perspicaces eux-mêmes, son tissu de fausseté où ne découvre la scène que mensongère et banale, il a comme flambé au gaz! et ingénus, morbides, sournois, brutaux avec une nudité d'allure bien dans la franchise classique, se montrent des caractères.

Autrement! je le sais, les ressorts ou pièces de serrurerie dramatique sont les mêmes en ce temps-ci que jamais. Un jeu de statistique littéraire aisé consiste à les compter. Ici l'écrivain qui s'est fait le proclamateur d'une doctrine, reste à découvert, dans ses présomptions que comme qui dirait un changement en l'atmosphère respirable maintenant, et vital sous sa véridique clarté, dût altérer les conditions fondamentales d'un art dès le premier instant notées par qui s'y essaya ; mais je m'en prends à cette imprudence de critique, la pièce d'hier me paraissant à des riens de détails près, inattaquable et supérieure presque à tout dans le présent. Instinct ici porté à l'intellect! Son rai puissant de sincérité sur l'ordinaire scène y darde, plutôt que de la nouveauté, l'évidence de ce qu'on eût pu accomplir jusqu'à aujourd'hui et cause un peu de stupeur qu'il y ait eu lieu de voir autrement qu'avec cette justesse.

*La Revue Indépendante*. Notes sur le théâtre : *Renée*, mai 1887.

# Les Poëmes Lyriques

Zola, a écrit M. André Messager, ne pouvait manquer d'être frappé par l'artificialité, le " convenu ", la forme lâchée des livrets d'opéra. Pourquoi dès lors, ne pas tenter de rajeunir ce genre de drames, d'en affermir et d'en relever la forme, de reléguer dans l'armoire aux vieilles défroques tous ces chevaliers sentimentaux, tous ces seigneurs de convention, ces princesses à roulades, ces cœurs qui volent toujours, sans bouger, au secours de quelqu'un? C'était là une tâche digne de ce rude lutteur, et, ayant trouvé en Alfred Bruneau le compositeur qui convenait le mieux à la nature de ses idées et de ses aspirations, il ne tarda pas à réaliser ses projets.

Ce furent d'abord *Le Rêve* et *L'Attaque du Moulin*, en collaboration, avec un poëte distingué, un vétéran du métier, Louis Gallet, chargé de vérifier le texte musical. Le public — le premier moment d'étonnement passé — comprit la valeur de cette tentative si peu conforme aux idées reçues en matière d'opéra et associa dans un égal succès les librettistes et le musicien. Ce ne fut cependant qu'avec *Messidor* et *L'Ouragan* que Zola, désormais seul auteur, put appliquer ses idées dans toute son ampleur. Estimant la versification inutile, c'est en prose qu'il écrira ses livrets, et ceux-là sont de véritables poëmes où l'on sent le grand souffle qui, descendant de la montagne fait onduler les blés mûrs, où l'on respire l'âcre odeur du vent du large, où l'on retrouve enfin tous ces traits de lyrisme que le grand naturaliste a prodigués dans ses romans.

Des six pièces qui composent les *Poëmes Lyriques*, quatre ont été mises en musique par Alfred Bruneau : *Messidor*, *L'Ouragan*, *L'Enfant-Roi* et *Lazare*. *(" Lazare " n'a pas encore été représenté)*.

Les " Notes et Commentaires " qui accompagnent, dans cette édition, le volume *Le Rêve*, contiennent l'histoire de la collaboration d'Emile Zola et d'Alfred Bruneau, ainsi que les documents et les références qui y ont trait.

# Index Bibliographique

Thérèse Raquin. — Drame en quatre actes, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Renaissance, le 11 juillet 1873. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs*, 28, *quai du Louvre.* (imp. Simon Raçon et Cie) in-12, couv. imp. (1873).
Edition originale. — Publiée à 2 francs.

Les Héritiers Rabourdin. — Comédie en trois actes, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de Cluny, le 3 novembre 1874. Avec une préface. *Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs*, 28, *quai du Louvre.* (impr. Pillet fils aîné), in-18, couv. impr. (1874).
Edition originale. — Publiée à 2 francs.

Théatre. — Thérèse Raquin, Les Héritiers Rabourdin, Le Bouton de Rose. *Paris, G. Charpentier, éditeurs*, 13, *rue de Grenelle, Saint-Germain* (typ. G. Chamerot) in-18 couv. impr. (1878).
Edition en partie originale. — Publiée à 3 fr. 50. — Il a été tiré, en outre, 75 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.
*Le Bouton de Rose* se trouve ici en édition originale.

Renée. — Pièce en cinq actes, par Emile Zola, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du Vaudeville, le 16 avril 1887. *Paris, G. Charpentier et Cie*, éditeurs, 11, *rue de Grenelle.* (impr. Réunies), in-12., couv. impr. (1887).
Edition originale. — Publiée à 2 fr. 50.

MESSIDOR. — Drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, poëme d'Emile Zola. Musique d'Alfred Bruneau. Représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre de l'Académie Nationale de Musique, le 15 février 1897. *Paris, Eugène Fasquelle* (imp. Motteroz), in-16, 60. p. couv. impr. (1897).

Edition originale. — Publiée à 1 franc.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier du Japon, à 15 francs, et 15 exemplaires sur Hollande, à 10 francs.

L'OURAGAN. — Drame lyrique en quatre actes. Poëme d'Emile Zola. Musique d'Alfred Bruneau. *Paris, Eugène Fasquelle* (imp. Réunies), in-18 jésus, 58 p. couv. impr. (1901).

Edition originale. — Publiée à 1 franc.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier du Japon, à 10 francs et 15 exemplaires sur Hollande à 5 francs, tous numérotés.

L'ENFANT-ROI. — Comédie lyrique, en cinq actes, par Emile Zola. Musique d'Alfred Bruneau. *Paris, Eugène Fasquelle* (imp. Maretheux), in-18 jésus, 60 p. couv. impr. (1905).

Edition originale. — Publiée à 1 franc.

Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires numérotés dont 10 sur papier Japon, et 15 sur Hollande.

POËMES LYRIQUES. — Messidor, L'Ouragan, L'Enfant-Roi, Violaine-la-Chevelue, Sylvanire, Lazare. *Paris, Eugène Fasquelle.* (imp. Davy et fils) in-18, 317 p. couv. impr. (1921).

Edition en partie originale.

Publiée à 6 fr. 75. — Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires numérotés sur papier Hollande (30 fr.).

Les trois premiers poëmes : *Violaine la Chevelue, Sylvanire, Lazare,* paraissent là pour la première fois.


Table

*Achevé*

*de typographier*

*d'imprimer et de brocher*

*le quinzième jour de décembre*

*mil-neuf-cent-vingt-sept*

*dans les nouveaux ateliers de*

*FRANÇOIS BERNOUARD*

*10, rue Lebel, 10*

*Vincennes*

